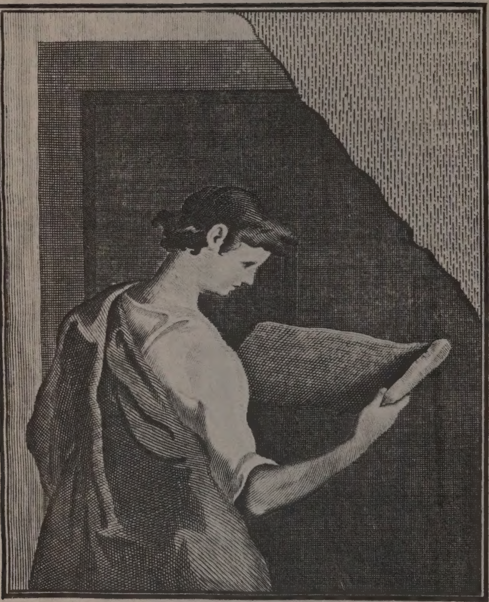

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Octobre 1753.

15
LUGDUNENSI DOMUS ... SOC. JESU

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1753.

Colleg[ii] … Dillon … Soc: Jes: Cat: inscriptus

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1728.	12.	v.
1702.	12.	v.	1729.	12.	v.
1703.	12.	v.	1730.	12.	v.
1704.	12.	v.	1731.	12.	v.
1705.	12.	v.	1732.	12.	v.
1706.	12.	v.	1733.	12.	v.
1707.	12.	v.	1734.	12.	v.
1708.	12.	v.	1735.	14.	v.
1709.	12.	v.	1736.	15.	v.
1710.	12.	v.	1737.	13.	v.
1711.	12.	v.	1738.	13.	v.
1712.	12.	v.	1739.	14.	v.
1713.	12.	v.	1740.	13.	v.
1714.	12.	v.	1741.	12.	v.
1715.	12.	v.	1742.	12.	v.
1716.	12.	v.	1743.	12.	v.
1717.	12.	v.	1744.	12.	v.
1718.	12.	v.	1745.	12.	v.
1719.	12.	v.	1746.	15.	v.
1720.	5.	v.	1747.	14.	v.
1721.	12.	v.	1748.	15.	v.
1722.	12.	v.	1749.	14.	v.
1723.	12.	v.	1750.	15.	v.
1724.	12.	v.	1751.	14.	v.
1725.	12.	v.	1752.	15.	v.
1726.	13.	v.	1753.	13.	v.
1727.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1753.

ARTICLE CII.

GUIDONIS FERRARII, SOCIETATIS Jesu de rebus gestis Eugenii Principis à Sabaudiâ Bello Italico Libri quatuor, ad Victorem Amedeum, Sabaudiæ Ducem. *Les Campagnes du Prince Eugène de Savoye, en Italie. Quatre Livres dédiés au Prince Victor Amédée, Duc de Savoye, par le P. G. Ferrari, de la Compagnie*

de Jesus ; à Milan , 8°. pages 152. M. DCC. LIII.

L'Epître dédicatoire qu'on trouve à la tête de cet Ouvrage, n'est point, dans le style ordinaire, un Panégyrique du Prince à qui l'Auteur présente son Livre. C'est une Dissertation historique, une espèce de Problême, où l'Historien s'élève contre un préjugé, dont l'empire est plus universel que légitime. Ce préjugé nous fait regarder & respecter les anciens Guerriers comme des Héros d'une toute autre trempe que ceux qui, dans les âges postérieurs, se sont signalés dans le métier des armes. La distance des tems semble faire une différence de mérites : une réputation qui a percé jusqu'à nous au travers de tant de Siècles, élève un grand Général fort au-dessus de celui, dont le renom n'a pas encore franchi le même espace.

Ainsi auprès de la Postérité, l'éloignement est plus avantageux que le voisinage.

Le Père Ferrari attaque cette prévention, & sans trop s'asservir à l'ordre des dates, il ose comparer Scanderberg à Cyrus, Tamerlan à Alexandre; les Rois de Suède Gustave, Adolphe, & Charles XII. aux Pyrrhus; Zisca à Annibal; Montecuculli à Fabius; Staremberg à l'un & à l'autre; Condé & Malboroug aux Scipions; Valstein à Pompée; Jean d'Autriche à Germanicus; Alexandre Farnèse à Corbulon; Véymar à Epaminondas; Charles II. Duc de Lorraine à Amilcar Barca; le grand Sobieski à Marius; César Tyran à Cromwel, & César Guerrier à Turenne. Tous ces parallèles sont ici justifiés par des rapports exacts, bornés aux talens militaires, & fondés sur une connoissance réfléchie de l'Histoire ancienne & moderne.

Cette agréable & sçavante excursion, dans la plûpart des Pays & des âges belliqueux, conduit naturellement l'Auteur au Prince Eugène & à Victor Amédée: il observe judicieusement que ces deux Héros de la Maison de Savoye, se sont distingués l'un en faisant la guerre ; l'autre en la soutenant : ce qui l'autorise à comparer l'un à César, l'autre à Sertorius. On voit qu'ici César fait face à bien du monde : c'est qu'il eut ces talens & ces vices qui immortalisent par des projets formés avec des vuës aussi étenduës qu'injustes ; exécutés par des moyens aussi sages qu'illicites ; consommés par des succès aussi funestes que glorieux.

Enfin l'Auteur félicite le Prince de Savoye de ce qu'il retrouve dans le Roi son père le mérite de tous les Héros de son auguste Maison. Vous avez vu, lui dit-il, les dangers, où sa valeur l'a soutenu, où

la fortune l'a couronné ; vous en avez partagés la gloire : sur des augures si certains , l'Univers s'attend qu'un jour égal à vos Ancêtres, égal au Roi votre père, vous joindrez à l'éclat de son bonheur , les charmes de sa douceur. *Tu aspexti periculorum patris , virtutis , fortunæ socius ; videlicet ut de te Universi Majoribus tuis parem , parem patri tuo Regi , felicissimo atque in summa fortuna lenissimo , virtutem expectarent.*

Cette Histoire est divisée en 4. Livres : le premier commence à l'an 1701 ; le second à 1702 ; le troisième à 1705 ; le quatrième à 1706. En parcourant les événemens qu'ils nous présentent , nous ne nous arrêterons qu'autant qu'il le faudra , pour faire connoître le mérite de l'ouvrage , si l'on ne le connoît déja par l'histoire des campagnes du Prince Eugène en Hongrie ; car c'est toujours le même

Auteur, & nous croyons sa manière assez bonne pour ne lui conseiller aucun changement.

On s'attend bien que cette histoire doit s'ouvrir par la mort du Roi d'Espagne Charles II; par son testament, où Philippe de France étoit appellé à lui succéder; par les négociations qu'entama l'Empereur Léopold pour recouvrer une succession qu'il avoit toujours espérée. Après avoir tenté inutilement tous ces moyens, il en vint enfin aux armes. C'étoit l'unique voye qui lui restoit pour faire valoir ses droits, ou plutôt ses prétentions.

Ce fut d'abord en Italie que Léopold résolut de placer le théâtre de la guerre. La Couronne d'Espagne y avoit une domination fort étenduë: de toute la succession de Charles, c'étoit la portion la plus voisine de l'Autriche, & par conséquent celle que l'Empe-

reur pouvoit diſputer avec plus d'avantage.

Nous croyons qu'on lira avec plaiſir, dans l'Hiſtoire que nous annonçons, les belles manœuvres du Prince Eugène pour faire entrer l'armée Impériale en Italie, & les ſages mouvemens de Victor Amédée, & du Grand Catinat, pour s'oppoſer au paſſage de ces Troupes. De part & d'autre on prévoit tout, on pourvoit à tout. C'eſt dans ces détails hiſtoriques que doivent s'inſtruire ceux qui veulent apprendre le grand art de la guerre : ils verront comment d'habiles Généraux ſçavent ſe connoître, ſe deviner, ſe donner le change, ſe retourner ſelon la ſaiſon, le terrein, le moment, ou toute autre circonſtance. Car enfin ce fut moins l'adreſſe d'Eugène, ſon activité, & le zèle infatigable de ſes Troupes, qui lui ouvrirent l'Italie, que la faute des Eſpions que

Catinat avoit envoyés pour reconnoitre la nature des passages. Le rapport qu'on lui en fit, fut que les montagnes étoient impraticables : leur faute fit son erreur, & le succès du Prince Eugène. *Catinatus ante paucis diebus, qui explorarent, qualis esset montium natura, miserat. At illi, negligentiâ imprudentiâque militaris rei, renuntiaverunt loca prærupta esse ut commeari non possit.*

Après le passage des Impériaux, la guerre de notre côté se réduisit à un genre d'opérations, dont le mérite, quoiqu'infiniment précieux, n'étoit pas assez brillant pour la Cour de France. On n'y concevoit pas qu'il étoit plus expédient d'arrêter les Impériaux, que de les attaquer ; de les fatiguer, que de les combattre ; de leur couper les vivres, que de forcer leurs retranchemens ; de les ruiner par la faim, que de les vaincre

par la force ; de les resserrer dans le terrein qu'ils occupoient, que de le leur enlever. C'étoit-là le plan de Catinat : on hazarda contre son avis une attaque, le succès n'en fut pas heureux : cet échec, loin de justifier sa sagesse, ne fit qu'augmenter les plaintes.

A Paris, où l'on étoit moins en état d'en juger, on n'en murmura que plus hautement contre ce grand Général ; toutes les voix s'unissoient pour blâmer sa conduite. Partout, disoit-on, il a lâché pied devant les Allemans ; il a abandonné le Duc de Mantoüe notre Allié ; il a trahi la gloire de la Nation ; il pouvoit empêcher les Impériaux de passer les Alpes : après leur passage, l'honneur de la France demandoit qu'il donnât Bataille : devoit-il les laisser traverser impunément tant de fleuves, & leur livrer en quelque sorte les frontières qu'il devoit

garder ? Attend-on que toute l'Italie ſoit perduë par ſon inaction ? Pourquoi donc ne pas ôter le commandement à un Général ſi lent dans ſes opérations ? Il faut lui donner un ſucceſſeur qui ait plus d'élévation & d'activité. *An cunctandum etiam, dum ſegnibus conſiliis omnis amittatur Italia ? Igitur clamitabant moroſo Imperatori detrahendum imperium, virumque animo experrecto & magno mittendum ad exercitum.*

Frappé de ces cris publics, qui vinrent juſqu'à ſes oreilles, le Roi nomma M. de Villeroi pour commander en Italie, Louis XIV. comptoit ſur la fidélité de ce Maréchal, qu'il honoroit de toute ſon amitié, & dont tout le Royaume eſtimoit la bravoure. L'arrivée du nouveau Général changea tout le plan des opérations. Son crédit, ſes talens, ſa capacité inſpiroient aux Troupes la même ardeur qui

l'animoit. L'Hiſtorien a retracé avec la plus grande exactitude toutes ces révolutions militaires arrivées preſque dans une même campagne. Quoique le Prince Eugene ſoit le héros du P. Ferrari, on ne voit pas que pour l'élever il abaiſſe ſes rivaux ou ſes ennemis : ſa plume eſt aſſez peu nationale ; s'il eſt ami des Autrichiens, il n'eſt point ennemi des François ni de leurs Alliés. MM. de Teſſé, de Crequi, de Revel, de Pracontal, de Broglio, de Guerchois, de Louvigni, de Vaubecourt &c. figurent dans les Mémoires du P. Ferrari avec autant d'éclat que les Commercy, les Vaudemont, les Viſconti, les Staremberg, les Solario &c.

Livre ſecond : la Campagne de 1701. n'avoit pas été avantageuſe aux François ; en Angleterre & en Hollande on avoit armé pour Léopold : on ne pouvoit pardonner à

Louis XIV. d'avoir, ſans la participation de ces Puiſſances, fait tomber dans ſa Maiſon, la ſucceſſion d'Eſpagne. Ce Monarque ſentit de quelle importance il étoit, dans ces circonſtances, pour la proſpérité de ſes armes en Italie, de réparer le malheur de l'année précédente. * Il ſongea d'abord à

* In Imperatoris delectu omne ſtudium fuit ut eum deſignaret cujus poſſet virtuti confidere. Ex omnibus regni Galliæ Imperatoribus, qui eâ florebant ætate, maximus opinione omnium Vindocinenſis habebatur. In illo enim erat magna autoritas apud omnes, quòd erat ex Principibus Regiis, magnus animus & conſilii plenus, prudentia rei militaris maxima, quòd cum Turenio Magno ab adoleſcentiâ fuerat in exercitu verſatus, qui eum magnum bello Imperatorem futurum prædixerat ſuis. Sed laus popularis incredibilis: habebat enim liberalitatem ſummam, & miram comitatem, ut nemini non ad eum aditus pateret. Itaque erat amorem militum conſecutus...

trouver un Général digne de sa confiance : il jetta les yeux sur M. de Vendôme qu'on regardoit comme le plus grand de nos Généraux : sa réputation étoit universellement établie ; c'étoit un Prince du Sang de Henri IV. Sa sagesse égaloit sa valeur ; son expérience étoit consommée ; dans sa jeunesse il avoit servi sous Turenne, & dès-lors ce Héros en avoit conçu les plus hautes espérances, & les avoit annoncées. On ne sçauroit imaginer jusqu'où alloit la considération & la faveur dont il jouissoit : aussi étoit-ce un Prince libéral & magnifique, poli, affable, & accessible à tout le monde. C'est par toutes ces grandes & aimables qualités qu'il avoit gagné le cœur des troupes.

Le mauvais état de nos affaires, l'extrémité où le siége & la disette de vivres réduisoient Mantoue, formoient au Prince Eugène un

point de vue, dont un autre que lui auroit pu tout attendre ; mais ce Prince étoit trop éclairé pour ſe laiſſer éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Il balança moins ſes forces & celles de ſes ennemis que ſes reſſources & les leurs : l'heureuſe ſituation, dont il pouvoit ſe prévaloir, ne l'aveugla point ſur les dangers, dont elle ne pouvoit le garantir. Sans s'enfler d'une gloire & d'une ſupériorité, qu'il pouvoit perdre, il ne ſongea qu'à prévoir les beſoins qu'il devoit craindre & à y pourvoir. Son calcul fut exact, & le réſultat fut que la défenſive étoit plus ſûre que l'offenſive. Il aima mieux ſe poſter avantageuſement que de s'avancer témérairement, & approviſionner qu'expoſer ſon armée. Laiſſant aux ennemis la gloire de l'attaque, comme la plus ruineuſe, il ſe borna au mérite d'une défenſe ſolide : il ſçavoit que devant être le plus foi-

ble du côté du nombre, il devoit plutôt ménager ſes Troupes, que profiter de leur valeur; il ne doutoit pas que l'ennemi, par ſes ſeules fatigues, n'eût bientôt perdu l'avantage du nombre.

En abandonnant aux François la gloire des projets périlleux & le travail des grandes opérations, Eugène ne renonçoit ni au Siège de Mantoue, ni aux bonnes occaſions qui pouvoient ſe préſenter; il étoit bien réſolu de convertir la défenſe en attaque, dès qu'il y trouveroit ſon compte. Ainſi à Luzara il étoit auſſi prêt à engager l'action qu'à la ſoutenir. On verra ici l'ordre & le plan de cette Bataille, les ſçavantes manœuvres d'Eugène & de Vendôme, l'intrépidité de Philippe V. & le péril où, malgré ſon armée, il expoſa trop ſa dignité, ſa perſonne & nos intérêts; la fidélité & la valeur de Créqui mort des bleſſures qu'il re-

çut, en faisant de son corps un bouclier dont il couvroit le Monarque. Tous les détails de cette journée sont ici exposés avec une impartialité que l'on ne peut méconnoître : car l'Historien n'a pas levé l'équivoque du succès assez douteux, pour faire des deux côtés rendre au Ciel, des actions de graces Eugène eut grand soin de s'en acquitter sur le champ de bataille, afin de nous l'abandonner avec honneur. Maîtres de Luzara, nous le fumes bientôt de Guastalla, & de Borgoforte.

Livre 3[e]. Après la campagne de 1702. le Prince Eugène fut occupé hors de l'Italie, & n'y revint qu'en 1705. Le P. Ferrari ouvre son troisième Livre par le retour de son Héros, & en entrant avec lui en campagne, il trouve la face des affaires fort changée en Italie. Victor Amedée avoit passé dans le parti de Léo-

pold, & quelles que fussent les raisons de son changement, il n'avoit pas lieu de s'en applaudir. Pour le soutenir contre ses ennemis, l'Empereur renvoya en Italie le Prince Eugène. La bataille de Hocstet qu'il venoit de gagner avoit mis le comble à sa gloire, & à la confiance qu'on avoit en sa capacité : *Eugenii confidebat virtuti, & recenti propter victoriam ejus ad Hocstetum, gloriæ.*

Vendôme ne fut pas plutôt instruit que le Prince Eugène devoit commander les Impériaux en Italie, qu'il donna ses ordres pour le Siège de la Mirandole : elle fut prise, malgré toute la diligence que fit Eugène pour la secourir. L'arrivée de celui ci en Italie détermina l'autre à quitter le Piedmont, & à se faire suivre par de gros détachemens de l'armée qu'il y commandoit. C'étoit déjà beaucoup

pour Victor-Amédée : on ne pouvoit guères le servir plus efficacement qu'en retirant de ses Etats une partie de l'Armée Françoise, & un Général tel que M. de Vendôme.

Par ces arrangemens, Eugène se trouvoit encore le plus foible en Troupes : ainsi il falloit reprendre son ancien systême, éviter les grandes actions, saisir les bonnes occasions, & se soutenir par son sçavoir *occasione magis & arte, quàm dimicatione bellum gerere.* Son attention fut donc à s'emparer des meilleurs postes, & à s'y retrancher : il y réussit si heureusement, que Vendôme ne put faire autre chose, que choisir son camp vis-à-vis de l'ennemi, & s'y fortifier tellement, qu'il ne fût pas possible aux Impériaux de tenter impunément aucune irruption.

Après avoir fait ces dispositions, M. de Vendôme revint en

Piedmont, & laissa le commandement au Grand-Prieur son frère. Alors les opérations du Prince Eugène se réduisirent à des affaires de postes, à des marches habiles, & par conséquent à des ruses de guerre : c'étoit un genre de manœuvre où Eugène excelloit.

Le but de toute sa Campagne étoit d'entrer dans le Milanès pour passer en Piedmont ; il ne songeoit donc qu'à s'en ouvrir le chemin. Soncino mal défendu & bientôt enlevé le rendit maître de la plupart des postes situés le long de l'Oglio. Il n'osa cependant hazarder le passage de l'Adda en présence de Vendôme qui revint promprement le lui disputer. Alors il résolut d'attaquer le Grand-Prieur au Pont de Cassano : cette action fut une bataille, où les deux plus grands Généraux de l'Europe se mesurérent. M. de Vendôme y reçut cinq coups de fusil, le cheval

qu'il montoit fut tué. Le Prince Eugène fut blessé à la gorge & au genou. Le P. Ferrari, à Cassano comme à Luzara, laisse la victoire indécise, & se contente d'exposer les raisons qu'on eut de part & d'autre pour se l'attribuer. Les Impériaux, dit-il, avoient forcé le camp des François, s'y étoient soutenus longtems, & s'en étoient retirés sans qu'on eût osé les poursuivre : c'étoit avoir battu les François. Les François avoient fait échouer le projet d'Eugène, l'avoient empêché de passer l'Adda : c'étoit ce qu'il avoit prétendu gagner en livrant la bataille ; l'avoir manqué, c'étoit donc l'avoir perdue.

Si le Père Ferrari avoit travaillé sur des Mémoires plus fidèles, il auroit vu, par le seul nombre des morts & des prisonniers, qu'il y avoit plus d'artifice que de sincérité dans le Prince Eugène, quand il se glorifioit du succès de cette

journée

journée; qu'il ne se soutint que quelques heures, & non pas un long-tems, *diù*, dans nos retranchemens forcés; qu'en se retirant il paya fort cher les avantages qu'il n'avoit gagnés que pour les perdre. Mais les batailles entre les grands Généraux, sont quelquefois comme les disputes entre de bons Tenans: de part & d'autre, pour peu qu'on n'ait pas tout perdu, on se glorifie d'avoir tout gagné.

Dans le récit de cette Campagne, nous avons admiré l'élégance, la clarté & la précision de l'Historien. Ses descriptions Géographiques ou locales sont des paisages variés avec autant de goût que de vérité; les actions générales ou particulières sont des tableaux, où dans le silence des embuches; dans l'horreur du carnage, dans le trouble des déroutes, l'on voit d'un côté l'activité la plus opiniâtre, & l'intrépidité la plus fière

mêlée avec l'ardeur la plus vive & la mieux réglée ; de l'autre la constance épuisée, la foiblesse effrayée, la négligence surprise, ou bien la sagesse trompée, la bravoure consternée ; le désespoir furieux ; quelquefois le génie guerrier trouvant des ressources subites dans les momens les plus critiques : donnons un exemple de cette dernière espèce, la bataille de Cassano nous le fournira. On sçait que la blessure du Prince Eugène l'obligea de remettre le commandement, & de se retirer.

* Sa retraite, *dit le P. Ferra-*

* Imperatoris discessu animos Cæsariani demittunt, Galli capiunt. In Eugenii locum Reventlavius succedit, Bibras, & Josephus Lotharingius in aciem procedunt. Hujus postremi, qui regii generis autoritate animoque militari valebat, aspectu animus militibus augetur : confertissimo agmine irruunt, acerrime hostes premunt, ubique eorum pertur-

ri, abbat le courage des Impériaux, & relève celui des François. Alors le Prince Joseph de Lorraine s'avance au fort de la mêlée : ſa

---

bant acies, & in fugam dant. Albergottus & Sanpaterius ſuos conabantur retinere, conjunctiſque, uti ſe obtulerunt, ordinibus contendebant. Sed neque Francorum virtus numerum ſupplebat, neque auxiliorum ſpes erat, quòd Philippus Vindocinenſis de prælio nuntios non acceperat, neque ab ullo pugnantium ſtrepitus exaudiebatur, adverſo flante vento.... Itaque in magno periculo verſabantur, & turmatim ponte occupato fugam in oppidum faciebant. Hoc momento animadverſum eſt, quantùm ad victoriam auxilii, Imperatoris conſilium præſens afferat. Vindocinenſis, ubi illos in oppidum fugâ ſe proripientes videt, ad Munitionem citato equo fertur, pontemque occupans cum fugientibus Caſſianum ingreditur. Hîc alacri & experrecto vultu compellans milites, & veluti aliquid novi bonique allatum eſſet, feſtivè ſalutans : Vicimus, inquit, ſequimini, magnoque curſu ad Caſſiani

naiſſance & ſa valeur étoient connuës dans toute l'armée; ſa préſence anime les Impériaux : les rangs ſerrés, ils fondent ſur l'ennemi, le rompent & le forcent à fuir. Albergotti & Saint-Pater tâchent de retenir leurs Troupes, ils ne purent rallier que quelques braves, qui ſe formoient comme ils ſe rencontroient. Leur valeur ne pouvoit ſuppléer au défaut du nombre, on n'avoit aucune eſpérance de ſecours. Le Grand-Prieur n'avoit eu aucun avis du combat, on n'en pouvoit même entendre

---

Caſtellum ſe confert. Hîc ſuos feneſtras occupare, muros ubique terebrare, tela in hoſtes, cum ſignum daretur, intorquere jubet. His rebus ita comparatis, tormenta 5. quæ depoſita jacebant, eminentem in locum adducit, contra hoſtes convertit, celeriterque ad exercitum redit, jubet bono animo eſſe, deque victoria, ſi paulum ſuſtineant, confiderent.

le bruit dans ſon quartier, le vent étant contraire.

Dans un ſi grand danger, les François ſe précipitent en foule ſur le pont pour gagner Caſſano. Alors on ſentit combien la préſence d'eſprit du Général eſt déciſive dans l'action la plus douteuſe. Vendôme voyant ces fuyards, court à toute jambe au Pont qu'on avoit fortifié; s'en empare & entre dans Caſſano avec les Soldats, qui s'y réfugioient: plein d'ardeur & d'allégreſſe, comme s'il eût eu quelque bonne nouvelle à publier: Mes amis, leur dit-il en les ſaluant, la victoire eſt à nous, ſuivez-moi: il vole au Château de Caſſano; les troupes qui l'avoient ſuivi, ſe diſtribuent aux fenêtres, percent les murs, tirent ſur l'ennemi. Il y avoit là cinq pièces de Canon qui furent auſſitôt placées ſur une éminence, & pointées contre les Impériaux. Après ces diſpoſitions

Vendôme revole à son armée, l'encourage & l'assure de la victoire, pourvu qu'elle tienne ferme encore quelques instans.

Le 4e Livre contient le reste de cette guerre, dont le Piémont devint enfin comme l'unique théâtre : elle fut trop glorieuse au Prince Eugène & à Victor-Amédée, pour qu'on puisse soupçonner le P. Ferrari de s'être négligé dans cette partie de son histoire ; on peut même dire que son zèle pour la Maison de Savoye, y étale avec plus de complaisance les graces de son style pur & châtié. Si nous avions cherché à le flatter, c'est dans ce Livre que nous eussions choisi nos citations. Cette histoire, celle de M. Buonamici & quelques autres que nous connoissons, nous autorisent à féliciter l'Italie de ce que la bonne Latinité y est aujourd'hui si heureusement cultivée : quand on en posséde le tour & la

richesse aussi parfaitement que ces Ecrivains, il n'est pas étonnant qu'on la préfére à sa langue maternelle.

ARTICLE CIII.

POESIES VARIE'ES DE M. de Coulanges divisées en quatre parties. Vol. in-12. pag. 272. A Paris, chez Cailleau, rue S. Jacques &c. M. DCC. LIII.

IL faut bien lire ce volume avant que de prononcer sur son mérite ; car on s'annonce assez mal, en ne promettant que des *Poësies variées* : les Bibliothèques sont pleines de Recueils de Vers qui ne valent rien : on a été trompé cent fois par ces compilations, fruits ordinaires de la légèreté d'esprit ; quelquefois des plus honteuses passions ; presque toujours d'un génie médiocre.

Ici on trouvera, parmi quel-

ques inutilités, un nombre d'excellentes Pièces dans tous les genres; partout de la décence & du respect pour les mœurs; de tems en tems des plaintes contre la mauvaise fortune; mais sans ce ton chagrin qui avilit le Poëte, & qui indispose les Lecteurs. Il paroît que l'Auteur a couru la carrière des disgraces en vrai Philosophe, c'est-à-dire, en homme qui sent ses maux, qui ne s'en afflige point, & qui ne voudroit pas les abréger par un moment de servitude, ou par une démarche de flatterie.

Il y a de la gayeté dans la première partie de ce Recueil. Par exemple, l'Auteur, peut-être pas plus poltron qu'un autre, fait pourtant, en considération de son métier de Poëte, l'éloge de la poltronerie.

La gloire a des lauriers qu'on ne peut
trop priser :

Mais pourquoi de mon ſang faut-il les
arroſer ?
Sont-ils tous réſervés aux enfans de Bellonne,
Et n'en reſte-t-il point que Minerve nous
donne ?
Le Poëte, ſans doute, ainſi que le Héros,
Cherche à s'éterniſer par de brillants travaux ;
Mais tous les deux jaloux de vivre en la
mémoire,
Par des chemins divers arrivent à la
gloire.
L'un ſe plaît à braver tous les foudres de
Mars,
L'autre évite avec ſoin juſqu'aux moindres hazards.
Celui-là pour courir de conquête en
conquête,
Aux plus affreux périls oſe expoſer ſa tête,
Et ſouvent pour tout fruit d'un courage
ſi vain
Trouve dans ſon triomphe une tragique
fin.

Celui-ci, plus prudent, & loin du bruit des armes,
D'un loiſir ſtudieux cultive en paix les charmes;
Il coule en ſûreté ſes deſtins floriſſans,
Et ne ſuccombe enfin que ſous le poids des ans;
Toujours un même éclat tous deux les environne,
De lauriers immortels Apollon les couronne;
Ils triomphent enſemble & ſur le même char
La poſtérité voit, & Virgile & Céſar.

Quand il eſt queſtion de grands ſujets, M. de Coulanges s'élève très-bien, témoin cette peinture d'Annibal vainqueur des Romains ſur les bords du Téſin.

L'intrépide Annibal, d'une main meurtriére,
Aux Chefs, comme aux Soldats, fait mordre la pouſſiére.
Les Romains conſternés d'un orage ſi prompt

Et cherchant à venger un si mortel affront,
S'efforcent d'arrêter ce Vainqueur indomptable ;
Mais on l'attaque en vain : son aspect redoutable
Fait chanceler le fer dans leurs tremblantes mains.
Il a l'air & le port du Maître des Humains.
De ses terribles coups la force les renverse,
Et de ses seuls regards la terreur les disperse.
La foudre est dans ses mains & l'éclair dans ses yeux :
Tout s'écarte, tout fait son bras victorieux.
Comme on voit, au Printems, du sommet des Montagnes,
Un torrent tout-à-coup fondre dans les Campagnes,
Et promenant ses flots au gré des Aquilons,

Noyer l'espoir naissant des fertiles vallons :

Ainsi Rome &c.

On pourroit néanmoins critiquer, dans cet endroit, des images trop identiques. Car 1°. l'aspect d'Annibal fait *chanceler* le fer des Romains ; 2°. la terreur des regards d'Annibal disperse les Romains ; 3°. l'éclair est dans les yeux d'Annibal, & tout s'écarte, tout fuit &c. Dans cette même pièce :

L'orage éclate enfin dans les champs des *Lombards*.

Comme les *Lombards* n'ont occupé la Ligurie que plus de sept siècles après Annibal, peut-on placer ce Général Carthaginois *dans les Champs des Lombards ?* Mais laissons ces bagatelles pour faire attention à une belle Epître de Marius réfugié, après sa disgrace, sur les ruines de Carthage.

Je ſuis donc l'ennemi que Rome perſécute,
Le trop heureux Sylla profite de ma chute :
Il règne, & les Romains l'élèvent juſqu'aux Cieux,
Lui prodiguent l'encens qui n'eſt dû qu'à nos Dieux.
Pour moi, l'on me bannit : que dis-je ? on veut ma perte,
Rome à ſon défenſeur fait une guerre ouverte,
Et pour tout fruit enfin de tant d'exploits divers,
Elle charge mes mains du poids honteux des fers.
Mais c'eſt encor trop peu de ma gloire flétrie,
Pour calmer du Tyran l'implacable furie :
On veut, pour cimenter ſon empire nouveau,
Au ſein de Marius enfoncer le couteau.
Un Cimbre, dans la nuit de ma priſon cruelle,

Oſa m'en apporter la ſanglante nouvelle;
Et le fer du Barbare alloit trancher mes
jours,
Quand je ſçus d'un coup d'œil employer
le ſecours,
Pour arrêter ſa main & glacer ſon courage &c.

Ces deux derniers Vers ne ſont point auſſi énergiques que ce mot conſervé par Plutarque : *Cimbre, oſerois-tu porter la main ſur Caius Marius ?* Mais on ne peut tout dire dans une Poëſie comme la nôtre, languiſſante par elle-même ; & trop eſclave de la rime.

Il y a, dans ce Recueil, des traductions libres, des imitations, des paraphraſes : comme la traduction du premier Livre de l'Odyſſée ; l'hiſtoire de Ceyx & d'Alcione d'après Ovide ; pluſieurs Odes d'Horace paraphraſées ; quelques Pſeaumes traduits &c. Voici le commencement de l'Odyſſée :

Conte moi les erreurs d'un trifte & long
voyage,
Mufe, viens me parler de cet homme fi
fage,
Qui, malgré fa prudence & fa dextérité,
Par le fort envieux fi longtems agité,
Courut de Mers en Mers, & fans trouver
d'afyles,
Vit tant de Nations, tant de mœurs, tant
de Villes,
Avant que fa vertu, couronnant fes tra-
vaux,
Aux bords d'Ithaque enfin lui rendît le
repos.

Notre Poëte rend ainfi ce bel endroit de la 6^e^ Ode du 4^e^ Livre d'Horace.

Immortalia ne fperes monet annus, &
almum
Quæ rapit hora diem :
Frigora mitefcunt zephyris ; ver proterit
æftas
Interitura, fimul

Pomifer Autumnus fruges effuderit; & mox
Bruma recurret iners &c.

Tout passe ainsi que les saisons :
Le Printems suit l'Hyver, l'Eté céde à l'Automne,
Et quand on a cueilli tous les fruits de Pomone,
On redoute encor les glaçons.

Nous croyons que le *Bruma recurret* d'Horace est foiblement rendu par *On redoute encor les glaçons*. Mais on remarque toujours de la facilité dans le Traducteur : le reste de son Ode en est la preuve :

Eh ! qui sçait si du Sort l'irrévocable loi
Me réserve encore une Aurore ?
L'éclat dont l'Olympe se dore,
Peut-être dès demain ne luira plus pour moi.

Encore auroit dû disparoître du second Vers à cause du concours d'*Aurore*.

Ce qui ſuit nous a paru bien : c'eſt le commencement de l'Ode *Sic te Diva potens Cypri &c.*

Ainſi la Reine de Paphos,
Ainſi les deux Frères d'Hélène,
Sur le ſein de l'humide plaine
Te ſauvent du courroux des flots.

Qu'Eole en ſes antres horribles
Renferme étroitement les Autans furieux,
Et ne laiſſe voler, ſur les ondes paiſibles,
Qu'un zéphir doux & gracieux.

Peut-être n'eût-il fallu qu'une épithète à la fin de ce dernier Vers.

Nous placerons encore ici une citation : elle eſt tirée d'une petite Pièce très-eſtimable, intitulée : *Sentimens & motifs de compaſſion pour les malheureux.*

Ah ! ſi jamais mon cœur déſira l'opulence,
C'eſt pour mieux ſecourir leur affreuſe indigence.

Octobre 1753.

Hélas ! ce malheureux est homme, ainsi
que moi,
Tous deux conçus & nés sous une même
loi,
Nous vivons, nous souffrons, nous pé-
rissons ensemble,
Il faut qu'un même sort tout ou tard
nous rassemble,
Et que par un arrêt contre tous deux
porté,
La mort vienne entre nous mettre l'éga-
lité &c.

On a inséré dans ce Recueil quelques autres Poësies qui ne sont pas de M. de Coulanges, mais qui ne déparent point son ouvrage. Nous renvoyons à tout le volume où l'on trouvera bien de l'aisance, de la douceur, assez souvent de la force, comme quand l'Auteur dit dans ses *Adieux à la Ville de Paris.*

Adieu, Paris enfin, ô ma chére Patrie !
Combien dans cet Adieu mon ame est
attendrie !

Que pourrai-je trouver ailleurs que des deserts ?
Je crois, en te quittant, sortir de l'Univers.

ARTICLE CIV.

TRAITÉ DES DIAMANS & des Perles ; où l'on considère leur importance, on établit des règles certaines pour en connoître la juste valeur, & l'on donne la vraye méthode de les tailler. On y trouve aussi des Observations curieuses, également utiles aux Négociants & aux Voyageurs, & qui intéressent même la Politique. Par David Jeffries Jouaillier : Ouvrage traduit de l'Anglois sur la seconde Edition qui a été considérablement augmentée. Vol. in-8°. pag. 104. sans les Tables & les Préfaces. A Paris, chez Debure l'aîné & Tilliard, Quai des Augustins. M. DCC. LIII.

Octobre 1753.

IL faut bien que l'eſtime des diamants ne ſoit pas une frivolité, puiſque ce goût eſt ancien, & qu'il a pénétré chez tous les peuples. Par cette raiſon, le Livre dont on nous donne ici la Traduction *fut mis dès ſa naiſſance dans la claſſe des Livres utiles*. C'eſt l'Editeur qui nous en aſſure, dans un diſcours qu'on lira volontiers, parce qu'il s'y trouve toutes ſortes de choſes, & en particulier un éloge véritable de feu M. Gerſaint. C'eſt ce Négociant ſingulier qui allioit les attentions du Commerce avec le goût d'un homme de Lettres, & qui mettoit, juſques dans l'étalage œconomique de ſes effets, dans les Catalogues de ſes Ventes, des inſtructions auſſi utiles qu'agréables.

L'Anglois, qui nous parle ici des diamants, n'eſt, à ce qu'il paroît, qu'un Artiſte & un Commerçant. C'eût été peut-être trop

pour lui que d'embrasser l'Histoire naturelle des diamants, c'est-à-dire, ce qui concerne leur formation, ce qui cause leurs variétés. Mais voici ce qu'il nous apprend de leurs perfections & de leurs défauts. Les diamants doivent ressembler à une goute d'eau de roche parfaitement claire : si une telle pierre est d'une forme régulière, & qu'elle n'ait ni taches, ni pailles, ni veines, ce sera un diamant du plus beau lustre, un diamant qu'on appellera *de la premiè-re eau*. Si l'on en trouve qui soient teints de jaune, de bleu, de verd & de rouge, ils auront le second rang ; & si la teinture est pâle, leur valeur sera encore au-dessous de la précédente.

Il est évident qu'à perfections égales, du côté de l'*eau* & de l'éclat, les plus gros diamants sont les plus beaux & les plus chers. On en évalue le poids & le prix

par karats, dont chacun pèſe quatre grains: & dans un petit détail que l'Auteur nous fait au premier Chap. de ſon Livre, on voit que le diamant du Grand Mogol pèſe 279. karats $\frac{9}{16}$: celui du Grand Duc de Toſcane 139. karats $\frac{1}{2}$: celui qui fut acheté par M. le Régent pour le Roi (Louis XV.) 136. karats $\frac{3}{4}$: celui dont un Marchand d'Angleterre eſt en poſſeſſion 242. karats $\frac{5}{16}$. Il ſeroit très-bien qu'on nous fît ainſi la liſte de tous les beaux diamants qui ſont au monde. Elle pourroit être auſſi curieuſe que celle des Livres rares ou des Médailles uniques.

Voici préſentement la règle que ſuit l'Auteur pour évaluer le prix des diamants: c'eſt *que l'accroiſſement proportionnel de leur valeur eſt comme le quarré de leur poids, ſoit qu'ils ſoient bruts ou taillés.* Il faut un exemple pour

appliquer la règle. Prenons d'abord un diamant brut : ſuppoſons-le de deux livres Sterling (ou 48. livres de France) par karat : on veut ſçavoir le prix de ce diamant péſant, par exemple, deux karats : la règle eſt de multiplier deux par deux, qui ſont quatre, quarré de ſon poids : enſuite multipliez quatre par deux livres ſterling ; vous aurez huit liv. ſterling, qui ſeront la vraie valeur de ce diamant brut : le même calcul ſervira pour ce diamant quand il ſera taillé. A la vérité il ne péſera plus alors qu'environ un karat ; mais il faudra toujours le ſuppoſer de deux karats, pour avoir ſa valeur ; & ainſi il ſera néceſſaire de doubler ſon poids, quand on voudra en juger après la taille. Sur ce plan l'Auteur a calculé ſes tables, où l'on voit qu'un diamant taillé, de 100. karats, doit valoir 80000. livres ſterling, ou quatre-vingt mil-

le louis de notre monnoye. En effet doublez d'abord les 100 karats, qui feroient le poids de ce diamant, s'il étoit brut, ce fera 200 : prenez le quarré, qui fera 40000 : multipliés par deux livres fterling prix du karat ; vous aurez 80000 livres fterling : ainfi le diamant du Grand Mogol doit valoir environ 130 mille livres fterling ; c'eft-à-dire plus de deux millions de notre monnoye : mais tout ceci eft un prix moyen, & tel qu'on peut le fixer pour les diamants médiocres ; car les diamans de la première eau peuvent être portés après la taille jufqu'à 12 livres fterling le karat.

On taille les diamants de deux manières, ou en brillants, ou en rofes. Cette dernière façon eft la plus ancienne, & les Orientaux n'en connoiffent point d'autre. Les brillants font d'une inftitution récente ; & comme ils ont plus d'é-

clat

clat que les roſes, ſouvent on leur donne la préférence ; on en vient même juſqu'à changer les roſes en brillants : pratique dangereuſe, parce qu'on expoſe par-là de très-beaux diamants à perdre beaucoup de leur poids, & par conſéquent de leur prix. L'Auteur s'élève contre cet abus, & il dit : » Si l'on » admet que les brillants ont plus » de mérite, quelle en ſera la con- » ſéquence ? Il en arrivera que les » roſes diminueront de prix, au » grand déſavantage des plus no- » bles & des plus anciennes Fa- » milles qui en poſſédent quantité » comme étant des joyaux plus » anciens que les brillants. » Avec ce raiſonnement, on prouveroit donc auſſi que ceux qui acquèrent aujourd'hui de la vaiſſelle d'argent devroient la faire fabriquer dans l'ancien goût, pour ne pas décréditer celle des vieux Gentilshommes qui n'ont que des pièces go-

thiques. On voit le défaut de cette considération. Le point est de sçavoir où il y a plus de beauté, plus d'éclat, plus d'effet : aussi l'Auteur s'attache-t-il bientôt à venger le mérite des Roses ; à faire voir qu'il n'est point inférieur à celui des Brillants, & qu'il a même souvent la supériorité. *Comme les angles des Roses*, dit-il dans son 9^e^ Chapitre, *sont plus grands que ceux des Brillants, ils jettent une plus grande quantité de rayons, dont l'éclat est équivalent à la vigueur étincelante des angles plus petits & plus nombreux d'un Brillant.* Cela n'est point suffisamment expliqué ; nous concevons que les plus grands angles des Roses lancent des rayons plus longs, plus étendus, plus vigoureux même que ceux qui proviennent des facettes multipliées du Brillant ; mais nous ne convenons pas que les rayons émanés de la rose soient

plus nombreux : au contraire, c'eſt-là le mérite particulier & l'avantage du Brillant ; il lance des feux de toutes ſes facettes , ces feux ſe réfléchiſſent dans ces mêmes facettes oppoſées les unes aux autres ; de là les étincelles , les éclats multipliés de cette eſpèce de diamants. Mais laiſſons à ceux, dont la dignité ou la vanité eſt intéreſſée à de pareilles queſtions , le ſoin de les décider.

La méchanique de la taille des Diamants, ſoit en brillants ſoit en roſes, eſt expliquée par l'Auteur & elle ne doit pas nous occuper , c'eſt l'affaire des Lecteurs Artiſtes ou Curieux de ſuivre ces procédés qui ont auſſi leur difficulté. La matière eſt dure & précieuſe ; la première de ces deux qualités demande de la patience , & la ſeconde des précautions ; toutes deux de l'adreſſe & de l'exercice.

Il ſe trouve ici des remarques

fort neuves sur les Diamants du Brésil ; nous en avons déja fait mention dans nos Mémoires d'Août *. Le sieur Jeffries n'a point de foi à ce qu'on nous donne, depuis trente ans, pour *Diamants du Brésil* : il croit que ces Diamants étoient le produit du commerce de Portugal & non celui des mines du Brésil ; & les preuves qu'il en donne sont assez frappantes pour qu'on y fasse attention; surtout le sang froid des Indiens, à la nouvelle de cette prétendue découverte des mines du Brésil, est assurément quelque chose de très-remarquable. Quand on leur dit que le Brésil fournissoit de beaux Diamants, ils se mirent à rire, & ils ne diminuèrent jamais le prix des leurs. De plus quand ces prétendus Diamants du Brésil ar-

* Il s'y trouve une faute d'impression p. 1735. Le Jouaillier Anglois y est appellé *Jeffriers*, c'est *Jeffries*.

rivèrent à Lisbonne, le Roi de Portugal les fit vendre publiquement, même à vil prix : ce qu'il n'auroit pas fait si c'eût été le produit de ses mines ; il auroit plutôt défendu qu'on ne les fît passer en Europe. Mais le vrai des choses est que ce Prince, à qui les Indiens devoient de grandes sommes, les avoit obligés de s'acquiter par un envoi de Diamants, lesquels se trouvant très-multipliés furent vendus promptement & à bon marché. Ce raisonnement de l'Auteur suppose que ces Diamants passèrent par le Brésil avant que d'arriver à Lisbonne ; ce qui n'est ni prouvé, ni éloigné pourtant de la vraisemblance. Quoiqu'il en soit, ce Chapitre de l'Ouvrage que nous analysons est curieux & mérite d'être examiné de près par les Négocians; sur tout ils peuvent savoir à point nommé s'il est vrai, comme l'assure l'Auteur, que *depuis quelque tems*

on n'entend presque plus parler des Diamants du Brésil, si ce n'est pour apprendre que les envois qui en viennent diminuent tous les ans.

L'Auteur traite aussi des perles, donne la manière d'en connoître le prix, présente des tables où les divers poids sont combinés avec des sterlings & des schellins correspondants ; le tout en supposant pour les perles, tant bonnes que mauvaises, 8 schellins par karat* ; c'est sur ce pied que les tables sont dressées. Nous renvoyons à tout l'ouvrage, qui n'est ni mal composé ni mal traduit. On peut, nous le croyons, perfectionner & orner beaucoup les détails où l'Auteur est entré.

---

* Le Schellin vaut 1 liv. 4 s. 8 den. de France.

ARTICLE CV.

LA VULGATE AUTHENTIQUE dans tout son Texte ; plus authentique que le Texte Hébreu, que le Texte Grec qui nous restent, Théologie de Bellarmin ; son Apologie contre l'Ecrit annoncé dans le Journal de Trévoux Article LXXXV. Juillet 1750. &c. Vol. in-12. pages 221. sans la Préface qui en contient XXIV. & l'Article du Journal qui en comprend XV. A Rome (c'est-à-dire Rouen) M. DCC. LIII.

DAns les deux premiers Extraits que nous avons donnés de cette Critique, il a été question du fond de la controverse : nous voulons dire, de l'état actuel des Textes, Grec & Hébreu ; & du degré d'Autorité qu'a la Vulgate. En traitant ces deux

points, nous n'avons pas toujours été sur la défensive : nous avons attaqué quelquefois ; & si de tems en tems notre attention s'est portée à justifier la dissertation de Bellarmin ; il nous reste néanmoins à résoudre plusieurs objections particulières que le Censeur rassemble contre cet Ouvrage. Ce doit être la matière de notre 3e. Paragraphe, ainsi que de notre troisième & dernier Extrait.

III.

Quelles difficultés particulières le Censeur forme contre la Dissertation de Bellarmin.

C'est une ruse de guerre littéraire que de jetter des soupçons sur l'origine d'un Livre posthume dont on se trouve embarrassé. Cette ruse réussit quelquefois, mais souvent elle tourne au désavantage de celui qui l'a mise en œuvre.

Dans l'objet présent, notre Censeur n'auroit pas dû tenter ce stratagême. Il paroît douter que la Dissertation dont nous avons donné l'abrégé en Juillet 1750, ait été copiée d'après un Mſ. autographe de Bellarmin. Il dit (p. 2.) que *nous n'en donnons aucune preuve :* mais pour se convaincre du contraire, il suffit de revoir le commencement de notre Extrait, avec la Note qui s'y trouve jointe. Nous ne pensons pas qu'on puisse prouver plus démonstrativement un fait de cette nature. La Bibliothèque des Jésuites de Malines posséde beaucoup de Mſſ. autographes de Bellarmin * : on en a dé-

* Il n'est point difficile de s'assurer de l'écriture de cet Auteur ; nous avons vu quelques-unes de ses Lettres : si le mſ. de la Dissertation nous étoit tombé entre les mains, nous aurions reconnu au premier coup d'œil, s'il est de la main du Cardinal. Etoit-il difficile à ceux qui pos-

taché celui-ci, on l'a fait imprimer avec le Certificat du Bibliothécaire qui eſt nommé, ainſi que l'Editeur & le lieu de l'Edition. Eſt-ce là ne donner aucunes preuves ? En tout cas nous renvoyons à la narration que nous faiſons dans notre premier Extrait (I. Vol. de Septembre). On en concluera que les doutes de l'Auteur ſur l'origine du Mſ. ſont tout-à-fait déplacés.

Mais, dit le Critique, *cet Ecrit n'a point de place dans l'Edition que Bellarmin lui-même a donnée de ſes Ouvrages*. Qu'eſt-ce que cela prouve ? Ne peut-il pas être arrivé ou que l'Auteur ait perdu de vue ce Manuſcrit, ou qu'il ne l'ait pas trouvé d'une étenduë aſſez con-

---

ſédent un grand nombre de ſes papiers autographes, de diſtinguer l'écriture de la Diſſertation, & ne faut-il pas les en croire quand ils aſſurent qu'elle eſt de la main même de Bellarmin ?

ſidérable ? Tels sont d'autres petits Traités qui ſubſiſtent encore dans les Bibliothèques. Ils sont véritablement de Bellarmin, & ils n'ont jamais été compris dans le Recueil de ſes Œuvres. Nous pouvons nommer en particulier un Ecrit de cinq ou ſix pages *in-4°.* intitulé : *De Officio primario Summi Pontificis.* Ce sont des avis très-ſalutaires que le Cardinal donnoit à Clément VIII. pour le gouvernement de l'Egliſe & de ſa Cour : avis qui regardoient le bon choix des Evêques & des Nonces ; la réſidence perſonnelle & continuelle des Prélats ; l'obligation de ne poſſéder qu'un bénéfice &c. Ce Manuſcrit eſt dans la Bibliothèque du Roi & dans celle des Jéſuites de Paris. Dirions-nous qu'il n'eſt point de Bellarmin, parce qu'il n'a jamais été imprimé; ou bien qu'il eſt indigne de ce Cardinal, parce que ce sont des

avis donnés par un Inférieur à un Supérieur ?

Comme il est évident que la Dissertation sort de la plume de Bellarmin, notre Critique est obligé de se replier sur lui-même, & d'emprunter le secours des conjectures. Il se persuade (pag. 4.) que l'*Ecrit en question n'a jamais été qu'une espèce de Mémoire, tel qu'au tems de ses premières études se fait un jeune Théologien, pour se rendre compte à lui-même de ce qu'il a lû. Le Cardinal en effet*, continue l'Auteur, *n'étoit point encore Prêtre, quand il fut envoyé prêcher en Flandre. Il est donc naturel de penser que, rendu au terme de sa Mission, prêt à paroître, décidé par conséquent alors sur la Vulgate, il aura été surpris de retrouver, parmi ses papiers, une pièce si inutile désormais à ses travaux ; & que jettée au rebut dans quelque coin de son*

cabinet, *quelque demi-sçavant l'aura recueillie &c.* Voilà un systême. Nous ne dirons que des faits. Bellarmin né en 1542. se fit Jésuite en 1560; fut envoyé à Louvain en 1569; y professa la Théologie & y prêcha jusqu'en 1576. étant alors âgé de 34 ans. Nous ne savons si c'est en Flandre, qu'il fit sa Dissertation sur la Vulgate; mais nous assurons qu'il ne la composa point avant l'an 1570. & il paroît même qu'elle est d'un tems postérieur, puisqu'on voit par cet ouvrage que l'Auteur savoit bien l'Hébreu. Outre les comparaisons qu'il fait, en quelques endroits, de ce Texte avec la Vulgate; on apprend de lui, aux pages 15 & 16, qu'il avoit lû en Hébreu l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, les Proverbes &c. *His diebus*, ce sont ses termes, *diligenter perlegi Ecclesiasten*, *Cantica*, *Proverbia & alia quædam Hebraicè*,

Octobre 1753.

& contuli cum Latinâ Versione. Ce n'est pas, disons nous, avant l'an 1570. qu'il a pu faire ces lectures & sa Dissertation ; car l'histoire de sa vie marque positivement qu'il ne se mit à étudier la Langue Sainte qu'en 1570. Les Livres que nous venons de nommer ne sont pas les plus aisés de l'Ecriture ; il faut avoir fait des progrès dans l'étude de l'Hébreu pour les lire de suite, & pour les comparer en Critique avec notre Vulgate. Bellarmin avoit donc pour lors 29 ou 30 ans ; il étoit Professeur de Théologie & Prédicateur : par conséquent on ne peut pas dire que ce fût un *jeune Théologien* qui jette sur le papier *une espèce de Mémoire pour se rendre compte à lui-même de ce qu'il a lû:* par conséquent *il n'est pas naturel*, il est même impossible de penser *que* Bellarmin *rendu au terme de sa Mission*, c'est-à-dire en 1569...

ait *été surpris de retrouver parmi ses papiers* la Dissertation sur la Vulgate, laquelle Dissertation n'existoit pas alors. S'il y a quelque chose de démontré en matière d'époques, c'est assurément ce que nous venons d'expliquer : & il ne l'est pas moins que, quand on veut attaquer un Livre ou un Ecrit de quelque nature qu'il soit, on doit se pourvoir d'abord de ce Livre ou de cet Ecrit, sans croire qu'il suffise d'en lire l'Extrait dans un Journal qui ne peut tout dire. Ainsi, pour ne point sortir de l'exemple présent, si le Censeur avoit lû la Dissertation de Bellarmin, non simplement l'Article de nos Mémoires, il auroit connu, par le récit que fait cet Auteur de ses travaux hébraïques, qu'il n'est pas possible de regarder son ouvrage comme des *idées naissantes*, comme *des idées brutes, jettées sur le papier* durant ses premières études.

Octobre 1753.

Au reste nous ne devons pas dissimuler la conjecture que forme notre Critique en disant que *quelque demi-sçavant aura recueilli* la Dissertation de Bellarmin. Si par ce titre injurieux de *demi-sçavant*, il prétendoit indiquer l'Editeur de cet Ecrit trouvé dans la Bibliothèque de Malines; il s'écarteroit totalement de la vérité. Cet Editeur est le P. Widenhofer Docteur & Professeur de Théologie & de Langue Sainte dans l'Université de Wirtzbourg : Auteur renommé en Allemagne par son érudition & par son zèle pour les bonnes études. Nous avons vu de lui une Grammaire Hébraïque ; plusieurs Thèses soutenuës par ses Elèves sur les principales difficultés du Texte Hébreu : & enfin le premier Volume d'un sçavant Ouvrage où il montre en quoi & comment les Protestants ont corrompu la Sainte Ecriture dans leurs Versions de la

Bible. Un tel homme n'eſt nulle-part un *demi-ſçavant* ; & cette qualité offenſante ſeroit d'autant plus déplacée à ſon égard, que les perſonnes de ce mérite ſont devenues plus rares dans ce ſiècle très-frivole. Mais voyons quel eſt le procédé de Bellarmin dans ſa Diſſertation.

Il commence par expoſer le ſentiment des Théologiens Contemporains du Concile de Trente, * & nous diſons à ce ſujet, dans notre Analyſe de Juillet 1750,

* Il met à leur tête Jean Driedo (Docteur de Louvain) qui n'étoit pas à la vérité un des Théologiens du Concile, puiſqu'il eſt mort en 1535. Mais cela n'empêche pas qu'on ne le puiſſe appeller Contemporain de cette ſainte Aſſemblée ; qu'on ne puiſſe même ſe ſervir de ſon témoignage pour faire voir ce qu'on a dû penſer à Trente en 1546. Si le Cenſeur a voulu faire une Critique ſur cela (p. 49.) c'eſt encore une attaque nulle.

que *ceci eſt comme la Thèſe générale de l'Auteur*. Sur quoi notre Critique Anonyme fait grand bruit. Ce n'eſt point, ſelon lui, une Thèſe, c'eſt *rapporter préciſément ce que penſent différents Auteurs qu'on a lus*. Et enſuite raprochant quelques-unes des propoſitions du Cardinal, les plaçant de manière à ne donner aucune ſuite à tout le diſcours, notre Cenſeur dit avec complaiſance (p. 11.) *Rangez toute cette belle doctrine en tel ordre ſyllogiſtique qu'il vous plaira... Je vous défie d'en jamais tirer un ſeul point pour concluſion de ce que vous appellez la Thèſe générale de Bellarmin.*

C'eſt un vrai malheur quand les gens ſe préviennent : ils ne répondent plus qu'à leurs propres penſées. Ici, c'eſt-à-dire dans la diſſertation où le Cenſeur ne voit aucune trace de raiſonnement, tout ſe ſuit. Bellarmin place d'abord le ſentiment de l'Authen-

ticité simplement relative à la foi & aux mœurs ; & il le considère, ce sentiment, dans les Théologiens qui l'ont précédé : *Quotquot hactenus legere potui*, dit-il en commençant sa dissertation, *ii videntur in eam sententiam descendere, ut editio vulgata censenda sit nullum continere errorem Fidei Catholicæ aut bonis moribus contrarium ; ut ipsa sola retinenda sit in publico usu templorum & scholarum, quamvis alioqui suos errores habere possit.* Il prouve cette espèce de Thèse, qui est une Thèse de fait, par les textes des Théologiens contemporains du Concile de Trente, à commencer par Jean Driedo.

Ensuite il reprend ainsi : *potest autem hæc sententia his rationibus confirmari ;* & il détaille après cela les cinq raisons que nous avons indiquées dans notre Extrait. Véritablement, si cet Auteur ne

faisoit que proposer l'opinion & les Textes des Théologiens qui l'ont devancé, ce seroit, comme dit le Censeur, (p. 12.) *un simple Extrait des sentiments qu'il auroit recueillis sur cette matière ;* & l'on n'en concluëroit rien de bien positif touchant l'opinion particulière du Cardinal. Mais Bellarmin, encore une fois, adopte cette Thèse de fait, il s'attache à prouver la partie de droit qu'elle renferme, c'est-à-dire qu'il montre, par un détail de cinq raisons ; que l'Autorité de la Vulgate se réduit à *ne contenir aucune erreur en matière de foi & de mœurs, & à demeurer seule en possession d'être citée dans les Exercices publics de la Chaire & de l'Ecole ; quoique d'ailleurs elle ne soit pas exempte de fautes.* Que cette proposition au reste soit bien prouvée par Bellarmin, c'est ce qu'on peut vérifier par la lecture de son Ou-

vrage. Nous transcrivons en marge le fond & l'essentiel de sa première raison qui est la seule que le Censeur n'ait point attaquée, peut-être parce qu'il a trouvé ce rempart trop fortifié. *

---

* *Prima Ratio :* Concilia non solent divinare more Prophetarum, sed ex verbo Dei scripto vel tradito aut certè ex aliis principiis deducunt suas conclusiones novis erroribus contrarias. Vulgatam autem Editionem Latinam debere esse Authenticam, non potest colligi ex alio principio, quàm ex longo usu Ecclesiæ, ut etiam Patres Concilii satis apertè indicant. Porrò ex hoc longo usu rectissimè colligitur, eam debere esse Authenticam in hoc sensu, ut nullo prætextu rejiciatur ex publico usu Templorum & Scholarum, & ut fidem certam faciat in iis quæ ad fidem & mores pertinent : non enim fieri potest ut Ecclesia tam longo tempore erraverit in Mysteriis fidei aut in præceptis morum. At non colligitur ex longo isto usu ut debeat anteponi textui Græco vel Hebræo, id est fontibus, neque ut nullum errorem interpretis continere credenda sit ;

La ſeconde raiſon de Bellarmin, eſt » Que les Conciles ont coutu- » me de ne définir que les points » qui ſont néceſſaires ou à la con- » ſervation de la foi, ou à la » condamnation des erreurs, ou » enfin à précautionner les Fidèles » contre les dangers. Que pour » tout ceci il ſuffiſoit de déclarer » que la Vulgate ne contient au- » cune erreur contraire à la foi & » aux mœurs ; & que par cette rai- » ſon elle doit ſeule être conſer- » vée dans l'uſage public. Que du » reſte, il n'eſt point néceſſaire à » la foi de garantir la parfaite » conformité d'une Verſion avec » les ſources ». On peut voir le reſte de ce raiſonnement dans no-

---

imò contrarium planè colligitur, ſi quidem ità longo tempore Eccleſia uſa eſt hâc Editione, ut tamen errores nonnullos in eâ deprehenderit, eoſque vel correxerit, recurrendo ad fontes, vel toleraverit, ne populos turbaret &c.

tre Extrait de Juillet 1750. Le Censeur a prétendu le détruire, par les Décrets mêmes de la quatrième Session du Concile de Trente; par la Préface placée à la tête de nos Bibles; par la Déclaration (prétenduë) des Cardinaux Interprètes du Concile; par la doctrine avouée de Bellarmin dans ses Controverses; par la nécessité (pretenduë) d'admettre que tout le Texte de la Vulgate touche la foi & les mœurs &c. On a vû ci-dessus combien le Censeur est éloigné de dire sur tout cela des choses démonstratives. Remarquons un mot de Bellarmin qu'il nous objecte à plusieurs reprises, (pages 28. 60. 153.) *Non solùm sententiæ, sed etiam verba omnia & singula ad fidem pertinent. Credimus enim nullum esse verbum in Scripturâ frustrà aut non rectè positum &c.* Objection tout-à-fait étrangère au sujet. Bellarmin par-

le là de l'Ecriture en général ; c'eſt-à-dire, autant & plus des Textes Originaux que des Verſions.

Il eſt vrai que tous les Textes, tous les mots de l'Ecriture, qui ſont ſûrement & inconteſtablement révélés de Dieu, appartiennent à la foi ; en ce ſens qu'ils énoncent des objets inſpirés, ſuggérés aux Ecrivains dont le Saint Eſprit a dirigé la plume. Tels furent tous les Textes & tous les mots des Autographes de l'Ecriture. Tels ſont encore, ſoit dans les copies qui nous reſtent, & que nous appellons les *ſources*, ſoit dans les verſions fidèles, tous les Textes & tous les mots qui énoncent les vérités Dogmatiques & Morales. Tels encore tous ceux qui expriment, ſoit dans les ſources, ſoit dans les Verſions, le vrai ſens des Autographes *. Mais que dans les

* On voit bien que quand nous par-
ſources

ſources & dans les Verſions, dans celle en particulier que nous appellons la *Vulgate*, chaque Texte & chaque mot, hors même de la ſphère des Vérités dogmatiques & morales, expriment le ſens des Autographes, c'eſt-à-dire, celui même de l'Ecrivain ſacré, & de l'Eſprit Saint par conſéquent; c'eſt ce qu'on ne peut aſſurer totalement, univerſellement, abſolument. Il eſt permis d'uſer en ceci des règles de la Critique: travail qui ne regarde pas le commun des Fidèles, mais les Sçavans, & ceux que l'Egliſe charge, en certains

---

lons de *mots* dans cet endroit, nous ſous-entendons des différences entre les ſources & les Verſions. Dans les ſources, les mots, pris même matériellement, ſont révélés ou placés du moins avec la direction du S. Eſprit: dans les Verſions, ce n'eſt pas la même choſe, parce qu'il n'y a rien qui démontre que leurs Auteurs ayent été inſpirés ou dirigés par le Saint Eſprit.

cas, de donner des Editions de la Bible.

Il règne un grand défaut dans l'uſage de pluſieurs Textes que nous objecte le Cenſeur : celui de Bellarmin en eſt un exemple ſenſible. Ce Cardinal parle de l'Ecriture en général, & notre Critique regarde toujours ou preſque toujours la Vulgate comme iſolée, comme détachée des ſources & des anciennes Verſions ; il la conſidère même comme par excluſion de ces ſources & de ces anciennes Verſions : or ceci n'eſt nullement analogue aux idées qu'on doit prendre pour bien juger des choſes. Les ſources & les anciennes Verſions, (celle des Septante ſurtout) ſont auſſi l'Ecriture ſainte, le tréſor de l'Egliſe : *ad Eccleſiam Catholicam*, dit Mariana, parlant pour l'opinion de l'Authenticité relative, *non minùs quàm Latina Interpretatio ipſi fontes pertinent : ejus*

hæreditas Christi Testamento relicta. Si cet Auteur n'étend pas son discours aux anciennes Versions, à celle des Septante en particulier; il est bien prouvé d'ailleurs que l'Eglise honore ces précieux restes de l'Antiquité; qu'elle n'en abdique point la possession, & qu'elle leur conserve la qualité sublime d'Ecriture Sainte. (Voyez la Bulle de Sixte V. à la tête de l'Edition des Septante.)

La troisième raison de Bellarmin regarde l'Authenticité des Textes Grec & Hébreu: Article que l'Anonyme attaque aussi en ennemi déclaré. Mais avec quel succès? on l'a vu dans notre premier Extrait. Nous n'ajouterons ici qu'une réflexion qui semble raisonnable. Si quelqu'un a dû sçavoir les sentimens de Bellarmin, ce sont ceux qui l'ont défendu, de son vivant, contre les Protestans ses Antagonistes. Or voici ce que nous

liſons dans un Livre imprimé en 1604. & intitulé *Defenſio Decreti Tridentini & ſententiæ Roberti Bellarmini S. R. E. Cardinalis de autoritate Vulgatæ Editionis Latinæ adversùs Sectarios maximè Whitakerum* *. C'eſt au premier Chapitre

* *Auctore Chriſtophoro à Sacroboſco Dublinienſi Soc. Jeſu ſacræ Theol. in Academia Dolana Profeſſore In*-12. On n'a guères bien entendu cet Auteur, quand on a voulu le rendre partiſan de l'Authenticité abſoluë & univerſelle. Voici ſa Thèſe générale p. 7. *Cùm fides ac ſinceritas* (Vulgatæ) *ſpectari poſſit vel abſolutè vel tantum in ordine ad fidem & mores Eccleſiæ, poſteriore modo in diſputatione noſtra conſideratur. Ideòque quod Eccleſia ſuprà definivit*, (il avoit rapporté plus haut le Décret du Concile) *Noſque cum Bellarmino defendimus, eſt, Editionem hanc eſſe ſinceram in his quæ pertinent ad fidem & mores; nec multùm laboramus, ſi fortè verbulum aliquod in eâ deſit vel redundet, vel minus commodè verſum ſit, quandiu prædictis capitibus non præjudicat; ſive*

de la première Partie, pag. 8. *Bellarminus Textum Græcum & Hebraïcum* tuetur, *ut tuetur Latinum. Vult enim in Fontium quoque Exemplaribus, salva etiamnum manere, quæ pertinent ad fidem & mores.* Y a-t-il quelque chose de plus clair que ce Texte? Mais le Grec & l'Hébreu demeurant Authentiques pour la foi & pour les mœurs; & cette Authenticité étant dans eux primitive, fondamentale, divine quant aux objets & aux termes; il s'ensuit qu'elle a un dégré d'excellence au-dessus de l'Authenticité de la Vulgate qui n'est qu'une Version: c'est encore la doctrine de Bellarmin qui dit *que les sources des Ecritures sont préférables aux ruisseaux des Ver-*

---

id acciderit negligentiâ Librariorum ... sive ignorantiâ perversè corrigentium, sive quòd Interpres ipse ità fortasse reddiderit.

sions, quand on est sûr que ces sources ne sont pas corrompuës : or si les sources demeurent Authentiques, quant à la foi & aux mœurs, on est sûr que, dans ces Articles du moins, leur intégrité, leur pureté subsistent.

La quatrième raison, contenuë dans la Dissertation de Bellarmin, détaille les inconvéniens de l'opinion qui affirme l'Authenticité universelle & absoluë de la Vulgate. On peut revoir encore notre Extrait de Juillet 1750. Mais ceci est de la part du Censeur une source féconde d'Observations, & notre devoir est d'examiner celles qu'il regarde comme les plus importantes.

Bellarmin fait remarquer que, si notre Vulgate est authentique jusques dans ses plus petites parties, il s'ensuit que dans l'Office de l'Eglise, on lit des Ecritures qui ne sont nullement Authentiques. Par exemple, dit-il, on chante dans

l'Eglise de S. Pierre, un Pseautier très-ancien, & qui diffère de notre Vulgate en plusieurs points (étrangers à la foi & aux mœurs). Sur quoi notre Censeur prétend (pag. 125.) *que notre Pseautier étant surement authentique, celui de S. Pierre n'est qu'apocryphe.* Il qualifieroit de même sans doute celui de S. Marc de Venise; celui de l'Eglise de Milan; celui qu'on appelle Mozarabe; ceux dont S. Hilaire & S. Augustin se sont servis pour leur Commentaire &c. Ce seroient là, selon le Censeur, autant de Pseautiers apocryphes, parce que celui de la Vulgate est seul Authentique. Mais à qui persuadera-t-il une si étrange proposition? ce n'eût pas été au Cardinal Bona, qui regardoit le Pseautier de l'Eglise de S. Pierre comme une partie de l'ancienne Italique * par

* Voy. *Rer. Liturg.* 4°. *pag.* 329. *& seqq.*

conſéquent comme une Verſion très-reſpectable. Ce n'eſt pas non plus à D. Calmet qui dit, dans ſa Diſſertation ſur la Vulgate : *L'ancienne Verſion Italique des Pſeaumes s'eſt conſervée dans l'Egliſe de Rome, juſqu'au tems du Pape Paul V. qui y introduiſit la Vulgate ; mais l'ancien Pſeautier Romain ne laiſſe pas de ſubſiſter encore à préſent dans l'Egliſe du Vatican.*

Notre Auteur ne s'aſſujettit pas à ces façons de parler : *Vous croyez peut-être*, dit-il, que le *Pſeautier de S. Pierre eſt celui de l'ancienne Vulgate ; & voilà ce qui vous trompe. Quel eſt-il donc ? C'eſt ce que nous ne vous dirons point ici.* Et pourquoi ne pas nous expliquer un point de cette conſéquence, pourquoi ne pas nous apprendre ſi c'eſt quelque fauſſaire qui a fabriqué ce Pſeautier reçu dans la première Egliſe du Monde ?

Mais en attendant que le Censeur dévoile ſa penſée, obſervons qu'il fait auſſi main-baſſe ſur le *Venite exultemus* qui ſe chante à Matines dans toute l'Egliſe, & ſur les diverſes parties de l'ancienne verſion qu'on a conſervées dans les Miſſels. Tout cela, dans ſes principes, ne peut être qu'*Apocryphe*, ou quelque choſe d'approchant; & voici une de ſes raiſons : *Je vous dirai que tous les jours encore, dans le Sacrifice même, entrent des Textes non-canoniques; que l'Introïte, par exemple, de la Meſſe de la 3e Férie de la Pentecôte eſt tiré du verſet 27. du chap. ſecond du 4e Livre d'Eſdras &c.* Il nous ſemble que ceci ne touche point la queſtion préſente. Nous ſavons bien qu'il entre dans la Meſſe des prières qui ne ſont pas de l'Ecriture Sainte. Mais il s'agit de ſavoir ſi les Textes qu'on y fait entrer, ſous le titre & avec l'apoſ-

tille d'Ecriture Sainte,* tels qu'on en trouve dans la plûpart des Introïtes, des Graduels, des Offertoires, sont toujours des Textes comparables à ceux du 4e Livre d'Esdras, quand ils ne sont pas de notre Vulgate.

Nous sommes véritablement *montés jusqu'à la Chaire* Apostolique, pour avoir des réponses sur ce fait important; & il nous a été dit par la Bulle de Clément VIII. en date du 7. de Juillet 1604. que le S. Siège fait très-expresses défenses d'ôter des Missels (sous prétexte même d'y substituer la Vulgate) *cette très-ancienne Version des SS. Livres qui étoit célèbre dans l'Eglise, avant même le Siè-*

* Dans les Missels Romains on apostille comme de l'Ecriture, ce qui en est; on apostille comme du 4. d'Esdras, ce qui est de ce Livre; on apostille comme de Sedulius, l'Introïte *Salve sancta parens &c.*

cle de S. Jérôme : Version d'où sont pris presque tous les Introïtes, les Graduels & les Offertoires. On peut voir la Bulle entière dans tous les Missels Romains, & se demander ensuite à soi-même si cette *très-ancienne Version des SS. Livres* doit être mise dans la classe du *quatriéme Livre d'Esdras ?*

Il nous a été enseigné de même par N. S. P. le Pape Benoît XIV. écrivant sur le S. Sacrifice de la Messe, que la plûpart des Introïtes qu'on voit dans les Missels, sont tirés *de l'ancienne Version qui étoit en usage avant le Siècle de S. Jérôme, & que les PP. ont appellée* Italique : *Version*, selon ce grand Pape, *dont se servent les Ecclésiastiques de la Basilique Ambrosienne, les Mozarabes & le Clergé de S. Pierre.* * Ce Passa-

* In introïtu.... pauci versus dicuntur juxtà interpretationem quæ antè S. Hie-

ge eſt tiré d'une Thèſe ſoutenuë ſous les yeux de S. S. en 1749. au Collège Romain : c'étoit l'abrégé très-clair & très-méthodique de l'Ouvrage du S. Père. Croirons-nous préſentement notre Cenſeur Anonyme, quand il appelle *prétenduë Verſion Italique*, le Pſeautier de S. Pierre, dont le Pape dit bien affirmativement que c'eſt *l'ancienne Verſion* reçuë avant le ſiècle de S. Jerôme, & nommée *Italique* par les SS. Peres ?

Bellarmin, dans le détail de ſa 4e raiſon, fait des remarques très-ſenſées ſur les Livres de la Sageſſe, de l'Eccléſiaſtique, des Machabées. Ces Livres n'ont été ni traduits ni corrigés par S. Jerôme : or, dans le ſyſtême de l'Authenticité abſolue,

---

ronymi ætatem in uſu erat, & à Patribus vocatur *Italica* ; quâ etiam nunc utuntur Ambroſiani, Mozarabes & Clerus Baſilicæ Vaticanæ.

ils seroient très-exacts & très-conformes à l'original, *parce que S. Jerôme n'y a point touché:* ce qui paroît comme incroyable à Bellarmin, & doit le paroître à quiconque veut y faire attention. Le Censeur est néanmoins très-choqué de cette remarque: *La Version*, dit-il (p. 130.) *des Livres de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, des Machabées, n'est point authentique précisément parce que S. Jerôme n'a pas daigné y toucher, parce qu'on n'y a fait aucun changement; mais elle l'est parce que, sans qu'on y touchât, l'Eglise a jugé que ces Livres avoient conservé dans leur version toute leur pureté primitive &c.*

Ceci est une chicane: quand Bellarmin dit que *ces Livres seroient très-exacts & très-conformes à l'original, parce que S. Jerôme n'y a pas touché;* il entend ce *parce que* non d'une cause *efficiente*

ou d'une cauſe *formelle* ainſi qu'on parle dans l'Ecole ; mais d'une cauſe ſimplement négative , qui n'eſt autre choſe qu'un obſtacle levé : c'eſt dans le même ſens qu'on dit bien que l'Hébreu doit être encore Authentique , parce que les Juifs ne l'ont corrompu ni avant ni depuis J. C. Il eſt donc vrai , dans le ſyſtême de l'Authenticité abſoluë , c'eſt-à-dire qui s'étendroit à toutes les parties de cette verſion des Livres de la Sageſſe , de l'Eccléſiaſtique, des Machabées , qu'il devroit paroître avantageux pour elle que S. Jerôme n'y ait fait aucun changement : car il y a toute apparence qu'on eût adopté ſes corrections , & qu'ainſi l'ancienne verſion auroit diſparu , du moins en partie. Tout ceci eſt moral ; & pourquoi veut-on que l'Egliſe ſe fût abſtenuë de recevoir ces verſions corrigées , retouchées ; tandis qu'elle a reçu les autres où S.

Jerôme avoit mis la main, ſoit en corrigeant, ſoit en traduiſant de nouveau ? Ce S. Père auroit-il échoué dans ces ſeuls Livres ; l'aſſiſtance du S. Eſprit, qui, ſelon le Cenſeur, lui étoit accordée pour donner à l'Egliſe l'Edition des Ecritures, l'auroit-elle abandonné au moment de travailler ſur les Livres de la Sageſſe, de l'Eccléſiaſtique, des Machabées ? Voilà ce que Bellarmin ne ſe figure point, parce qu'il juge raiſonnablement des choſes : au lieu qu'en admettant que la Verſion de ces Livres a une Authenticité ſimplement relative à la foi & aux mœurs, on conçoit que S. Jérôme auroit pu l'améliorer, même quant au ſens littéral, quoique toujours dans des points de moindre importance que la foi & les mœurs.

Ce qu'on vient de dire des Livres de la Sageſſe, de l'Eccléſiaſti-

que, des Machabées, s'applique naturellement à notre Version des Pseaumes : toutefois avec une différence. Car nous avons une Version faite par S. Jérôme sur l'Hébreu : mais l'Eglise ne l'a point reçuë ; & l'on a conservé l'ancienne Version qui est d'après les LXX. Si nous demandons à Bellarmin, comme Auteur de la Dissertation, la raison de cette conduite, il nous dira qu'on a voulu éviter le trouble qu'auroit causé, dans les Eglises, le changement d'un Pseautier qui étoit en usage depuis plusieurs Siècles : *Ecclesia non recepit Psalterium versum ab Hieronymo, quia noluit turbare populos qui tantoperè assueverant antiquo illi quod quotidie per omnes Ecclesias canebatur.* Si nous interrogeons le Cardinal Bona, cet homme si instruit des anciens usages liturgiques, il nous répondra la même

chose : *Duæ priores Editiones* * *quotidiano usu in Ecclesiis frequentatæ, sine magnâ divini Officii perturbatione non poterant abrogari.* (Bona rerum liturg. 4°. p. 329.) Si nous consultons S. Jérôme lui-même, il nous apprendra que, quoique la Version des LXX. ne soit pas en tout conforme à l'Hébreu, il faut néanmoins la conserver à cause de l'usage qu'on en fait depuis si longtems dans les Eglises : *Hoc enim quod LXX. transtulerunt, propter vetustatem in Ecclesiis decantandum est, & illud* (c'est-à-dire le Pseautier Hébreu ou la Version de ce Pseautier) *ab Eruditis sciendum propter Notitiam Scripturarum.* (Epist. ad Sunniam & Fretel.)

Mais notre Censeur ne goute point ces raisons. Il décide (p. 136.)

* Il entend l'Italique pure, & l'Italique corrigée par S. Jérôme.

que si l'Eglise n'a pas reçu les Pseaumes de S. Jérôme, c'est que le succès n'a point répondu à son zèle dans cet Ouvrage. Non, ajoute-t-il, *ce n'est point parce que le Peuple étoit accoutumé à chanter les Pseaumes que nous avons.* Et plus bas ayant répété que les Pseaumes de la Traduction de S. Jérôme ne *méritoient* pas d'être reçus de l'Eglise; il nous assure que *la chose ne lui couteroit guères à démontrer.* Voilà le plan d'un Livre que nous serions bien-aises de voir exécuté. Il devroit s'y trouver beaucoup de Critiques savantes, beaucoup de discussions Hébraïques, point de conjectures surtout, ni d'explications arbitraires : nous invitons l'Auteur à remplir cette tâche, qui n'est peut-être pas aussi facile qu'il ose se le promettre.

Examinerions-nous présentement la querelle que le Censeur fait à Bellarmin sur ce qu'il dit

que S. Jérôme ayant comme paraphrasé, dans sa Version, l'Ecclésiaste & les Proverbes ; l'Eglise n'est pas censée avoir voulu garantir jusqu'aux plus petites parties de ces paraphrases ? Ce mot est placé très-modestement dans la Dissertation. Bellarmin y observe que S. Jérôme a rendu ordinairement (*ut plurimùm*) la pensée de l'Ecrivain sacré ; mais qu'après tout il s'est exposé à quelque danger en faisant ou imitant la fonction de Commentateur ; que rien ne prouve, avec évidence, que dans des points peu importants, il ne lui soit échappé aucune faute ; & qu'enfin *il paroît bien dur d'admettre que l'Eglise ait rendu Authentique non-seulement la Version, mais aussi l'explication de Saint Jérôme.* Sur cela le Censeur s'écrie (page 113.) *Quel langage ! est-ce un Catholique, est-ce un Protestant qui parle de la sorte ?* Mais les in-

jures ne font rien à l'affaire ; & la question n'en est pas plus expliquée par les avis que nous donne ensuite le Censeur, pour nous apprendre qu'une traduction est souvent une exposition, une paraphrase. Inutilités que tout celà : nous convenons que S. Jérôme a bien fait de donner du développement aux Proverbes & à l'Ecclésiaste ; mais s'ensuit-il qu'en faisant des efforts, pour rendre sensibles ces deux Livres qui sont fort laconiques, il ait eu un préservatif contre toutes les foiblesses de l'esprit humain ; & dans le Décret du Concile de Trente, est-il manifeste que ces Paraphrases soient canonisées & authentiquées jusques dans leurs moindres parties ? C'est la question que se proposoit Bellarmin, & qu'il trouvoit *dur* de résoudre en prenant l'affirmative *.

* Nous ne parlons point de la cinquiéme raison de Bellarmin : c'étoit une

Jusqu'ici nous avons toujours parlé de la Dissertation comme étant de Bellarmin; & nous étions en droit de tenir ce langage, parce que c'est un point démontré. Le Censeur lui-même avouë que Bellarmin, jeune encore & dans le cours de ses premières Etudes, a pu être l'Auteur de cet Ecrit. Nous avons réfuté cette idée : mais fût-elle admise comme vraye, ç'en est toujours assez pour faire paroître le nom de *Bellarmin*, soit en attaquant, soit en défendant la Dissertation. Pourquoi donc le Censeur abandonne-t-il ce nom dès la 20ᵉ. page de sa Critique, & pourquoi, dans toute la suite de cette vive composition, met-il toujours le Journaliste en cause?

suite d'endroits de notre Vulgate où cet Auteur croyoit que la Traduction Latine est fautive. Nous avons averti que, dans l'Edition de Clément VIII. plusieurs de ces passages ont été corrigés.

En effet, ſous la plume de ce Critique, c'eſt le *Journaliſte* qui *dit*; le *Journaliſte* qui *fait entendre*; le *Journaliſte* qui *conclut* &c. tandis que ce Journaliſte n'a imaginé, ni écrit, ni donné pour certain le fond de cette doctrine; tandis qu'il a offert de recevoir dans ſes Mémoires ce qu'on voudroit lui communiquer contre cette Doctrine. Le Cenſeur a beau vouloir faire un crime au Journaliſte de n'avoir pas combattu cette doctrine; d'avoir même paru l'approuver. Quand ce pourroit être la matière d'un reproche (on doit voir préſentement le contraire) il faudroit encore une raiſon plus forte & plus directe pour charger le Journaliſte de tous les détails de la Diſſertation. Un Journaliſte eſt tout au plus comme un Editeur & un Traducteur. Tous trois peuvent être répréhenſibles pour s'être attachés à un

mauvais Ouvrage; pour l'avoir cru digne de l'attention du Public; mais aucun des trois n'eſt accuſé ni condamné, comme s'il étoit ſeul coupable de la compoſition d'un tel Ouvrage. En un mot on combat, on réfute l'Auteur; on blâme la facilité ou la ſimplicité de l'Editeur, du Traducteur, du Journaliſte; & nous croyons encore cette loi aſſez ſévère.

Nous ne diſons rien de ces Qualifications doctrinales, de ces Cenſures flétriſſantes que l'Anonyme raſſemble depuis la page 211. juſqu'à la page 217. de ſon Livre. Qu'il nous ſoit ſeulement permis d'obſerver que cette liberté de cenſurer, de qualifier des Propoſitions, eſt un des plus grands écueils où puiſſe donner l'eſprit d'un particulier ſans titre & ſans caractère. Pour rendre excuſable ce procédé, il ne ſuffit pas de dire, comme le Cenſeur, *ſi le droit de*

cenſurer m'appartenoit. Quand on ne poſſède pas le droit de cenſurer une doctrine, de la cenſurer ſurtout, comme fait l'Auteur, en prenant le ſtyle des premiers Paſteurs de l'Egliſe & des Facultés de Théologie, rien n'excuſe les entrepriſes qu'on ſe permet en ce genre. Il y a des choſes pour leſquelles certains Hommes & certains Etats ne doivent jamais former d'hypothèſes.

On remarque d'autres traits ſinguliers dans la Critique à laquelle nous répondons. L'uſage que le Cenſeur fait d'une page du Journal de Janvier 1723, n'eſt pas un des moins ſurprenants. Il étoit queſtion pour lors (en 1723.) des Diſſertations de D. Calmet ſur la Bible. Ce docte Auteur dit, dans celle qui regarde la Vulgate, qu'il n'approuve pas le zèle de quelques Théologiens Catholiques, qui préfèrent la Vulgate aux Textes Originaux

ginaux & qui veulent que ce ſoit là le ſentiment du Concile de Trente. Sur quoi le Journaliſte de 1723. faiſoit quelques légères critiques, avec aſſez de modeſtie & trop peu d'étendue ou d'érudition, pour un ſujet de cette conſéquence. Le tout ſe réduiſoit à une page in-12. & de-là notre Cenſeur prétend tirer des conſéquences terribles contre nous : (Voyez pag. 190. 191. 193. 196.) Mais, nous le diſons encore, quelle façon d'attaquer ! & comment ſe prévient-on au point de ne diſtinguer pas les armes dont on doit ſe ſervir ? Le Journaliſte de 1723. prétendoit-il & pouvoit-il gêner les opinions de tous ſes ſucceſſeurs? Des Ecrivains périodiques qui ſe ſuccèdent, ſont-ils ſolidaires les uns pour les autres ; & cette page du Journal de 1723. contient-elle des raiſons capables de réfuter le très-grand nombre d'Auteurs qui penſent comme D. Cal-

met ? C'eſt eſt aſſez ſur ce point ; & nous nous contentons de déclarer, pour tous les tems & pour toutes les circonſtances, que les Journaliſtes qui viendront après nous, pourront toujours, ſoit dans la matière préſente, ſoit dans tout ce qui s'appelle pure opinion, prendre un parti tout différent du nôtre : ſeulement ils doivent être avertis de ne point ſoutenir le leur comme un Dogme, & de ne combattre celui des autres qu'avec les égards & la modeſtie convenables.

Notre Cenſeur cite deux ou trois fois Grégoire de Valence ou *Valentia*, qui préféroit la Vulgate à toutes les autres Editions, même aux ſources : en quoi il a été critiqué avec raiſon par le célèbre Docteur de Sorbonne Philippe de Gamache : Critique dont le Cenſeur ne fait aucune mention. Mais enfin, & c'eſt le point où nous en voulons venir, Grégoire de Va-

lence, tout perſuadé qu'il étoit de ſon opinion très-extrême, ne taxoit pourtant point d'erreur le ſentiment contraire : voici ce qu'il écrivoit à Serarius le 16. d'Octobre 1590. *Summa, mi Pater, hæc eſt, exiſtimare me, auctoritate definitioneque Concilii Trid. Vulgatam Editionem Latinam omnibus Editionibus cujuſcumque ſint idiomatis fuiſſe prælatam ; ità tamen ſententiam hanc meam veram eſſe putare, ut arbitrer poſſe quempiam, ſine periculo erroris, de vi atque ſenſu definitionis illius Concilii Trid. aliter opinari.*

Le P. Morin eſt encore un de ces Ecrivains favoris dont notre Cenſeur fait extrêmement valoir l'Autorité : voici une de ſes déciſions (L. 1. Exercit. VII. c. 4.) *aliorum ſententiæ nihil obeſt* (il parle de la Chronologie des LXX. qu'il embraſſoit & qui formoit une objection contre l'Hébreu & con-

tre la Vulgate) *qui Vulgatam versionem eatenùs tantùm approbatam volunt quatenùs fidem spectat bonosque mores.* Sur quoi il cite le témoignage d'André de Vègue, rapportant ce que lui avoit dit le Cardinal de Sainte Croix, & celui de Jacques Laynès qui avoit également assisté au Concile : puis il continue : *Itaque leves esse in Vulgatâ defectus, levia errata, huic Decreti Concilii Tridentini explicationi nihil prorsus obest, sive errata illa sint Interpretis sive irreptitia: Interpretem enim sententia illa negat Prophetam fuisse & divinitùs inspiratum. Hoc consequens de ejusmodi erratis & defectibus levioribus sive irreptitiis, sive ab ipso Interprete commissis, fatentur & docent Auctores gravissimi Melchior Canus, Sixtus Senensis, Mariana, Lindanus: his suffragatur Gretserus Bellarmini propugnator & alii plerique; quorum*

Sententiæ tutò Catholicus acquiescere potest.

Voilà comme il faut toujours parler en cette matière ; & il est aussi très-à-propos, dans l'examen des Auteurs qui l'ont traitée, de lire de près leurs ouvrages & d'apprécier au juste leur sentiment. Combien d'Ecrivains notre Censeur rassemble sans avoir trop pénétré ce qu'ils ont dit ou voulu dire ! Nous citons trois exemples qui termineront nos Extraits. Car quoiqu'il y ait dans le Livre qui nous a occupés jusqu'ici, des traits épisodiques, des hors-d'œuvres, dont quelques-uns même sont très-repréhensibles, nous abandonnons cette partie au Lecteur qui s'en fera le Critique & le Juge, s'il en a la volonté & le loisir. Venons à nos exemples.

1°. Ce P. Morin, dont nous parlions plus haut, est l'admirateur passionné du texte des LXX. Il

embrasse leur Chronologie, il la croit Authentique &c. Pourquoi le Censeur ne tient-il pas compte de ces façons de penser; pourquoi ne s'en sert-il pas pour tempérer son opinion, ou pour modérer ses invectives contre nous?

2°. Le P. Frassen est un des Doctes, un des Hébraïsants que le Censeur (p. 217.) croit opposés à la doctrine contenue dans la dissertation. Cependant voici une difficulté à résoudre: Frassen dit (Disquis. Bibl. p. 318.) *Cum omnes quotquot objici possent Vulgatæ Editionis defectus, quicumque illi sint, nullum præjudicium faciant fidei dogmatibus, nec moribus probè instituendis adversentur, etiam non efficiunt quin hæc editio censeatur Authentica.*

3°. Le Censeur met, dans sa liste, le Docte Commentateur des Pseaumes, Louis Ferrand: & le passage qui suit, tiré de la Préface

de cet Auteur, ne forme pourtant pas une objection médiocre : *Hoc Decreto* (celui des PP. de Trente) *Vulgatam eatenùs voluit Sacrosancta Synodus Authenticam haberi, ut certum omnibus esset nullo eam defædatam errore ex quo perniciosum aliquod dogma in fide & moribus colligi possit, ut ait qui Concilio Trid. magnâ cum laude interfuit Andræas Vega, cui Canus, Andradius, Sacroboscus, Sixtus Senensis, aliique à Serrario producti subscribunt; necnon Vulgatæ studiosissimus R. P. Claudius Frassenius pietate & doctrinâ inter Doctores Sorbonicos clarus &c.*

Nous ajoutons, pour dernier mot, que notre dessein n'a point été d'enlever au Censeur son opinion; mais d'empêcher seulement ses entreprises sur celle des autres. Nous le prions instamment de laisser en paix des possessions ancien-

nes, légitimes, & qui n'auroient rien perdu de leurs droits quand nous les aurions mal défenduës.

ARTICLE CVI.

PRINCIPIA PHYSICO MEDICA in Tironum Medicinæ gratiam conscripta, à Joanne Claudio Adriano Helvetius &c. c'est-à-dire, *Principes de Physique & de Médecine pour l'instruction des jeunes Médecins, par M. Helvétius, Conseiller du Roi, premier Médecin de la Reine, Directeur des Hôpitaux Militaires, Docteur de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, Associé honoraire du Collège des Médecins de Nancy. 2. Tom. in-8°. A Paris chez la Veuve D. A. Pierres 1752.* Suite de l'Article XCIII. au premier Volume de Septembre 1753.

ON trouve dans cet Ouvrage deux qualités, communes à bien des Docteurs, mais assez rares dans leurs écrits, la sévérité Logique & l'urbanité Littéraire: il semble que pour eux ce seroit déroger aux droits de la forme austère, que de l'allier au ton d'une littérature polie. M. Helvétius n'a point séparé l'une de l'autre dans le cours de ces principes élémentaires; partout il raisonne avec la rigueur du Philosophe le plus exact, & parle avec l'agrément de l'homme de lettres le plus aimable: il ne traite jamais les Auteurs comme leurs opinions: quand il refuse son suffrage à leur sentiment, il accorde son estime à leur personne: il ne fait jamais la censure de leur doctrine, sans faire l'éloge de leur mérite: la guerre qu'il déclare à leur systême est toujours précédée d'un hommage qu'il rend à leur gloire: ainsi dans tout son livre la

beauté de ſon ame brille avec celle de ſon génie. Nous le remarquons pour l'honneur d'un ſiècle, peut-être décrié par trop d'Auteurs, dont les baſſes haines ou jalouſies immortaliſent également les noirceurs & les talens. Reprenons la ſuite des principes Phyſiques de notre Auteur.

Pour juger de l'homogénéité, ou de l'hétérogénéité des corps, il nous avertit qu'il ne faut pas s'en tenir à leurs qualités ſenſibles:elles peuvent être très-hétérogènes ſans que leurs ſujets le ſoient.C'eſt donc aux parties intégrantes, ou même aux *élémens chymiques* dont ces corps ſont compoſés,qu'il faut remonter.Entre quelques-unes de ces parties élémentaires,il peut y avoir aſſez de reſſemblance, d'affinité & de convenance pour favoriſer leur union ; mais ici deux ſortes d'union à diſtinguer ; l'une, dont nous avons parlé dans notre Ex-

trait précédent, se fait par le contact des masses & des surfaces, & se consomme, pour ainsi dire, par le commerce réciproque de leurs *vapeurs athmosphériques*; l'autre se fait par l'*intromission* des parties d'un corps dans les pores de l'autre, ou par leur adhérence aux *aspérités*, ou aux éminences de sa surface. La première union exige une vraie homogénéité; la séconde n'exclut pas toute hétérogénéité.

Ces principes universellement reçus deviennent entre les mains de M. Helvétius d'une fécondité & d'une étendue prodigieuse : avec eux il résoud sans peine une infinité de difficultés & de problêmes qui embarassent la plûpart des Physiciens : on diroit que son systême triomphe & se vérifie partout où les autres ne font qu'échouer & succomber. Il rejette la matière subtile & cannelée de Descartes;

il admet un fluide aſſez ſemblable à *l'éther* de Newton ; il en forme l'athmoſphère qui environne la Terre ; mais il ne prétend pas qu'il émane du Soleil, il ne le tire, & ne le compoſe que des vapeurs ſubtiles qui s'exhalent du ſein de notre globe.

Quand on ſuit en ſimple ſpectateur les expériences & les diſputes électriques, on applaudit encore plus à l'induſtrie qu'au génie des Combattans: ils ſe font plus d'honneur par les phénomènes qu'ils enfantent que par les explications qu'ils en donnent : leurs idées ſont toujours un peu vagues, leur méchanique eſt plus préciſe. Ils opérent avec une dextérité qui amuſe plus qu'elle n'inſtruit ; ils parlent avec une grace qui charme plus qu'elle ne perſuade : ainſi la pratique ici devance de fort loin la théorie.

Ces ténèbres, où l'œil & les au-

tres ſens éprouvent ſi ſenſiblement l'impreſſion des merveilles électriques, M. Helvétius a tenté de les éclaircir; le feu élémentaire eſt l'agent qu'il invoque; il en reconnoît la matière propre dans le fluide qui s'écoule des corps électriques. Captif pour ainſi dire dans leurs veines, ce fluide rompt ſes liens à la faveur du frottement, ou de toute autre moyen qu'on employe pour rendre l'électricité ſenſible. Ces torrens ignés, qui s'écoulent des corps électriques, en enlévent quelques particules plus ou moins épaiſſes dont ils ſe chargent. De-là ce fluide lumineux & liquide qui jette un ſouffle *bruiſſant*, qui lance des étincelles pétillantes, qui darde des aigrettes piquantes, qui répand des odeurs fortes & qui frappe des coups meurtriers. Tantôt il attire les corps voiſins en raréfiant l'air qui l'en ſépare; tantôt il les repouſſe, en le condenſant:

s'ils lui offrent un paſſage libre ; ils s'approchent de ſa ſphère ; s'ils réſiſtent à ſon cours, ils s'en écartent. C'eſt dans une cauſe ſi ſimple que M. Helvétius trouve la clef de tous les myſtères électriques; nous renvoyons les Phyſiciens curieux à ces ingénieuſes conjectures: ils y étudieront des reſſorts, des détails & des principes qui pourront perfectionner leurs idées, remplir leurs intentions, & corriger leurs erreurs. Tous conviendront que, ſous les auſpices de M. Helvétius, *l'impulſion* rentre avec avantage dans tous les droits qu'on lui diſpute, & ſe prête ſans violence à toutes les fonctions qu'on en peut attendre.

De l'électricité, notre ſçavant Phyſicien paſſe au Magnétiſme : il compare ces deux phénomènes, non pour les confondre, mais pour les différencier ; & ces différences ne donnent aucun phéno-

mène qu'il ne range ſous les loix de ſa méchanique avec une facilité qu'on ne ſçauroit trop admirer : les principes & les reſſorts de cette méchanique ne ſont ni nouveaux ni étranges ; dans tous les âges de la Phyſique, on en a reconnu la vérité & la néceſſité.

Dans la doctrine de M. Helvétius, la nature eſt uniforme ; ſes reſſorts inviſibles ne ſont pas d'une autre eſpèce que ſes reſſorts viſibles ; les corps inſenſibles obéiſſent aux mêmes loix que les corps ſenſibles ; toutes les parties du ſyſtème roulent dans un ordre Phyſique, dont les loix ne ſe bornent pas ſimplement à une analogie harmonique ; dans leur accord & leur dépendance, ces voyes ſi fécondes ſe réduiſent à une identité, pour ne pas dire à une unité parfaite. L'impulſion ſe montre en trop d'endroits, pour qu'on l'exile d'aucun où elle ne paroît pas, ce

n'eſt pas elle qui ſe cache, ce ſont nos organes qui ne peuvent l'appercevoir. Ce n'eſt donc pas ſon abſence qu'il faut ſoupçonner, c'eſt leur foibleſſe, dont il faut ſe défier. On aime mieux imaginer des cauſes occultes, que de ſuivre les cauſes connuës; on veut deviner ce qu'on ignore, plûtôt que de pénétrer ce qu'on ſçait; les erreurs qu'on invente, flattent plus que les vérités qu'on étend. La vanité veut créer; elle craint moins les dangers de la témérité que la honte de la ſtérilité.

Juſqu'ici M. Helvétius a ſuppoſé que la terre exhale ſans ceſſe de ſon ſein un fluide très-délié : en finiſſant le premier Chapitre de ſon Ouvrage, il entreprend de prouver la réalité de ce fluide, & d'en ſpécifier la nature. C'eſt, pour ainſi dire, ſur les aîles de ce fluide qu'il croit que les vapeurs & les exhalaiſons s'élèvent dans l'Ath-

mosphère terrestre. Il démontre que la lumière ou les rayons solaires ne sçauroient 1°. transporter ces matières à la hauteur d'où on les voit descendre ; 2°. porter jusqu'au sommet des plantes la sève qui les nourrit, & communiquer à cette sève une force qui pousse & soutienne à la hauteur de trente-huit pouces une colonne de Mercure appuyé sur un sep de vigne haut de vingt pieds ; 3°. répandre dans le sein de la terre, la chaleur, dont les impressions & les effets sont si sensibles à de profondes distances. Les expériences de MM. Boyle & Hales fournissent ici des argumens invincibles contre les Physiciens qui attribuent tous ces phénomènes aux *Emissions* du Soleil ou à son action : d'où M. H. conclut, avec évidence, que leur cause ne peut être qu'un fluide poussé du centre à la circonférence de la Terre ; aussi l'appelle-t-il

une *matière centrale*, dont il détermine les qualités par les effets qu'elle produit.

Ces effets ſont la chaleur qui échauffe les mines ; les feux qui jailliſſent des Volcans ; les flammes qui s'élancent des mers &c. Sans parler des Minéraux, des Végétaux & de tant de Météores ſinguliers, la Terre, dans tous ſes climats, décèle cette matière centrale, comme l'ame qui anime ſon globe, comme l'élément de ſa reſpiration, & le ſouffle de ſa vie. Sans avoir ni une forme auſſi bizarre que la matière cannelée de Deſcartes, ni une moleſſe auſſi fléxible, ni une indifférence auſſi parfaite à toute ſorte de figures que la matière ſubtile de ce Philoſophe, elle eſt aſſez agile pour échapper à toutes les chaînes qui la retiennent dans les entrailles de la terre, & aſſez déliée pour pénétrer dans tous les corps, & s'in-

ſinuer dans tous leurs pores : lumineuſe & ignée, ou plutôt lumière & feu, elle a des propriétés & des vertus, dont l'influence & l'efficace peut ſuffire à la génération de tous ces phénomènes anciens & nouveaux, naturels & artificiels, qui ſont l'objet & l'écueil des Syſtêmes modernes. M. Helvétius ne nous dit point encore ici quelle eſt la ſource intariſſable de ce fluide athmoſphérique. Il nous apprend ſeulement qu'elle eſt dans la région centrale de la terre, & qu'elle entretient un cours perpétuel de *matière effluente* : quand il nous enſeignera ce qui rend cette ſource inépuiſable, nous ne manquerons pas d'y faire attention.

Après avoir ſolidement établi, nettement développé, diſtinctement caractériſé les *premières qualités de la matière*, M. Helvétius fait, preſque ſans effort, diſparoître tous ces myſtères imaginés,

depuis quelques années, pour obſcurcir tout ce qu'on croyoit de mieux éclairci ſur le mouvement & le tranſport des corps. Dès l'entrée de ſon ſecond Chapitre, où il en trace les loix, il ramene tout au contact immédiat des mobiles, au ſimple choc de leurs parties, comme à l'unique cauſe qui occaſionne, ou qui détermine la communication, ou la diviſion qui ſe fait entr'eux de la force mouvante. Il prouve que ce paſſage ou partage ſe fait ſucceſſivement d'une couche à l'autre, & également entre toutes les couches, ſelon les règles communément reçues : on les trouve ici déduites & expoſées pour tous les cas, & pour toutes les hypothèſes ordinaires.

Notre Auteur n'a pas oublié la queſtion des *forces vives* : il en a retracé l'hiſtoire, raſſemblé les expériences, & peſé les raiſons. C'eſt un édifice qui, pour avoir été

bâti par de grands Architectes, n'en est pas moins fragile : M. Helvétius le sappe dans toutes ses parties, & le renverse de fond en comble. Il ne fait pas plus de grace à la force d'*inertie* ; les fausses lueurs qui l'ont accréditée, s'évanouissent ici avec toutes ces qualités chimériques, qu'on voudroit substituer aux causes naturelles : ces termes sans idées, ces principes sans intelligibilité, sont de vaines idoles, que des spéculations vagues ou des calculs abstraits ont érigées & consacrées. Le préjugé aveugle qui les adore, la superstition servile qui les encense, ne font qu'animer le zèle philosophique de M. Helvétius à briser ces simulacres frivoles, honteux monumens de la foiblesse d'un siècle qui ne s'apperçoit pas que son défaut de foi, pour les Prophètes & pour les Apôtres, est puni par un

excès de crédulité pour les Philoſophes.

Dans le Chapitre 3^e^. ſont les règles des *Colliſions :* outre les égards dûs aux maſſes & aux volumes, on en marque ici de particuliers aux inſtans & à la durée du choc. Dans le 4^e^. on détermine la direction & la vélocité des mobiles après le choc, & on recherche la cauſe du *reſſort*, queſtion importante dans la Médecine comme dans la Phyſique.

M. Helvétius réfute d'abord les ſentimens différens qu'on a juſqu'ici ſoutenus : au milieu de leurs débris paroît ſa *matière centrale*, ſon fluide athmoſphérique. Il compare ce fluide coulant dans les veines des corps élaſtiques, à l'eau pouſſée par une pompe dans un tuyau de cuir. Ce tuyau qu'on ne peut comprimer ſans qu'il tende à ſe reſtituer, & qu'il ne ſe reſtituë en effet, ſi on ceſſe de le compri-

mer, ce tuyau, dis-je, eſt l'image la plus ſenſible des corps élaſtiques. Le fluide central remplit les canaux, ou plutôt les cellules dont leur tiſſu eſt compoſé; il ne peut ſouffrir qu'on les comprime ſans s'y oppoſer; & dès que la compreſſion ceſſe, il les rétablit dans leur état naturel.

Le 5e. Chapitre ne contient que des queſtions & des conjectures phyſiques, *Quæſtiones & conjectationes phyſicæ.* Dans la premiere queſtion, M. Helvetius traite de l'eſpace, & ſe déclare hautement contre le plein parfait de Deſcartes, & contre les grands vuides de Newton: ſes principes le conduiſent néceſſairement à admettre des vacuoles parſemés.

Dans la ſeconde queſtion, il établit autour du Soleil un fluide qui en remplit tout le tourbillon: les Planètes ſont emportées dans les courants de ce fluide, comme un

vaiſſeau dans celui d'un fleuve. La lumière que le Soleil répand dans ſa courſe, nous trace la direction circulaire de ce fluide : il eſt contenu dans ſes bornes invariables par des forces égales dont l'oppoſition eſt inſurmontable à ſon impétuoſité. C'eſt dans le fluide qui environne les autres Aſtres, que M. Helvétius place ces forces oppoſées, & du conflict des unes avec les autres, il fait naître ces balancemens, *ces oſcillations* que l'anomalie des Planètes découvre à nos regards; mais pour empêcher la confuſion de ces fluides appointés, il imagine entr'eux une hétérogénéité qui les rend comme *immiſcibles* : c'eſt-là donner aux tourbillons Carthéſiens une ſolidité qui répare toutes les bréches qu'on y a faites.

Du rapport des maſſes, des ſurfaces, des forces, & des directions qu'ont ces differens fluides lumi-

neux

neux, qui éclairent les tourbillons du Soleil & des Etoiles, M. Helvétius tire la ſolution des plus curieux problêmes de l'Aſtronomie phyſique. Pour rendre toute cette théorie plus ſenſible, il ſe ſert de la comparaiſon d'une ſphère *trouée* dans toute ſa ſurface comme un arroſoir, & remplie d'eau, de ſable &c. En la faiſant tourner ſur un axe, qui la traverſe d'un pôle à l'autre, on voit ces matières fluides s'élançer de ſon ſein par les *trous* qui leur ſont ouverts: voilà l'image de ces fluides, qui circulent à l'entour des Aſtres, & qui forment leur Athmoſphère. Le mouvement de ces fluides, comme le cercle de leur rotation, eſt plus grand vers l'Equateur que vers les pôles; il en réſulte, pour leurs tourbillons, une figure elliptique ou ovale, dont le grand diamètre ſera celui de l'Equateur, parce que, dans ce grand cercle, ſa force ſera

plus grande que dans les cercles polaires, & par conséquent plus capable de résister aux tourbillons environnants ; mais l'équilibre qui doit règner, entre les couches d'une athmosphère fluide, les forcera à une circulation plus rapide vers les pôles que vers l'Equateur ; & voilà pourquoi, dans les différentes parties de leurs orbites, les rayons vecteurs des Planètes, parcourent, en tems égaux, des aires égales. Notre célèbre Auteur admet aussi entre les élémens, qui composent ces différentes couches concentriques, quelque diversité de masses ou de surfaces, en raison des espaces où elles circulent ; c'est de-là qu'il tire des principes pour fixer la distance des Planètes au centre de l'Ecliptique.

Cette théorie du tourbillon solaire, M. Helvétius l'applique à l'athmosphère terrestre : ses principes ont une universalité égale à

leur ſimplicité. C'eſt donc de l'oppoſition & de l'immiſcibilité du fluide ſolaire avec le fluide terreſtre, qu'il fait naître la gravité ou cette force qui repouſſe vers le centre de la terre tous les corps de ſon athmoſphère. Ainſi la gravité ſe retrouve ici ſous l'empire de l'impulſion : un fluide repouſſé par l'autre retombe ſur les corps de ſa ſphère, les pénètre, & agit ſur toutes leurs parties. De-là vient qu'elles ſont toutes ſenſibles à l'action de la gravité : ce qui fournit à M. Helvétius l'explication la plus heureuſe de tous les phénomènes de la gravité.

Ce chapitre 5^e^. le dernier de ce volume, ſe termine par des conjectures ſur la ſuſpenſion des liqueurs dans les tubes. On ſçait que, dans les tubes capillaires, elles s'élèvent au deſſus du niveau ; & que dans le tube de Toricelli, elles ſe ſoutiennent à une certaine hauteur :

ce ſont là des phénomènes plus connus que leur cauſe. M. Helvétius rapporte tous les ſyſtêmes qu'ont imaginé les Phyſiciens pour l'aſſigner ; il en découvre le foible aſſez ignoré par la plupart de leurs partiſans : les argumens & les expériences qui ruinent leurs hypothèſes, doivent leur faire agréer le ſecours du fluide athmoſphérique, dont l'activité & la direction ne paroiſſent rien moins qu'étrangères à cette eſpèce de phénomènes.

Nos Lecteurs intelligens conçoivent ſans doute que les principes de M. Helvétius ne doivent pas être moins précieux à la Phyque qu'à la Médecine : nous ne ſçaurions trop les inviter à lire l'Ouvrage même ; ils y trouveront une ſcience profonde & modeſte qui juſtifie les titres dont l'Auteur eſt décoré, & la confiance dont l'honore la première Reine du

monde. Dans un troisième Extrait nous rendrons compte du second Volume.

ARTICLE CVII.

ARCHITECTURE HYDRAULIQUE. Seconde Partie qui comprend l'art de diriger les eaux de la Mer & des Rivières, à l'avantage de la défense des Places, du Commerce & de l'Agriculture. Par M. Belidor, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, &c. Tom. second. 4°. pag. 480. sans les Tables & les Planches. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine. M. DCC. LIII.*

A La tête du quatrième & dernier Livre de son Architecture Hydraulique, M. Belidor place un Chapitre qu'on ne pourra trop lire, ni comparer avec la doctrine

des Ecrivains qui l'ont précédé. C'eſt un examen général de la nature des fleuves : matière intimement liée avec le plan que s'eſt propoſé l'Auteur. Car combien d'accidents arrivent dans le cours des fleuves, ſoit du côté des levées, ſoit par rapport au ſol où ils coulent, ſoit à l'occaſion des iſles qui s'y forment &c. & quelle multitude de travaux ſont néceſſaires pour prévenir ces accidents, ou pour y remedier ! Or ceci, comme on voit, eſt du reſſort de l'Architecture Hydraulique; & pour que cet Art puiſſe s'exercer à propos, pour que l'Ingénieur applique ſes principes avec ſûreté, il eſt néceſſaire de connoître la nature phyſique des Eaux, d'avoir fait ſur elles des expériences raiſonnées, & d'en avoir formé des réſultats Géométriques qui puiſſent guider la main d'œuvre.

Sur la fin du Siècle dernier ;

d'habiles gens s'occupèrent de cet objet. Tel fut entr'autres le célèbre Guglielmini, premier Mathématicien de Boulogne. M. Belidor avoue qu'il a profité de ses connoissances ; mais en comparant les Ouvrages de l'un & de l'autre, nous ne croyons pas qu'on puisse refuser à notre Architecture Hydraulique le prix de la clarté, de la briéveté & de la bonne instruction. Donnons un exemple :

Il y a un point bien remarquable dans la vîtesse des fleuves : c'est qu'elle dépend immédiatement & de la pente de leur lit, & de la hauteur vive de l'eau. On appelle *hauteur vive*, l'eau *prise depuis sa surface jusqu'à la partie basse qui conserve sa vîtesse propre au-dessus des obstacles :* ces derniers mots *au-dessus des obstacles*, sont pour exclure la résistance causée par le fond, où roulent les eaux ; & telle est la définition que don-

ne M. Belidor : définition beaucoup plus intelligible que celle de Guglielmini qui dit que *la hauteur vive d'une eau courante eſt la ligne perpendiculaire menée depuis la ſurface de cette eau juſqu'à ſa baſe, laquelle baſe eſt tellement diſpoſée que, quand le cours de l'eau vient à ceſſer, il ne reſte pourtant, dans cette eau, aucune partie qui ſoit en repos.* Cela ſignifie que toutes les parties de l'eau ſont toujours en mouvement, & dans un mouvement d'autant plus grand que l'eau eſt plus haute : principe qui retombe dans celui de la fluidité ; mais on voit que l'énoncé du Mathématicien de Boulogne n'eſt ni aſſez clair, ni aſſez inſtructif. Le reſte de ſon Livre, quoique ſçavant, a le même défaut.

Voici un principe Hydraulique: *plus l'eau eſt élevée, plus elle a de vîteſſe ;* & de-là ſuivent plu-

ſieurs conſéquences ; car c'eſt ce qui fait 1°. Que les fleuves coulent bien plus rapidement dans le tems de leurs crues que quand les Eaux ſont baſſes. 2°. Que l'Eau diminue de vîteſſe, quand d'un lit plus étroit, elle paſſe dans un autre plus large. 3°. Que l'eau croiſſant en hauteur, cette augmentation compenſe ſouvent la diminution de vîteſſe cauſée par le défaut de pente. 4°. Qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'un fleuve ait de la pente pour couler, le volume d'eau pouvant ſuffire pour donner de la vîteſſe & du cours à ce fleuve : mais il faut toujours que, vers ſon origine, la ſurface de l'eau ſoit plus élevée que celle du lieu où elle déterminera ſon cours.

Ainſi ne faiſons-nous qu'abréger les détails de M. Belidor, qui ajoute un Examen très-raiſonné de l'action des fleuves ſur leurs

fonds & ſur leurs rives : ce qui entraîne une multitude d'inſtructions très-utiles, pour ſçavoir eſtimer les changements qui arrivent au cours des eaux, & pour remédier aux déſordres qu'elles cauſent ſi ſouvent. Les atterriſſements, par exemple, & la formation des Iſles ſont des objets auxquels on ne peut donner trop d'attention. » Si l'on n'y prend garde, *dit à* » *ce ſujet notre Auteur*, les Iſles » qui naiſſent dans la Seine, im- » médiatement au-deſſous du Pont » de Vernon ; & dans le Rhône, » ſous celui du Saint Eſprit, ren- » dront par la ſuite ces paſſa- » ges extrêmement dangereux, & » peut-être impratiquables. Si l'on » y remédie trop tard, il pourroit » bien arriver que le rétabliſſe- » ment de la Navigation devien- » ne impoſſible, malgré les dé- » penſes exceſſives qu'on y fera. » Alors quelle perte pour Paris &

» pour Lyon, si leur communica-
» tion avec la Mer étoit interrom-
» puë ! Cependant l'on ne paroît
» point frappé d'une crainte auf-
» si bien fondée, parce que l'on
» regarde avec indifférence le pro-
» grès des atterrissemens qui s'y
» sont formés de nos jours, &
» qui causent de justes allarmes à
» ceux qui en prévoyent les suites
» malheureuses ».

Pour prévenir les désordres que cause si souvent le cours des Rivières, on tâche de rompre leur effort avec ces espèces de digues qu'on nomme *Epis*. Ce sont des ouvrages construits en maçonnerie ou avec des coffres de charpente remplis de pierres, ou bien on les forme avec du fascinage garni d'une couche de gravier. Ces *Epis* se placent le long des bords d'une rivière, pour contraindre le fort du courant à se déterminer d'un côté plutôt que de l'autre. déter-

mination qui ſuit la diverſité des angles que font les *Epis* avec la rive adjacente : car on conçoit que l'angle droit, l'angle aigu, l'angle obtus doivent produire des effets différents, & que de chacun d'entre-eux réſultent des avantages particuliers. M. Belidor les explique, les détaille, les préſente aux yeux par le moyen de pluſieurs planches, gravées avec autant d'élégance que de préciſion.

Les Rivières ſervent infiniment à l'Agriculture, & à l'exercice des Arts, parce qu'elles favoriſent le tranſport des denrées, parce qu'elles ſont l'ame du commerce. » Pour » s'en convaincre, *dit notre Auteur*, il ne faut qu'examiner les » pays traverſés par des Rivières » navigables ; on verra une différence totale entre le prix des héritages qui en ſont près, d'avec » ceux qui en ſont éloignés, quoique de même fertilité. Les Vil-

» les, Bourgs & Villages, situés le
» long des Rivières navigables,
» sont bien mieux bâtis, plus peu-
» plés & plus vivants qu'ailleurs :
» les pays voisins en bonne culture,
» & bien autrement en valeur, que
» ceux des lieux où il n'y a point
» de Navigation. Dans ces dernie-
» res, les Terres y sont le plus
» souvent nonchalamment culti-
» vées, parce que le débit des den-
» rées manquant, les Habitants ne
» travaillent guères que pour leur
» propre subsistance. »

Ces raisons ont multiplié les vuës du Public & des hommes de génie, sur tout ce qui peut faciliter ou perfectionner le cours des Rivières. Elles ont donné naissance à une infinité d'entreprises, soit pour ménager les eaux des petites rivieres; soit pour redresser le cours des grandes; soit pour corriger la pente des fleuves trop rapides; soit pour faire monter & descendre

toute ſorte de Bâtiments au moyen des écluſes & des ſas ou baſſins dont M. Belidor décrit toute la manœuvre & tous les uſages. Il y ajoute un projet ou devis tiré des Mſſ. de M. le Maréchal de Vauban, ſuivant lequel on pourroit conſtruire partout des canaux à la moindre charge, & au plus grand profit des Peuples. Le plan en eſt bien ſimple ; il ne ſeroit queſtion que de faire contribuer les Riverains de chaque Canal, à proportion des avantages qu'ils pourroient en retirer. Les plus voiſins ſeroient plus à portée d'en profiter, & par cette raiſon ils devroient contribuer davantage : la répartition ſe feroit ainſi relativement aux profits, & s'étendroit à tout un pays plus ou moins grand, ſuivant l'importance du Canal, & la vivacité du commerce qui ſe feroit dans chaque canton. Il faut voir les détails dans l'ouvrage que nous abrégeons.

Les Anciens, nous entendons ceux même des premiers tems, ont emprunté le ſecours des Canaux. M. Belidor entre à ce ſujet dans un morceau hiſtorique qui comprend les relations ou témoignages de divers Auteurs : & d'abord il eſt queſtion du célèbre Canal qu'on avoit conſtruit en Egypte pour joindre la Méditerranée à la Mer rouge, & pour faire par conſéquent le commerce du Monde entier. Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon parlent de ce Canal d'une manière ſi préciſe qu'il eſt ſurprenant qu'on ait mis, dans ces derniers ſiècles, ſon exiſtence au nombre des problêmes. M. Belidor tranſcrit les Modernes qui ont fait mention de ce fameux ouvrage. M. Huet, Evêque d'Avranges, M. Rollin, Auteur de l'Hiſtoire ancienne, M. de l'Iſle, de l'Académie Royale des Sciences, fourniſſent des autorités & des rai-

ſons : il y a quelques inexactitudes dans le récit de M. Huet, ſurtout la faute d'identifier Séſoſtris avec Seſac contemporain de Roboam : on a démontré, depuis longtems, l'erreur de Joſephe à cet égard ; le Séſoſtris d'Hérodote & de tous les autres Ecrivains Grecs remonte à des tems bien plus hauts, & peut-être même juſqu'au ſiècle du Pharaon de l'Exode.

M. Rollin voulant donner une idée de ce Canal d'Egypte, dit qu'il avoit *plus de mille ſtades, c'eſt-à-dire plus de cinquante lieuës*, ce qui n'explique pas tout-à-fait la penſée d'Hérodote. Car cet ancien Auteur aſſure que le plus court chemin (ſans doute par terre) de la Méditerranée à la pointe de la Mer rouge eſt de *mille ſtades* ; mais que le Canal qui faiſoit la communication des deux Mers étoit *beaucoup plus long*, à cauſe de ſes détours : or cet excès de longueur ne

paroît pas suffisamment exprimé, quand on dit simplement que le Canal avoit plus de *mille stades :* il semble que, quand on mettroit deux ou trois cents stades au-dessus, ce ne seroit point trop, puisque les détours rendoient ce Canal *beaucoup plus long* que la route de *mille stades.*

Si nous faisons ces Critiques, c'est qu'on s'arrête volontiers sur un si beau sujet. Imaginez un Canal de 60 ou 70 lieuës de long, large d'environ cent coudées, commençant un peu au-dessus de Bubaste, Ville assez proche de ce qu'on appelle le *Delta*, & continué jusqu'à la Mer rouge, ensorte que, par cette voie, les Vaisseaux de la Méditerranée passoient en peu de jours dans l'Océan, & de-là dans la Mer des Indes, sans être obligés, comme nous faisons aujourd'hui, de doubler le Cap de Bonne-Espérance & toute l'Afrique. Voilà le

plus beau coup d'œil de Navigation qui se puisse imaginer. Ce Canal auquel Sésostris, Darius, Ptolomée Philadelphe avoient travaillé en divers tems, subsista jusques vers le 7e siècle de l'Eglise : les Guerres & la Barbarie l'ont détruit, mais il en reste des vestiges que le P. Sicard, dans ses Voyages, a bien reconnus.

Les Romains ont aussi creusé des Canaux ; les Chinois en ont rempli leur vaste Empire ; mais il ne paroît pas que ni les uns ni les autres ayent connu ce qu'on appelle *sas à écluses*, c'est-à-dire les bassins dont l'effet est de ménager les eaux dans leur chute, & de faciliter la montée & la descente des batteaux. Ce n'est que dans ces derniers tems, qu'on a mis en œuvre cette belle Méchanique : elle brille surtout dans le Canal de Languedoc : entreprise qui suffiroit seule pour éterniser le règne du feu Roi. Notre Auteur fait une description

très-intéressante de ce fameux ouvrage; il en spécifie l'Entrepreneur général, M. Riquet; le Directeur, M. le Chevalier de Clairville; le tems de la construction, depuis 1666. jusqu'en 1681; la longueur d'une Mer à l'autre, de 125681. toises ou cinquante lieues & demie; la largeur moyenne, de dix toises, sur six pieds de profondeur; les grandes écluses, au nombre de cent; les huit Sas accollés près de Beziers, où les batteaux montent & descendent une chute de 66. pieds; le percé de la montagne de Malpas, où l'on fait passer, comme sous une voute, le canal sur la longueur de 120. toises &c. c'est ce qu'exprimoit le P. Vanière dans ces beaux vers:

Gallia dum gemino faciens commercia ponto
Ignotos ratibus calles tellure sub imâ
Effodit, & longo suspensis fornice lymphis

Octobre 1753.

Quæ medium non inde procul per inane
volabant,
Icariam visæ naves timuisse ruinam,
Nunc sub humo mersæ Stygii nigra verrere Ditis
Stagna putant:

Dans un Païs aussi arrosé que la France, & aussi fertile en hommes capables de former des projets, il n'est pas surprenant qu'on ait parlé tant de fois d'augmenter le nombre des Canaux; qu'on ait présenté à la Cour tant de Devis & de Mémoires à ce sujet. Le Canal de Picardie est celui qu'on a le plus agréé & le plus avancé; il y en a une partie considérable de faite: c'est la communication de la Rivière d'Oise, prise à Chauny, avec celle de Somme, en la remontant jusqu'à Saint Quentin; il ne resteroit plus qu'à rendre cette même Rivière de Somme navigable, depuis le Village de S. Simon, où est le point de partage des Canaux

montant & descendant, jusqu'à Amiens : une Carte que donne M. Belidor place tous ces objets sous les yeux du Lecteur. On peut compter sur la fidélité de l'exposition, & sur l'importance des vuës que suggère l'Auteur à l'occasion de cette entreprise, puisqu'il y est entré lui-même comme arbitre entre la Compagnie chargée de la dépense du Canal, & les Entrepreneurs qui en avoient conduit les travaux. Cet Arbitrage étoit pour des discussions pécuniaires, nées à la suite d'un marché très-mal entendu, & capable de ruiner les Intéressés, s'ils n'avoient eu recours aux bons Offices d'un Connoisseur aussi éclairé & aussi honnête-homme que l'est M. Belidor. La lecture de tout ceci est extrêmement utile pour prévenir des inconveniens, arrêter des procès, & empêcher beaucoup de mauvaises affaires. C'est par le même

motif que l'Auteur présente un modèle de Requête, où sont compris les principaux Articles qui doivent être insérés dans le privilège toujours nécessaire pour l'entreprise d'un Canal de communication. La suite de l'Ouvrage touche le fond même de ces sortes de projets, & passe aux détails de l'éxécution. Nous en parlerons dans un autre Extrait.

ARTICLE CVIII.

INSTRUCTIONS MILITAIRES, à Paris chez Briasson rue S. Jacques 1753. volume in-12. de 174 pages.

» CEtte Instruction est le fruit
» du loisir d'un homme de
» qualité, qui n'est parvenu au
» rang distingué qu'il occupe au-
» jourd'hui, dans le Service, qu'après
» avoir passé par tous les grades
» inférieurs .... C'est en passant ain-

» si par tous les dégrés que les Ro-
» mains se perfectionnoient dans
» l'art Militaire. »

L'Auteur a cru devoir cacher son nom : *qu'importe*, ajoute-t-il, *si son livre est bon, qu'on sache ou qu'on ignore qui l'a fait ?* Il a raison ; mais le Public aime à connoître ceux à qui il doit de la reconnoissance.

Depuis trente ans ou environ, voici bien des Ouvrages François qui traitent de l'Art Militaire. C'est une vraie consolation, pour les Amateurs de la Patrie, de voir tant d'hommes respectables, travailler systématiquement à sa gloire & à sa défense : & si quelqu'un disoit, *tout ceci n'est que spéculation*, on lui répond, une fois pour toutes, qu'en toute profession la théorie jointe à la pratique est ce qui forme les grands Maîtres.

Quoique l'Auteur que nous an-

nonçons ait profité de ses lectures, & travaillé d'après de bons Mémoires, son Ouvrage n'est point une imitation servile, ni une fade répétition de ce qu'ont dit les autres : il a des idées neuves, des exemples propres, des réflexions qui sont à lui ; & il a un autre avantage qui est de dire beaucoup en peu de mots, & de renfermer en moins de deux cens pages tout l'essentiel du métier des Héros. Comme plusieurs de nos jeunes Militaires ne sont pas grands Lecteurs, & que les gros Volumes les choquent surtout, ils seroient inexcusables de se refuser à une lecture si courte & si utile tout à la fois, qui les mettra en goût d'un plus long détail.

Le Livre est distribué en quarante-quatre Chapitres, dont les huit premiers sont pour le Général d'armée ; dix autres marquent les fonctions & les qualités des Officiers

Officiers tant Généraux que Subalternes ; vingt-ſix autres ont pour objet les opérations les plus néceſſaires, l'entrée d'une Campagne, les campemens, les marches, l'ordre de Bataille, convois, fourages, détachemens, paſſage ou défenſe d'une Rivière, cantonnements, quartiers d'hyver, retranchemens, Tactique, Evolutions Militaires, Police & Diſcipline &c. Comme chaque Article eſt un précis déjà tout fait, nous n'en ferons point d'autre, contents de quelques Obſervations.

» Un Général, *dit l'Auteur*, » ne doit être ni trop vieux ni trop » jeune, afin qu'il ne manque ni » de ſageſſe ni d'expérience pour » délibérer, ni de vigueur pour » agir. » Le reſte égal, le défaut d'âge ſeroit moins vicieux que l'excès. Un Chef trop jeune peut conſulter & s'en rapporter aux lumières des plus an-

ciens : dans un Vieillard rien ne peut ſuppléer au défaut d'activité. Décorons la vieilleſſe, & employons l'âge moyen.

Voici le portrait qu'on nous trace d'un bon Subalterne. » Etre » propre ſans affectation : marcher » uniment : avoir une contenance » naturelle & un air ouvert : être » doux, paiſible, civil : parler peu » & modeſtement : éviter les que- » relles : aimer à obliger : avoir » fait quelques Campagnes ; c'eſt » avoir ſervi, & avoir profité de » l'Ecole du Service. » Voici le contraſte : Porter une longue épée, un habit uniforme, une cravate noire, les cheveux treſſés, le chapeau ſur l'œil & trouſſé en pointe ; marcher ferme, ne regarder perſonne, jurer beaucoup, & battre ceux qui ne peuvent ſe défendre : c'eſt plus qu'il n'en faut pour faire un mauvais Officier.

Notre Militaire paroît intime-

ment touché de la conduite que tiennent la plûpart de Officiers.
» Quel usage font-ils de leur tems
» pendant la Paix ? S'appliquent-ils
» à l'Etude de l'Histoire, des Ma-
» thématiques & de la Géographie?
» Cherchent-ils à s'instruire & à
» faire l'application des différens
» terreins propres aux mouvemens
» des Troupes ? ... La France déja
» si puissante & si redoutable par
» elle-même, le seroit bien davan-
» tage, si la Noblesse joignoit à
» l'amour qu'elle a pour son Prin-
» ce, & à l'ambition qui lui est
» si naturelle, le désir généreux de
» signaler l'un & l'autre par de so-
» lides effets. »

L'Auteur pense que l'offensive a bien de l'avantage sur la défensive.
» Il paroît étonnant, dit-il, qu'à
» forces égales une Armée retran-
» chée se laisse forcer. La meilleure
» raison qu'on en puisse donner, est,

» ce me ſemble, celle-ci : un Géné-
» ral qui ſe retranche, paroît ne
» prendre ce parti que pour éviter
» d'en venir aux mains ; le Soldat
» qui ne penſe pas toujours conſé-
» quemment, juge d'abord que
» l'Ennemi doit être ſupérieur de
» beaucoup ; il s'intimide & ſe
» laiſſe abattre au point qu'il perd
» tout courage à la première atta-
» que &c. » Une ſeconde raiſon qu'on ajoute, c'eſt le trop d'étenduë qu'on donne aux retranchements. Mais d'ailleurs quand les Troupes ſont reſſerrées, le mauvais air s'engendre, les maladies gagnent, comme on s'en plaint dans le Chapitre des Cantonnements : c'eſt à l'habileté du Général à prendre un milieu, ou à ſe déterminer pour le moindre inconvénient.

Dans nos Mémoires de l'année paſſée, nous rendîmes compte d'un autre Ouvrage ſur la Guerre, lequel n'eſt pas d'avis de multiplier les

Troupes Etrangères au service de France. Ces Troupes, disoit-il à-peu-près, coutent plus d'entretien, n'ont pas même intérêt, ni même attention que les Patriotes, & d'ailleurs, étant trop nombreuses, elles pourroient faire la loi : ces raisons sont tout au moins très-plausibles. Notre Auteur cependant n'est pas dans les mêmes principes : il prétend qu'il *est de l'intérêt & de la politique du Prince d'inviter à son service le plus d'Etrangers qu'il lui est possible.* Peut-être veut-il parler des Officiers, comme il est expliqué dans une des notes. » On » n'ignore pas combien la dernière » réforme a fait sortir d'Officiers » du Royaume ; la plûpart se sont » retirés en Russie, où ils ont été » reçus avec joye & pourvus d'em» plois.... Si on leur avoit pro» posé la demi-paye, ils auroient » préféré le service de France à » tout autre, quoiqu'avec des avan-

» tages beaucoup plus considéra-
» bles. » Il est clair qu'il faut adopter les bons Officiers des autres Nations ; les services qu'on en a tirés sont récents encore. On sçait au contraire combien il a été malheureux pour la France de n'avoir pas sçu retenir un André Doria, un Maréchal de Schomberg, un Prince Eugène &c.

Ce que sont les yeux à notre corps, les guides le sont aux armées : c'est pourquoi l'Auteur, après avoir rapporté plusieurs funestes exemples d'échecs reçus, faute de guides sûrs & fidèles, seroit d'avis qu'on établît quatre ou cinq Compagnies de guides qui fussent d'une intelligence & d'une fidélité reconnues : il en trace le plan, & en démontre l'utilité. Ce n'est pas la seule ouverture que donne ce Militaire vraiment zélé pour le bien Public. Ne pensons pas au reste qu'il n'y ait plus rien à ajouter ni à ré-

former. Se flatter trop facilement d'avoir atteint la perfection, c'eſt n'être pas fort loin de la décadence.

De même l'Officier qui ſe croira profond dans la Tactique pour avoir lû quelques Mémoires ou quelque Commentaire ſur Céſar ou ſur Polybe, ſe trouvera bien loin de ſon compte quand il lira le 42^e^. Chapitre de ces inſtructions, & ſera effrayé du chemin qui lui reſte à faire.

Ceci ſuffira pour donner une notion de cet Ouvrage, qui eſt écrit à la militaire, briévement, ſimplement, noblement. Les exemples anciens & modernes qu'on y cite en grand nombre ſont bien choiſis & bien appliqués. Les noms y ſont eſtropiés quelquefois. Strori, par exemple, pour Strozzi; Policerte pour Poliorcete; Municius pour Minucius; le Bavet pour Bavai en Hainault; Martognano

pour Marignano ; Herman Cortez pour Fernand Cortez &c. Quand ces petites fautes seroient échappées à un Guerrier qui paroît avoir cité de mémoire, elles seroient fort excusables. Mais il y a plus d'apparence qu'elles sont sur le compte des Imprimeurs.

Nous n'avons garde d'oublier les 17. Planches, dont quelques-unes sont subdivisées en plusieurs figures. Le Lecteur y verra les préceptes réduits en pratique.

ARTICLE CIX.

CALCULS EXACTS DE LA trace de l'ombre de la Lune sur l'Espagne & le Portugal, dans l'Eclipse de Soleil du 26 Octobre 1753. faits sur les Tables de M. Hallei, par M. Libour. *

---

* Ce Mémoire a été lu, par M. Libour, dans l'Académie Royale des Sciences, le 29. Août dernier.

L'Eclipse prochaine du Soleil devant être centrale dans une partie de l'Espagne & du Portugal, suivant les desseins insérés dans les Ephémerides de M. de la Caille, & dans celles de Bologne ; j'ai voulu sçavoir exactement dans quels endroits de l'Espagne & du Portugal cela devoit arriver, suivant les Tables de M. Hallei, parce que les Ephémérides de M. de la Caille & celles de Bologne sont calculées sur les tables de M. Cassini. Outre la figure générale que M. de la Caille a donnée de cette Eclipse, qui montre sa grandeur & le temps de sa plus grande phase par tous les lieux de la terre où elle sera visible, il rapporte en particulier l'heure & la minute du commencement, de la fin & du milieu, comme aussi la grandeur pour vingt-quatre endroits différens de l'Europe, parmi lesquels se trouvent

Madrid & Lisbonne. Suivant ses déterminations, l'Eclipse doit être à Madrid de 11. doigts 20′, & à Lisbonne de 11 d. 36′. En faisant les mêmes déterminations pour un plus grand nombre de lieux, l'on pourroit connoître ceux dans lesquels l'Eclipse devra être encore plus grande, & même exactement centrale. Mais comme cette méthode de déterminer par tâtonnement les lieux où l'Eclipse devra être centrale, m'a paru trop longue, j'ai cherché à déterminer directement tous les lieux qui la devoient avoir telle par toute l'Espagne & le Portugal, qui sont les deux seuls Royaumes de l'Europe, où elle puisse être vuë centrale. Il ne m'a fallu pour cela que déterminer la route du centre de l'ombre de la Lune sur la Terre, en imaginant l'orbite de la Lune, tracée sur la projection de la terre, trouver tous les lieux qui répondent

aux différens points de cette orbite: ce qu'il est aisé de calculer directement par la trigonométrie rectiligne & sphérique pour chaque moment donné, lorsque l'on a d'ailleurs tous les Elémens de l'Eclipse exactement déduits des Tables Astronomiques. C'est une méthode fort simple que m'a appris M. De l'Isle, & suivant laquelle ayant calculé de demi-minute en demi-minute, depuis 9^h 33′ jusqu'à 9^h 44′ comptées au Méridien de Paris, les longitudes & latitudes des points de la Terre qui répondoient à ces moments pris sous l'orbite de la Lune; j'ai pu marquer ces points sur une Carte d'Espagne & de Portugal & y reconnoître par conséquent tous les lieux qui devoient voir l'Eclipse centrale avec autant de précision que ces lieux sont eux-mêmes marqués sur cette Carte. J'ai choisi pour cela la Carte que feu M.

De l'Iſle a publiée en 1701. laquelle a été réglée ſur les Obſervations qui avoient été faites juſqu'à ce tems-là, & qui s'eſt trouvée s'accorder parfaitement à celles que l'on a faites depuis. *

Par cette carte on voit que l'Eclipſe commencera à être centrale ſur la carte de Portugal, tout proche d'Aveiro petite Ville & Port ſitué ſous la latitude de 40° & demi. L'Eclipſe centrale arrivera tout près de 9 h. 34′ au Méridien de Paris, & comme l'on voit par la même carte que ce lieu eſt de 10° $\frac{1}{2}$ occiden-

* M. Libour a préſenté à l'Académie cette Carte d'Eſpagne, ſur laquelle étoient marqués par une ligne rouge tous les lieux qui devoient voir l'Eclipſe. Cette ligne commence en Portugal tout proche d'Aveiro, & finit en Eſpagne vers Cartagène à la latitude de 37°. 16′. Il eſt d'ailleurs facile de la tracer par les longitudes & les latitudes qui qui ſont à la ſuite de ce Mémoire.

tal à Paris, qui répondent à 42′ de tems, l'on comptera alors sous ce lieu 8 h. 52′ lorsque le centre de la Lune y paroîtra exactement répondre à celui du Soleil.

L'ombre de la Lune quittera l'Espagne assez près de Cartagène vers 9 h. 42′ au méridien de Paris ou 9 h. 30′ compté sur le méridien de Cartagène, parceque cette Ville n'est que d'environ 3 degrés occidentale à Paris & située sous la latitude de 37° 15′ ou 16′. Il n'y a point d'autres lieux considérables sous la route de l'ombre ou auprès, sinon la Ville d'Alcantara & celle de Truxillo dans l'Estramadure : le centre de l'ombre approchera fort près de cette dernière.

Le centre de l'ombre de la Lune ne peut arriver à la superficie de la Terre, à moins que le diamètre apparent de la Lune ne soit plus grand que celui du Soleil.

Par les tables de M. Hallei, le

Octobre 1753.

diamètre horisontal de la Lune n'est que de 3″ plus petit que celui du Soleil ; mais la Lune étant élevée de plus de 21°. sur l'horison d'Aveiro, dans le tems que l'Eclipse y sera centrale, le diamètre de la Lune doit par cette raison être augmenté de 12″ : par conséquent en supposant les diamètres du Soleil & de la Lune tels qu'ils se déduisent des Tables de M. Hallei, le diamètre apparent de la Lune sera, dans le tems de l'Eclipse centrale à Aveiro, de 9″ plus grand que celui du Soleil : ainsi l'éclipse y devra être totale avec demeure. La Lune sera encore plus élevée à Cartagène, l'étant de près de 29°. Dans cette hauteur, l'augmentation de son diamètre par dessus l'horisontal est de 17″. Ainsi la demeure de l'Eclipse totale y devroit être plus grande qu'à Aveiro, puisque le diamètre apparent de la Lune,

dans ce tems, y ſurpaſſera celui du Soleil de 14″.

Ce qui ſembleroit encore devoir augmenter la durée de l'éclipſe, c'eſt que l'on ſçait que les diamètres du Soleil, marqués dans les Tables de M. Hallei, ſont de quelques ſecondes trop grands. Mais malgré cela il eſt fort douteux ſi cette Eclipſe ne ſera pas totale ſans demeure ou même annulaire. Et cela par un effet Phyſique qui diminue conſidérablement le diamètre apparent de la Lune placé au-devant du Soleil, & par un autre effet qui augmente au contraire l'apparence du diamètre du Soleil. C'eſt pourquoi il ſera d'une très-grande importance d'obſerver dans cette Eclipſe non-ſeulement le diamètre apparent de la Lune lorſque l'on la pourra appercevoir toute entière ſur le Soleil, mais encore le diamètre du Soleil tant

avant & après l'Eclipse, que dans le tems que cet Astre sera presque tout couvert par la Lune. Il ne sera pas moins important d'observer, avec toute la précision possible, le progrès de l'Eclipse par la mesure de la partie restante du Soleil, en marquant exactement les moments de ces Observations, surtout dans le tems du plus fort de l'Eclipse, parce que ces quantités varient fort promptement, & que la quantité de leurs variations peut servir à déterminer jusqu'à quelle distance les deux causes Physiques agissent l'une pour diminuer le diamètre apparent de la Lune, & l'autre pour augmenter celui du Soleil. Il sera aussi très-important, pour réduire ces observations à une mesure précise, de les faire avec un verre légèrement enfumé & recouvert d'un autre verre coloré en vert, par la jonction desquels l'image paroisse blanche,

ainſi que M. de Barros nous l'a appris *.

Comme ſur cette image blanche du Soleil l'on pourra mieux appercevoir le diſque de la Lune, qui y doit paroître noir & bien tranché, l'on ſera en état d'y mieux obſerver les momens des attouchemens des bords du Soleil & de la Lune, lorſqu'ils viendront à ſe rencontrer; & lorſque le Soleil ſera prêt à être tout couvert, l'on remarquera ſi le Croiſſant de la partie reſtante du Soleil eſt bien ter-

* M. de Barros eſt un Gentilhomme Portugais qui ayant obſervé avec M. de Liſle le dernier paſſage de Mercure ſur le Soleil, s'eſt apperçu de pluſieurs Phénomènes ſinguliers, qui n'avoient pas encore été vûs avant lui. Il en a rendu compte à l'Académie, en expliquant la cauſe Phyſique de ces Phénomènes. Il s'eſt aviſé le premier de regarder le Soleil avec un verre légèrement enfumé;

minée dans toute ſa circonférence, & s'il ſe couvre de quelques couleurs.

---

recouvert d'un autre verre coloré en verd: ce qui rend l'image du Soleil blanche; au lieu qu'elle paroît rouge, étant regardée par un ſeul verre enfumé, ou par un ſeul verre coloré en rouge, comme l'on s'en ſert ordinairement. On s'étendroit davantage ſur ce ſujet, ſi l'on n'attendoit inceſſamment, de M. de Liſle, la publication du Mémoire de M. de Barros.

Tables des Longitudes & Latitudes des lieux de la Terre qui doivent voir l'Eclipse centrale à différents tems, comptés de demi-minute en demi-minute au Méridien de Paris.

Temps.		Latitudes Septentrionales.		Longitudes depuis le premier Méridien	
9	32	41°	29′	9°	2′
	34	40	30	9	32
	34½	40	16	10	16
	35	40	2½	10	39
	35½	39	49	11	11
	36	39	36	11	42
	36½	39	23	12	13
	37	39	10½	12	42½
	37½	38	59	13	10½
	38	38	46½	13	39
	38½	38	35	14	6
	39	38	23	14	33
	39½	38	11½	14	56
	40	37	58½	15	25
	40½	37	49	15	49½
	41	37	38	16	13
	41½	37	27	16	37½
	42	37	16½	17	0

ARTICLE CX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AMIENS.

Dissertation sur l'ancienne jonction de l'Angleterre à la France, qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens; en l'année 1751. &c. Par M. Desmarest. Vol. in-12. p. 157. Chez la veuve Godart, & se trouve à Paris, chez Ganeau, Chaubert, Lambert &c. M. DCC. LIII.

L'Auteur se déclare pour l'ancienne jonction de l'Angleterre avec la terre ferme, & il partage sa Dissertation en deux parties.

Dans la première, il discute les preuves de l'existence de l'Isthme, que l'Histoire & la Physique nous offrent. Dans la seconde, il expose en détail le Méchanisme par lequel cette langue de terre aura fait place au détroit qui subsiste maintenant entre Douvres & Calais.

I.

L'Histoire ne nous fournit aucun témoignage positif, aucune preuve solide en faveur de cette jonction; mais l'Auteur ne laisse pas de la croire assez bien établie. 1°. Par la conformité de langage, de mœurs, de coutumes qu'on a toujours remarquée entre les anciens Gaulois & les anciens Bretons *. 2°. Par l'existence des Ani-

---

* L'Auteur s'efforce de prouver ici que nos anciens Gaulois étoient trop barbares pour entreprendre de franchir le détroit. Cependant on a l'exemple

maux nuiſibles, ſurtout des Loups, auſſi communs jadis dans la grande Bretagne qu'ils le ſont en France : ces Animaux ont dû venir d'un Continent ; les hommes n'embarquent jamais pareille marchandiſe &c. 3°. Par l'élévation du fond de la Mer entre Douvres & Calais: elle n'a en cet endroit que 25. à 30. braſſes : n'eſt-ce pas là le reſte d'un terrein qui joignoit la Gaule à l'Angleterre ? 4°. Par la conformité, l'identité, ſi l'on veut, des terres qui bordent les deux cô-

---

des Sauvages d'Amérique qui, avec leurs canots, paſſent très-bien des lacs, des bras de mer, des cataractes, des ſauts &c. Ces gens-là ſont-ils moins barbares que nos anciens Gaulois ? Peut-être qu'il y a quelque bonne diſparité à donner : il ſemble qu'elle ne feroit point mal dans la Diſſertation ; non plus que la réponſe à ce qu'on dit d'ordinaire, que la curioſité, la pêche, la tempête, la perſécution ont peuplé les Iſles.

tés du détroit. C'eſt une découverte qu'a fait M. Guettard, ainſi qu'on le peut voir dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1746. Tel eſt à-peu-près le fond de la première partie du volume que nous indiquons.

II.

Comment la ruption de l'Iſthme a-t-elle pû s'opérer ? L'Auteur conſidère les balancements généraux qui meuvent la maſſe des eaux de l'Océan : balancemens qui conſiſtent d'une part dans le flux & reflux, & de l'autre dans le mouvement des eaux de l'Orient à l'Occident. » En conſéquence de ces » agitations, il fait voir quelle eſt » l'étenduë de l'action des eaux de » la Mer contre les côtes ; & com» binant la cauſe générale avec » les circonſtances particulières qui » peuvent augmenter l'intenſité de » ces oſcillations dans la Manche ;

» il tâche de prouver, par la ſitua-
» tion & le giſement des côtes,
» par les indices que la Nature a
» conſignées de tems en tems ſur
» les lieux voiſins de l'Iſthme, &
» par une analogie de différentes
» expériences qui rentrent dans le
» même cas, que la ruption de la
» langue de terre, dont il a éta-
» bli l'exiſtence, a eu lieu ». Ainſi l'Auteur préſente-t-il lui-même l'eſquiſſe de ſa ſeconde partie. Il y a dans tout ceci, des conjectures bien ſoutenuës : c'eſt tout ce qu'on peut deſirer ſur un pareil ſujet.

La même veuve Godart à Amiens, & les mêmes Libraires à Paris, diſtribuent, depuis quelques jours, la Diſſertation de M. l'Abbé Carlier qui a remporté le prix, au jugement de la même Académie, en l'année 1752, ſur la Queſtion, *Quel a été l'état du Commerce en France, ſous les Rois*

Rois de la première & de la seconde Race.

De Montauban.

De ratione Libros cum profectu legendi Libellus, deque vitandâ noxiâ moribus lectione Oratio à Patre Francisco Sacchini, Societatis Jesu. *De la manière de lire avec fruit, & une Harangue contre la lecture des mauvais Livres, par le P Sacchin Jésuite.* Vol. in-12. pag. 188. Chez Jean François Teulieres, Imprimeur du Roi & de l'Académie. M. DCC. LIII. L'Edition qu'on donne ici est très-élégante, & fait beaucoup d'honneur aux Presses de Montauban. Elles méritent encore plus d'éloges pour ce zèle à redonner un Livre Latin qui étoit presqu'oublié. La matière d'ailleurs est très-utile. Il est question d'instruire les jeunes gens de la manière de lire avec fruit, & de leur faire éviter les mauvaises

lectures. Puisqu'on lit beaucoup dans ce Siècle, il faut lire avec méthode, & ne rien lire qui corrompe les Mœurs & la Religion. Voilà justement la difficulté : le second point surtout est extrêmement nécessaire, & est presque totalement négligé. C'est ce qui fait qu'on reproche aux Lettres des abus, dont au fonds elles ne sont pas coupables, mais qui ne laissent pas d'indisposer quelquefois les Sages à leur égard. *On trouve aussi le Livre, que nous venons d'annoncer, à Paris chez Chaubert, quai des Augustins.*

DE BESANÇON.

Dans la Séance publique de l'Académie, tenuë le jour de S. Louis, on adjugea le prix d'Eloquence, & le prix d'Histoire à M. l'Abbé Bergier, Auteur des deux Pièces que l'Académie jugeoit dignes d'être couronnées.

On proposa ensuite les Sujets

des Prix pour l'année 1754. Celui d'Eloquence ſera : *Le danger de la louange prématurée ou exceſſive.*

Celui de l'Hiſtoire ſera : *Quelles étoient les Villes principales de la Province Séquanoiſe, ſous la Province des Romains, & quelle étoit leur ſituation ?*

Celui des Arts eſt deſtiné à celui qui *indiquera les meilleurs marques de conſerver & même d'augmenter l'action du feu dans les fourneaux des Salines, en diminuant la conſommation des bois deſtinés à la cuite des ſels, ſans en diminuer le produit, & en leur conſervant le même grain.*

Les ouvrages ſeront remis avant le mois de Mai 1754. au ſieur Daclin, Imprimeur de l'Académie, à Beſançon.

DE STRASBOURG.

On a imprimé dans cette Ville, un Ouvrage qui mérite d'être lu,

étudié & confirmé par de nouvelles expériences. C'est une *description des courants magnétiques* : l'Auteur, M. Bazin, déjà bien connu par un bon abrégé de l'Histoire des Insectes, a mis l'aiman, ou plutôt des lames d'acier aimantées dans toutes les situations convenables pour découvrir la route des courants magnétiques. Il n'a rappellé que l'ancienne expérience de la limaille d'acier posée sur une feuille de papier & animée par la vertu de l'aiman. Mais cette tentative, devenue féconde entre les mains de l'Auteur, lui a fait voir des choses qui approchent beaucoup de ce qu'on appelle *découvertes*. Il y a, dans le livre que nous annonçons, quinze planches où l'on peut considérer tous les divers mouvemens de la limaille, & par conséquent de la matière magnétique: considération qui suffit pour décider à l'œil les divers phénomè-

nes de l'Aiman, comme ſon attraction, ſa force, ſa déclinaiſon &c. Sans les Planches, nous ne pourrions dire ici que des choſes très-obſcures ou très-difficiles : ainſi nous renvoyons au Livre même dont le format eſt in-4°. pag. 52. ſans les Planches. *Il ſe trouve à Strasbourg, chez Jean-François le Roux, & à Paris, chez Guerin & de la Tour, rue Saint Jacques.*

DE BORDEAUX.

Diſſertation ſur la nature & la formation de la grêle qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts. Par le P. Blaiſe Moneſtier de la Compagnie de Jeſus, Profeſſeur de Phyſique au Collège de Tournon en Vivarais. 4°. pag. 44. Chez la veuve de Pierre Brun &c. M. DCC. LII.

L'Auteur traite, en trois Cha-

pitres, la nature de la grêle ; & en quatre, ſa formation. D'abord il recherche ce qui cauſe la dureté de ce Météore : ce n'eſt point, ſelon lui, le repos reſpectif des parties aqueuſes qui le compoſent : ce n'eſt point l'engourdiſſement de la matière ſubtile, compriſe dans les pores du liquide : ce n'eſt point la diminution du mouvement de fluidité : diminution cauſée par l'abſence du feu Elémentaire. Le P. Moneſtier attribue la dureté de la grêle à une matière étrangère, qu'il nomme *frigorifique* ; & cette matière n'eſt qu'un ſel très-délié & très-volatil, ſel principe, ſel totalement inſenſible, ſel inaceſſible à toutes les opérations de la Chymie, ſel qui égale peut-être la fineſſe de la lumière. Voilà ce qui forme la dureté de la grêle ; mais comme elle naît dans les nuages qui ſont un compoſé de vapeurs & d'exhalaiſons, c'eſt-à-lui, de la figure communément

dire, de matières aqueuſes, ſalines & ſulfureuſes; il entre de tout cela dans la grêle: en ſorte pourtant qu'après l'eau, ce qui y domine, ce ſont les ſels, tant ceux qu'on nomme *principes*, que les *concrets* qui ont plus de volume & de denſité. Ces derniers avec les ſoufres différencient la grêle d'avec la glace, qui ne contient que de l'eau & des ſels *principes*.

Mais comment la grêle ſe forme-t-elle? Premièrement elle ſort du ſein des nuées, région peu élevée dans l'Atmoſphère. Notre Auteur détermine cette hauteur à trois cent ſoixante toiſes tout au plus; & la preuve qu'il en donne, ſatisfera les Phyſiciens: il explique enſuite comment les matériaux de la grèle, c'eſt-à-dire, l'eau, les ſels tant *principes* que *concrets*, & les ſoufres ſe réuniſſent; il a recours pour cet effet à des tourbillons d'air, cauſe également, ſelon

ſphérique, ou preſque ſphérique des grains de la grêle ; il attribue les différentes groſſeurs de ces grains aux combinaiſons diverſes qui peuvent ſe rencontrer entre la denſité des nuës, le paſſage du froid au chaud, & la force des Tournans: trois cauſes qui concourent plus ou moins ; mais qui concourent toujours dans ce Météore.

Ceci n'eſt que la première ébauche de cette Diſſertation qu'il faut lire en entier pour voir la liaiſon & la fécondité des principes ; pour connoître avec quelle facilité l'Auteur réſout les difficultés qu'on peut lui faire ; pour ſaiſir les explications qu'il donne des divers phénomènes de la grêle.

De Paris.

Le jour de S. Louis, M. de Buffon prit ſéance dans l'Académie Françoiſe à la place de feu M. l'Archevêque de Sens. Il ne dit qu'un

mot de ce Prélat. Le Directeur, M. de Moncrif, acheva l'éloge. Le nouvel Académicien donna du corps, de la vie à ſon diſcours en traitant un ſujet Littéraire : méthode qui s'accrédite, & qu'on ne peut trop préconiſer. Par-là les Réceptions Académiques deviennent plus intéreſſantes ; on en exclut la monotonie, les idées vagues, les lieux communs ; & le Public acquiert des inſtructions dont le recueil pouroit devenir extrêmement utile. M. de Buffon parla du ſtile & de tout ce qui s'y rapporte ; c'eſt-à-dire du choix des idées ; de l'ordre qu'il convient d'établir entre elles ; de la manière de les préſenter dans le diſcours. Ceci, comme on voit, renferme tout l'art des compoſitions Littéraires. L'Orateur exécuta ce ſujet en homme de beaucoup d'eſprit, & nous pouvons dire auſſi en Géomètre, puiſqu'il employa de tems en

tems, le ſtile & les termes de la Géométrie. C'eſt que les Sciences diverſes ſympathiſent aujourd'hui plus que jamais ; c'eſt que la Philoſophie & tout ce qu'on appelle en général *Connoiſſances exactes*, gouvernent en quelque ſorte notre Littérature : ce qui nous ramène peut-être au point où ſe trouvoit Cicéron, lorſqu'il diſoit dans ſon livre intitulé l'*Orateur : Fateor me Oratorem. . .non ex Rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe.*

M. de Moncrif, chargé de répondre au Diſcours de M. de Buffon, s'acquitta de ſa fonction avec cette élégance de ſtile, & ce talent de plaire que tout le monde lui connoît. *On trouve ces deux Pièces Académiques, chez Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue S. Jacques.*

Dans la même Séance, on couronna le Poëme du ſieur le Mière,

jeune Poëte qui a beaucoup de feu & de talens : le sujet étoit la *tendresse de Louis XIV. pour sa Famille.* Nous citons le morceau qui peint ce Moment terrible, où Louis XIV. perdit tant de Princes appuis de son trône :

Ton Fils tombe, il expire, une perte si rude
Des fureurs de la mort, n'est que l'affreux prélude,
Sur ta Postérité ce monstre dévorant,
S'acharne, & de sa faulx la moissonne en courant :
Sur un triple cercueil je vois la Parque assise ;
Quels assauts pour Louis ! quelle horrible surprise !
Quoi ! tant de rejettons, de son Trône l'appui,
Sont tombés à la fois, frappés autour de lui !
Tel près d'un chêne altier, sont brisés par l'orage,

De tendres arbrisseaux plantés sous son
ombrage.
Louis n'est donc plus Père, il n'est donc
plus Ayeul,
Dans ses vastes Palais errant & resté
seul,
Il ne voit après lui qu'un rejetton dé-
bile,
A demi-consumé, du Trône espoir fra-
gile.
Enfin lui-même il tombe: approche au-
guste Enfant,
Viens, reçois les soupirs de son cœur
expirant,
C'est sur toi qu'il épanche, à son heure
dernière,
Les projets d'un Monarque, & tout l'a-
mour d'un Père.

M. Soret vient de publier des *Vers sur la Naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine*. Ils ont, outre le mérite Littéraire, celui du zèle & de la célérité.

Lettre de M. Normand Médecin des Hôpitaux de Dôle en Franche-Comté aux Auteurs de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

En me faisant l'honneur d'insérer dans vos Mémoires de Novembre 1752. ma Dissertation sur les jours critiques des maladies, qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie de Dijon en 1751. vous m'y avez engagé envers le Public de lui rendre compte des raisons que j'avois eu de fixer la mort de Rhasis à l'an 932. & celle d'Avicenne à l'an 1036. au lieu que Jean de Leon Historien d'Afrique, & le sçavant Fabricius fixent ces époques à l'an 401. de l'Hégire qui fait l'an 1023. de l'Ere Chrétienne, pour Rhasis ; & à l'an 442. de l'Hégire qui fait l'an 1064. de l'Ere Chrétienne, pour Avicenne. Quelque recommandables que

ſoient ces Hiſtoriens, j'ai cru devoir leur préférer celui de la Médecine M. Freind ; il m'a paru meilleur Critique & qu'on devoit s'en tenir à lui : je l'ai cité même aſſez ſouvent pour qu'on s'apperçoive que je l'ai pris pour guide. Outre la juſteſſe de ſa critique, ſa réputation dans le Monde Littéraire a beaucoup concouru à m'y déterminer. L'on peut vérifier mes citations pour le fait dont il s'agit, aux pages 73. & 115. de la ſeconde partie de l'Edition d'Hollande de ſon hiſtoire de la Médecine. D'autres Hiſtoriens anciens que j'ai auſſi conſultés, loin de retarder la mort de Rhaſis de près d'un Siècle, comme l'ont fait Leon d'Afrique & Fabricius, rapprochent cette époque d'un an plus près de nous que Freind. Jbn Khalican que Golius a ſuivi dans ſes notes ſur Alfarghani la fixe à l'an 311. de l'Hégire : ce qui donne

l'an 933. Le sçavant Abbé Renaudot fit remarquer à M. Tournefort que Abul-Pharagius s'est trompé lorsqu'il l'a supposée l'an 321. de l'Hégire. Le même M. Tournefort est encore plus conforme à Freind au sujet d'Avicenne, car il fait arriver sa mort à l'an 1037. de Jesus-Christ. La différence n'est donc encore ici que d'une année, & par conséquent presque de rien ; peut-être même de rien du tout, puisque l'an de l'Hégire ne commence que le 16. de Juillet.

Voilà, MM. RR. PP. les preuves que vous exigez de moi. Permettez qu'à mon tour je vous prie de les rendre publiques. Je suis &c.

Montalant, Quai des Augustins, a des Exemplaires d'un Livre imprimé à Toulouse & intitulé : *Caractère du Chrétien renfermé dans*

le S. Evangile, & développé dans des Réflexions & des Méditations sur le Texte, conformément à la suite historique & Chronologique de la Vie de J. C. tirée des quatre Evangélistes, depuis son Incarnation jusqu'à sa Résurrection, par le P. Gabriel Martel, de la Compagnie de JESUS, 6. vol. in-8°.

» L'Ouvrage qu'on donne ici, *dit* » *la Préface*, est tout ensemble » l'Histoire de la Vie de J. C. la » Doctrine de l'Evangile, & l'ap- » plication qui s'en doit faire aux » mœurs. Voilà, dans ces trois » courtes paroles, le Livre entier. » On conçoit que *ces trois courtes paroles* ouvrent un champ très-vaste à un Auteur qui a l'esprit de Dieu & le zèle des Ames. Nous renvoyons aux détails des six volumes pour le jugement qu'on en doit porter.

Nous n'avions dit qu'un mot de

l'Hiſtoire de Jeanne Darc dite la *Pucelle d'Orléans*, nouvel Ouvrage donné en deux Volumes in-12. par M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy. La lecture attentive que nous en avons faite depuis peu, nous oblige d'ajouter ce qui ſuit.

Cette Hiſtoire doit contenir trois parties, l'Auteur n'en publie encore que deux. La première renferme les actions de la Pucelle, avec le procès de ſa condamnation. M. l'Abbé Lenglet raconte tout dans le plus grand détail, & avec beaucoup de ſimplicité. C'eſt le genre propre d'un Ouvrage, tel que celui-ci, où l'on demande des faits, des preuves, de la fidélité, & une attention conſtante à éviter les déciſions extrêmes.

La ſeconde partie comprend en ſubſtance ce qui s'eſt paſſé au Procès de la juſtification de Jeanne Darc. A cette narration eſt joint le détail des Pièces juſtificatives :

elles ne sont pas ici, comme dans d'autres Histoires, des monumens ennuyeux, & plus propres à grossir le volume, qu'à faire plaisir au Lecteur. La vie singulière de Jeanne Darc n'est picquante que par les Actes authentiques qui la concernent : elle n'a si long-tems été défigurée par les Historiens, que par le peu de soin qu'ils ont eu de rassembler ces Actes, & d'en former un corps d'Histoire. Ainsi le Recueil qu'on donne ici de toutes ces Pièces, est un vrai présent fait au Public. M. l'Abbé Lenglet y ajoute une liste des Procès manuscrits & des Pièces imprimées sur Jeanne Darc. Ce morceau, qui comprend 24. ou 25. pages, est une espèce de Bibliographie raisonnée & critique touchant cette matière. On sçait que l'Auteur est en possession de réussir dans ces sortes de Catalogues qui supposent beaucoup de connoissances & de sagacité.

La troisième partie réunira 1°. les privilèges dont le Roi Charles VII. a gratifié la Paroisse de Greu, sur laquelle la Pucelle d'Orléans étoit née. 2°. La Généalogie de Messieurs du Lys descendants des frères de Jeanne Darc. 3°. Plusieurs témoignages favorables à cette Héroïne. On promet de distribuer *gratis* cette troisième partie à ceux qui présenteront la seconde au Libraire. *Ce Livre au reste se trouve chez Coutelier, au Palais, Pissot, quai de Conti, Chardon fils, rue S. Jacques.*

Le Monde joué ou Mémoires pour servir à l'Histoire du Genre humain in-12. p. 108. sous le titre de *Berlin* & se trouve *à Paris chez Brunet rue S. Jacques.* C'est un Livre d'amusement composé par un homme d'esprit (M. l'Abbé de Villemaire.) Il imagine que les Génies voisins de notre Tourbillon ou de notre Athmosphère, considèrent d'abord le genre humain d'un œil de pitié, le voyant si simple, si uniforme dans ses

manières : c'étoit le monde du premier âge.

Ces Génies répandent ſur notre globe l'intérêt,la vanité , l'ambition; & l'eſpèce humaine s'anime, forme des projets, acquiert des beſoins , entreprend des guerres, fait des voyages, imagine des ſyſtêmes &c. C'eſt le monde du moyen âge.

Mais bientôt deux Génies du premier ordre (l'Auteur les appelle Zouzou & Zinzin) ſe donnent le mot pour introduire les modes, les airs, les frivolités, la manie du bel eſprit &c. & c'eſt ce qui fait le monde d'aujourd'hui. Il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. L'Auteur le peint en Connoiſſeur , & le *joue*, ſuivant le titre de ſon Livre,en Philoſophe.Il faut donc penſer que ceci eſt le tableau de nos ridicules : tableau où les objets ſont réduits afin d'en faire paroître un plus grand nombre à la fois. Les couleurs de ce tableau ne ſont point dures , point triſtes, point rembrunies : mais auſſi les touches, de tems en tems , ne ſont pas aſſez larges. Nous voulons dire que l'Auteur effleure ſouvent ſes ſujets ; qu'il jette çà & là les principes de pluſieurs bonnes moralités , puis les laiſſe pour courir à d'autres réflexions. Un mot de

la page 106. fera concevoir notre pensée. On y lit que les Génies furent fort choqués d'entendre répéter sans cesse aux hommes les mots de *Génie* & d'*esprit* dont ils n'avoient seulement pas l'idée. Il falloit suivre cette veine qui abonde en vérités. Mais l'Auteur, comme ses Génies, voltige & ne s'arrête nullepart. Il n'a voulu que s'amuser, en grand néanmoins, puisque le genre humain entier est l'objet de son jeu. Quoique cette Brochure manque un peu de développements, d'exactitude dans le stile, de force dans le sentiment, on la lit néanmoins très-volontiers: nous croyions n'en pouvoir parcourir que les premiers Chapitres, à cause de la fiction régnante dans tout le corps de l'Ouvrage, mais il nous est arrivé, comme à la lecture de tous les bons Livres, d'aller jusqu'au bout, & de souhaiter que le Volume fût plus long.

On trouve chez Briasson rue S. Jacques *Apparatus ad novam L. Cælii Firmiani Lactantii Operum Editionem, Romæ* 4°. C'est le devis d'une nouvelle Edition de Lactance qui effacera, dit-on, toutes les autres. L'Auteur est le Père

Edouard de ſaint Xavier, Carme Déchauſſé.

Une *Réponſe de M. de la Borde de Lyon, à M. Rouſſeau de Génève*, ſur la Queſtion, pas trop aiſée, de l'influence des Lettres ſur les mœurs.

Un in-4°. intitulé *Oſtéographie* ou *Deſcription des os de l'Adulte, du Fœtus, & précédé d'une Introduction à l'étude des parties ſolides du corps humain.* Par M. Tarin, Médecin.

Un autre in-4°. intitulé *Myographie*, ou *Deſcription des Muſcles du corps humain*, par le même Auteur.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Octobre 1753.

ART. CII. Guidonis Ferrarii de rebus geſtis Eugenii Principis à Sabaudiâ &c. *Les Campagnes du Prince Eugène en Ita-*

lie &c. 2301
ART. CIII. *Poësies variées de M. de Coulanges &c.* 2327
ART. CIV. *Traité des Diamants & des Perles.* 2339
ART. CV. *La Vulgate Authentique &c. Dernier Extrait.* 2351
ART. CVI. Principia Physico-Medica &c. *Principes de Physique & de Médecine &c.* Par M. Helvétius &c. 2401
ART. CVII. *Architecture Hydraulique &c.* 2421
ART. CVIII. *Instructions Militaires.* 2438
ART. CIX. *Calculs exacts &c.* 2559
ART. CX. *Nouvelles Littéraires.* 2579

Errata pour Septembre I. Vol.

Page. 2065. dans la Note, deux *lisez* trois.
Pag. 2096. ligne 23. *effacez* conséquemment.

Pour le II. Vol.

Pag. 2137. ligne 12. *puissai je*, lisez *puissé-je*.
Pag. 2185. ligne antépénultième, l'aisansance, *lis*. l'aisance.
Pag. 2247. versû, *ôtez l accent*.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Septembre 1753.

SALMON, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS.

Novembre 1753.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1753.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. }

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années					
1701.	9.	vol.	1728.	12.	v.
1702.	12.	v.	1729.	12.	v.
1703.	12.	v.	1730.	12.	v.
1704.	12.	v.	1731.	12.	v.
1705.	12.	v.	1732.	12.	v.
1706.	12.	v.	1733.	12.	v.
1707.	12.	v.	1734.	12.	v.
1708.	12.	v.	1735.	14.	v.
1709.	12.	v.	1736.	15.	v.
1710.	12.	v.	1737.	13.	v.
1711.	12.	v.	1738.	13.	v.
1712.	12.	v.	1739.	14.	v.
1713.	12.	v.	1740.	13.	v.
1714.	12.	v.	1741.	12.	v.
1715.	12.	v.	1742.	12.	v.
1716.	12.	v.	1743.	12.	v.
1717.	12.	v.	1744.	12.	v.
1718.	12.	v.	1745.	12.	v.
1719.	12.	v.	1746.	15.	v.
1720.	5.	v.	1747.	14.	v.
1721.	12.	v.	1748.	15.	v.
1722.	12.	v.	1749.	14.	v.
1723.	12.	v.	1750.	15.	v.
1724.	12.	v.	1751.	14.	v.
1725.	12.	v.	1752.	15.	v.
1726.	13.	v.	1753.	14.	v.
1727.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1753.

ARTICLE CXI.

TRADUCTION DES Ouvrages d'Aurélius Cornélius Celse sur la Médecine. Par M. Ninnin, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Reims, Médecin Ordinaire de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang. 2. Vol. in-12. A Paris, chez Desaint, & Saillant, ruë S. Jean de Beauvais, Briasson, ruë S. Jacques,

Thibouſt ; Place de Cambrai.
M. DCC. LIII.

IL falloit bien du courage & de l'intelligence pour entreprendre la Traduction d'un Livre tel que celui-ci : outre que la matière, qui eſt traitée dans les huit Livres de Celſe, abonde en difficultés, le beau ſtile de cet Auteur pouvoit faire craindre à un Traducteur de ſe trouver infiniment au-deſſous d'un ſi grand modèle. On dit que Celſe fit ſon Ouvrage par pur amuſement, & comme pour exercer ſon bel eſprit ; que par cette raiſon, il y mit plus d'élégance & d'ornements, qu'on n'en remarque dans les autres Livres de Médecine. Cette penſée eſt du célèbre Pierre Petit, dans ſon Commentaire ſur les trois premiers Livres d'Arétée ; & nous avouons qu'elle ne nous paroît pas fort ſolide. Car 1°, on a vû une

multitude de Médecins écrire très-bien, & même très-élégamment sur leur Art : nous citerions des Grecs, des Latins & des François, s'il étoit nécessaire. Hippocrate lui-même, qui exerça la Médecine toute sa vie, dit en très-bons termes tout ce qu'il veut dire ; & dans les Traités où le détail des maladies ne domine pas, il répand tous les agrémens qu'on peut attendre d'un bon Ecrivain. En second lieu, quoique Celse excelle dans l'Art d'écrire, nous ne voyons pas que son Ouvrage porte les caractères d'un Livre d'amusement : dans ses Préfaces il est orné, mais toujours grave & sérieux ; dans l'explication des maladies, il est clair & coulant, mais sans emprunter le style oratoire, sans faire briller le moins du monde, ce qu'on appelle *Bel Esprit* ; dans les Recettes de Remèdes, il est, comme tout autre Ecrivain de la pro-

fession, précis, didactique, instructif, & toujours dans la plus grande simplicité. Aussi sommes-nous persuadés, comme M. Ninnin, que Celse étoit un *homme du métier*, & que tout ce qu'il dit, dénote quelqu'un qui *prend son parti en habile Médecin*.

Ceci au reste ne contredit pas la première Proposition que nous avons faite, en disant que le stile de Celse pouvoit décourager un Traducteur médiocre. Il en seroit bien de même si quelqu'un vouloit traduire Hippocrate ou Fernel. Quand on a devant soi un grand Auteur, on doit toujours craindre de ne le pas égaler. Dans le cas présent, nous avons mis Celse vis-à-vis de M. Ninnin; & c'est-là que le courage de ce dernier s'est manifesté tout entier. Nous ne devons pas dire au Public que le François nous a paru aussi plein, aussi moëlleux, aussi

majeſtueux, auſſi agréable que le Latin : la choſe n'étoit peut-être pas poſſible. Mais nous pouvons aſſurer que cette Traduction nous a fait beaucoup de plaiſir ; qu'elle nous en a fait même d'autant plus que nous en rapprochions davantage le Texte Original. Car dans ce parallèle ou ce compromis, nous ſentions tous les efforts du Traducteur, nous les comparions à cette généreuſe hardieſſe qui porte un Voyageur curieux au ſommet des Montagnes ou des Edifices. On grimpe, on ſe gliſſe ; on tâche d'arriver ; & quoiqu'il en coûte bien du travail & des ſueurs, on ſe ſçait bon gré de n'être point reſté en arrière. Dès la Préface de Celſe, M. Ninnin a ſenti le poids de ſon entrepriſe, mais il a ſçu le porter, & voici le début qu'il nous préſente.

» L'objet de l'Agriculture eſt de » fournir des aliments aux corps

» tains, celui de la Médecine est
» de rendre la santé aux corps ma-
» lades. La Médecine est repanduë
» partout : les Nations même les
» plus grossières connoissent des
» plantes & d'autres remèdes pro-
» pres à guérir leurs playes & leurs
» maladies. Les Grecs néanmoins
» se sont adonnés à cette science
» avec un peu plus de soin que
» les autres Nations ; mais ils ne
» l'ont pas fait dès les commen-
» cements de leur établissement :
» ce n'a été que quelques Siècles
» avant nous ; puisqu'Esculape est
» regardé parmi eux comme le
» plus ancien Médecin. On le mit
» au nombre des Dieux, pour avoir
» exercé avec un peu plus d'habi-
» leté que les autres, cet Art qui
» étoit encore informe & aban-
» donné au peuple. Ensuite ses
» deux fils, Podalirius & Machaon,
» ayant suivi Agamemnon à la
« guerre de Troye, ne rendirent

» pas de médiocres services à leurs
» Compatriotes ». *

On ne peut disconvenir que la Traduction de M. Ninnin ne soit bonne ici & ailleurs; mais il échappe toujours, en ce genre, des imperfections. Qui ne voit, par exemple, que la phrase de Celse *ac ne apud hos quidem à primâ origine*

* Ut alimenta sanis corporibus Agricultura, sic sanitatem ægris Medicina promittit. Hæc nusquam quidem non est, siquidem etiam imperitissimæ Gentes herbas, aliaque prompta in auxilium vulnerum morborumque noverunt. Veruntamen apud Græcos aliquantò magis quàm in cæteris Nationibus, exculta est: ac ne apud hos quidem à primâ origine, sed paucis ante nos sæculis; utpote cùm vetustissimus Author Esculapius celebretur. Qui, quoniam adhuc rudem & vulgarem hanc scientiam paulò subtiliùs excoluit, in Deorum numerum receptus est. Hujus deinde duo filii, Podalirius & Machaon, Bello Trojano Agamemnonem secuti, non mediocrem opem Commilitonibus suis attulerunt.

dit un peu plus que le François ; *mais ils ne l'ont pas fait dès les commencements de leur Etablissement ?* Celse veut dire que les Grecs eux-mêmes ne se sont pas appliqués dès les premiers tems à la Médecine : ce qui met ce peuple (du moins pour ces premiers tems) dans la classe des autres Nations, chez qui l'art de guerir étoit très-informe. Nous remarquons ces légères taches à cause des soins qu'a pris notre Traducteur, & parce qu'en effet son Ouvrage mérite d'être parfait.

Qui pourroit aussi ne pas souhaiter une correction à la page 38 ? Celse donnant des avis aux personnes délicates, dit qu'elles doivent éviter le Soleil de midi, le froid du matin & du soir, de même que les vapeurs qui s'élèvent au-dessus des rivières & des lacs. A quoi il ajoute *minimèque nubilo Cælo, Soli aperienti se committere, ne*

modò frigus, modò calor moveat: ce qui signifie sans doute que ces personnes ne doivent pas s'exposer à l'air, lorsque le tems est variable, lorsque, dans un moment, il se trouve des nuages qui couvrent le Ciel, & qu'un instant après, le Soleil vient à paroître: alternative qui produit tantôt du froid & tantôt du chaud; source de Rhumatismes & de fluxions, ainsi que l'Auteur l'explique dans la même page. Or notre Traducteur se contente de dire: *il ne faut pas s'exposer à un air nébuleux & froid, ni à la chaleur du Soleil &c.* sans marquer assez la variabilité du tems qui fait cette intempérie.

Qu'il nous soit permis encore d'observer que quand Celse dit, *inediam facillimè sustinent mediæ ætates, minùs juvenes, minimè pueri &c.* il ne paroît pas qu'on rende tout-à-fait sa pensée en di-

ſant *les Adultes ſupportent facilement la faim, les jeunes gens moins bien &c.* Le mot *Adultes* ne répond point aſſez à l'expreſſion *mediæ ætates* qui ſignifie plutôt les perſonnes du moyen âge, de l'âge viril, qui ne ſont ni des enfans, ni des jeunes gens, ni des vieillards &c.

Mais voici un morceau, entre pluſieurs autres, qui nous a paru bien. C'eſt le commencement du Chapitre X. du ſecond Livre ; il y eſt queſtion de la ſaignée, & M. Ninnin dit : » l'uſage de la ſai-» gnée n'eſt point une nouveauté ; » mais c'en eſt une d'employer ce » remède dans preſque toutes les » maladies. Il y a long-tems auſſi » qu'on tire du ſang aux jeunes » gens & aux femmes qui ne ſont » point enceintes ; mais ce n'eſt » que depuis peu qu'on en tire aux » enfans, aux vieillards & aux fem-» mes enceintes. Les Anciens pen-

» ſoient que l'enfance & la vieil-
» leſſe étoient également incapa-
» bles de ſupporter la ſaignée ; &
» ils étoient perſuadés qu'une fem-
» me enceinte à laquelle on avoit
» tiré du ſang, couroit riſque d'a-
» vorter. Mais l'expérience a fait
» connoître par la ſuite des tems,
» qu'il n'y avoit aucune des régles
» preſcrites par les Anciens au ſu-
» jet de la ſaignée, qui dût être
» conſtamment obſervée, & qu'il
» falloit faire de nouvelles Obſer-
» vations qui puſſent diriger le
» Médecin dans la Pratique. » * Le

* Sanguinem, incisâ venâ, mitti novum non eſt ; ſed nullum penè morbum eſſe, in quo non mittatur, novum eſt. Item mitti junioribus & fœminis uterum non gerentibus, vetus eſt : in pueris verò idem experiri, & in ſenioribus & in gravidis quoque mulieribus vetus non eſt ; ſi quidem Antiqui primam ultimamque ætatem ſuſtinere non poſſe hoc auxilii genus judicabant ;

Latin mérite d'être comparé : nous le tranſcrivons en marge.

Ce Chapitre de la ſaignée eſt admirable dans l'Ouvrage de Celſe ; & d'autres ſujets ſont également bien traités par cet Auteur : on peut voir ſes explications de la nature & des propriétés de chaque aliment ; des différentes ſortes de fièvres, de l'hydropiſie, de la conſomption & de ſes diverſes eſpèces &c. On eſt ſurpris, ſur ce dernier Article, de trouver ici tant de détails, & en même tems de préciſion & de vrais principes. Ces Anciens faiſoient grand uſage, dans la Phtyſie, des voyages, de la navigation, des frictions, des bains : remèdes qui entroient pour

perſuaſerantque ſibi mulierem gravidam, quæ ità curata eſſet, abortum eſſe facturam. Poſteà verò uſus oſtendit nihil ex his eſſe perpetuum, aliaſque potiùs Obſervationes adhibendas eſſe, ad quas dirigi curantis conſilium debeat.

beaucoup dans la guérison de la plûpart des autres maladies, & qu'il est assez ordinaire de rejetter aujourd'hui, sans néanmoins qu'on pense à rappeller ces bons usages. Car pour une personne infirme qui se les applique, mille autres les négligent ; ou plutôt on ne songe pas à les leur appliquer. Il est bien plus ordinaire de recourir aux médicamens, aux drogues, *dont la plûpart*, dit Celse, *nuisent à l'estomach, & sont d'un mauvais suc:* il pouvoit ajouter & *d'un goût détestable.*

M. Ninnin a raison de dire, dans sa Préface, qu'on sera surpris, en lisant Celse, de voir *à quel point de perfection, la Chirurgie proprement dite* (celle qui consiste dans les opérations de la main) *étoit portée chez les Anciens.* » Nos Chirurgiens modernes, *ajoute-t-il*, exécutent aujourd'hui peu d'opérations qu'on

» ne trouve décrites dans notre » Auteur. M. Boerhaave, dans sa » sa méthode d'apprendre la Mé- » decine, avoue que les opérations » de Chirurgie se faisoient du » tems de Celse, avec autant d'ha- » bileté, d'adresse & de dextérité » qu'aujourd'hui, & qu'on donne » pour nouvelles quantité de cho- » ses qui sont dans les Ouvrages » de cet illustre Romain. On trou- » ve décrites, dans le septième li- » vre, la plûpart des grandes opé- » rations, telle que l'opération de » la fistule à l'anus, de la fistule la- » crymale, de la cataracte, de la » taille, du bubonocèle & des » différentes espèces de hernies. On » y voit aussi une méthode de » rétirer les différentes sortes de » traits & de fléches. »

Ainsi notre Traducteur nous fait-il l'analyse des deux Volumes qu'il nous donne; & il réussit tellement à faire connoître Celse qu'on ne

doit plus ignorer les talens & le mérite de ce grand Maître. Nous avons vérifié, sur le Livre même, les éloges qu'on lui donne ; & il nous a paru en effet surprenant que Celse ait été si habile dans tous les points qui concernent la Chirurgie. Il falloit donc que l'obscurité des bas Siécles, & les fausses subtilités des Arabes, nous eussent étrangement déroutés à cet égard. Au tems de notre Roi Louis XI. on avoit tellement perdu la trace de l'opération de la taille, qu'il fallut prendre un misérable condamné à mort pour tenter sur lui cette pratique ; & plus récemment encore, le Roi Louis XIV. étant attaqué de la fistule à l'*anus*, on ne savoit comment le traiter, & l'on eut recours à bien des épreuves aux Invalides & ailleurs pour se mettre en voie de réussir en opérant sur le Monarque. Or voilà des choses que

Celse explique dans le plus grand & dans le meilleur détail. Faut-il en être surpris ? Il regardoit la Chirurgie pratique, comme ce qu'il y a de plus ancien dans la Médecine ; & il sçavoit qu'*Hippocrate l'avoit cultivée avec plus de soin que ses Prédécesseurs* : rien par conséquent ne devoit lui paroître plus nécessaire que le choix d'un habile Chirurgien. » Il doit être, » *selon lui*, jeune ou du moins » peu avancé en âge. Il faut qu'il » ait la main ferme, adroite & » jamais tremblante ; qu'il se ser- » ve de la gauche comme de la » droite ; qu'il ait la vue claire, » perçante ; qu'il soit intrépide, » impitoyable, de façon qu'il veuil- » le guérir celui qui se met entre » ses mains, & que sans être tou- » ché de ses cris, il ne se presse » point trop, & ne coupe pas » moins qu'il ne faut ; mais qu'il » fasse son opération sans s'émou-

» voir, & comme si les plaintes » du Patient ne faisoient aucune » impression sur lui. » Le Latin est si beau qu'on sera bien aise de le comparer. *

Dans sa Préface, M. Ninnin donne un abrégé de la vie de Celse; il le place sous les Empereurs Auguste, Tibère, Caligula : excellent Siècle pour le stile: aussi appelle-t-on Celse *Medicus Cicero*; c'est du moins ce que nous lisons dans la Bibliothèque Latine de Fa-

---

* Esse autem Chirurgus debet adolescens, aut certè adolescentiæ propior; manu strenuâ, stabili, nec unquam intremiscente, eàque non minùs sinistrâ quàm dextrâ promptus; acie oculorum acri claráque; animo intrepidus, immisericors, sic ut sanari velit eum quem accepit, non ut clamore ejus motus, vel magis quàm res desiderat, properet; vel minùs quàm necesse est, secet; sed perindè faciet omnia, ac si nullus ex vagitibus alterius affectus oritur.

bricius ; elle nous apprend quantité de bonnes particularités sur la vie & les Editions de Celse ; nous croyons que M. Ninnin ne l'a pas consultée ; il met, par exemple, l'Edition de l'ouvrage posthume de Rhodius sur les poids & les mesures des Anciens, à l'année 1662. & c'est 1672. selon Fabricius, qui se trouve d'accord en ce point avec les Notes d'Alméloveen.

Mais notre Traducteur réfute très-à-propos les conjectures de ce Rhodius touchant le signe *P.* qu'on trouve si souvent dans Celse : selon ce Dissertateur, (Rhodius) c'est la marque de la livre ; & selon M. Ninnin, ce n'est que la lettre caractéristique du *poids en général*. Cela est vrai : aussi depuis long-tems le Lexique de Castel ne faisoit-il pas grande estime de cette conjecture de Rhodius ; & s'il nous étoit permis d'ajouter quelque chose aux raisons

de M. Ninnin, nous dirions que l'Edition d'Alde met quelquefois *pondo*, dans les endroits où les Editions récentes mettent ſimplement la lettre *P.* Or il eſt à croire que ce *pondo*, qui ſignifie *le poids en général*, étoit dans les Manuſcrits qu'Alde a ſuivis, & que ces Manuſcrits venoient de gens qui n'avoient vû que le *poids en général* & non la *livre*, dans le Texte de Celſe.

M. Ninnin nous fait eſpérer une nouvelle Edition de cet Auteur : il a déjà conſulté un beau Manuſcrit de la Bibliothèque du Roi, qui ſeroit d'un très-grand ſecours pour l'entrepriſe. Nous ne pouvons qu'en déſirer l'exécution. Ce que donne ici M. Ninnin garantit ſa bonne foi, ſon application & ſon habileté. Il n'eſt pas à craindre qu'il mérite jamais la critique du fameux Guy Patin qui diſoit : *nous avons ici M. Mentel*

Novembre 1753.

qui promet un Celse, pareillement en vertu de plusieurs Manuscrits & revisions qu'il a devers soi.... mais quoiqu'il dise & promette beaucoup; il ne fait jamais rien & dit toujours qu'il fera merveille.

ARTICLE CXII.

HISTORIA UNIVERSALIS & Pragmatica Romani Imperii &c. *Histoire Universelle & Pragmatique de l'Empire Romain, des Royaumes & des Provinces, avec les plus insignes monumens de la Hiérarchie Ecclésiastique, tirée des Auteurs approuvés, enrichie d'Observations critiques, & éclaircie par des Dissertations Dogmatiques, Politiques, Chronologiques, à l'usage de la Théologie positive, de la Jurisprudence & de la Philologie.* Par le P. Adrien Daude, Docteur

en Théologie, & Professeur public & ordinaire d'Histoire dans l'Université de Wirtzbourg, tom. 2. in-4°. pages 926. 1751 suite de l'Article XC. au mois de Septembre.

CE second Tome commence au règne de Constantin, & finit à celui d'Augustule : il contient deux Livres de cette Histoire ; le quatrième qui comprend une espace de soixante-neuf ans, depuis trois cens six jusqu'en trois cens soixante-seize ; & le cinquième, qui continue jusqu'à l'an quatre cens trente-six, & par conséquent renferme une étenduë de soixante ans.

Plus l'Auteur avance dans son Ouvrage, plus la matière devient intéressante pour le Monde Chrétien. L'Eglise de Jesus-Christ, comme l'annonce la Préface, respire enfin sous le regne du Grand Cons-

tantin ; en devenant Chrétien, l'Empire devient plus fortuné qu'il ne l'avoit été, lorſqu'il n'étoit que Romain. *Reipublicæ prodeſſe magis quòd Chriſtiana eſſe cœperit, quàm quod Romana fuiſſet.* Le P. Daude regarde les règnes de Julien l'Apoſtat & l'ennemi du Chriſtianiſme, de Conſtantius & de Valens, Fauteurs de l'Arianiſme, comme une tempête paſſagère, & une courte Eclipſe, qui obſcurcit la ſérénité du quatrième Siècle.

Dans le cinquiéme Siècle, l'Empire d'Occident reçut des coups mortels : ſéparé de l'Empire d'Orient, & affoibli par cette ſéparation, il ſe vit inondé d'un déluge de Barbares. Rome fut ſouvent la proie des Vandales & des Viſigoths : frappé de tant de plaies, & épuiſé par ſa langueur, cet Empire finit ſous Auguſtule. Nous allons d'abord parcourir toute la partie profane de ce Volume, en-

ſuite nous en reprendrons la partie Eccléſiaſtique. La matière que fournit l'Hiſtoire Profane eſt abondante : ce ſont, dans les Etats, des Révolutions éclatantes ; dans les Nations, des tranſmigrations mémorables ; & dans le monde de nouveaux Empires fondés.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique n'eſt guères moins fertile en grands Evénemens : ſous la protection des Empereurs Chrétiens, la foi qui s'étend & ſe développe en liberté, triomphe de l'Idolâtrie, & anathématiſe l'héréſie. L'Egliſe étale l'ordre de ſa Hiérarchie, & le Souverain Pontiſe qui en eſt le Chef, jouit avec éclat, comme Bucer en convient, de tous les droits de ſa Primauté.

Liv. 4^e^. Depuis Auguſte, Rome n'étendit ſa domination qu'aux dépens de ſes vertus : ſous ſes premiers Empereurs, l'accroiſſement de ſes Provinces hâta la décaden-

ce de ses mœurs [a], elle n'attachoit au Char de son triomphe, aucun peuple sans en adopter les superstitions & les erreurs : elle ne fut pas plutôt Maîtresse de l'Univers, qu'elle parut l'esclave des vices de toutes les Nations. *Orbis Domina omnium Gentium erroribus flagitiisque servire visa est .... per ipsas terrarum accessiones in publicam Regni sedem trahebantur Provinciarum vitia.* Dans leur victoire, ces Conquérans trouvoient souvent leur défaite, & les chaînes qu'ils recevoient, étoient plus honteuses que celles qu'ils donnoient *Victores media inter trophaea foediùs frequentiùsque vincebantur.* Ces réflexions qui font l'exorde de ce quatrième Livre, sont un emprunt fait dans les Ecrits des Pères.

En montant sur le Trône des Césars, Constantin le purifia de ces horreurs qui le souilloient, à

l'Ecole de Jesus-Christ il apprit à regner avec plus de justice & de dignité ; sur les débris de l'Idolatrie, & sur les ruines du vice, il fonda un Empire plus auguste, *ab eoque Magistro novam doctus regnandi artem, sanctius ... fundavit Imperium.*

On trouvera ici la naissance de cet Empereur, son éducation, ses talens & ses vertus ; on ne peut guères douter que son élévation n'entrât dans les plus grands desseins de la Providence, quand on voit ces Empereurs, Tyrans de l'Empire, & Persécuteurs des Chrétiens, armés les uns contre les autres, affoiblis par leurs divisions ; odieux par leurs désordres & leurs cruautés, rélever la gloire & la faveur que Constantin avoit acquise par ses exploits & par son mérite. Si la mort de Sévère, de Galère & de Maximin fut marquée au sceau de la vangeance céleste,

la vocation & l'elévation de Conftantin fur leur trône, ne porta pas moins le caractère d'une deftination divine. Le Ciel le garantit des embuches d'un beau-père perfide, (Herculeius) d'un beau-frère factieux (Licinius), & d'un Rival ambitieux (Maxentius) : victimes de leurs fureurs contre un Prince que Dieu protégeoit fenfiblement, ils le laiffèrent paifible poffeffeur de l'Empire.

Après avoir rappellé la protection & le crédit que Conftantin reconnoiffant, accorda au Chriftianifme, le P. Daude n'a pas diffimulé les fautes qu'on reproche à cet Empereur ; la mort de fon fils Crifpus ; le partage qu'il fit de l'Empire avec fes trois autres fils ; & fes deux neveux ; les complaifances qu'il eut pour quelques Ariens déguifés.

En partageant fes neveux comme fes propres enfans, Conftantin accéléra plutôt leur perte qu'il

n'avança leur fortune ; leur ſang & celui de preſque tous ſes proches ſouilla ſes funérailles , & arroſa ſon tombeau ; Gallus & Julien n'échappèrent au maſſacre que parce qu'on ne crut pas avoir rien à en craindre. Ainſi les fils de Conſtantin partagèrent ſeuls la dépouille de leur père. Le jeune Conſtantin , & ſon frère Conſtans périrent bientôt auſſi miſérablement que leurs couſins. Avant la mort du dernier , Magnentius qui en étoit l'auteur , avoit déjà pris le titre d'Auguſte. On trouvera ici la guerre que cet Uſurpateur fit à Conſtantius , & la mort funeſte qu'il ſe donna , en plongeant dans ſon ſein l'épée qu'il venoit de tremper dans le ſang de ſa mère & de ſes proches.

Dans le tems de ces troubles , Conſtantius étoit en Orient , où il faiſoit la guerre aux Perſes avec plus d'opiniâtreté que de gloire.

La néceſſité le força de la terminer par une paix qui ne fut pas durable. Pour ſe défaire de Magnentius, & pour réprimer pluſieurs factions excitées dans l'Empire à la faveur de ſon abſence, cet Empereur avoit appellé les Allemans au pillage des Gaules : il ne tarda pas à s'en repentir, & à connoître qu'il ne les éloigneroit pas auſſi aiſément qu'il les avoit fait venir. Le Pays qu'on leur avoit livré, avoit des attraits qui leur en rendoit le ſéjour auſſi précieux que le pillage. L'embarras qu'ils cauſoient à Conſtantius, étoit auſſi fâcheux que celui dont ils l'avoient délivré, & offroit aux Perſes une occaſion de remuer, dont ils ne manquèrent pas de profiter.

Quand les Ennemis Etrangers commencent à ſe faire craindre ; les Ennemis domeſtiques ceſſent bientôt de ſe contraindre. Julien auſſi ambitieux qu'ingrat, auſſi

traître qu'hypocrite, pour gagner des Partisans, abusoit de l'autorité qu'il devoit à Constantius, & aspiroit à l'Empire, en protestant de sa fidélité à l'Empereur. Tout concouroit donc à allarmer Constantius. Le malheur de sa situation, les mouvemens & les manœuvres de ses ennemis sont fidèlement décrits par notre Historien.

La mort qui surprit Constantius, lorsqu'il marchoit contre Julien, confirma l'Empire à l'Usurpateur qu'il alloit combattre : alors Julien leva le masque ; Persécuteur de la Religion qu'il quittoit, il professa le Paganisme, & entreprit de le rétablir. En abjurant la foi de l'Evangile, il se voua aux superstitions de la magie : sur les augures & les promesses de ses Magiciens, il passa en Asie pour soumettre les Perses toujours révoltés : dupe de sa confiance & de sa crédulité à de vils prestiges, il en-

treprit une malheureuse expédition où il périt misérablement.

Quoique le P. Daude cite toutes les sources d'où il a tiré le caractère Historique de Julien, cependant nous ne demanderons pas que nos Philosophes, ses panégyristes, s'en tiennent à ces témoignages, & jugent, sur leur autorité, du Prince qu'ils appellent le *modèle des Rois*. Qu'ils en croyent seulement Ammien Marcellin, c'est un Auteur payen qui n'est rien moins qu'ennemi de Julien, & qui en a dit trop de bien pour n'être pas cru dans les exceptions qu'il y met. Or Julien, selon cet Historien, porta la vanité & la superstition à des excès qui font également pitié & horreur : cela ne doit-il pas suffire pour que les Celses de notre Siècle rougissent de l'Apothéose qu'ils ont décernée à ce Prince ? L'Empereur Julien ne se fit pas assez estimer pour que la haine qu'il avoit jurée aux

Chrétiens, empêchât de lui donner un Successeur qui faisoit une profession ouverte du Christianisme. Jovien ne regna que six mois ; dans ce conrt espace, il conclut avec les Perses une paix nécessaire, & il répara tous les maux que Julien avoit faits à l'Eglise.

Valentinien Successeur de Jovien fut obligé de se donner un Collègue, pour assurer l'état de l'Empire : il choisit son frère Valens à qui l'Orient échut en partage. Ce n'étoit pas la plus tranquille portion de l'Empire ; les ménées de Procope qui usurpa la pourpre, l'eussent fort embarrassé, si ce traitre n'eût été lui-même trahi à son tour, & livré à son ennemi qui lui fit conper la tête. Sans suivre ici le fil dont le P. Daude s'est servi pour lier ensemble tous les faits que lui présentent l'Histoire de deux Empires désormais si différens ; nous nous attacherons d'a-

bord à l'Empire d'Occident : nous ne ferons pas un abrégé exact de son Histoire ; mais nous appuyerons un peu sur les points importans qui doivent fixer l'attention d'un Lecteur judicieux. Nous reviendrons ensuite à l'Empire d'Orient, & nous en rappellerons les événemens qui ont décidé de sa fortune. Le P. Daude sera toujours notre guide, nous n'avons pû imaginer d'autre méthode pour donner quelque satisfaction à nos Lecteurs, dans l'impossibilité où nous sommes de réduire aux bornes d'un ou deux Extraits, des matières si étendues dans leurs parties, & si abrégées dans le détail serré, mais profond qu'en fait notre Historien.

Les Allemans que Constantius avoit attirés dans les Gaules, ne le servirent pas autant qu'ils incommodèrent ses Successeurs : sans être aussi polis que les Romains,

ils étoient auſſi fiers. Une injure qu'on fit à leurs Députés ſous Valentinien, apprit à cet Empereur que cette Nation ne pouvoit digerer un mépris, & ſçavoit le vanger. Quoique par ſes Généraux & par lui-même, il remporta ſur eux de grandes victoires, le bonheur de ſes armes ne fut pas aſſez conſtant pour les dompter, ni la foi des Traités aſſez durable pour les contenir : il fortifia les bords du Rhin, il fit une alliance avec les Bourguignons ; mais ce ne furent-là ni des barrières invincibles, ni des Sauve-gardes ſûres. Après avoir été leur Vainqueur, Gratien devint leur ami ; il leur accorda auſſi-bien qu'aux Francs, des faveurs dont on murmura dans l'Empire. Ses complaiſances pour eux ne le garantirent pas de leurs infidélités; après leur défection, obligé de s'enfuir, ſaiſi & conduit à Maxime, il périt par les ordres

de ce Tyran, que les Légions Britanniques avoient revêtu de la pourpre.

Ce fut surtout sous Honorius, que l'Empire fut inondé de ces Barbares, Huns, Alains, Bourguignons, Goths &c. Alors s'élevèrent des Usurpateurs, un Jovin à Mayence, un Constantin en Angleterre &c. Les révoltes se multiplièrent en Affrique. Toutes ces usurpations tyranniques, toutes ces factions ouvertes étoient souvent formées, & presque toujours autorisées par les Barbares. Pour se défendre contre les uns, l'Empire empruntoit quelquefois le secours des autres. Les Ministres eux-mêmes les sollicitoient secrétement à troubler l'Etat, quand la haine publique & leur ambition particulière ne leur laissoient pas de meilleur moyen de se maintenir en place, & de rendre leurs services nécessaires. Dans des tems tranquiles, leur crédit,

ſous de foibles Empereurs, n'auroit pas été fort aſſuré. Ainſi quand la paix leur faiſoit craindre une diſgrace, ils attiroient des Barbares dans les Provinces Romaines: vainqueurs eux-mêmes de ces ennemis, ils les épargnoient, & dans les forces qu'ils leur conſervoient, ils ſe ménageoient des reſſources encore plus funeſtes à l'Etat, qu'avantageuſes à leurs intérêts.

Ces Barbares, de quelque côté qu'on les conſidère, furent le fléau de l'Empire. C'étoient tantôt des ennemis redoutables qui portoient partout le ravage & la déſolation; tantôt des Alliés dangereux qui ne ſecouroient l'Empire que pour le ruiner. Ils n'en approchoient que pour y pénétrer; ils n'y entroient que pour s'y établir; ils ne s'y établiſſoient que pour y dominer. Voilà, ſi l'on s'en tient à l'impreſſion que notre Auteur fait ſur ſes Lecteurs, l'Hiſtoire de l'Etabliſſe-

ment des Barbares dans la Gaule, dans l'Italie, dans l'Eſpagne, dans l'Afrique.

Un autre principe de la ruine de l'Empire d'Occident, fut la jalouſie qui s'alluma ſouvent entre ſes Miniſtres & ceux de l'Empire d'Orient. Ruffin, Tuteur d'Arcadius, aſpire à une alliance avec ce Prince, eſpérant par-là devenir bientôt l'égal & le compagnon de ſon Maître : ſon projet échouë ; pour s'en vanger, il ſuſcite les Goths contre l'Empire. Stilicon, tuteur d'Honorius, marche au ſecours d'Arcadius, & le délivre de l'odieux Ruffin, dont il ambitionnoit la place : on lui préfère l'Eunuque Eutrope ; dans ſon dépit il ne profite pas de tous ſes avantages ſur Alaric Roi des Goths, il le laiſſe en état de réparer ſes pertes, & de revenir contre Eutrope. Cet Eunuque bientôt auſſi odieux à tout l'Orient que l'avoit

été Ruffin, ſuſcite des troubles en Afrique, où il ſçavoit que Stilicon avoit de grands intérêts. Gildon, frère de Firmus, & Roi de Mauritanie qui, ſous Valentinien, avoit excité une ſédition, fut l'inſtrument qui ſe prêta à la vangeance d'Eutrope. Ce Payen avoit un frère Chrétien nommé Maſcled : fidèle à ſon Empereur contre ſon propre frère, ce religieux Africain diſſipa l'orage avec plus de bonheur qu'on ne pouvoit l'eſpérer. Stilicon craignit que les ſervices de Maſcled, n'en fiſſent nn Rival qui pût balancer ſon crédit : à ſon arrivée en Italie, ce Conſervateur de l'autorité Romaine en Afrique fut noyé par les Partiſans de l'envieux Stilicon qui ſervit plus fidèlement l'Etat contre les Huns. Leur Roi Radagaiſe reſta mort ſur le Champ de Bataille ; mais en ſauvant l'Italie de la fureur des Huns, Stilicon livra la Gaule aux

Alains, aux Vandales & aux Suèves qu'il y avoit appellés.

Stilicon eut toujours des intelligences ſecrettes avec Alaric, on ſçait qu'il l'attira encore dans l'Illyrie, qu'il le laiſſa s'avancer ſur la frontière d'Italie, & qu'il vit avec plaiſir ſes Députés arriver à Ravenne pour faire leurs demandes à Honorius. Ce fut alors qu'on avertit cet Empereur de la perfidie de ſon Miniſtre : l'indignation du Monarque reſpectoit même & craignoit dans ce Traître juſqu'aux bienfaits dont il l'avoit comblé ; mais quelques Soldats inſtruits de ſon mécontentement, furent plus hardis à vanger l'Empereur trahi, qu'il ne l'eût été à punir ſon Miniſtre infidèle, & Stilicon fit une fin digne de ſes crimes .... Notre Hiſtorien n'a pas oublié ces dernières paroles qu'il dit après avoir entendu la Sentence de ſa mort : *la colère des Princes qui s'apperçoi-*

vent qu'on les trompe, est quelquefois lente à éclater, mais les éclats en sont terribles. Pour être plus élevé, on n'en est que plutôt atteint de la foudre, & la chute n'en est que plus prompte. La mort de Stilicon ne mit pas Honorius & l'Empire à couvert des hostilités d'Alaric; il n'en fit pas moins de cruelles invasions dans l'Italie, il prit & pilla deux fois Rome, où ses Soldats commirent toutes les horreurs imaginables.

Dans le récit de toutes ces intrigues & de tous ces troubles, notre Historien nous représente Honorius sur un Thrône que les mains qui devoient l'affermir, faisoient souvent chanceler; que de puissans ennemis faisoient toujours trembler; & que des Sujets trop indépendans ou trop malheureux ne s'embarrassoient guères de soutenir. Dans ce déclin de leur autorité, ce Prince & la plûpart de

ſes Succeſſeurs ne pouvoient guères ni punir les fautes, ni récompenſer les ſervices: à peine les connoiſſoient-ils. La grace qu'ils accordoient aux Sujets coupables, n'étoit pas aſſez libre, pour qu'on leur en ſçût gré : la faveur qu'ils offroient aux bons Citoyens; n'étoit pas aſſez ſolide, pour qu'on en fût touché: en un mot ils étoient trop mal ſervis pour regner avec une douceur & une fermeté qui fiſſent une impreſſion d'amour ſur les hommes vertueux, & de crainte ſur les méchans.

Après la mort d'Honorius & la chute de l'Uſurpateur Jean, le Comte Boniface qui commandoit en Afrique, fut accuſé d'infidélité: il n'évita le dernier ſupplice qu'en ſe révoltant, & en appellant à ſon ſecours les Vandales d'Eſpagne : ſa diſgrace étoit l'ouvrage d'Aëtius à qui la faveur de Boniface cauſoit de l'ombrage. Ce fourbe jouoit en

même tems le rôle de Délateur, & celui d'Ami; il perdoit Boniface à la Cour, & l'avertiſſoit de ſa perte. Quand ce myſtère fut éclairci, Boniface rentra dans ſon devoir plus volontiers qu'il ne s'en étoit écarté : mais les Vandales qui n'étoient venus que pour défendre ſon innocence, ne voulurent pas ſe retirer quand on l'eut reconnuë, ſes défenſeurs devinrent ſes ennemis, & le forcèrent à ſortir de l'Afrique. Il fut enſuite commandé pour combattre Aëtius dans les Gaules, où il mourut glorieuſement dans le ſein de la victoire qu'il remporta ſur ſon injuſte accuſateur. Aëtius rentra en grace; dans la ſuite il fut toujours le plus ferme appui de l'Empire, ſurtout contre Attila. Son attachement à l'Empereur étoit ſi conſtant, que Maximus Pétronius n'oſa tenter les projets de ſa vangeance, qu'après avoir fait accuſer Aëtius

d'embuches tenduës à la vie de son Maître. Au premier avis qu'il en fit donner à Valentinien, cet Empereur timide & farouche poignarda lâchement le plus grand de ses Généraux, & le meilleur de ses amis, & fit dire que *sa main gauche avoit coupé sa main droite.* A la vuë du cadavre d'Aëtius, Maxime excita tellement l'indignation des Assistans, que les Assassins qu'il avoit apostés, fondirent sans obstacle sur Valentinien, & l'égorgèrent impunément.

Maxime usurpa la pourpre, & épousa la veuve de l'Empereur : il ne joüit pas long-tems des fruits de son crime : Eudoxia instruite de son parricide, invita Genséric à la venger d'un Epoux qu'elle abhorroit : elle fut bientôt satisfaite. Genséric ne s'en retourna en Afrique qu'après avoir livré Rome au pillage des Vandales. Tous les vaisseaux qui portoient avec ses Trou-

pes, des vases & des Statuës arrachées aux Eglises, firent naufrage. Alors Théodoric, Roi des Visigoths, disposa de la pourpre Impériale en faveur d'Avitus; ce Prince voluptueux la laissa bientôt à Majorianus qui en étoit plus digne; Sévère ne l'accepta que pour la remettre à Anthemius : souillé du sang de ces quatre derniers Empereurs, Ricimer mourut dans les douleurs d'une violente maladie : c'étoit un Suève qui avoit la valeur d'un Héros, & l'inhumanité d'un Barbare. Olybrius & Glycérius ne firent que paroître sur le Thrône, Julius-Nepos n'y monta que pour en être précipité par Oreste qui y éleva son fils Augustule. Odoacre égorgea le Père, déthrôna le fils, & prit le titre de Roi d'Italie. Ainsi finit l'Empire Romain en Occident, où il n'offroit qu'un titre également vuide & funeste à tous ceux qui osoient

le recevoir ou l'uſurper.

L'Empire d'Orient ſe ſoutint mieux que l'Empire d'Occident : le Thrône y fut preſque toujours rempli par de plus grands Empereurs, & ſervi par de plus dignes Miniſtres. Le Collègue de Gratien & ſon ſucceſſeur, le protecteur du jeune Valentinien, & le vangeur de ſa mort, le vainqueur du perfide Arbogaſte & du Tyran Eugène, en un mot le grand Théodoſe règna en Orient avec un éclat dont l'Egliſe, auſſi bien que l'Empire, tira les plus précieux avantages. Le P. Daude en retrace ici l'hiſtoire, ſans en oublier quelques taches, qui furent trop bien lavées pour l'obſcurcir aux yeux de la poſtérité : mais Arcadius, fils de Théodoſe, avec les vertus de ſon père, n'eut pas ſes talens : dans cette Hiſtoire on voit Ruffin & Eutrope ſes tuteurs, enſuite Eudoxie ſon épouſe, exercer ſous ſon nom, une autori-

té

rité trop odieuſe pour la gloire de ſon règne. Ainſi on ne peut qu'applaudir à nôtre Hiſtorien quand il dit que ce Prince fut un ſage Légiſlateur & un foible Empereur, & qu'eſclave de ſes indignes Miniſtres & d'une impérieuſe épouſe, il eut plus de complaiſance pour ſe prêter à leurs paſſions, que de fermeté pour ſoutenir ſes Loix.

Sous Théodoſe le jeune, l'Empire recouvra bien-tôt ce qu'il avoit perdu de ſa ſplendeur ſous Arcadius. Le ſage Anthémius ſon Gouverneur, & l'Auguſte Pulchérie ſa ſœur & ſa tutrice, l'élevèrent dans les Sciences & dans les vertus. Le P. Daude a tracé dans une de ſes Diſſertations, le plan magnifique qu'ils ſuivirent pour cette éducation.

Ce fut ſous ce règne qu'Attila jetta la terreur dans tout l'Orient, affligé d'ailleurs de la famine & de pluſieurs autres malheurs. Notre

Hiſtorien dit que la faveur où parvint Chryſapius, y mit le comble. Par les artifices de ce fourbe, l'Imperatrice Eudoxie devint jalouſe du crédit de Pulchérie, qui l'avoit placée dans le lit imperial; enſuite il fit naître à l'Empereur le ſoupçon d'une liaiſon trop intime entre Eudoxie & Paulin: Théodoſe ordonna la mort de ſon favori, & l'exil de ſon épouſe. On découvrit enfin toutes ces noirceurs de Chryſapius: Pulchérie fut rappellée, l'Eunuque relégué, enſuite condamné à la mort; l'Arrêt n'en fut exécuté qu'après la mort de Théodoſe. Alors Pulchérie, cette Princeſſe ſi digne de la pourpre, dit le P. Daude, en diſpoſa en faveur de Marcien qu'elle épouſa: c'étoit un brave & vertueux guerrier, qui répondit ſi fiérement aux menaces d'Attila, que ce barbare n'oſa en venir aux effets. Léon dit le Grand, ou le *Thrace*,

fut le successeur de Marcien : aussi vertueux que son prédécesseur, il fut, dit notre Historien, la terreur des Hérétiques insolens, & la ressource des Catholiques opprimés. Il laissa sa Couronne à un fils qui ne parut l'avoir reçuë que pour la remettre à Zénon tuteur de son enfance, & Régent de son Empire. Ce Courtisan également hypocrite & rampant, fut un Empereur brutal & débauché : Verina sa belle-mere ne put vaincre l'horreur qu'elle avoit de ses désordres : elle forma une conspiration ; Basiliscus fut proclamé Auguste : ce frere de Verina fut, après son élévation, un monstre aussi abominable que son prédécesseur & le fit regretter. Zenon, depuis sa déposition errant & fugitif, fut retrouvé & rétabli sur son Thrône. Basiliscus perdit la Couronne & la vie.

Une Histoire comme celle-ci,

ſe lit avec plus de fruit que de plaiſir. L'Auteur eſt un ſçavant qui voulant être court ſans rien omettre, abrégeant tout ſans rien retrancher, groſſit énormément ſes volumes, & dans leur épaiſſeur, arrange avec ordre, & entaſſe avec force une riche & vaſte abondance de matières auſſi-bien digerées qu'aſſemblées : ainſi, pour lire comme pour compoſer un pareil ouvrage, il faut un courage & une fermeté germanique. Mais ſi on en a de meilleurs pour s'amuſer, on n'en a gueres d'auſſi bons à conſulter.

A la fin du quatrieme Livre on trouvera treize Diſſertations *Hiſtorico-Politiques* : la premiere, ſur la Patrie & la naiſſance de Conſtantin : l'Auteur embraſſe le ſentiment de M. de Tillemont & du P. Pagi : la ſeconde ſur la Croix miraculeuſe, ou pltuôt ſur la viſion qu'en eut ce Prince avant que

de marcher contre Maxence. Nos Critiques modernes ont jetté des doutes ſur cette apparition ; le P. Daude les combat avec les armes d'une ſaine Critique, il en applique les régles à la tradition de cet événement : la troiſiéme, ſur les Indictions dont il fixe la naiſſance & l'époque au règne du grand Conſtantin : la quatriéme, ſur les changemens que cet Empereur fit dans la Juriſprudence : la cinquiéme, ſur les Magiſtrats de ſa création, & ſur le partage qu'il fit des Provinces de l'Empire : la ſixiéme, ſur ſa *donation* que l'Auteur a raiſon de croire auſſi ſuppoſée que l'acte qu'on en produit : mais il avance que celle de Pepin ne fut gueres qu'une reſtitution ; c'eſt une opinion qu'il ne nous fera pas adopter. Les autres diſſertations ſont ſur l'origine de Conſtantinople, ſur le Baptême de Conſtantin, ſur les ca-

lomnies de Zosime contre ce Prince, sur l'origine des Huns & des Alains, & sur deux questions importantes : sçavoir, 1°. Si au quatriéme siécle les Empereurs Chrétiens se sont arrogé, ou ont pû s'arroger la Jurisdiction Ecclésiastique. 2°. Si avant Gratien ils ont pris le titre de *Souverains Pontifes*. On devine aisément que l'Auteur ne combat ici que quelques Protestans ennemis de la Hiérarchie Ecclésiastique.

A la fin du cinquiéme Livre, les dissertations roulent sur la prise de Rome par Alaric; sur l'éducation de Théodose, & sur son Code; sur la ruine de l'Empire d'Occident; sur l'origine & les transmigrations des Pictes, des Ecossois, des Saxons, des Anglois. Ce cinquiéme Livre est terminé par quelques morceaux d'Histoire particulière, telle que celle du règne des Suéves & des Goths en Es-

pagne, & dans la Gaule Narbonoise, des Bourguignons & des Francs dans la Gaule, des Vandales dans l'Afrique, & des Anglo-Saxons dans l'Angleterre. Nous souhaiterions fort nous étendre sur tous ces articles, où l'Auteur ne répand qu'avec une sage sobriété, les richesses d'une érudition, qui, quoique très-vaste, nous paroît puisée avec exactitude dans les sources, & digérée avec méthode dans l'Ouvrage.

ARTICLE CXIII.

TRAITE' THE'ORIQUE & Pratique de l'accompagnement du Clavecin, &c. Par M. Delaporte, Organiste & Maître de Clavecin, gravé par P. L. Charpentier; prix 12 livres. A Paris chez l'Auteur, rue des Prouvaires, au coin de celle des deux Ecus; Madame Boivin, Marchande rue S. Honoré, à la

Régle d'Or; M. le Clerc Marchand, rue du Roule, à la Croix d'Or. Fol. pp. 58.

L'Harmonie est *l'Art de plaire à l'oreille en unissant les sons.* S'il se trouve un instrument qui réunisse tous les sons, & qui donne la facilité de bien juger de leurs rapports, il faudra convenir que c'est le plus beau, le plus utile des instrumens, le plus digne des soins d'un Amateur de l'harmonie : tel fut toujours le Clavecin. On en convient assez ; mais on craint les difficultés qui en accompagnent la pratique : on s'imagine que réunir tous les sons, c'est réunir en même tems toutes les épines de l'Art; que l'harmonie ne peut étaler tous ses rapports dans le Clavecin, sans présenter une multitude de préceptes aussi fatiguants qu'insipides. Et qu'apprend-on en effet à l'Ecole de a plûpart des Maîtres de l'Art? Que

trouve-t-on dans les livres qui traitent ou plûtôt qui effleurent ces matieres ? Des principes peu analysés, des détails sans précision, des mots effrayans, des calculs, des chiffres, de la sécheresse & de l'ennui.

Voici un Traité dont l'Auteur, M. Delaporte, célébre Organiste, se promet d'heureux effets pour la satisfaction des Amateurs. Il l'a composé d'après les principes de M. Rameau, c'est-à dire, d'après sa démonstration du principe de l'harmonie. Ceux qui ne connoîtroient ni cet excellent Ouvrage, ni l'Extrait qu'on en a donné dans l'Académie Royale des Sciences, pourroient en apprendre quelque chose dans les cinq ou six dernières pages du Livre de M. Delaporte : c'est l'exposition très-succinte de ce principe d'harmonie, si simple & si fondé dans la Nature. On doit nous entendre ici ; car nous

avons ſouvent parlé de cette admirable découverte ; de ce corps ſonore, accompagné de ſes harmoniques, qui ſont la douzième & la dix-ſeptième, tant en deſſus qu'en deſſous ; des différences de ces harmoniques dont les uns ſont de véritables ſons, les autres de ſimples frémiſſemens ; de la fécondité des mêmes harmoniques, leſquels comparés avec leur ſon fondamental, donnent en deſſus le genre ou mode majeur, en deſſous le genre ou mode mineur, &c.

Tout cela, encore une fois, eſt ſi célèbre parmi les Amateurs de Muſique, & ſi ſouvent expliqué dans nos Mémoires, qu'il ſeroit ſuperflu d'inſiſter ſur ces notions. M. Delaporte, notre Auteur, s'eſt ſervi, à ce qu'il paroît, de l'Extrait donné par les Commiſſaires de l'Académie ; ſes expreſſions ſont de tems en tems

les leurs ; & cette adoption d'idées & de termes étoit permise, parce qu'il eût été difficile de rien dire de mieux sur l'objet présent. Nous souhaiterions même que l'Auteur eût suivi plus long-tems & plus fidèlement ce bon modèle : son exposition n'en auroit été que plus claire : donnons un exemple.

On nous dit ici que *le son principal* ut *fait résonner avec lui sa tierce majeure, sa quinte & son octave en montant, dont les notes sont,* ut, mi, sol, ut, *ce qui compose l'accord parfait, tierce majeure, qui est l'ouvrage de la Nature.* Or il manque là un mot d'explication. Le Lecteur croiroit que, quand on frappe ou qu'on pince un corps sonore, l'octave *ut* en montant, s'y distingue comme les notes *mi* & *sol*, octaves en dessous des deux harmoniques, (la douzième & la dix-septième ;) &

cela n'est point: l'octave d'*ut* en montant, résonne bien dans le corps sonore, mais elle se confond avec le son fondamental; & l'on n'en est affecté que par un sentiment occulte: au lieu que les harmoniques ou leurs octaves en dessous, se distinguent très-facilement du son fondamental. Ceci est le principe de l'identité des octaves: article important dans la doctrine de M. Rameau, & dans les leçons que M. Delaporte entreprend de donner sur l'accompagnement du Clavecin.

Cet Auteur nous paroît instruit de toutes les bonnes régles de l'harmonie. Il explique, par exemple, très bien la génération du ton mineur, & ses rapports avec le son principal *ut*, qui sert de fondement au ton majeur, & à l'accord parfait. « Que l'on fasse » résonner, *dit-il*, le son princi» pal *ut*; il donnera sa quinte

» *sol* ; que l'on fasse résonner l'oc-
» tave au-dessous de ce *sol*, il don-
» nera sa quinte *re*, qui est la se-
» conde de l'*ut* ; que l'on fasse ré-
» sonner l'octave au-dessous de ce
» *re*, il donnera sa quinte *la* ;
» le *la* donnera sa quinte *mi* au-
» dessus de l'*ut* : alors l'*ut* se trou-
» ve entre le *la* & le *mi*, & du
» *la* à l'*ut*, la tierce est naturel-
» ment mineure. Les notes qui
» composent cet accord, sont, *la*,
» *ut*, *mi*, *la*, ce qui constitue le
» ton mineur, dans lequel l'*ut* &
» le *mi* conservent l'impression du
» ton majeur, &c. » On voit aussi dans cette exposition, que la quinte ordonne de tout : ce qui est bien dans les principes de M. Rameau. Selon ce grand Maître, la *quinte constitue l'harmonie* & les *tierces* la *varient*. Cet axiome vaut un Traité entier.

Nous estimons que M. Delaporte eût bien fait de placer l'A-

brégé des Principes de M. Rameau à la tête du préſent Ouvrage, ou plutôt après quelques notions préliminaires, ſauf l'avis qu'on auroit pû donner aux Lecteurs frivoles, de paſſer cette Théorie. Mais ceci, après tout, n'eſt qu'un déſir de notre part, & l'Auteur pouvoit avoir ſes raiſons pour ſe déterminer à un autre ordre. Voici ſon début.

Il donne les définitions de l'accompagnement, de l'harmonie, de l'accord, des ſons, des tons, des intervalles, &c. objets élémentaires, comme on voit; mais qui n'en demandent pas moins d'attention de la part des bons Maîtres. M. Delaporte dit que *l'harmonie eſt un nombre d'accords qui ſe ſuccédent les uns aux autres*: n'eſt-ce point plûtôt la melodie qu'il faut définir ainſi? Et ne ſommes-nous point accoutumés à penſer & à dire que

l'harmonie *réunit* les ſons & les accords ? On peut lire les trois premières pages de la *démonſtration du Principe de l'harmonie*, où M. Rameau explique ſi bien les différences de l'harmonie & de la mélodie, où il accorde aux Anciens le mérite d'avoir excellé dans celle-ci, & paroît douter, avec la plûpart des habiles gens, qu'ils ayent connu celle là.

L'Auteur appelle *baſſe fondamentale*, la note ſur laquelle on fait l'accord parfait, la note ſur laquelle on fait l'accord de ſeptième, & la note ſur laquelle on fait l'accord de quinte & ſixte: cela eſt vrai, en ce ſens que la baſſe fondamentale ſuppoſe toujours la note particulière qui gouverne, pour ainſi dire, en chef dans les trois cas qu'on vient de dire: tel eſt, par exemple, le générateur *ut* dans l'accord parfait. Mais il n'en eſt pas moins certain que la *baſſe*

fondamentale priſe à la rigueur, & ſelon ſa vraie notion, n'eſt ni une note ſeule, ni même une ſuite de notes, mais une ſucceſſion de termes ou de notes qui ſont en proportion géométrique triple ou quintuple; par exemple, *fa*, *ut*, *ſol*, eſt la *baſſe fondamentale* d'*ut* mis en proportion triple; c'eſt-à-dire ayant ſa quinte au-deſſus & ſa quinte au-deſſous. Il ſemble que M. Delaporte rentre un peu dans cette doctrine, en diſant, (p. 30.) que *la baſſe fondamentale de l'accord parfait eſt la note ſur laquelle les autres notes ſont la tierce, la quinte & l'octave, &c.* Mais nous croyons toujours qu'un petit détail ſur les proportions, auroit jetté du jour ſur cette matière qui n'eſt point aiſée.

L'accompagnement eſt ici l'objet capital de notre Auteur; & en qualité de bon Maître & de grand Praticien, il doit exceller

dans cette partie. Nous ne le ſuivrons pas, étant impoſſible de parler au Lecteur le langage propre du ſujet, ſans le ſecours des exemples, & des figures. M. Delaporte n'oublie aucune des leçons convenables à l'accompagnement; il prend, pour ainſi dire, la main de ſon élève, & la promène ſur tout le clavier; il enſeigne l'uſage des chiffres, il inſtruit des conſonances & des diſſonances; il donne des ſuites d'accords, des règles pour l'octave dans tous les tons majeurs & mineurs, &c.

Il ne faut pas ſe décourager à la lecture de ce Traité qui eſt fort ſérieux, & d'un didactique ſoutenu depuis le premier mot juſqu'au dernier. Le plus court & le plus ſûr chemin eſt de ſe mettre entre les mains de l'Auteur, & d'apprendre de lui-même la Théorie & la pratique expoſée dans ſon livre.

Novembre 1753.

ARTICLE CXIV.

NOUVELLES CARTES des découvertes de l'Amiral de Fonte, & autres Navigateurs Espagnols, Portugais, Anglois, Hollandois, François & Russes, dans les Mers Septentrionales, avec leur explication; qui comprend l'Histoire des Voyages, tant par Mer que par Terre, les Routes de Navigation, les Extraits des Journaux de Marine, les Observations Astronomiques, & tout ce qui peut contribuer au progrès de la Navigation; avec la Description des Pays, l'Histoire & les mœurs des Habitans, le Commerce que l'on y peut faire, &c. Par M. de l'Isle, Professeur de Mathématiques au Collège Royal, Membre des Académies Royales des Scien-

ces de Paris, de Londres, Berlin, Stokholm, Upſal, & de l'Inſtitut de Bologne, ci-devant premier Profeſſeur d'Aſtronomie dans l'Académie Impériale de S. Petersbourg, &c. A Paris, M. DCC. LIII. 4°. pag. 60. ſans les Cartes au nombre de 4. en trois feuilles.

M. De Liſle eſt extrêmement riche en connoiſſances & en Recueils Géographiques. On le prie depuis longtems de communiquer ces richeſſes ; & voici un Mémoire qui fait eſpérer cette communication. On ne voit encore ici qu'une eſpèce de *Proſpectus* général ; avec quelques obſervations particulieres ; mais il n'en eſt pas du tréſor d'un homme de Lettres ; comme de celui d'un avare ; le premier une fois ouvert, s'écoule comme inſenſiblement ; un premier ſuccès encou-

rage la libéralité : au lieu que le peu qu'un avare donne, est, par rapport à lui, une sorte d'engagement pour ne plus donner. Insensible au plaisir de faire du bien, il se resserre à mesure qu'on lui demande, & le moindre bienfait excite ses regrets au point de le rendre inaccessible à tous les sentiments de la compassion ou de la générosité.

On a conjointement avec ce Mémoire, quatre Cartes, dont chacune nous arrêtera quelques momens. Mais il faut d'abord observer que ces Cartes ne sont pas comme la plûpart de celles qu'on nous donne sans cesse, des morceaux répetés cent fois, & nullement recommandables par le mérite des découvertes nouvelles. Il ne faudroit plus nous donner de Carte dans ce goût suranné : *Il seroit avantageux*, dit M. de l'Isle, *qu'on n'en donnât point de nouvelles des Pays déja décrits, &*

moins que l'on n'eût de nouveaux Mémoires à y employer, ou que l'on n'eût trouvé le moyen de faire un meilleur uſage des Mémoires connus & employés juſqu'à préſent. Cet avis eſt exécuté à la Lettre dans les Cartes dont nous devons parler.

La première contient les découvertes de l'Amiral de Fonte & d'autres Navigateurs pour la recherche dn paſſage de la Mer du Sud. M. de l'Iſle avoit déja publié cette Carte, (l'année dernière 1752.) mais moins exacte qu'elle n'eſt aujourd'hui, parce que la Relation de l'Amiral de Fonte a auſſi été miſe en meilleur état. On peut ſe reſſouvenir, ſoit d'après la lecture du Mémoire ci-devant donné par notre Auteur, ſoit en conſéquence de l'Extrait qui en a été inſéré dans nos Mémoires; que cet Amiral de Fonte, parti du Callao de Lima le 3. Avril

1640, parvint en quatre mois de tems, jusqu'au 80. degré de latitude-Nord, & découvrit des Terres, des Lacs, des Rivières, des Villes, dont on n'avoit point entendu parler. Cette Relation très-curieuse, mais non exemte de difficultés, ne se trouve point en Espagnol, on l'a seulement traduite en Anglois; longtems elle a été inconnuë, & jamais les Puissances maritines & commerçantes n'en ont fait usage dans la recherche du passage à la Mer du Sud par le Nord. Ces raisons & quelques-autres, ont répandu des soupçons sur l'authenticité de cette Pièce imprimée pour la premiere fois en 1708. Nous-mêmes donnant l'Extrait du Mémoire de M. de l'Isle au mois de Novembre 1752, nous avons insinué des doutes; au moins sommes-nous demeurés bien moins persuadés de la vérité des découvertes du-

dit Amiral de Fonte, que de celles des Russes dont M. de l'Isle rend aussi compte dans son Ouvrage & dans sa Carte. Depuis peu il s'est formé de nouvelles objections; nous avons lû celles qu'a présenté M. Robert de Vaugondy à l'Académie Royale des Sciences; on les voit dans le Journal Œconomique de Juillet, avec l'extrait de quelques avis envoyés d'Espagne, où le Mémoire de l'Amiral de Fonte a trouvé des Adversaires comme en France. *

C'est par les difficultés qu'on arrive à la découverte du vrai de quelque nature qu'il soit. On n'a

* On peut voir aussi l'Extrait du Mémoire de M. Robert dans le Journal des Sçavans de Septembre dernier, avec les Observations judicieuses du Journaliste. On y fait bien sentir que les doutes de M. Robert ne sont pas encore au point d'infirmer la relation de l'Amiral, ni les Pièces publiées en sa faveur.

point enrichi notre Globe de Terres nouvelles, ſans éprouver bien des traverſes, bien des tempêtes; & il paroît qu'on ne conſtatera point abſolument & pleinement la Relation de l'Amiral de Fonte, ſans faire beaucoup de recherches, ſans interroger un grand nombre de perſonnes. M. de l'Iſle, dans le nouveau Mémoire qu'il nous donne, fortifie cette Relation, non de preuves démonſtratives dont l'objet n'eſt peut-être pas ſuſceptible, mais de fortes conjectures; & il corrige quelques fautes qui s'étoient gliſſées dans ſon premier Mémoire. Entre les particularités qu'on cite du Voyage de l'Amiral de Fonte, on dit qu'il parvint à une Ville Indienne nommée *Conaſſet*, où il y avoit une Miſſion de Jéſuites. Ceci ne peut être vrai ſans qu'on ait connu cette Miſſion parmi les Jéſuites du Méxique ou du Pérou,

&

& encore mieux à Rome, étant d'uſage dans toutes les Sociétés Régulières de tenir des Catalogues exacts de tous les ſujets, dont ces Sociétés ſont compoſées, & de tous les lieux où ils travaillent. Mais laiſſons cette matière déja bien diſcutée par M. de l'Iſle, & ſi intéreſſante par elle-même & par ces ſuites, qu'on ne ceſſera point de l'examiner, tant qu'il y aura quelque eſpérance de l'éclaircir en tout ou en partie.

La ſeconde Carte que donne ici M. de l'Iſle, eſt celle que publia en 1747, & en Anglois, l'Ecrivain du Vaiſſeau appellé *la Californie*, commandé par le Capitaine François Smith. On ſçait que le deſſein de ce Capitaine étoit de tenter le paſſage de la Mer du Sud par le Nord-Oueſt. La Relation de ſon Voyage, eſt auſſi de l'Ecrivain ou Clerc du même Vaiſſeau : on l'a traduite

depuis peu en François, mais elle n'est pas encore publique : on y voit aussi la Relation de l'Amiral de Fonte, & c'est ce qui engage M. de l'Isle à donner une copie de la Carte dressée tant bien que mal, par l'Ecrivain de ce Bâtiment, (la Californie,) pour représenter les Pays dont l'Amiral Espagnol fait mention.

La troisiéme Carte de M. de l'Isle présente une partie de l'Amérique Septentrionale, tirée des Mss. de M. Guillaume de l'Isle frère de l'Auteur. On y voit cette fameuse Mer de l'Ouest, sur l'existence de laquelle le même Géographe avoit travaillé longtems: on en a la la preuve par le témoignage de M. de l'Isle, notre Auteur, & par un Mémoire que son frere (Guill. de l'Isle) avoit dressé, & qu'on trouve ici sous le nom de *conjectures sur l'existence d'une Mer dans la partie Occidentale du Ca-*

nada & du Miſſiſſipi. C'eſt en effet la poſition de cette Mer ſi voiſine de la nouvelle France, qu'il eſt aſſez ſurprenant que les François ne s'en ſoient pas aſſurés dès les premieres années de leur établiſſement dans cette partie du nouveau Monde. Mais quand les Commerçants ont fixé quelque part le centre de leurs affaires, ils ne s'aviſent guères d'être Géographes. Les Miſſionnaires ont eu plus de connoiſſances & de vuës à l'égard de cette Mer de l'Oueſt. M. Guillaume de l'Iſle ſaiſit avec ſoin toutes les ouvertures que les Relations Evangéliques de la nouvelle France lui donnent ſur l'objet en queſtion. Nous ne pouvons que renvoyer aux détails, & recommander ſurtout qu'on faſſe attention aux Routes que trace cet habile Géographe pour paſſer du Canada, ou de la Louiſianne à cette Mer de l'Oueſt. Au reſte le

grand avantage qui résulte de la connoissance de cette Mer, est de s'ouvrir par là une entrée dans la Mer du Sud : car il est comme certain que ces deux Mers communiquent ensemble ; & combien de tours épargnés aux Navigateurs, François sur tout, si de la nouvelle France ou de la Louisianne, ils passoient dans la Mer de l'Ouest, & par elle dans la Mer du Sud, qui est le Théatre du Commerce !

M. Guillaume de l'Isle avoit présenté aux Ministres son Mémoire sur la Mer de l'Ouest : à cet écrit se trouvoit jointe une petite Carte qui en facilitoit l'intelligence ; elle étoit, dans sa petitesse, très-nette, très-précise & très-instructive. M. de l'Isle, notre Auteur, la donne aujourd'hui, & c'est la quatriéme Carte du présent Recueil. On y voit quelques différences d'avec la troisiéme Carte ;

M. de l'Isle les explique, & fait observer par-là le progrès des connoissances qu'acqueroit son frère, sur la Mer de l'Ouest. Mais tout ceci demande le coup d'œil du Lecteur qui ne séparera point les Cartes du Mémoire, & qui désirera bien ardemment que l'Auteur donne la suite d'un Ouvrage si curieux & si utile.

ARTICLE CXV.

CONSIDE'RATIONS GEOgraphiques & Physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la Mer, appellée vulgairement la Mer du Sud; avec des Cartes qui y sont relatives. Par Philippe Buache, premier Géographe de S. M. & de l'Académie Royale des Sciences. 4°. pag. 49. M. DCC. LIII.

IL est encore ici question du Voyage de l'Amiral de Foute,

& des raisons qui prouvent l'existence de la Mer de l'Ouest : c'est ce qui nous engage à joindre cet article au précédent ; d'autant mieux que M. Buache avoue qu'il a connu la Relation de l'Amiral de Fonte, par le canal de M. de l'Isle, & qu'il s'appuye aussi des conjectures de M. Guillaume de l'Isle, pour affirmer l'existence de cette Mer de l'Ouest si voisine apparemment de nos François du Canada, & néanmoins si contestée par quelques-uns d'entre-eux. Par occasion, M. Buache indique encore les découvertes faites par les Russes à l'Est du Kamtchatka; mais il ajoute de son fond des recherches curieuses sur d'autres objets dont les principaux sont, 1°. La position qu'il estime devoir donner à l'embouchure de la Rivière de Los Reyes, faisant partie des découvertes de l'Amiral de Fonte. C'est, selon notre Auteur, par le

63. degré de latitude Nord, non le 53. qu'il faut fixer cette embouchure.

2°. Le gîsement de la Terre vuë par MM. Tchirikow & de la Croyère, durant leur Voyage en 1741. M. Buache croit que cette Terre n'est qu'une suite de celle de l'Amiral de Fonte, depuis la Rivière de Bernarda jusqu'à l'Archipel de S. Lazare ; & qu'entre cette Terre & le Kamtchatka, est le long détroit par lequel a pû se faire la communication des Peuples de l'Asie en Amérique.

3°. La communication de la Mer de l'Ouest avec la Baye d'Hudson, par le moyen de quelques-uns des Lacs qui ont été parcourus durant le Voyage de l'Amiral de Fonte. Ceci n'est encore qu'un systême, mais M. Buache le rend très- probable.

Ces trois articles avec les deux autres, (le Voyage de l'Amiral

de Fonte, & les conjectures de M. Guillaume de l'Isle touchant la Mer de l'Oueſt,) furent l'objet d'un Mémoire aſſez court que M. Buache lut à l'Académie, le 9 d'Août 1752. & qui ſe trouve ici à la tête de cette eſpèce de Recueil. On voit de ſuite deux Mémoires plus étendus, intitulés *Eclairciſſements*; & c'eſt là que M. Buache développe toutes ſes vuës géographiques, dont les unes ſont certaines, les autres ne ſont encore que des ſoupçons, des conjectures; le tout plein de ſagacité & de bons raiſonnements. A ces Mémoires ſont jointes ſept Cartes, dont voici les titres.

I. *Carte des nouvelles découvertes entre la partie Orientale de l'Aſie, & l'Occidentale de l'Amérique, avec des vuës ſur la grande Terre reconnue par les Ruſſes en 1741. & ſur la Mer de l'Oueſt, & autres communications de Mer,*

Ceci eſt comme la Carte générale qui préſente en gros tous les objets expliqués dans les Mémoires.

II. *Carte des découvertes de l'Amiral de Fonte, ſelon la Carte Angloiſe donnée par l'Ecrivain du Vaiſſeau* la Californie, *dans ſon Voyage à la Baye d'Hudſon ; avec les Terres vuës & reconnues par les Ruſſes, & une comparaiſon du réſultat des Cartes du 16 & du 17. Siècle au ſujet du détroit d'Anian.* M. Buache démontre les fautes de la Carte Angloiſe : on doit lire à ce ſujet l'article 3^e^. de ſes premiers éclairciſſements.

III. *Carte du Géométrique des découvertes de l'Amiral de Fonte & de ſon Capitaine Bernardo, comparée avec le ſyſtême de la Carte Angloiſe publiée par l'Ecrivain du Vaiſſeau* la Californie. On voit à la marge intérieure de cette Car-

te, un abregé très-précis de la Relation de cet Amiral de Fonte.

IV. *Réduction d'une Carte publiée à Nuremberg, représentant l'une des premières idées qu'on s'est formées du Kamtchatka & de ses environs; avec la vuë des Places au milieu desquelles se fait la pêche d'un animal amphibie appellé* Behemoth. On a ces particularités d'après des Relations faites en Russie. On voit, par le Mémoire & par la Carte de M. Buache, que cette pêche se faisant dans le fort de l'Hyver, il se détache, au tems des dégels, de grandes pièces de glace, qui emportent les Pêcheurs, peut-être sur les côtes d'Amérique qui ne sont pas éloignées. Voilà un principe pour expliquer comment le Nord de l'Amérique a été peuplé. Et nous ajoutons que toutes ces bonnes preuves du voisinage de l'Amérique & de l'Asie, sont extrêmement favorables à l'Histoi-

re de la Religion ; puisqu'il est aisé de faire voir par-là qu'après la dispersion des premiers descendans de Noé, les hommes ont pû passer presque sans peine du Nord de l'Asie au Nord de l'Amérique.

V. *Essai d'une Carte que M. Guillaume de l'Isle, premier Géographe du Roi & de l'Académie des Sciences, avoit jointe à son Mémoire présenté à la Cour en 1717. sur la Mer de l'Ouest.* Cette Carte ne diffère presque point de celle que vient de publier M. de l'Isle frère de l'Auteur. Nous disons *presque point* ; car on y remarque quelques différences : par exemple, la Carte de M. Buache spécifie la *Louisianne*, *le Golfe du Mexique*, *la Baye d'Hudson*, qui ne sont point nommés dans la Carte de M. de l'Isle.

VI. *Carte des Terres aux environs du Japon ou du Nord-Est de l'Asie, & du Nord-Ouest de l'Amé-*

rique, extraite d'une Carte Japonoise de l'Univers, apportée en Europe par Kæmpfer, &c. Cette Pièce est curieuse parce qu'elle fait voir que les Japonois ont eu des idées qui se rapportent aux connoissances acquises, par les navigations des Russes, sur le Nord-Est de l'Asie, & sur le Nord-Ouest de l'Amérique. M. Buache explique cela nettement.

VII. *Carte des Terres nouvellement connues au Nord de la Mer du Sud, tant du côté de l'Asie que du côté de l'Amérique, &c. avec la Route des Chinois en Amérique vers l'an 458 de J. C. tracée sur les connoissances géographiques que M. de Guignes a tirées des Annales Chinoises.* Cette Carte a été faite pour la Dissertation que M. de Guignes lut le 4 de Mai dernier dans l'Académie Royale des belles-Lettres sur les Navigations Chinoises en Amérique.

On juge assez que l'extrait succint de tant de choses curieuses, ne peut satisfaire le Lecteur, & qu'il est nécessaire de recourir aux Mémoires, aux Eclaircissements, & aux Cartes de M. Buache. *Le tout se trouve* apparemment *chez l'Auteur.* On n'indique aucun lieu particulier sur les morceaux que nous avons sous les yeux.

ARTICLE CXVI.

CATALOGUE DES LIVRES du Cabinet de M. de Boze, 8°. pages 512. sans la Table des Auteurs. A Paris, chez Martin, Guerin & de la Tour, ruë S. Jacques.

CE Cabinet a été formé par un homme très-entendu & très-curieux. C'est le fruit de ses longues recherches, & la preuve sensible de son goût. M. de Boze n'a pû se donner autant de Livres

qu'en possédent les Souverains ou les Républiques ; mais le choix, la propreté, l'élégance, la rareté surtout compense avantageusement le mérite souvent très équivoque du nombre. On trouve ici 2723 Articles, sans compter plusieurs numéros répétés : ce qui peut composer un trésor de sept à huit mille Volumes, tous d'une parure exquise, & si bien conservés qu'on voit bien que le Possesseur étoit exemt de ces distractions, & de cette mal-adresse, souvent si funestes aux Livres. Il y a des gens qui ne peuvent toucher un volume, sans le gâter :

Contactuque omnia fœdant
Immundo.

On peut croire que la grande attention qu'ils donnent à leurs lectures, les rend incapables de soins & d'égards pour les livres mêmes ; mais communément il

n'en eſt rien : quand on eſt vraiment ſtudieux, on aime & l'on conſerve tout ce qui ſert aux études ; en ce genre le déſordre marche avec l'ignorance, & la deſtruction eſt compagne de la pareſſe. M. de Boze étoit ſçavant, & ſur ſes Livres, on ne voit aucunes traces des injures du tems, aucuns veſtiges des dépériſſemens qu'entraîne l'uſage : c'eſt qu'il chériſſoit ſon tréſor, qu'il le reſpectoit ; qu'il le regardoit comme devant paſſer à la poſtérité.

Comment y paſſera-t-il cependant ? Comme les Médailles & les pierres gravées des Anciens qui ont été ſemées dans tout le monde ; afin d'exercer la patience & l'adreſſe de quiconque veut faire des Collections. C'eſt un problême qui mériteroit peut-être l'attention d'une Académie Littéraire : ſçavoir, ſi l'on rend plus de ſervice aux Sciences & aux Lettres, en

diſſipant une Bibliothèque, qu'en la dépoſant entière dans un lieu, d'où elle ne peut plus ſortir. Il y a de bonnes raiſons pour les deux parties de la queſtion : on conçoit que, pour la décider, il ne faudroit point prendre l'avis des Héritiers du Poſſeſſeur. Leur ſentiment eſt toujours pour la vente en détail, parce qu'ils comptent ſur la curioſité, diſons même ſur la *Bibliomanie* des Acheteurs ; & il faut avouer qu'en France, cette préſomption n'eſt point chimérique. Mais quoiqu'il en ſoit, peu de Bibliothèques donnent autant de jeu aux paſſions Littéraires que celle de M. de Boze. Les Livres ſinguliers qu'elle contient attireront des Curieux, & formeront des Controverſes, dont l'argent ſera l'unique arbitre.

Quelle émulation, par exemple, n'excitera point le Pſeautier de 1457; celui de 1459; le *Rationa-*

le Durandi de la même année ; le *Catholicon* de 1460 ; * le Recueil des Clémentines de la même année ; la Bible de Mayence de 1462 ; le Sexte des Décrétales de 1465 ; le Lactance de la même année ; le *Restitutio Christianismi* de Servet ** ; le *Décameron* de Bocace de 1527 ; le Missel & le Bréviaire Mozarabe ; l'Homère Grec de 1488 *** ; l'Anthologie de 1494 ! &c. Et nous n'indiquons là

* M. l'Abbé Sallier croit que le *Catholicon* qui se conserve chez les Jésuites du Collège de Paris, est plus ancien que celui de M. de Boze. *Voy. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres T. XIV. p.* 247.

** Ce Livre passe pour être unique ; Sandius citoit néanmoins un Exemplaire conservé dans la Bibliothèque du Landgrave de Hesse : cet Exemplaire auroit-il passé chez M. de Boze ?

*** Cet Homère est celui qu'on voyoit autrefois dans la Bibliothèque du Collège des Jésuites de Paris : il est chargé de Notes manuscrites du célèbre

que des richesses bien connuës ; il y en a d'autres plus cachées , mais toujours très-estimables aux yeux des Bibliophiles passionnés.

Quand on en sera, par exemple, au N°. 18, où se voit une Bible Latine qu'on estime plus ancienne que celle de Mayence ; quand on annoncera les Articles 55. 56. 57. que les Connoisseurs regardent comme les premiers essais & les plus anciens monumens de l'Imprimerie ; quand on sera parvenu à la suite des Cicérons , où l'on trouve les Offices de 1465. & 1466 ; les Livres de l'Orateur de 1468; les Tusculanes de 1469 ; les Epîtres à Atticus de 1470; les Epîtres familières de 1471 &c. Qu'épargnera - t - on pour acquerir ces raretés ? Et nous ne parlons point

---

Guillaume Budé. *Voyez la Notice qu'en a donné M. Boivin T. V. de l'Acad. des Belles-Lettres.*

des *Elzevirs* qui rempliſſent trente Numeros, des *Dauphins* qui en occupent trente-neuf, des *Variorum* au nombre de ſoixante & ſix. Nous ne diſons rien des collections d'Eſtampes, de celle ſurtout du Cabinet du Roi, formant vingt volumes *in-fol.* &c.

Juſques-là peut-être on évitera la critique des Philoſophes, gens qui gardent ſi bien leur ſang froid à la vuë des antiquités ou des curioſités bibliographiques. Mais que pourront-ils penſer lorſqu'on prodiguera l'or & l'argent pour des objets tels que le livre de Geoffroi Vallée ; celui de Simon Morin ; celui de Poſtel, intitulé *la Vergine Venetiana* ; *le Cymbalum Mundi* de Bonaventure des Periers ; tout le Recueil des Sermons de Barlette, de Maillard, de Menot, de Clérée &c. ? Quoi ! diront ſans doute ces Obſervateurs Critiques, parce que la *Meſſe d'Illyricus* de

l'édition de 1557, eſt extrêmement rare, il faudra la porter dans l'enchère à un prix exceſſif, tandis qu'on l'a mieux imprimée & mieux conditionnée dans l'Ouvrage du Cardinal Bona, & dans les Annales du P. le Cointe; parce qu'un *Speculum vitæ humanæ*, eſt le premier Livre qu'on ait imprimé à Lyon, & un *Franc. Florius* le premier qui ſoit ſorti des preſſes Françoiſes, l'un & l'autre très-indifférents à la Littérature pour le fonds des choſes, il ſera raiſonnable de conſacrer des ſommes exorbitantes à l'emplette de ces curieuſes inutilités ?

Encore une fois, voilà des marchés qui feront pitié aux Philoſophes; mais les idées de ceux-ci ne paroitront pas moins miſérables aux Bibliophiles; & notre affaire n'eſt pas de prononcer ſur les gouts de ces diverſes profeſſions; nous devons conſidérer le Cata-

logue qu'on nous présente. Il nous semble qu'il mérite surtout des Observations de deux espèces : les premières, sur la qualité des classes ou des suites qui le composent ; les secondes, sur quelques degrés de perfection qu'on peut y désirer, quoiqu'en lui-même il soit pourtant bien digèré, & qu'il fasse honneur aux connoissances de ceux qui l'ont mis dans l'état où nous le voyons : nous entrons ici dans quelques détails, à l'égard des deux objets que nous venons de dire.

I.

M. de Boze étoit un Antiquaire de Profession ; par conséquent sa Bibliothèque devoit exceller dans la Classe des Antiquités. Elle comprend ici près de 400 Articles ou Nos. & dans ce nombre on remarque tout ce qu'il y a de plus beau, de plus utile & de plus curieux. On vendit,

il y a quelques années, une Bibliothéque d'Antiquaire, riche & connoisseur, (M. l'Abbé de Rothelin:) nous avons comparé les richesses de cette belle collection, dont le Catalogue subsiste, avec celles de M. de Boze, & ce dernier l'emporte pour le nombre des Livres, pour le choix des matières, & pour la singularité des recherches. Ce qu'il faut surtout y considérer, c'est l'attention qu'a eu cet homme de Lettres d'assembler, dans des Recueils, les Pièces détachées qui ont paru en divers tems : Voyez les Nos. 2031, 2115, 2190, 2198, 2199, 2205, 2210, 2214, 2244, 2252, 2305, 2306, 2319, 2333, & suiv. Nous ne parlons point ici des raretés répandues dans cette Classe; de celle par exemple qu'on indique au No. 2342. Ce sont les *Thermes de Dioclétien décrits & gravés en 1558. Les Estampes*, dit la notice du Ca-

talogue, *sont collées sur toile dans l'ordre qu'elles doivent avoir, & forment un rouleau qui étant déplié a 42 pieds & demi de long, sur 5 pouces de haut, & ce rouleau est renfermé dans une espèce de cassette faite exprès, & couverte de maroquin rouge.* Voilà une espèce de bijou qui épuisera la bourse de quelque particulier, & qui passera ensuite de main en main comme le sceptre d'Agamemnon, jusqu'à ce qu'il se dépose enfin dans la Bibliothéque d'un Prince ou d'une Communauté : c'est le sort de toutes ces curiosités littéraites.

Après les Antiquités, il paroît que M. de Boze affectionnoit les Belles-Lettres, l'Histoire Littéraire, la Bibliographie & les Estampes : il y a du beau dans ces ces Classes ; & les suites, quoique non-complettes, y sont assez soignées ; elles l'emportent de

beaucoup ſur la Théologie, la Juriſprudence, les Sciences & Arts, l'Hiſtoire ſimple ; quoiqu'il ſe trouve auſſi ſous ces titres, de grands objets de tentation pour quiconque aime les Livres extraordinaires. Par exemple, le Paragraphe des PP. Grecs & Latins n'eſt point riche chez M. de Boze ; mais on ne laiſſe pas d'y voir, outre le Lactance de 1465 ; & celui de 1468, les Epîtres de S. Jerôme, Edition de Mayence en 1470. Elle eſt peut-être plus rare que celle de Rome, même année ; mais cette dernière eſt plus recommandable, parce qu'elle avoit été faite ſur celle de 1468, dont l'Evêque d'Aléria avoit pris ſoin, & qui s'appelloit par excellence *Liber Jeronymianus.*

L'Article des *Théologiens Moraux*, *Catéchiſtes*, *Prédicateurs & Myſtiques*, eſt extrêmement borné, & préſente peu de bons

Livres

livres : on y diſtingue néanmoins l'Imitation de J. C. de l'an 1492. première Edition, qui ſera bien pouſſée dans la vente : de plus un *Diſpoſitorium moriendi* de Jean Nyder Dominicain. *Ce Livre*, dit la Note, *paroît être des premiers tems de l'Imprimerie*. A quoi nous ajoutons qu'une de ſes utilités eſt de corriger une faute du P. Echard dans ſa Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre de S. Dominique. Il dit que ce Traité de Nyder *prælum non ſubiit*, le contraire eſt prouvé par l'Exemplaire de M. de Boze.

Dans la claſſe des Sciences & Arts, N°. 333, on indique un Livre intitulé *decor Puellarum*, très-médiocre apparemment, pour ce qu'il contient, mais fort célèbre dans l'Hiſtoire Typographique, parce que M. Maittaire & M. de Boze en ont donné des Notices ſçavantes. Il eſt ſurtout queſ-

tion de ſcavoir ſi ce Livre eſt de 1461. ſuivant ſa datte. Maittaire le ſoutient, & M. de Boze, (T. 14. de l'Académie des Inſcriptions,) le nie par de très-bonnes raiſons, dont la principale eſt que ce *Decor Puellarum* ayant été imprimé à Veniſe par Nicolas Jenſon; & Jean de Spire s'étant vanté dans des Editions faites auſſi à Veniſe en 1469. & 1470. d'avoir été le Fondateur de l'Imprimerie en cette Ville, il s'enſuit néceſſairement que Jenſon n'y a exercé le même Art qu'après Jean de Spire, & qu'ainſi ſon *Decor Puellarum* doit être de 1471, non de 1461.

Si l'on veut s'en donner la peine, on trouvera encore d'autres controverſes nées à l'occaſion de quelques Livres ſinguliers compris dans notre Catalogue. Par exemple, cette fameuſe Bible Latine du N°. 18, ou plûtôt ſa pareille, qui eſt chez le Roi, paſſe au ju-

gement de M. l'Abbé Sallier, pour être plus ancienne que la Bible de Mayence, & il est contredit en cela par M. Clément dans son 4e. Tome des *Livres difficiles à trouver.* Quoique toutes les raisons de M. l'Abbé Sallier ne soient pas détruites par celles de l'Auteur que nous citons, celui-ci néanmoins doit être consulté : il résulte de ses observations qu'on peut desirer encore quelques éclaircissements sur ce point. Nous ne finirions pas, si nous voulions détailler toutes les raretés de ce Catalogue, & discuter ce qui s'est dit, ou peut se dire sur chacune. Qu'on nous permette présentement un petit nombre de Remarques critiques,

II.

S'il y avoit des fautes dans ce Catalogue, elles devroient se trouver aussi dans le très-beau Volu-

me que M. de Bôze avoit fait imprimer pour son usage : Volume qui étoit lui-même un Livre très-rare, parce qu'on en avoit tiré peu d'exemplaires. Le Catalogue qu'on nous donne aujourd'hui, est une copie de ce Catalogue domestique ; toutefois avec des différences : car nous nommerions bien quelques Articles qu'on omet ici ; entr'autres le Livre intitulé *Corona di Cazzi*, très-mauvais Ouvrage de Pierre Aretin, & qu'on a eu raison de ne point présenter à la vente. *

Notre intention n'est pas d'assurer qu'il y ait des fautes dans ce

---

* Nous devons aussi observer 1°. que le présent Catalogue énonce 37 ou 38 Numéros qui sont réservés, & qui ne paroîtront point à la vente. 2°. Qu'il s'y trouve des Articles en *deficit*, c'est-à-dire, des Numéros totalement omis, sans doute pour quelque raison connue des Possesseurs de la Bibliothèque.

Catalogue, nous formons simplement des doutes sur quelques Articles, par exemple :

N°. 7. On dit que l'Editeur du Pseautier Grec de 1481. est le Moine Jean de Plaisance, *Curante Joh. Placentino Monacho :* ne falloit-il pas dire qu'il se nommoit *Creston ?* Voyez le P. le Long qui cite l'Epître Dédicatoire de ce Moine de Plaisance.

N°. 188. Il y a peut-être une perfection à mettre dans cet Article. On y annonce les VII. Livres de Servet en Flamand *per R. T. Ghedruckt.* Ces deux lettres *R. T.* font *Renier Telle*, selon Sandius ; & il est bon d'en avertir.

N°. 322. On donne l'Edition de Boëce de l'année 1476. pour la première (Editio princeps.) N'en a-t-on pas une de l'année 1473 ? Voyez *Fabricius Bibl. Latin. T. I. pag. 152.*

N°. 622. On dit sur l'Edition

du grand *Etymologique* Grec, qu'elle a été faite *sumptibus Nicolai Blasti, hortatu Annæ filiæ Lucæ Notarii Magni Ducis Constantinopolitani.* Ne faut-il pas *Notaræ* au lieu de *Notarii* ? Ce *Notaras* avoit à Constantinople la qualité de Grand Duc ; il fut tué avec ses deux fils après la prise de cette Capitale; mais sa fille Anne, envoyée de bonne heure à Venise, survêcut aux malheurs publics ; & ce fut elle qui conseilla l'Edition du Livre placé sous ce N°. On peut voir une Note importante & curieuse de Crusius dans son Livre intitulé *Turco-Græcia*.

N°. 750. L'Edition de Quintilien, qu'on met ici comme la première (Editio princeps) n'est-elle pas postérieure à celle de 1468, faite aussi à Rome par Udalric le Coq ? On peut voir Fabricius Bibl. Latine, T. I. p. 528.

N°. 901. C'est un Lucrèce de

1486 imprimé à Vérone par Paul Fridenperger de Paſſau en Allemagne. Il y a une Epigraphe à la fin qui dit *in Pataviâ ala magna :* Fabricius a lu *de Pataviâ Alemagna:* lequel des deux a raiſon ? D'ailleurs ne ſeroit-il pas à propos de marquer que cette Edition de Lucrèce eſt la première ?

N°. 1025. Le Manilius qu'on donne pour la première Edition de ce Poëte, n'eſt que de 1489, & M. Bentlei en avoit vû une de 1474, & une autre de 1484 : on peut conſulter l'Edition de ce Sçavant donnée par ſon Neveu.

N°. 1449. Les Lettres de Pline de 1471 ſont bien la première Edition, mais peut-on dire qu'elles ſoient ſans nom d'Editeur, tandis que Fabricius tranſcrit l'Epître Dédicatoire de Louis Carbon au Duc de Modène, Epître où l'on lit : *has Plinii ſecundi junioris Epiſto-*

las opera mea emendatas correctasque impressoribus misi ?

N°. 1455. sur les Lettres de Gasparini, on dit que c'est le premier Livre qui ait été imprimé à Paris : ne suffiroit-il pas de dire que c'est un des premiers, comme parle M. Chevillier ; les vers qu'on lit à la fin de cet Exemplaire associant d'autres Livres à celui-ci : *Primos ecce Libros quos hæc industria finxit &c ?*

N°. 1718 sur le Corneille Tacite de Jean & de Vendelin de Spire, on dit que cette Edition doit être de 1467. ou 1468. au plus tard, puisque ces Imprimeurs l'appellent leur premier Ouvrage, *artis gloria prima suæ*, & qu'en 1469. ils donnèrent l'Edition de Pline. Or il semble qu'on peut douter que le demi-vers *artis gloria prima suæ*, signifie ce qu'on prétend ici : c'est la fin d'une Epigraphe de quatre vers placée à la dernière page du volume.

Cæſareos mores ſcribit Cornelius, eſt
Iſte tibi codex: Hiſtoriæ pater eſt.
Inſigni quem laude feret Gens poſtera; preſſit
Spira premens; Artis gloria prima ſuæ.

Sur quoi nous demandons, ſi l'on ne voit pas plutôt, dans cette concluſion, l'éloge de la Ville de Spire qui avoit produit les deux célèbres Imprimeurs Jean & Vendelin, que la date de leur Edition du Tacite? La conſtruction même Grammaticale n'exige-t-elle pas cette explication? Si l'on parloit de l'Edition comme étant le premier Ouvrage de Jean & de Vendelin de Spire, ne faudroit-il pas l'accuſatif au lieu du nominatif *gloria prima?* Le Lecteur jugera de notre penſée, & des égards qu'on peut y avoir.

N°. 1849. Il échappe une mépriſe ſous cet Article. On dit dans

la Notice qui l'accompagne que l'Evêque de Nevers, Jacques Spifame *fut pendu* à Genève le 23. Mars 1566. Il faut dire *décapité.*

Nous terminons le compte qu'il falloit rendre de ce Cabinet, en obſervant deux choſes 1°. Qu'il peut être porté au double de ſa juſte valeur, ſi le feu, l'enthouſiaſme ſe met dans les enchères. En 1729. on vendit à Paris, un Décameron de Boçace de 1527. la ſomme de 371 livres. Qu'on juge de ce que rendront les livres de M. de Boze, ſi la même chaleur domine dans la vente. 2°. Que cette collection peut ſervir de baze & de fondement à une grande Bibliothèque. Car que faut-il acquerir de plus ? Des livres bien connus, des livres d'uſage, des objets qui ſe trouvent partout. On a ici la naiſſance de toutes les ſuites : il n'eſt queſtion que de les nourrir, de les remplir, de les parfaire. Quand

on commence une collection qu'on veut rendre très-belle & très-nombreuse ; si l'on n'a pas les raretés, on ne fera jamais un tout respectable. Quand on a ces raretés, on est sûr d'élever un édifice Littéraire aussi magnifique qu'on le souhaite.

ARTICLE C XVII.

***LA METAPHYSIQUE** qui contient l'Ontologie, la Théologie naturelle & la Pneumatologie ;* par l'Auteur de la Clef des Sciences & des Beaux-Arts. Vol. in-12. p. 360. *A Paris, chez Jean Desaint & Charles Saillant & Jean Thomas Hérissant M. DCC. LIII.*

UN Ecrivain qui, dans un second Ouvrage, ne s'annonce que sous le titre d'Auteur d'un premier, ne cherche pas à tromper le Public, surtout quand il ne

donne que des œuvres analogues à celles qu'il a publiées, & quand il a été également obligé par état, d'en étudier & d'en approfondir la matière. Alors on peut juger d'un Ouvrage par l'autre : ce préjugé ne peut guères être injuste qu'à l'égard des Auteurs trop jeunes ou trop vieux : la fécondité des premiers est prématurée, celle des seconds est épuisée. Toute la faveur du préjugé est pour notre Auteur, sa Métaphysique est à-peu-près de même date que sa Logique ; elles sont des fruits de la plus saine maturité : la bonté de l'une nous répond de l'excellence de l'autre.

Sa Préface roule spécialement sur l'importance de la Métaphysique. » Les Géomètres, *dit-il*, ne » sont certains que les trois an- » gles d'un triangle sont égaux à » deux droits, que parce que la Mé- » taphysique démontre que tout » ce qu'on connoît clairement est

» vrai. Les Physiciens ne sont assu-
» rés de l'existence de la matière
» & des corps, que parce que la
» Métaphysique leur apprend qu'il
» existe un Etre infiniment bon &
» très-parfait, qui ne sçauroit per-
» mettre que nos sensations soient
» excitées sans le ministère des
» corps. La certitude des vérités
» morales tire son origine de la
» Métaphysique, qui enseigne que
» l'homme est libre; qu'il tient
» son existence & toutes ses facul-
» tés de Dieu, & que sa principale
» perfection consiste à faire un bon
» usage de sa liberté. Les Théolo-
» giens même ne peuvent prouver
» aux Infidèles ni aux Incrédules
» la vérité de la Religion & toute
» la bonté de la Morale Chrétien-
» ne, sans le secours des démons-
» trations de l'existence de Dieu &
» de ses divins attributs, de l'im-
» matérialité & de l'immortalité de

» l'ame : démonstrations que leur
» fournit la Métaphysique &c.

L'Ouvrage est divisé en trois parties ; l'*Onthologie*, la *Théologie naturelle* & la *Pneumatologie. Le Pyrrhonisme est sappé dans la première; l'Athéïsme, le Déïsme & le Polythéïsme dans la seconde ; le Matérialisme dans la troisième.* L'Auteur promet tout ceci dans son Exorde, & tient fidèlement sa parole dans son Traité.

Première Partie. De *l'Onthologie*, c'est-à-dire des *Principes de l'Etre*, de ses *propriétés* & de ses *principales espèces*. L'Auteur (M. Cochet) débute par quelques axiomes, qui sont la base & le fondement de sa Métaphysique. Premier Axiome : *tout ce qu'on apperçoit évidemment, est vrai.* Second : *Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems &c.* Quand la lumiere de ces vérités ne peut éclairer un esprit,

ſon aveuglement, s'il eſt involontaire, eſt incurable; ou du moins c'eſt à la Médecine plutôt qu'à la Métaphyſique de le traiter : s'il eſt volontaire, c'eſt plus ſur la volonté que ſur l'entendement qu'il faut travailler. Nos paſſions nous égarent autant que nos erreurs : ſouvent l'eſprit eſt ſain & le cœur dépravé ; quelquefois auſſi la raiſon eſt fauſſe & l'inſtinct droit. Il faut s'aider des parties ſaines pour guérir les malades.

Pour mettre ſes axiomes & les vérités qui en découlent, à couvert de toute conteſtation raiſonnable, l'Auteur avance & démontre en forme ces deux propoſitions: I. *il y a une regle ſûre pour connoître la vérité :* II. *L'évidence eſt la premiere regle de toute vérité Philoſophique.* Réduiſons à quelque choſe de ſimple, de court & de convainquant, ces Articles fondamentaux de la Métaphyſique.

En toute diſpute, on doit de part & d'autre ſuppoſer l'évidence comme un point abſolument incontestable; puiſqu'on ne peut ni le prouver, ni le conteſter, ni le nier ſans le ſuppoſer. Pour prouver l'évidence, il faudroit pouvoir remonter à un principe, dont la clarté fût plus grande que celle qui caractériſe l'évidence : quand cela ſe pourroit, ce principe ſeroit l'évidence même, & par conſéquent la prouveroit moins qu'il ne la ſuppoſeroit. Ainſi deux & deux font quatre, eſt une vérité qui ne ſe prouve point, ſon évidence en rend la preuve impoſſible.

Pour conteſter, ou nier l'évidence avec quelque fondement, il faudroit lui oppoſer quelque principe autant ou plus clair encore, & plus lumineux qu'elle ne peut l'être : mais dès-lors ce principe ſeroit moins la deſtruction que la perfection de l'évidence ;

loin d'en ébranler l'existence, il ne feroit que l'affermir davantage. Au reste quiconque s'obstine contre l'évidence, on ne doit le renvoyer qu'à sa conscience. S'il n'en écoute pas le remords, il n'écoutera rien : un zèle sage doit plutôt faire des vœux que des efforts pour sa conversion. Le défaut de bonne foi rend toutes les erreurs incurables. La bonne foi doit être le premier *postulat* de toute controverse : c'est un préliminaire dont on doit toujours s'assurer avant que d'entrer en dispute.

Après les *principes de connoissance*, on trouve les *principes métaphysiques de composition de l'Etre :* ce sont dans le langage de l'Auteur, *l'essence & l'existence de l'Etre*, *son acte & sa puissance*, *son genre & sa différence*, *son unité*, *sa vérité*, *sa bonté*. L'Auteur passe ensuite aux différentes

eſpèces d'*Etre*, c'eſt-à-dire, aux *différentes ſubſtances, modes, cauſes, effets &c.*

Tous ces élémens de Métaphyſique ſont ici developpés avec une préciſion exacte, rangés dans un ordre méthodique, & éclaircis par des comparaiſons naturelles qui rendent ſenſibles les définitions les plus abſtraites. L'Auteur, en homme intelligent, court ou s'arrête ſur toutes ces parties de l'Ontologie, ſelon leur importance plus ou moins grande ; ſelon l'exigence de ſes idées particulières, & ſurtout ſelon les rapports de ſa matière à la Religion & à la morale, qu'il ne perd jamais de vuë : c'eſt-là le terme où doit aboutir toute ſaine Philoſophie : en Métaphyſique, tout pas qui en détourne, ou en éloigne, n'eſt qu'un faux écart, ou un égarement pitoyable.

En approuvant les ſentimens que l'Auteur embraſſe, nous ne

réprouvons point tous ceux qu'il rejette : l'estime sincère que nous lui portons , n'oblige personne à croire que les *idées générales sont*, comme il le prétend, *l'ouvrage de l'entendement , ou qu'elles sont formées par des abstractions de l'esprit.* Ces idées générales, Dieu les a, selon certains Philosophes , sans les devoir à des abstractions qui répugnent à la perfection de son intelligence. Ce ne sont point des extraits ou des résultats qui demeurent dans l'entendement divin , après qu'il les a séparés des différences *individuelles.* Mais on doit observer , en faveur de notre Auteur, que dans son Livre, il ne s'agit que de la manière dont ces idées sont , non dans Dieu , mais dans l'homme.

C'est avec la même réserve , que nous approuvons la distinction que l'Auteur admet entre les *attributs essentiels* d'une seule &

même ſubſtance ſimple : ce n'eſt, ſelon ſa doctrine, qu'*une diſtinction de raiſon ; &* leur compoſition n'eſt qu'une *compoſition mentale, qui n'exiſte que par la penſée : on les conçoit comme pluſieurs &c.* Il y a des Philoſophes qui ſoutiennent que, dans l'ame, la volonté & l'entendement ne ſont pas des attributs ſi identiques: l'eſprit, diſent-ils, ne les conçoit, comme diſtingués, que parce qu'il y a un fondement, non réel, mais virtuel ou formel de les diſtinguer. Indépendamment de nos conceptions, vouloir & connoître ne ſont pas formellement un même attribut, une même faculté : il y a preſque autant de raiſon de les diſtinguer, qu'il y en a de diſtinguer les différentes propriétés du triangle.

Nous ne faiſons ces Obſervations, que pour proteſter de notre impartialité, ſur ces Controverſes

jadis si fameuses : en Métaphysique, elles ne sont pas d'une si légère importance que le pensent bien des gens, notre Auteur l'a bien senti. C'est pourquoi sur *l'univocation de l'Etre*, il a pris un parti qui lui rend tous les avantages qu'il abandonne par son sentiment sur les *idées universelles & partielles* ; & il s'est fort étendu sur cette question, qui est beaucoup plus indifférente à ses Adversaires. Nous ne nous étendrons pas sur les conséquences de ces différentes opinions ; les profonds Métaphysiciens doivent les appercevoir : pour les découvrir à des Lecteurs peu familiarisés avec la plus fine Métaphysique, il faudroit une Analyse raisonnée de ces opinions : cela nous meneroit trop loin.

Seconde partie. La *Théologie naturelle.* L'Auteur la divise en trois Chapitres : dans le premier

il examine de quelle manière nous connoissons Dieu ; dans le second il démontre son existence ; dans le troisième il parle de ses principaux attributs.

Dieu, dit l'Auteur, est l'Etre infiniment parfait : nous en avons une idée claire & distincte, puisque nous ne sçaurions le confondre avec aucun Etre fini, ou imparfait. Nous ne connoissons même le fini en tant que fini, que par ses bornes ; & l'esprit ne saisit ces bornes que par un regard qui les franchit : or au-delà du fini en général, il n'y a que l'infini.

Il en est de même de l'Etre imparfait en tant qu'imparfait : on ne le connoît point qu'on ne sçache ce qui manque à sa perfection ; la connoissance de la perfection est donc préalable à la connoissance de l'imperfection. On ne connoît le négatif que par le positif. *Le plus*, ajoute l'Auteur,

nous fait connoître le moins, parce qu'il le renferme : mais le moins ne ſçauroit nous faire connoître le plus, parce qu'il ne le contient en aucune façon. C'eſt par l'infini que nous connoiſſons le fini &c.

L'idée de Dieu, continue l'Auteur, *eſt innée. Elle n'eſt ni adventice, ni factice. Donc elle ne peut être qu'innée.* Mais ſans être innée, ne pourroit-elle point être ſimplement imprimée, excitée, préſentée ? Au reſte un Métaphyſicien de bonne foi ne s'aviſera pas de chicanner ſur le vice de cette conſéquence, puiſque ce vice ne peut préjudicier qu'à la forme de l'argument, & non au fonds de la Thèſe. J'ai l'idée de Dieu, doit-il ſe dire à lui-même : c'eſt de Dieu que je la tiens, n'importe comment ; je ne puis l'avoir d'ailleurs, elle eſt au-deſſus de la ſphère des objets ſenſibles & de leurs rapports ; ils peuvent en être l'occa-

ſion, mais non l'origine ; ils la réveillent quelquefois, mais jamais ils ne l'engendrent. Cette idée eſt la principale ſource où l'Auteur puiſe les *argumens* dont il ſe ſert pour *prouver* invinciblement l'exiſtence de Dieu. Voici la ſuite abrégée de ſes raiſonnemens.

1°. Il n'y a que l'Etre infiniment parfait, qui ait pû nous imprimer ſon idée : or pour l'imprimer, il faut qu'il exiſte ; donc &c.

2°. L'*exiſtence actuelle* & *néceſſaire* eſt auſſi eſſentielle à l'Etre infiniment parfait dont j'ai l'idée, que la rondeur l'eſt au cercle : l'exiſtence eſt donc autant de l'eſſence de cet Etre que la rondeur l'eſt de celle du cercle.

3°. L'exiſtence de l'Etre infiniment parfait ne peut être une exiſtence purement poſſible : il faut qu'il exiſte pour pouvoir exiſter, il faut qu'il ait, & non pas qu'il reçoive l'exiſtence. S'il ne l'a-

voit

voit pas, dequi pourroit-il la recevoir ? L'exiſtence de notre ame & celle du mouvement fourniſſent à l'Auteur les autres argumens Métaphyſiques de l'exiſtence de Dieu.

1°. Notre ame, dit-il, n'eſt pas éternelle ; aucun inſtant de ſa durée n'eſt néceſſaire, aucun n'eſt indépendant ; nous le ſentons aſſez. Son exiſtence n'eſt point l'ouvrage de ſa puiſſance ; avant que d'exiſter, elle n'étoit qu'un pur néant, & le néant n'a aucune puiſſance, *nihili nulla proprietas.* De plus ſon Etre eſt un Etre penſant : il a donc pour auteur un Etre penſant ; car l'Etre non-penſant ne peut être la ſource de l'Etre penſant.

2°. Le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matière : c'eſt donc une force étrangère qui le lui imprime : force qui fait toute la puiſſance de la Nature.

De ces propoſitions nettement

développées,& ſolidement démontrées, l'Auteur conclut qu'il y a un Etre Créateur, Tout-puiſſant, Intelligent &c. Or un tel Etre n'eſt pas la matière ; car l'Etre penſant eſt néceſſairement ſimple & indiviſible ; l'Auteur en donne des démonſtrations rigoureuſes qu'aucun Philoſophe ne devroit ignorer, & ne ſçauroit trop étudier dans le Livre même.

Après les démonſtrations les plus lumineuſes & les plus convaincantes ſur tous ces Articles, l'Auteur fait une réflexion qui ne doit pas nous échapper : c'eſt que » la difficulté de reconnoître l'e-» xiſtence de Dieu, vient princi-» palement de ce qu'il eſt la ſour-» ce de la vérité de tous les prin-» cipes, dont on peut ſe ſervir » pour prouver ſon exiſtence. L'E-» tre parfait étant le ſeul, qui ne » peut point ne pas exiſter, on ne » ſçauroit avancer aucune propoſi-

» tion entièrement néceſſaire,
» pour prouver ſon exiſtence, qui
» ne contienne cette exiſtence en
» d'autres termes : de-là vient que
» ceux qui n'y ſont pas aſſez d'at-
» tention, ſont portés à penſer
» que les preuves les plus invinci-
» bles de l'exiſtence de Dieu, ne
» ſont que des ſophiſmes. »

» Tout dans l'Univers, *conti-
» nue notre Auteur*, conſpire à
» nous démontrer la toute-puiſ-
» ſance & la ſageſſe infinie de ſon
Créateur. La grandeur & la bon-
» té de cette immenſe & étonnan-
» te machine; la variété, l'ordre
» & l'harmonie qui brillent dans
» toutes ſes parties, ne permet-
» tent pas à un homme de bon ſens
» de douter qu'elle ne ſoit l'ouvrage
» d'une intelligence ſuprême, &
» qu'une Providence infinie ne l'en-
» tretienne & ne la conſerve. La
» terre, les campagnes, les mers,
» les vents, les nuées, la Lune,

» le Soleil, sa vertu, ses effets ;
» sa lumière ; le Ciel & tous les as-
» tres brillans dont il est orné ; le
» lever, le coucher & le cours ré-
» gulier & constant de tant de
» corps lumineux ; la succession &
» l'inégalité réglée des jours & des
» nuits, la vicissitude des saisons,
» rendent le témoignage le plus
» éclatant à l'existence du Créa-
» teur & du Modérateur du mon-
» de. La multitude innombrable des
» différentes sortes d'animaux &c. »
Nous avons regret de ne pouvoir transcrire en entier, tout ce morceau, également éloquent & concluant. L'Auteur n'a pas oublié les objections que nous font les Athées : à la suite de ses principes, quelles paroissent vaines & frivoles ! Cependant il ne dédaigne pas d'y répondre en forme, & il laisse son Lecteur indigné de ce qu'il y a des esprits assez faux ou assez foibles, pour s'entêter ou s'ébranler de ce

que nous oppoſe l'Athéiſme. Aujourd'hui nos Athées ne font que relever les remparts, où le Matérialiſme le plus groſſier ſe fortifia dès ſa naiſſance : pour les abbatre, l'Auteur n'a fait que reprendre les armes, que la raiſon mit autrefois entre les mains de la ſaine Philoſophie : il les manie avec une force & une dextérité qui renouvelle, avec avantage, leurs anciennes victoires.

Avant que de nous parler des *principaux attributs de Dieu*, l'Auteur attaque ce monſtre de Divinité qu'imagina l'impie Spinoſa, c'eſt-à-dire, cette ſubſtance unique, qui étant toute étenduë & toute penſée, eſt l'*aggrégat* de tous les Etres, & l'aſſemblage de toutes leurs vertus & de tous leurs vices : chimère dont toutes les parties enchaînées ſans compatibilité, oppoſées ſans ſubordination, alliées ſans concert, conſacrent a-

vec les plus honteuſes contradictions, tous les déſordres de l'aveugle Fataliſme, & toute l'extravagance de l'abſurde Manichéiſme. Ce Monſtre diſparoît, le vrai Dieu ſe montre avec ſes principaux attributs, ſon *unité*, *ſa ſimplicité*; *ſon immutabilité*, *ſa ſcience infinie*, *ſon immenſité.*

Nous ne pouvons qu'applaudir à la *manière neuve & lumineuſe* que l'Auteur employe pour *concilier enſemble l'immutabilité & la liberté de Dieu :* elle revient aſſez au *ſemel juſſit, ſemper paret* de Sénèque. De toute éternité, Dieu a pris librement toutes ſes déterminations ; dans le tems, il ne fait que les exécuter : il ne peut les changer, parce qu'en les prenant, il a tout prévu : il ne peut les annuller, parce qu'elles ne ſçauroient devenir vaines. Ainſi ſes déterminations ſont libres ; mais l'exécution en eſt néceſſaire. Entre la li-

berté de Dieu qui prend une détermination, son immutabilité, qui en empêche la révocation, & sa souveraineté qui en exige l'exécution; nulle contradiction, nul mystère même, pour un Philosophe qui a bien pénétré l'idée de l'Etre infiniment parfait. Ceci ne peut qu'appuyer & développer le sentiment de l'Auteur; il ne seroit pas difficile d'en trouver le fondement dans le langage des Ecrivains sacrés.

L'accord de la liberté de l'homme & de la science infinie de Dieu, n'est pas ici moins parfait; on y détruit sans effort *les faux raisonnemens & les sophismes* des Impies sur la prescience & la providence divine; & le mérite de l'homme se trouve aussi heureusement sauvé que sa liberté, sans prejudicier aux desseins & au domaine du Créateur.

Pour peu qu'on lise ce Livre,

on ne ſera pas tenté de confondre l'eſprit & la matière. Après avoir ſouvent agité cette importante queſtion, l'Auteur la reprend encore, en traitant de l'immenſité divine : il démontre invinciblement que ce n'eſt point une immenſité en étenduë matérielle, mobile, diviſible & impénétrable. Mais démontre-t-il auſſi victorieuſement qu'il s'en flatte, que cette immenſité répugne abſolument à toute idée d'étenduë néceſſaire, immatérielle, eſſentiellement éternelle, infinie, immobile, pénétrable, ſimple & indiviſible ? Nous oſons en douter, après avoir bien médité ſes Argumens, & nous penſons qu'il auroit peut-être mieux fait de prévenir l'abus qu'une dangereuſe Philoſophie pourroit faire d'un ſentiment ſoutenu par de très-graves Théologiens : il ſeroit aiſé de faire voir que l'immenſité de la ſubſtance divine, telle

qu'ils l'enſeignent, ne doit ni ne peut entrer pour rien dans les reſſorts, dans les cauſes, ou dans les loix qu'on reconnoît, ou qu'on imagine, pour expliquer les phénomènes de la Nature.

Troiſième Partie, *de la Pneumatologie*. L'Auteur y examine la nature de l'Ame, ſes facultés, ſes modifications, ſon origine, & démontre ſon immortalité. Les principaux Articles de cette partie ſont 1°. *l'immatérialité de l'ame* : nos plus communes notions de la matière & de la penſée ont fourni à l'Auteur quatre excellentes démonſtrations de cette vérité. Quelques-unes de ces preuves ſuppoſent la vérité d'une propoſition que bien des gens conteſtent, l'Auteur ne tarde pas à la démontrer : c'eſt que la *penſée actuelle* conſtitue l'eſſence de l'ame. Il prétend que cette vérité tient de fort près à l'immatérialité & à l'immortalité

de l'ame. Que *la ſimple puiſſance de penſer faſſe l'eſſence de l'ame*, ce n'eſt, dit-il, que ce qu'*enſeignent tous les Matérialiſtes.* .... Si l'ame peut être, même un moment, ſans penſer, ce ſera une *mort momentanée*, qui pourra donc *quelque jour* aboutir à une *mort éternelle.* 2°. Une réfutation ſolide du Matérialiſme de Locke, & de l'harmonie préétablie de Leibnitz, & de ſes *Monades.* 3°. Le rétabliſſement des idées *innées* ſur les ruines du ſyſtême de Mallebranche : c'eſt ici peut-être l'endroit le plus foible de l'ouvrage : auſſi n'eſt-ce que ſyſtême contre ſyſtême. 4°. Trois bonnes démonſtrations de l'immortalité de l'ame, tirées de ſa nature, & de celle de Dieu ſon Créateur.

L'Extrait que nous donnons de cette Métaphyſique en repréſente trop imparfaitement le mérite pour être autre choſe qu'une in-

vitation à la lire & à la méditer. *Il est*, dit l'Auteur dans sa Préface, *plus nécessaire que jamais, de lier la Religion à la Philosophie qui éclaire l'esprit par la démonstration, & le met à l'abri des impressions que peuvent faire les raisonnemens captieux des Incrédules.* Cette Métaphysique devroit suffire pour remédier à ce malheureux besoin : en *écartant de son Sujet les épines*, l'Auteur fidèle à sa promesse, *n'y a point substitué des fleurs*. . . Partout il *préfère le solide au brillant*, & si, comme il le croit, *le moyen le plus sûr de plaire à l'esprit, c'est d'avoir raison* ; dans toutes ses parties essentielles, sa Métaphysique doit enlever tous les suffrages.

ARTICLE CXVIII.

LE PROCE'S SANS FIN, ou l'Histoire de John Bull. &c.

par le Docteur Swift. A Londres, chez J. Nours, 1753. in-12. 248. pages.

C'Eſt ici un de ces Ouvrages qualifiés chez les Grecs & chez les Romains du titre de *Satyricon*. Sous des noms ſuppoſés, & ſous des traits empruntés, on y expoſe des faits véritables, à la broderie près, que l'eſprit de parti y met d'ordinaire. Dans leur naiſſance, ils piquent la curioſité ; mais ſouvent, hors de leur Pays, ils ne font pas fortune, ou leur ſuccès n'eſt pas durable dans leur Patrie même. Les faits s'obſcurciſſent avec le tems ; les traits s'affoibliſſent ; les intérêts ne ſont plus les mêmes ; les circonſtances deviennent des Enigmes, & la plûpart des maſques ne ſont plus connus. *C'eſt*, dit le Traducteur, *le ſort de tout ce qui fait alluſion à des anecdotes Nationales, ou à des a-*

ventures particulières à quelques Sociétés. Les ridicules perdent dans le lointain.

Auſſi de tant d'Ecrits compoſés dans ce goût d'allégorie ſatyrique, il en eſt peu qui aient vécu. On ne connoît guères que le *Satyricon* de Pétrone, l'*Argenis* & l'*Euphormion* de Barclai, *l'Apocolocynthoſis* * de Séneque le Philoſophe, les Œuvres de Rabelais, peut-être encore la fameuſe *Satyre Ménippée*, ou *Catholicon d'Eſpagne*, qui aient bravé l'injure des tems; & quand bien même pluſieurs de ces Satyres ſeroient enſevelies dans un éternel oubli, ce ſeroit pour la Littérature, une perte médiocre, & un vrai profit pour les mœurs.

Quant au *Procès ſans fin* que nous annonçons, les faits ſont trop récents encore, & d'un trop grand

* C'eſt-à-dire, la *Métamorphoſe* (*de l'Empereur Claude*) *en citrouille.*

éclat pour être inintelligibles à quiconque n'est pas étranger dans sa Patrie. Le Traducteur même a eu soin de donner une clef dans de courtes Notes : elle paroîtra peut-être inutile en cent endroits qui s'expliquent d'eux-mêmes ; elle est plus nécessaire pour des François, dans certains Episodes. En France, tout le monde n'est pas au fait, comme en Angleterre, des *Wighs* & des *Torys*, de l'Eglise Anglicane & de l'Eglise Presbytérienne, des différends & des intérêts respectifs des deux Nations, Angloise & Ecossoise.

Les noms propres aident souvent à entendre les choses. Par exemple, *John Bull, Marchand Drapier. Bull* en Anglois est un Taureau, un Bœuf. On ne peut méconnoître ici la Nation Angloise, quand on sçait le goût qu'elle a pour la chair de bœuf ; quand on connoît son caractère solide, taci-

turne, méditatif, jaloux de penſer plutôt que de parler; quand on n'ignore pas la bonté de ſes Manufactures de Draps qui font la plus riche branche de ſon Commerce. *Nicolas Frog*, *Marchand Linger. Frog* voulant dire une *grenouille*, on ſent d'abord qu'il eſt queſtion des marais & des toiles d'Hollande. *Hocus-Pocus*, ou ſimplement *Hocus* dit un Bâteleur, un Eſcamoteur, un Joueur de gobelets; & c'eſt par-là qu'on prétend déſigner le fameux Duc de Marlborough: ſes Adverſaires l'accuſoient de menées ſourdes, de mauvaiſes manœuvres, & de vouloir continuer la guerre pour le profit, autant que pour l'honneur. La dénomination de *Lewis Baboon* pourroit ſembler trop peu reſpectueuſe: *Baboon* veut dire un vieux ſinge ruſé, & un fin mâtois. Mais la juſtice que rend l'Auteur à l'habileté de Louis XIV.

la haute idée qu'il donne de ce grand Monarque, fait qu'on lui passera ce nom, qu'il n'a choisi peut-être que par allusion au nom de Bourbon.

L'Ouvrage enfin est trop ingénieux, & son Auteur trop estimé, pour qu'on puisse craindre à son égard le sort de tant d'autres. Si l'on est un peu initié dans l'Histoire Littéraire d'Angleterre, on doit connoître le Docteur Swift, Irlandois de Nation, Auteur du célèbre *Drapper* (Marchand Drapier (des *Voyages de Gulliver*, de tant d'autres Ecrits en Vers & en Prose, presque tous fort courts, badins, enjoués, gracieux, politiques & même Théologiques; mais tous ingénieux, & d'une tournure qui n'est propre que de cet Ecrivain. L'accueil favorable qu'a déja fait la France à d'autres Ecrits sortis de la même plume, est surtout ce qui a déterminé le Traducteur à don-

ner, ce morceau d'Hiſtoire, où l'on reconnoîtra ſans peine cette hardieſſe *Philoſophique* (& Angloiſe) *cette ſaine Critique*, *cette plaiſanterie délicate & fine qui caractériſent toutes les productions du Docteur Swift.*

Nous ne pouvons mieux donner le plan de cette Hiſtoire, ou ſi l'on veut de cette *Satyre*, qu'en copiant le Traducteur même dans ſon Avertiſſement. » La guerre eſt » repréſentée ſous l'idée d'un grand » Procès. Les batailles ſont des » plaidoyers, les victoires des Sen» tences. Les Rois ſont métamor» phoſés en Marchands, les Géné» raux d'Armées en Procureurs, les » Officiers en Clercs, les Soldats » en Sergens, en Huiſſiers, en Re» cors. La matière du Procès eſt » un Héritage opulent. Un grand » Seigneur (Charles II. Roi d'Eſ» pagne) ſe voyoit ſans poſtérité. » Il avoit deux couſins, l'un ap-

» pellé Philippe Baboon (Philippe
» Duc d'Anjou) petit-fils d'un ri-
» che Négociant : l'autre nommé
» le Chevalier Souh, (Charles
» Archiduc d'Autriche) enfant de
» bonne maiſon, mais tombée en
» ruine. Le bon vieillard fait un
» teſtament, où le premier eſt inſ-
» titué ſon Légataire Univerſel,
» &c. ». Il faut voir tout le reſte
dans l'Ouvrage même.

Le Docteur Swift lui-même annonce plaiſamment à ſon ordinaire le deſſein de ſon Livre, *publié*, dit-il, *ſur un Manuſcrit trouvé dans le Cabinet du fameux Sire Humfroi Poleſworth, en l'année 1712.* » Il ne me reſte plus
» qu'à inſtruire la Poſtérité du tems
» où cet excellent Ouvrage a été
» compoſé. Je dois cette politeſſe aux
» Sçavants des Siècles futurs : fixer
» & déterminer cette Epoque, c'eſt
» leur épargner l'embarras de
» quelque Diſſertation, peut-être

» aussi longue qu'ennuyeuse. Je » leur déclare donc que la présen- » te Histoire a été écrite, lorsque » Louis XIV. & Philippe son pe- » tit-fils, regnoient l'un en Fran- » ce, & l'autre en Espagne; & » lorsque l'Angleterre & la Hol- » lande, confédérées avec l'Empe- » reur & les autres Alliés, soute- » noient contre ces deux Princes, » une guerre qui dura dix ans, » sous la conduite du Général Duc » de Marborough, & fut termi- » née par le Traité d'Utrecht, sous » le Ministère du Comte d'Ox- » ford, l'an 1713. »

Il s'agit donc de la fameuse guerre d'Espagne, ou plutôt de la Conclusion de cette guerre qui fut considérablement hâtée par la séparation des Anglois d'avec les autres ennemis de la Maison de Bourbon. On sçait assez ce qui en fut l'occasion; c'est-à-dire, la grande révolution qui se fit dans

le ministère d'Angleterre en 1712. la disgrace du célèbre Duc de Marlborough, la cassation de l'ancien Parlement si zélé pour la guerre, l'Erection d'un nouveau Parlement dévoué aux *Torys*, ennemis des *Wighs*, & par-là même incliné vers la paix.

Le Docteur Swift étoit Client & Partisan déclaré de Lord Harley Comte d'Oxford, ce grand Ministre qui succéda à la faveur avec le Duc d'Ormond, & Mylord Bolinbrocke. Il fait son Héros du premier, à qui il donne les plus beaux éloges, sous le nom de *Sire Roger*, & regarde comme un coup de partie, le Traité de paix entre l'Angleterre & la France, qui fut l'ouvrage de ce Ministre. Aux conférences de Nimègue, la Hollande avoit donné l'exemple d'une paix particulière, où elle trouvoit son utilité, sauf à ses Alliés de faire leurs conditions, com-

me ils pourroient. L'Angleterre la prévint à Utrecht, & eut raison au jugement de toute personne impartiale. Elle s'étoit ruinée dans une guerre, brillante à la vérité; mais dont on lui laissa porter presque tout le faix, & à laquelle elle ne prenoit plus le même intérêt, depuis la mort de l'Empereur Joseph: une paix qui ne lui laissoit rien à desirer de tout ce qui favorise son Commerce & ses Colonies, la rétablit avec avantage. C'est ce que l'Auteur entreprend de faire sentir.

Il excelle surtout dans les caractères & les portraits, dont il a rempli son Ouvrage. On y reconnoît avec plaisir ceux des Anglois, des Hollandois, de Louis XIV, de l'Archiduc, du Duc de Marlborough, du Comte d'Oxford, de la Nation Ecossoise, des deux Parlemens si opposés l'un à l'autre, des trois filles de la pre-

mière femme de *John Bull* (c'est-à-dire, du premier Parlement qui vouloit la guerre). *Polemia, Discordia* & *Usuria*, des deux Eglises, Anglicane & Presbytérienne &c. Nous donnons pour échantillon, le portrait qu'on nous fait de *Petit-Jean*, c'est-à-dire, des Presbytériens, ou purs Calvinistes.

» J'ai déjà observé que Goton (l'Ecosse) étoit une petite capricieuse, qui aimoit tout ce qui avoit l'air de singularité. Petit-Jean étoit assurément son homme : jamais il ne pensa, ne parla, n'agit comme le commun des hommes. C'étoit un être si originalement singulier, que les Petits-Maîtres de nos jours, ne l'ont copié que fort imparfaitement. Il plaisantoit à tout propos, sur tout ce qui portoit l'empreinte de l'affectation : c'étoit cependant l'homme du mon-

» de le plus affecté. Toujours il se
» fit une étude d'aller contre les
» usages les plus communs. S'il
» rendoit une visite à sa Maîtres-
» se, c'étoit en manteau de deuil,
» en rabat, en manchettes cour-
» tes, enfin avec une barbe épaiss-
» se, & longue d'un pied. C'est
» lui qui fut l'inventeur de la nou-
» velle mode d'entrer dans un ap-
» partement à reculons : il préten-
» doit que c'étoit la façon la plus
» naturelle de se présenter, &
» qu'elle marquoit plus d'humi-
» lité. Il s'asseyoit, lorsque les au-
» tres se levoient : il se tenoit de-
» bout, lorsque les autres s'as-
» seyoient. S'il paroissoit à la
» Cour, c'étoit pour insulter la
» Majesté. Il se plaçoit, sans façon,
» à côté du Prince, il le traitoit
» de pair à pair, il lui parloit le
» dos tourné. Humilions la gran-
» deur, disoit-il, c'est une inven-
» tion moderne. Si on lui conseil-

» loit de faire diette pour ſa ſan-
» té, c'étoit lui faire naître l'en-
» vie de manger un aloyau tout
» entier : ſi on lui permettoit une
» nourriture un peu plus forte, on
» pouvoit être ſûr que ce jour-là
» il ne prendroit que du bouillon.
» Il pleuroit, il ſe lamentoit, il
» jettoit les hauts cris à une nôce :
» il folâtroit, il rioit, il faiſoit
» mille folies à un enterrement. Il
» n'étoit pas moins original dans
» ſes opinions : c'étoit une choſe
» comique que de l'entendre par-
» ler politique &c. »

Les narrations ſont toujours fines, allégoriques, & ironiques : voici, par exemple, comme on ſe mocque des Hollandois après l'affaire de Denain. » John monte
» aux creneaux d'Ecclesdown,
» (c'eſt le nom Flamand de Dun-
» kerque rendu en Anglois.) Et
» regardant de haut en bas, il
» appelle *Nicolas*, & lui adreſſe

» ce

» ce peu de mots.... Voyez-vous
» où je suis, Nicolas ? Apprenez-
» moi de grace comment vont les
» affaires ? Sans doute que vous
» menez les choses grand train, &
» que tout est en très-bon état.
» Or dites-moi, je vous prie,
» quand partez-vous pour *Clay-*
» *Pool* (Paris ?) Je vous souhaite
» un bon voyage, Nicolas : si j'o-
» sois, je vous prierois de m'y
» acheter quelques bonnets de
» nouvelle mode pour mes filles.
» Mais que veut dire ce bras en
» écharpe ? Le vieux Lewis vous
» a-t il donné sur les doigts ? Ah !
» je le vois, Nicolas : vous avez
» mon bâton ; mais vous n'avez
» pas mon bras. Je suis si occupé
» à empaqueter mes effets, que
» je n'ai pas le tems de vous en-
» tretenir plus longtems. Vous
» seriez sans doute au comble de
» la joye de voir le nombre & la
» beauté des marchandises que je

» prépare pour le marché pro-
» chain. Si vous avez besoin de
» mon secours & de mes bons of-
» fices, malgré tout ce qui vient
» d'arriver, soyez sûr que j'en use-
» rai bien avec vous. Adieu, Ni-
» colas ».

Tout le monde n'approuvera pas peut-être le style de cette Satyre : c'est un style bourgeois, plaisant, burlesque. D'autres jugeront au contraire qu'il étoit nécessaire pour donner du ridicule à ceux que l'Auteur avoit dans l'esprit ; qu'un objet aussi sérieux, traité sérieusement, n'eût rien eu qui piquât ; & que, comme les menus détails, dans lesquels on entre, sont des allusions continuelles, ils sont suffisamment annoblis par-là.

Quant au style de la Traduction, il est ingénieux, naïf & coulant. On sent que le Traducteur possède à fonds les deux Langues, & connoît l'art des *équiva-*

lens qui, ſans altérer le ſens d'un Ecrit, ni rien ôter aux graces d'un Auteur, ſçait conſerver à chaque Langue, ſes propriétés & ſes tours. Sur ſa Traduction ſeule, nous le croirions capable de quelque choſe de mieux qu'une Traduction.

ARTICLE CXIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

Nouvelle Mappemonde, chez Julien à l'Hôtel de Soubize &c. Cette Mappemonde eſt ſingulière, & l'Ouvrage d'un homme qui doit avoir de la ſagacité dans l'eſprit. Le Mémoire joint à la Carte, juſtifie cette idée; il faut

le lire pour concevoir toute l'étenduë des penſées de l'Auteur. Son objet principal a été de conſidérer notre Globe, comme partagé en deux Hémiſphères, dont l'un ne comprend, en très-grande partie, que des Mers; & l'autre ne préſente auſſi, en très-grande partie, que des Terres. C'eſt ce qu'on remarque à l'œil ſur la Carte. Le premier de ces Hémiſphères eſt appellé *Terreſtre*, à cauſe de la multitude & de la grandeur des Continens qui y ſont compris. Le ſecond porte le nom de *Maritime*, à cauſe de l'étenduë des Mers qu'on y voit. Mais ceci n'eſt encore que de la Méchanique. L'Auteur expoſe, dans ſon Mémoire, une théorie générale qui embraſſe la plûpart des grands Phénomènes de notre Globe. Le principe de ſon ſyſtême eſt que cette maſſe, qui nous paroît ſi ſolide, a pourtant en elle-même une élaſticité fondamentale qui la rend ſouple & fléxi-

ble ; qui fait qu'en certains endroits, tantôt elle s'affaiſſe, tantôt elle s'élève. Elaſticité avec laquelle on expliqueroit, ſelon l'Auteur, une multitude de faits qui attirent l'attention des Phyſiciens; par exemple, le tranſport des coquillages & des autres dépouilles de mer; les révolutions des terreins, ſoit celles qu'on nomme *atterriſſemens*, ſoit celles qu'on connoît ſous le nom d'*inondations*; les dépôts des eaux de mer ſur les plus hautes Montagnes; le jeu périodique des marées &c. Rien de plus fécond en un mot, ſous la plume de ce Géographe ingénieux, que la doctrine de l'*Elaſticité* terreſtre : nous pourrions ajouter que cette doctrine eſt ſimple, facile, & ne contredit, ce ſemble, aucun des principes Phyſiques que nous connoiſſons. Il ſeroit également poſſible de la concilier avec l'Hiſtoire de la création du Mon-

de & du Déluge, telle que nous la décrit Moïſe : nous ſouhaiterions que l'Auteur eût donné le plan de cette conciliation ; qu'il ſe fût plus appliqué à faire entrevoir les deſſeins de la Providence ; qu'il eût évité de mettre ſans ceſſe la Nature en jeu ; comme ſi la Nature, hors de la main de ſon divin Auteur, étoit quelque choſe ; comme ſi elle méritoit d'être regardée comme un Etre, une puiſſance, une force intelligente, indépendamment de l'Arbitre ſuprême qui ſeul voit, arrange & gouverne tout. Enfin nous n'approuvons point l'emblême gravé ſur la Mappemonde : *on y voit le génie des Sciences lever les mains vers un Soleil couvert de nuages, & témoigner par ſon attitude & par l'exclamation* Fiat lux, *le grand deſir qu'il a de voir ces nuages ſe diſſiper.* Ce *Fiat lux* fut dit au commencement par le Créateur, & dans

sa bouche immortelle, qui n'est autre que l'acte de sa volonté, ce mot eut toute son efficacité. *Si* nous usons de ce mot pour demander des lumières, ne l'adressons qu'à Dieu, non au *Soleil* qui n'est qu'une créature insensible, & infiniment moins noble que le plus borné d'entre les hommes.

Au mois de Juin dernier, on inséra dans le Mercure de France, une seconde Dissertation sur les Obélisques d'Egypte; & cet Ouvrage a depuis été publié hors du Mercure : ce qui nous autorise à le faire connoître aussi; à remarquer le goût d'érudition & de bonne critique qui le distingue.

C'est la troisième Dissertation du même genre * que donne M.

* La premiere rouloit sur un Passage d'Hérodote touchant le Nil & l'Egypte. La seconde avoit pour objet les Obé-

d'Origny, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, ci-devant Capitaine des Grenadiers au Régiment de Champagne. Il examine ici quatre choses.

I. *Le dégré d'autorité des Historiens qui parlent des Obélisques.* Ces Historiens sont Hérodote, Diodore de Sicile & Pline. M. d'Origny préfère les deux premiers, comme ayant voyagé en Egypte, & comme s'étant proposé de rendre un compte exact des Monuments de ce Pays : avantages qui ne se rencontrent pas dans l'histoire de Pline, cet Auteur n'ayant parlé que par occasion des Obélisques, de leur origine & de leurs diverses mesures.

II. *Si Pline paroît instruit du Sujet qu'il traite.* L'Auteur croit

---

lisques. On peut voir l'Extrait de ces deux Morceaux dans nos Mémoires d'Octobre I. & II. Vol. 1752.

que non, & il en donne des raisons où il entre beaucoup de sagacité. 1°. Pline, selon lui, n'est exact ni dans le dénombrement des Obélisques, ni dans l'ordre chronologique de leur érection. 2°. Il ne s'accorde point ou presque point avec les autres Ecrivains sur les noms des Rois qui ont érigé ces Obélisques : par exemple, il appelle *Nuncoreus* le fils du grand Sésostris, nom inconnu à tous les anciens Auteurs. 3°. Il partage entre Mitrès & Nuncoreus les circonstances dont Hérodote & Diodore de Sicile disent que fut accompagnée l'érection de l'Obélisque du fils de Sésostris I. &c.

III. *Si Pline a eu véritablement intention d'attribuer à Sésostris l'Obélisque du champ de Mars*, (c'est le Monument découvert à Rome en 1749.) M. d'Origny excelle dans l'examen de cette troisième Question, & il s'en faut très-

peu qu'il ne prouve que le nom de *Sésostris* qui se lit dans Pline a été substitué par des Copistes. Il faudroit voir ces détails dans son Ouvrage ; ainsi que la discussion du quatrième Article, dont voici l'énoncé.

IV. *L'Obélisque du Champ de Mars n'est point celui de Sésostris.* L'Auteur avoit déjà entamé cette question, dans l'Ecrit publié au mois de Juin de l'année dernière. Ici il renouvelle ses preuves qui sont bien plus fortes, après les soupçons qu'il a jettés sur le passage de Pline, ou plutôt sur le nom de Sésostris qu'on y trouve. Voici le résultat bien simple des raisonnements qui mettent le comble à cette Dissertation. Le Grand Sésostris éleva, selon Diodore de Sicile, deux Obélisques de cent vingt coudées ; il les éleva dans la Ville de Thèbes, Capitale de la haute Egypte : ceux qu'Auguste transporta

d'Egypte à Rome, & qu'il plaça dans le Champ de Mars, n'avoient pas à beaucoup près, la hauteur de cent vingt coudées, & c'étoit d'Héliopolis, non de Thèbes, qu'Auguste les enleva ; il faut donc croire que ni l'un ni l'autre n'étoient l'ouvrage de Sésostris. On dit que ce Roi a pû élever d'autres Obélisques que les deux de Thèbes ; mais où est la preuve, & comment supposer que des masses énormes qui demandoient le travail de vingt mille hommes ayent pû se multiplier sous le même Prince, surtout en des Villes aussi éloignées que Thèbes & Héliopolis? On croit que les mesures de Diodore sont fautives, & qu'il faut lire quarante-une coudées, au lieu de cent-vingt. Mais sur quel fondement hazarde-t-on cette correction, vû l'uniformité des Exemplaires tant imprimés que Manuscrits?

Tel eſt le fond de tout cet Ouvrage très-réfléchi & très-bien raiſonné. Nous ſçavons que les preuves n'en ſont pas démonſtratives : mais en pareille matière, qui demanda jamais des démonſtrations ? Les conjectures, les probabilités, les ſoupçons de la Critique ; c'eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter.

Nous donnons ici la Notice du Térence publié en deux Volumes, *chez Leloup & Mérigot Quai des Auguſtins* : c'eſt une des bonnes Editions qui ſe ſoient faites dans ce Siècle. Outre l'élégance de l'Impreſſion & la beauté du papier, on y voit des Planches à la tête de chaque Comédie ; & l'on a choiſi, pour chacune, l'action principale de la Pièce : par exemple, on a pris, pour l'Andrienne, le moment où Pamphile, en préſence de ſon pere Simon, empêche *Glycerium* de ſe jetter ſur le

bucher de Chrysis sa sœur.

> Funus interim
> Procedit : sequimur : ad sepulcrum venimus ;
> In ignem posita est : fletur &c.

Le Livre est aussi décoré de 30 Vignettes, cinq pour les cinq Actes de chaque Pièce, qui sont, comme on sçait, au nombre de six ; & l'on remarque aussi des culs-de-lampes répandus dans les deux Volumes : le tout relatif aux objets de la Comédie, agréablement dessiné, proprement gravé ; en sorte que Térence n'a peut être jamais paru plus orné qu'il l'est dans cette Edition.

Elle a d'ailleurs le mérite de ne point confondre les rôles des divers personnages : nous voulons dire que les Vers de chaque rôle se reprennent toujours à la ligne, quand un Acteur a cessé de parler & qu'un autre lui succède.

Novembre 1753.

On a rejetté vers la fin de l'Exemplaire les Variantes pour satisfaire de desir des Savants, toujours curieux de faire un choix & de ne s'en rapporter qu'à leur discernement.

On a donné une Liste très-ample des diverses Editions de Térence ; elles sont en si grand nombre qu'on voit bien que cet Auteur a toujours eu le don de plaire, pour la *mignardise & les graces du langage Latin*, ainsi que s'exprimoit Montagne.

L'Editeur, M. Philippe, déjà bien connu par d'autres entreprises du même genre, rend compte de son travail dans un Avertissement bien écrit : c'est en même tems un abrégé de la vie de Térence : on y fixe la mort de ce Poëte à l'an de Rome 595, quatre ans plutôt que ne dit Fabricius ; mais nous croyons que celui-ci se trompe ; & il ne paroît pas même qu'en plaçant cette

mort à l'an 599. ce soit son sentiment qu'il énonce, mais plûtôt celui de Marianus Scotus, Auteur trop moderne & trop peu célèbre, pour qu'on s'en rapporte uniquement à son témoignage.

M. Philippe est arrêté, comme plusieurs Savans Critiques, au trait qu'on cite de Ciceron & de Quintilien, persuadés l'un & l'autre que Térence fut aidé dans la composition de ses Piéces par Scipion (le second Africain) & par Lælius. Les faits ne quadrent que difficilement avec les époques. Térence avoue qu'il a pour amis & pour conseil des héros fameux dans la guerre, & dans la politique : or Scipion & Lælius étoient encore trop jeunes pour mériter ces éloges. Il y a donc toute apparence que le Poëte avoit d'autres protecteurs ; & l'on croit que c'étoient Furius Publius, Caius Sulpicius Gallus, Quintus Fabius La-

beo, Marcus Popilius &c. tous plus anciens que Scipion & Lælius. Ces deux illustres Romains font cependant un si bon effet dans l'histoire d'un homme de Lettres, qu'on aime à les citer, à les croire Auteurs en partie des six belles Pièces de Térence ; *& me feroit-on déplaisir*, dit encore Montagne, *de me déloger de cette créance.*

Introduction à l'Histoire Moderne, Générale & Politique de l'Univers &c. commencée par le Baron de Pufendorf, augmentée par M. Bruzen de la Martiniere. Nouvelle Edition revue, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs, sur des Mémoires particuliers de plusieurs Savants, & continuée jusqu'en mil sept cent cinquante, par M. de Grace &c. six Vol. in-4°. Chez Merigot, Grangé, Hochereau l'aîné, Robustel, Leloup. M. DCC.

LIII. On ſouſcrit pour cet Ouvrage, & l'on reçoit même dès-à-préſent le premier Volume qui eſt parfaitement bien exécuté. Le prix de la ſouſcription pour le papier ordinaire eſt de 72 l. pour le grand papier 108 l. pour le grand papier de Hollande 180 l. Les Non-ſouſcripteurs payeront 96. 144. 240 l. pour ces papiers reſpectifs.

Eléments de Métaphyſique tirés de l'expérience : ou Lettres à un Matérialiſte ſur la Nature de l'Ame, in-12. Ce ſont XVIII. Lettres d'une Métaphyſique très-ſublime & très propre à la défenſe de la Religion. *Chez Deſaint & Saillant rue S. Jean de Beauvais.*

Chez les mêmes Libraires on trouve trois volumes in-12. imprimés à Londres & intitulés : *Education complette ou abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle mêlée de Géo-*

graphie, de Chronologie à l'usage de la Famille Royale de S. A. R. la Princesse de Galles, par Madame le Prince de Beaumont, Auteur du nouveau Magazin François.

On vient de publier à l'Imprimerie Royale les Volumes XVIII. XIX. XX. de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Ces Volumes répondent aux années 1744, 1745, 1746. L'Histoire qui est à la tête du XVIII. Tome comprend ces mêmes années; & elle est suivie de sept éloges qui sont tous de M. Fréret, Prédécesseur de M. de Bougainville, dans la Charge de Secrétaire perpétuel de l'Académie. Il y a tant de matières intéressantes dans ces trois Volumes, que nos Lecteurs doivent s'attendre à nous les voir rappeller souvent dans le cours de nos Mémoires.

Nouvelle Méthode pour appren-

dre facilement la Langue Grècque &c. 8°. pag. 595. Ce Livre, dont la première Edition parut en 1655, étoit devenu très-rare & très-cher : ce qui feroit peut-être croire que le zèle pour la Langue Grècque s'est ranimé parmi nous : mais il n'en est rien. La rareté & la cherté de cette méthode viennent du grand débit qu'elle a eu dans le Siècle dernier. Cependant pour l'honneur de celui-ci, les Libraires, Veuve Brocas, Denys-Jean Aumont & Charles-Nicolas Poirion viennent de réimprimer ce très-bon Livre ; & nous leur avons souhaité, à cette occasion, l'avantage de retirer seulement leurs frais : car cette entreprise coute beaucoup, & elle a été exécutée avec soin. Le prix sera de 7 livres dépense médiocre pour quiconque sçait estimer l'Ouvrage & la Langue qui en est l'objet.

Lettres historiques & Philologiques du Comte d'Orreri sur la vie & les Ouvrages de Swift &c. in-12. A Londres & se trouve à Paris chez Lambert rue de la Comédie. A Avignon chez Giroud. A Marseille, chez Bayer. M. DCC. LIII. Il y a 24 lettres dans ce recueil : nous les supposons toutes traduites de l'Anglois, puisqu'on nous l'assure ici ; & nous croyons que le Traducteur ne doit pas se repentir de son travail : il semble qu'on lui fait dans le Public un favorable accueil.

Le Comte d'Orreri rend compte de tout ce qui concerne le Docteur Swift, Doyen de S. Patrice de Dublin, mort en 1745 personnage singulier ; composé de bon & de mauvais, d'élévation & de bassesse, de raison & de bizarrerie ; personnage encore qu'on peut appeller à quelques égards le Socrate, & à d'autres le Rabelais de l'Angleterre ;

Ecrivain qui réuſſit à ſe faire beaucoup d'Ennemis & d'Amis, d'Admirateurs & de Critiques ; qui dit à ſon Siècle & à ſa Patrie du vrai & du faux ; qui raiſonne de tout avec plus d'agrément, que de juſteſſe ; & dans qui le tour original d'imagination remplit le vuide des idées. Ces Lettres du Comte d'Orreri inſtruiſent & amuſent quelques momens; elles ennuyent quelquefois ; elles nous trompent en repréſentant Swift, comme l'Auteur qui a le mieux approché d'Horace : bornons-nous à le mettre dans la claſſe de Cirano de Bergerac, qui ne fut aſſurément point, comme on le dit ici, *un grand eſprit, ni un génie tranſcendant.* Nous apprenons que l'Auteur de cette Traduction eſt M. de la Combe d'Avignon ; & nous croyons, en le nommant, intéreſ-

ser ceux qui aiment à connoître les bons Ecrivains.

De la fonte des Mines, des fonderies, des grillages, des fourneaux de fonte, d'affinage, de raffinage &c. traduit de l'Allemand. Tome second in-4°. &c. publié par M. Hellot de l'Académie Royale des Sciences &c. chez Jean-Thomas Hérissant & Pissot.

Histoire naturelle générale & particulière avec la description du Cabinet du Roi T. IV. 4°. à l'Imprimerie Royale.

Traité de la Goutte &c. in-12. par M. Leger Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. *Chez la veuve Quillau & Nully &c.*

Histoire des anciennes révolutions du Globe terrestre &c. in-12.

chez Damonneville, quai des Auguſtins. *Les Extraits de ces quatre derniers Livres paroîtront inceſſamment.*

Il a paru cinq ou ſix Ouvrages, ſur l'expoſition des Tableaux au Louvre.

La Peinture, Ode de Milord Telliab. A Londres.

*Jugement d'un Amateur & Lettre à M. le Marquis de V.****

Lettre à M. Ch. ſur les caractères en Peinture. A Genève.

*Lettre de M. des R. à M. le Comte de * *.*

Lettre à un Amateur en réponſe aux Critiques qui ont paru ſur l'Expoſition des Tableaux.

Le *Sallon* chez la veuve Quillau. Quelques-unes de ces Brochures reparoîtront dans nos Mémoires.

Nous parlerons auſſi de la *grande Galerie de Verſailles*, Ouvrage du célèbre le Brun, deſſiné par Jean-Baptiſte Maſſé, Peintre &

Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & gravée par les meilleurs Maîtres &c.

2°. D'un Poëme Latin traduit en François, intitulé *Scalplura*, la Gravûre. *Chez le Mercier rue S. Jacques.*

3°. Des *Plans & élévations de la Place Royale de Nancy, bâtie par l'ordre du Roi de Pologne Duc de Lorraine, dédiés au Roi de France, par Heré, premier Architecte de sa Majesté Polonoise,* forme d'Atlas, chez François, Graveur Ordinaire de Sa Majesté, Hôtel des Ursins, derriere S. Denys de la Chartre.

Le *Traité des Légions*, dont nous avons rendu compte si au long dans nos Mémoires, se trouve chez Pierre-Guillaume Simon, rue de la Harpe, & se vend broché 1. liv. 16. sols.

On

On trouve chez *Delaguette, rue S. Jacques*, le second Tome des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.* Vol. in-4°. de plus de 600 pages. Il est composé 1°. de l'Histoire de cette Compagnie, &, sous ce titre, se trouvent aussi les éloges de MM. Mareschal, Petit père & fils, & de la Peyronie. 2°. De 40 Mémoires sur les diverses parties de l'Art. Une première lecture nous a donné une très-grande idée de toute cette nouvelle production : nous tâcherons d'en rendre compte avec soin.

On distribue chez le même Libraire le *Recueil des Pièces qui ont concouru pour le prix* de cette Académie. T. I. Vol. in-4°. de 546 pag. Les Pièces sont au nombre de 15. Nous en parlerons aussi dans la suite de nos Mémoires.

De Bure l'aîné, Quai des Augustins, a des Exemplaires du qua-

trième Tome des *Acta Sanctorum* du mois de Septembre : Volume déja annoncé dans nos Mémoires de Juin premier Volume. En même tems nous fîmes part au Public d'une Lettre de M. l'Abbé Lebeuf ſur ſaint *Amat* ou *Amé*, placé par les Bollandiſtes dans le Catalogue des Evêques de Sens. La Lettre attaquoit ce ſentiment, & donnoit ſaint Amé, plutôt à l'Egliſe de Sion en Valais, qu'à celle de Sens, Métropole de la quatrième Lyonnoiſe. On peut revoir cette Critique, & les raiſons du docte Académicien qui n'avoit point encore lû le nouveau Tome des Hagiographes d'Anvers. En le parcourant, nous y avons trouvé ce point de Controverſe très-ſçavamment traité ; en ſorte que l'Egliſe de Sens pourroit bien demeurer en poſſeſſion de S. Amé. Ce ſera notre affaire, quand nous rendrons compte de l'Ouvrage, d'in-

ſiſter ſur cet Article : en attendant nous témoignons notre impartialité par l'annonce de ce que les Bollandiſtes ont écrit, comme pour prévenir les difficultés de M. l'Abbé Lebeuf. Mais ce qui nous occupera le plus, dans ce quatrième Tome de Septembre, c'eſt la vie de S. Chriſoſtôme qui remplit une grande partie du Volume, & qui eſt tout-à-fait digne de la grandeur du ſujet.

On publie, depuis peu de jours, le troiſième Volume de l'*Encyclopédie*, qui n'épuiſe pas la troiſième lettre de l'Alphabet. Ce Volume eſt précédé d'un *Avertiſſement des Editeurs* contenant, avec une Liſte d'Auteurs, & quelques Articles d'*Errata*, XVI. pages *in-fol.* Nous inſiſterons quelques momens ſur ce morceau, ſans entamer le Dictionnaire que nous n'avons pas encore eu le tems de lire.

L'Avertiſſement décèle, dans les Editeurs, des intentions pleines d'activité pour la ſuite de l'Ouvrage ; des diſpoſitions reſpectueuſes à l'égard de la Re-

ligion & de l'Autorité ; des ſentimens de reconnoiſſance envers ceux qui contribuent à la perfection de l'entrepriſe : mais on y remarque en même tems de la ſenſibilité ſur les traverſes qu'a eſſuyé l'Encyclopédie : ſenſibilité qu'on pourroit être ſurpris de trouver dans des Philoſophes, puiſque le *propre de la Philoſophie eſt de guerir l'ame, de diſſiper les vaines inquiétudes, d'extirper les paſſions du cœur, de chaſſer la crainte.* (Cic. Tuſcul. Lib. 2.)

Dans le cas préſent, d'où peuvent venir les ſujets de plaintes ? Nos Editeurs en indiquent pluſieurs ſources : nous nous arrêtons à celle qu'on ne peut méconnoître dans les détails de leur Avertiſſement. Combien de traits lancent-ils contre nos Mémoires, tantôt à découvert, tantôt ſous le voile de l'Allégorie ou de l'Apologue, quelquefois en formant une attaque particulière, d'autrefois en nous comprenant dans des hoſtilités générales, toujours en uſant d'un ſtile où il entre beaucoup d'art, de deſſein, d'éclat ! Qu'oppoſer à tout ceci ? Rien autre choſe que le récit très-ſincère & très ſimple de nos procédés. Car il nous importe de faire connoître que nous n'avons point déſiré la guerre de

l'Encyclopédie ; que nous ne voulons rien faire pour la perpétuer, & qu'il nous est beaucoup plus agréable de nous asseoir dans le Temple de la paix, pour contempler de-là le succès de ce grand Ouvrage.

Dans nos Mémoires de Mai 1745, nous fîmes beaucoup d'accueil à l'Encyclopédie de Chambers *, parce que le Prospectus qu'on publioit alors, pour la Traduction Françoise, présentoit ce Livre sous des déhors très-avantageux. Mais depuis qu'on nous a promis & donné une nouvelle Encyclopédie, il ne nous est point arrivé de préférer celle de l'Anglois à la nôtre, de comparer même la première avec la seconde. On nous reproche de n'avoir pas *annoncé de la même manière au mois de Décembre* 1750 *la nouvelle Encyclopédie*. Sur quoi nous observons qu'il n'y a pas de tarif réglé pour les annonces de Livres ; que le *Prof-*

* Nous dîmes en ce tems-là, que c'étoit une *conquête faite sur l'Angleterre*, laquelle *étoit alors sur le pied de perdre beaucoup vis-à-vis de nous* : Expressions qui faisoient allusion à nos victoires toutes récentes, & dont tous les esprits étoient occupés. Nous ignorons si ces façons de parler, relatives au tems, aux circonstances, peuvent être, au bout de huit ans, une matière de reproches.

pectus du Chambers, simple ouvrage de Libraires, ne donnoit lieu qu'à un avis succinct, & toutefois honorable, à cause de la bonne exposition qu'on y faisoit de l'entreprise ; que le *Prospectus* de la nouvelle Encyclopédie présentant un discours raisonné, & surtout un systême entier des connoissances humaines, il nous convenoit d'en donner une Analyse suivie, un Extrait dans les formes ; qu'ainsi, après l'avoir indiqué favorablement une première fois*, nous rentrions à son égard dans le plan des Livres ordinaires, sur lesquels nous croyons pouvoir entamer quelques Critiques mêlées d'éloges. Tel fut le compte que nous rendîmes de ce projet immense : c'étoit un commencement de parallèle entre le systême de la nouvelle Encyclopédie & celui du Chancelier Bacon : parallèle qui, selon l'idée que nous avions alors présente à l'esprit, se terminoit par les témoignages de la plus haute estime pour l'œuvre entière de l'Encyclopédie * *. Il est vrai qu'un assez

* Premier Volume de nos Mémoires, Janvier 1751, non Décembre 1750, comme on le marque dans l'Avertissement.

* * Telle étoit la fin de notre Extrait : *nous disons tout ceci à cause de la grande idée que nous avons conçue de cette vaste entreprise ....*

grand nombre de Lecteurs crurent remarquer un ton d'ironie dans ce langage : mais rien n'étoit plus éloigné de notre penſée, comme nous le déclarâmes dans le tems, & comme nous le déclarons encore, ſans eſpérer d'être crus, ſi ce n'eſt peut-être du très-petit nombre de perſonnes qui nous connoiſſent. Quoiqu'il en ſoit pourtant, il eût été plus à propos que ces éloges ſe fuſſent trouvés revêtus d'une autre forme, puiſqu'ils firent naître de fâcheuſes impreſſions. Auſſi nous montrâmes-nous prêts à les effacer par l'approbation de quelques-uns des plus beaux Articles de l'Encyclopédie : nous priâmes qu'on voulût bien nous les communiquer, & nous offrîmes de les inſérer dans nos Mémoires, avant l'impreſſion du grand Dictionnaire. Mais cette offre très-ample & très-ſincère, étant demeurée ſans effet, *ex illo fluere, & retrò ſublapſa referri &c.*

Il étoit néceſſaire d'entrer dans ces

Puiſque l'Ouvrage eſt fini, puiſqu'à en juger par le Proſpectus, *il eſt parfait ; admirons les reſſources de notre Siècle ; acquerons des droits ſur un ſi beau Livre, & déſignons-lui dès à préſent une place éminente dans toutes nos Bibliothèques.*

détails, afin que le Public fût en état de juger si, de notre part, il y eut une *envie* réelle de *nuire à l'Encyclopédie, lorsqu'elle n'existoit pas encore.* Quand le premier vol. parut, songeâmes-nous à profiter de *l'aliment nouveau qu'on présentoit à* nos jalousies ou à nos ressentimens ? On peut reprendre en main nos Mémoires d'Octobre 1751, & revoir comment le Discours préliminaire y est analysé; avec quelle attention & quel zèle on y rend compte des pensées de l'Auteur ; avec quels égards on y insinue trois ou quatre Observations trop légères pour mériter le nom de Critiques.

Mais bientôt après nous apperçûmes dans le corps du Dictionnaire, quelques propositions répréhensibles en matière de Religion, & des emprunts faits avec trop peu de ménagement sur d'autres Livres, en particulier sur une multitude de Dictionnaires. Ici, nous l'avouons, notre ardeur se ranima tant pour relèver les Articles où la Religion étoit blessée, que pour opposer une digue à la liberté de copier, de transcrire sans mesure, sans citations ; & nous l'assurons, pour la décharge des Editeurs, sans confier à ces deux hommes de Lettres le secret d'une pratique si peu favorable à la gloire de l'entreprise. Tels furent les objets sur

lesquels nous exerçâmes une partie de cette fonction qui nous est très-précieuse par le consentement qu'y donne l'autorité publique, & par la protection qu'un grand Prince* nous accorde depuis plus de 52. ans.

Quand la Religion est attaquée, cette fonction de Journalistes se convertit, sans effort, en celle d'Adversaires & de Combattants : si c'est-là ce qu'on reprend en nous ; comment pouroit-on nous rendre sensibles à ces reproches ? Il est vrai, comme l'observent les Editeurs, que les *accusations vagues* d'impiété ** sont quelque chose de très-odieux ; sans compter le danger auquel on expose la Religion en grossissant, par caprice ou par malignité, le nombre de ses ennemis. Mais on doit aussi reconnoître que, dans un siècle comme le nôtre, il est tout-à-fait

* S. A. S. Monseigneur le Prince Souverain de Dombes.

** En vertu du principe que nous nous sommes fait depuis long-tems d'éviter les *accusations vagues* d'impiété, nous n'avons jamais attribué la fameuse Thèse aux Editeurs de l'Encyclopédie. Comme il n'existoit de ce fait aucune preuve, du moins qui nous fût connuë, nous avons toujours éloigné cette attribution du plan & des détails de nos Extraits : on peut les revoir.

néceſſaire de ſe défier, d'examiner, d'exiger des ſûretés, de ſouhaiter des éclairciſſements, de rejetter des expreſſions équivoques ; & l'obligation de tout ceci croît en raiſon des circonſtances, des perſonnes, de la qualité des ouvrages & des matières qu'on y traite.

Le Miniſtère public s'eſt expliqué ſur les deux premiers vol. de l'Encyclopédie : ainſi nous devrions être diſpenſés de toute obſervation à l'égard des critiques qui ſe trouvent dans nos Mémoires ſur le premier tome de cet ouvrage. Cependant la circonſtance préſente nous fait rappeller, ſans équivoque & ſans crainte, le ſouvenir de nos Extraits. On y voit la réfutation de quelques principes dangereux ; de ceux ſurtout qui ſe trouvoient répandus dans les Articles *Aius-Locutius*, *Amour des lettres*, *Ariſtotéliſme*, *Athée*, *Autorité*. Les Editeurs ramènent quelques-uns de ces Articles, les excuſent, les expliquent, les corrigent tantôt dans leur Avertiſſement, tantôt dans leur *Errata*. Ce ſera l'affaire d'un Lecteur inſtruit d'apprécier au juſte ces éclairciſſemens & ces corrections. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver ce qui ſuit.

Dans l'Article *Autorité*, où l'on altéroit extrêmement le vrai ſens de deux paſſages de S. Paul, ne ſeroit-il pas à propos de rendre à ces Textes tout leur

naturel & toute leur force ? Nous renvoyons aux Notes placées dans nos Mémoires de Mars 1752.

Dans l'Article *Athée*, on avançoit cette proposition : *rien n'empêche que l'Athée ne croye aussi fermement* (qu'il n'y a point de Dieu) *en vertu de ses sophismes, que le Théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a* : proposition qui semble donner la même force aux sophismes qu'aux démonstrations, pour opérer la fermeté de croyance ; d'où s'ensuivroit, par un raisonnement assez naturel, que les sophismes pourroient produire aussi la conviction à l'égard de la non-existence de Dieu : ce qui est une fausseté manifeste, contredite même par le Texte de l'Encyclopédie. On peut revoir, aussi sur ce point, nos Mémoires de Mars 1752. N'auroit-il donc pas été à propos de corriger, d'expliquer ou d'éclaircir cet endroit de l'Article *Athée* ?

Dans l'Article *Amour des Lettres*, on disoit que *la plûpart des hommes honorent les Lettres comme la Religion & la vertu* : cette comparaison ne méritoit-elle pas d'être supprimée ou tempérée ; vû la supériorité d'ordre & d'honneur que la *plûpart des hommes* accordent à la Religion ? On ajoutoit dans l'Encyclo-

pédie, *c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer* : ce qui faisoit entendre clairement que *la plûpart des hommes ne peuvent ni connoître ni pratiquer ni aimer la Religion & la vertu*. Tout le monde a senti le danger & les conséquences de cette Doctrine. Aussi substitue-t-on aujourd'hui dans l'*Errata*, *ne veulent* à *ne peuvent* : reste à sçavoir si la plûpart des hommes *ne veulent* point *connoître les Lettres*, *la Religion & la vertu* qu'on suppose néanmoins qu'ils *honorent*. Quoiqu'il en soit, la substitution des termes *ne veulent* aux termes *ne peuvent*, ne se fait point ici, sans une discussion comme Théologique, où l'Auteur de *l'Errata*, raisonnant sur les mots *pouvoir* & *ne pouvoir*, dit que *jamais personne ne resiste à la volonté de Dieu*: Proposition trop universelle, trop absolue pour être avouée des Théologiens : c'est la plus légère Critique que nous puissions faire.

On s'autorise, dans ce même endroit de l'*Errata*, d'un Article de nos Mémoires (Janvier 1747.) Voici le fait en peu de mots. Nous rendions compte alors d'un Livre intitulé *Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, Ouvrage de M. de Vauvenargues, homme de condition, affligé de la perte totale des yeux ;

& jouissant, dans les dernières années de sa vie, d'un loisir Philosophique, où la Religion conservoit ses droits. C'est du moins ce qu'on remarque en plusieurs endroits de son Livre, dont nous citâmes quelques morceaux dignes de faire la leçon à tous les Incrédules de nos jours.

L'Ouvrage néanmoins n'étoit pas irrépréhensible, puisqu'on y trouve la proposition transcrite dans l'Encyclopédie à l'Article *Amour des Lettres* : proposition rapportée ci-dessus, & corrigée par la substitution de *ne veulent* à *ne peuvent*. Nous avouons que cette phrase de quatre ou cinq lignes, noyée dans le Livre de M. de Vauvenargues, lequel est de près de 400. pages, nous avoit échappé ; & nous disons plus encore, elle ne s'étoit pas présentée à nos yeux dans une première lecture de l'Article Encyclopédique *Amour des Lettres* : mais en revenant sur ce morceau, aidés surtout de l'avis qui nous fut donné par des personnes du monde, très-respectables & très-instruites (nous serions en état de les indiquer s'il en étoit besoin;) nous témoignâmes nos justes allarmes sur l'énoncé de l'Encyclopédie. Vainement aujourd'hui prétend-on, dans *l'Errata* du troisième Volume de ce Dictionnaire, nous

mettre en contradiction avec nous-mêmes : s'il nous eût été connu que l'Article *Amour des Lettres* avoit passé du Livre de M. de Vauvenargues dans l'Encyclopédie, nous eussions fait justice des deux Ouvrages, en témoignant bien de la surprise à l'égard du premier ; en observant aussi que l'Auteur (M. de Vauvenargues) étant aveugle, il n'avoit pû veiller immédiatement sur tout ce qui entroit dans son Volume : voilà ce que nous aurions dit. Mais vis-à-vis du premier tome de l'Encyclopédie, c'est le seul que nous ayions examiné, on ne sçavoit souvent à qui l'on avoit affaire ; on croyoit traiter avec quelqu'un des Auteurs Encyclopédistes, & point du tout : c'étoit avec le P. Buffier, M. Jacquelot, M. Deslandes, M. de Vauvenargues, M. l'Abbé de Claustre, Moreri, Savary, Aubin, Chomel, James, & les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux. Combien d'autres sources nous sont inconnues !

Ces emprunts si fréquens & si considérables nous ont fort occupés dans l'analyse de ce premier Volume : occupation dont tous les bons Auteurs de l'Encyclopédie* devroient nous savoir gré, pour trois raisons.

* Quelques-uns d'entre-eux nous ont témoigné leur satisfaction à cet égard.

La première, c'est qu'ils n'ont point souffert de ces Observations ou Critiques, si l'on veut user de ce mot. Par exemple, M. d'Alembert s'étant aidé, pour l'Article *Aberration*, des Institutions Astronomiques de M. le Monnier, & en ayant fait l'aveu en termes très-précis, ne lui avons-nous pas rendu justice à ce sujet? *Voilà*, disions-nous (Mémoires de Décembre 1751.) *un Ecrivain très-habile qui indique les sources où il a puisé.* Nous avons tenu la même conduite à l'égard de M. d'Aubenton, en parlant de son Article *Abeille*.

La seconde raison, c'est que nous avons découvert à ces bons Auteurs, surtout à ceux qui prennent soin de l'Edition, des procédés dont ils ne se défioient nullement. Quand l'un d'entre-eux cita l'Article *Agir* * comme un modèle di-

* Sur cet Article *Agir* on voit ici une Critique dans l'*Errata*. On dit que, *dans un Libelle publié* contre l'Encyclopédie, *en Décembre 1752. on met la Métaphysique de cet Article au-dessous de celle de Jean Scot, & que dans le Journal de Trévoux de Janvier 1752. on loue beaucoup cette même Métaphysique &c.* 1°. Nous ne la louons pas plus que l'Auteur du Discours préliminaire ne l'a louée. 2°. Nous n'avons point vû de Libelle contre l'Encyclo-

gne de faire estimer la *Métaphysique saine & précise de l'Abbé Yvon*; croyoit-il que ce morceau fût du P. Buffier ; & n'abusoit-on pas de sa bonne foi, en lui mettant en main des Pièces antiques qu'on paroit du titre de nouvelles productions ?

La troisième raison, c'est que la découverte de ces pratiques secrettes rendra tous ceux qui s'intéressent à l'Encyclopédie infiniment plus attentifs ; & qu'ainsi l'on aura un Dictionnaire beaucoup plus estimable, plus digne de cette Postérité qu'on a eu présente à l'esprit dès le premier moment de l'entreprise.

On dit que ce Dictionnaire est essentiellement *le Recueil des bons Auteurs* : oui sans doute; mais de deux choses l'une : ou il faut dire qu'on se porte pour y copier de suite ces bons Auteurs, & alors il est inutile de se désigner par des caractères ou des lettres, attestant qu'on a travaillé soi-même ce qu'en effet on a transcrit simplement comme auroit pu faire un copiste de profession : ou bien il est nécessaire de se rendre propre la substance de ces bons Auteurs, de travailler d'après

pédie *en Décembre* 1752 onze mois après notre Extrait. 3°. Nous n'avons absolument aucune part à une Brochure publiée en Janvier 1752.

eux, de les comparer, de les analyser, de les critiquer, de composer en un mot: telle a été la conduite de plusieurs Membres de la Société Encyclopédique, & nous l'avons toujours dit, toujours répété dans nos Extraits. En quoi pouvons nous donc mériter des reproches, pour l'attention que nous avons donnée aux invasions de quelques Adjoints qui n'étoient pas assez forts ou assez laborieux pour figurer dans la compagnie des autres ?

On ajoute encore que *Chambers a pris partout sans discernement, sans mesure & n'a cité personne.* Eh bien ! voilà un Plagiaire dans les formes, par conséquent un livre inutile, du moins dans les endroits usurpés : car outre qu'on redonne ainsi mot à mot ce que le Public avoit déjà ; communément la seconde main altère la marchandise ; & nous l'avons remarqué dans nos Extraits, en faisant voir que plusieurs d'entre les Articles copiés, par certains Auteurs Encyclopédistes, étoient beaucoup mieux dans l'original que dans la copie.

On observe que les Journalistes font bien à-peu-près la même chose ; *qu'ils donnent au Public ce qu'il avoit déja &c.* Ici nous osons remarquer une différence essentielle. Les Journalistes sont chargés de faire l'abrégé des livres, & d'en citer.

quelques endroits pour donner connoiſſance au Public de la qualité des Ouvrages : ainſi ſe ſont diſtingués pluſieurs gens de lettres qui eurent le talent de l'Analyſe, & le bonheur de pouvoir dire la vérité ſans ſe faire d'ennemis. Eſt-ce-là ce qu'on trouve dans des Ecrivains-copiſtes qui font réimprimer ſourdement comme neuf, ce qui a vieilli dans les Bibliothèques ? Nous ne preſſons pas cette réponſe qui n'a nul beſoin d'être développée.

Mais, dit-on, *le Dictionnaire de Trévoux doit moins reprocher qu'aucun autre les emprunts à l'Encyclopédie* : argument capital dans l'Avertiſſement des Editeurs ; & l'on y revient avec complaiſance dans l'*Errata*. Nous répondons que le Dictionnaire de Trévoux & celui de l'Encyclopédie ſont tous deux en faute, tous deux condamnables ; ſi ce n'eſt peut-être que le premier mérite quelque grace pour avoir reconnu ſes emprunts, * dans une Edition poſtérieure aux ſemonces & aux éclats de Baſnage : mais en quoi cela nous intéreſſe-t-il ; & comment peut-on nous appliquer le Vers de Phédre, *Peras impoſuit Jupiter nobis duas &c.* Apologue que notre Fabuliſte François a ſi bien rendu dans la fable de la *beſace* ? Eſt-ce que

* Voyez *l'Avertiſſement des Libraires.*

le Dictionnaire de Trévoux nous appartient ? Les Editeurs de l'Encyclopédie penseroient-ils que nous leur sommes opposés, parce que le Trévoux étant notre Ouvrage, nous avons eu en sa faveur la prédilection paternelle ? Bruits populaires, idées conçues par des Littérateurs peu instruits ! Combien de fois n'avons-nous pas déclaré que ce *Dictionnaire Universel* nous est totalement étranger ? Qu'on lise nos Mémoires de Mars 1705. de Juillet 1724 en deux endroits* & le Dictionnaire lui-même à l'Article *Trévoux*. Qu'on y ajoute le Journal des Sçavans du 28 Avril 1704. qui dit que ce *travail* (du Dictionnaire de Trévoux) *ne doit être attribué à personne ; qu'aussi ne porte-t-il aucun nom d'Auteur.* Voilà comment ce gros Ouvrage & ses défauts (dont nous avons relevé plusieurs dans nos Extraits de l'Encyclopédie) n'entrent point *dans la poche de derrière* ; & comment nous ne gardons point la *poche de devant pour les défauts d'autrui.*

Nous laissons une multitude de petits

*Voici ce qu'on lit à la fin de ce Journal: *puisqu'on ne se lasse point de nous attribuer un Ouvrage auquel nous n'avons aucune part, il ne faut pas se lasser de témoigner que nous n'y prétendons rien.*

reproches, cachés * ou manifestes, que contient l'Avertissement des Editeurs. Si nous avions exercé contre eux de grandes hostilités, ils ne seroient pas actuellement en reste du côté des représailles; & ils pourroient encore les étendre dans toute la suite de leur Dictionnaire: car un livre tel que celui-ci ramène, si l'on veut, toutes sortes d'objets, reçoit toutes les pensées dont on se sera laissé prévenir: mais il peut être permis de demander si ces excursions passagères contre des ennemis vrais ou prétendus instruiront ou amuseront beaucoup la postérité.

A l'égard de l'idée que l'Avertissement donne ou paroît donner de nos Mémoires, nous ne faisons qu'une réflexion très-simple, & qui ne peut blesser personne. Le Journal de Trévoux n'est

---

* Par exemple, on dit 1°. que nous n'avons pas relevé l'omission de l'*Accord de septième*, en faisant l'éloge de l'Article *Accord*: mais nous avons simplement nommé cet Article, sans entrer dans aucune discussion de ce qu'il contient: on avouera qu'il s'y trouve d'assez belles choses pour mériter un éloge au moins général. On insinue 2°. que nous avons loué ou censuré bien ou mal l'Encyclopédie. Il faudroit spécifier les fautes que nous avons faites en ce genre; il pourroit être arrivé que, par le desir de dire du bien, nous aurions excédé dans les éloges; mais pour les Critiques, nous croyons nous être renfermés dans les bornes de la vérité, de la modération & de la justice.

point un Livre nouveau ; il existe depuis plus de 52. ans : par conséquent le Public sçait bien s'il mérite son estime, ou s'il ne la mérite pas. Au cas qu'il en soit digne, quelques traits polémiques de l'Encyclopédie ne détruiront pas cette bonne renommée. Si ce Journal n'est pas estimé, ce que l'Encyclopédie pourra dire & répéter a son désavantage, n'aggravera pas beaucoup le poids de son infortune. Mais de l'une ou l'autre hypothèse, il résultera toujours pour nous l'obligation étroite de ranimer nos forces ; de redoubler de zèle & d'attention ; de chercher dans les Livres plutôt le bien que le mal qu'on peut en dire ; de réserver les grands coups de la Critique pour les Ouvrages contraires à la Religion & aux bonnes mœurs ; de croire, après bien des travaux, que nous ne sommes qu'*inutiles*, & que nous mériterons toujours mieux qu'aucun Auteur ou Editeur de quelque Livre que ce soit, d'être parfaitement *oubliés*.

Prix de l'Académie de Montauban.

M. l'Evêque de Montauban ayant destiné la somme de deux cens cinquante livres, pour donner un prix de pareille valeur à celui qui au jugement de l'A-

cadémie des Belles-Lettres de cette Ville, se trouvera avoir fait le meilleur Discours sur un sujet relatif à quelque point de morale tiré des livres saints, l'Académie distribuera ce prix le 25 Août prochain, fête de saint Louis Roi de France.

Le sujet de ce Discours sera pour l'année 1754.

Si l'on peut dire des Académies ce que l'Esprit Saint a dit des Sages, que leur grand nombre tourne au profit de la Société, Multitudo autem Sapientium sanitas est orbis terrarum. *Sap. 6. 26.*

L'Académie avertit les Orateurs de s'attacher à bien prendre le sens du sujet qui leur est proposé, d'éviter le ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les Discours ne seront, tout au plus que de demi-heure, & finiront toujours par une courte prière à Jesus-Christ.

On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Novembre 1753.

Art. CXI. *Traduction des œuvres de Celse sur la Médecine* 2493.
Art. CXII. *Histoire Universelle de l'Empire Romain &c.* 2512.
Art. CXIII. *Traité Théorique & Pratique de l'accompagnement du Clavecin &c.* 2543.
Art. CXIV. *Nouvelles Cartes des découvertes de l'Amiral de Fonte &c.* 2554.
Art. CXV. *Considérations Géographiques & Physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud &c.* 2565.
Art. CXVI. *Catalogue des livres du cabinet de M. de Boze.* 2573.
Art. CXVII. *La Métaphysique &c.* 2595.

ART. CXVIII. *Le Procès sans fin &c.* 2619.
ART. CXIX. *Nouvelles Littéraires* 2635.

Errata pour Octobre.

P. 2305 l. 2. partagés, *lis.* partagé.
P. 2316. l. 10. actions de graces mettez un point.
P. 2394. l. 1. c'est est, *lis.* c'en est.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20. Octobre 1753.

SALMON, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Décembre 1753. I. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Décembre 1753. I. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1728.	12.	v.
1702.	12.	v.	1729.	12.	v.
1703.	12.	v.	1730.	12.	v.
1704.	12.	v.	1731.	12.	v.
1705.	12.	v.	1732.	12.	v.
1706.	12.	v.	1733.	12.	v.
1707.	12.	v.	1734.	12.	v.
1708.	12.	v.	1735.	14.	v.
1709.	12.	v.	1736.	15.	v.
1710.	12.	v.	1737.	13.	v.
1711.	12.	v.	1738.	13.	v.
1712.	12.	v.	1739.	14.	v.
1713.	12.	v.	1740.	13.	v.
1714.	12.	v.	1741.	12.	v.
1715.	12.	v.	1742.	12.	v.
1716.	12.	v.	1743.	12.	v.
1717.	12.	v.	1744.	12.	v.
1718.	12.	v.	1745.	12.	v.
1719.	12.	v.	1746.	15.	v.
1720.	5.	v.	1747.	14.	v.
1721.	12.	v.	1748.	15.	v.
1722.	12.	v.	1749.	14.	v.
1723.	12.	v.	1750.	15.	v.
1724.	12.	v.	1751.	14.	v.
1725.	12.	v.	1752.	15.	v.
1726.	13.	v.	1753.	15.	v.
1727.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Décembre 1753. I. Vol.

ARTICLE CXX.

BIBLIOTHE'QUE CURIEUSE, Historique & Critique, ou Catalogue raisonné de Livres difficiles à trouver. Par David Clément, Tome quatrième in-4°. pag. 480. A Hannover, chez Jean-Guillaume Schmid, M. DCC. LIII.

Specimen Bibliothecæ Hispano-Majansianæ, sive idea novi Catalogi critici Operum Scripto-

rum Hiſpanorum, quæ habet in ſuâ Bibliothecâ Gregorius Majanſianus generoſus Valentinus, ex Muſeo Davidis Clementis, 4°. pag. 171. Hannoveræ impenſis Joannis-Guillelmi Schmidii M. DCC. LIII. *Idée d'un Catalogue critique des Ecrivains Eſpagnols, contenus dans la Bibliothèque de D. Grégorio de Mayans &c.* Ces deux Livres ſe trouvent à Paris, chez Montalant, Quai des Auguſtins.

NOus réüniſſons ces deux Livres, ſous le même Article, parce qu'ils ſortent du même Cabinet & de la même Imprimerie. Il y a, dans l'Electorat d'Hanovre, un Bibliographe célèbre, nommé David Clément : nos Mémoires ont déja parlé de lui, & de ſon entrepriſe ſur les *Livres difficiles à trouver.* C'eſt le quatrième Tome qu'il nous donne, & qui ne termi-

ne point la lettre B „ quoiqu'elle fût commencée dès le 3^e^. Volume. Ce Bibliographe, zélé pour sa profession, entretient des rapports avec tous les Etrangers qui se piquent de Bibliographie : c'est assez la méthode reçue dans les divers genres d'étude qui partagent la Littérature & les hommes de Lettres. Quand on voit de près ses pareils, ce n'est pas toujours un titre pour les aimer, pour les rechercher ; & les rivalités naissent bien plutôt à l'occasion du voisinage ; mais quand on est à deux ou trois cens lieuës les uns des autres, on se lie, on se prévient d'amitié : quel est l'Astronome de Paris qui n'aime pas le commerce de celui d'Upsal ou de Petersbourg ! Les Bibliogragraphes ont une raison particulière pour se chérir de loin : c'est que n'ayant pas sous la main, tous les Livres qu'ils souhaitent de connoître, il leur est

néceſſaire d'interroger, ceux d'entre les gens de Lettres qui, dans les divers Cantons du Monde, ſont riches en ce genre. Sadolet ne demandoit-il pas à Budé le Catalogue de ſes Livres ? Muret ne rendoit-il pas compte à Turnébe de ce qu'il avoit vû dans les Bibliothèques de Rome * ?

M. Clément a ſçu qu'il y avoit en Eſpagne un docte Perſonnage qui s'étoit fait une belle & nombreuſe collection de Livres ; il a recherché ſa connoiſſance, & l'union a été bientôt faite. Ce Sçavant eſt D. Grégorio de Mayans, Juriſconſulte, & ci-devant Bibliothécaire du Roi d'Eſpagne. Nous

* On peut voir la XVIII. Lettre du ſecond Livre de Muret, où il décrit avec effuſion de cœur le beau Manuſcrit des Philippiques de Cicéron, qu'il avoit trouvé dans la Bibliothèque des Chanoines de S. Pierre.

avons parlé de lui quelquefois, ſurtout à l'occaſion de la Bibliothèque des Ecrivains du Royaume de Valence, où D. Grégorio eſt né; on peut revoir nos Mémoires de Mai 1750. Ici nous dirons au Lecteur ce qui s'eſt paſſé entre ce Littérateur Eſpagnol & M. David Clément: c'eſt le ſujet du ſecond Article de notre Extrait. Mais exécutons auparavant ce qui regarde le premier, c'eſt-à-dire le Catalogue des Livres *difficiles à trouver*: Ouvrage dont M. Clément ſoutient le travail avec aſſez de ſuccès pour qu'on prenne en bonne part les éloges que nous lui donnons.

Ce Volume commence aux *Bibles Françoiſes*, & continue, ſuivant l'ordre de l'Alphabet, par les *Bibles Grèques*, *Hébraïques*, *Irlandoiſes*, *Latines &c.* juſqu'au de-là de 200 pages, c'eſt-à-dire, près de la moitié du Tome: en

quoi l'on peut reprocher quelque prolixité à l'Auteur ; mais il dit beaucoup de bonnes choses. Sa Critique n'est pas toujours aussi sûre qu'il seroit à desirer: par exemple, il décide que la Version Françoise de la Bible des années 1530, 1534 & 1541, est de Jacques le Févre d'Estaples: c'est une opinion répandue dans plusieurs autres Livres. & même dans quelques Catalogues; mais on n'a point de certitude à cet égard, du moins pour ce qui concerne la Bible entière : on sçait bien que le Fèvre donna le Nouveau Testament dans notre Langue dès l'an 1523. & les Pseaumes en 1525; mais rien ne prouve efficacement qu'il ait traduit tout l'Ancien Testament, & que cette Traduction soit celle qui parut à Anvers en 1530. Nous pouvons assurer que son nom n'est point à la tête des Editions de 1534 & de 1541 qui sont les mêmes que celle de 1530 à l'année près.

M. Simon penchoit à croire que cette Verſion de 1530, étoit des Théologiens de Louvain, & cela pourroit être ; mais ce Critique s'embrouille beaucoup dans cette Queſtion, & l'on ne peut rien tirer de juſte & de précis des diſcuſſions où il entre à ce ſujet.

M. Clément parle aſſez bien des quatre éditions principales des Septante, ſavoir celle de Ximenès, celle d'Alde, celle de Sixte V. & celle de Grabe. Nous doutons cependant qu'il les ait vû toutes ; & nous voudrions, qu'en parlant de l'Edition d'Alde, que M. Michaëlis dit avoir été copiée, quant au Nouveau Teſtament, ſur l'Exemplaire d'Eraſme, on en donnât de meilleures preuves qu'une ſimple leçon du Chapitre VII. de l'Apocalipſe : leçon qu'on ſuppoſe avoir été occaſionnée par une faute contenue dans l'Exemplaire d'Eraſme ; or cette faute n'eſt nulle-

ment prouvée, une multitude d'autres Exemplaires diſant la même choſe. *

Sur la Bible Latine de la Bibliothèque du Roi, qu'on eſtime plus ancienne que celle de 1462, M. Clément diſſerte avec ſoin & jette de grands ſoupçons ſur cette opinion. Comme nous avons dit ailleurs quelque choſe de ce point bibliographique, nous n'y revenons point ici, & nous croyons

---

* Il eſt queſtion du Verſet 14 ἐλεύκαναν τὰς ςολὰς ἀυτῶν *dealbaverunt ſtolas ſuas* : on dit qu'il y a dans Eraſme ἀυτῶν pour ἀυτὰς ; que le premier mot ἀυτῶν eſt en réclame, & que, dans l'Edition d'Alde, on a joint les deux Leçons ἀυτὰς ἀυτῶν. Il eſt vrai que ces deux mots ſont dans cette Edition, & que c'eſt une faute : mais 1°. Eraſme a pû mettre comme d'autres ἀυτῶν. 2°. Nous ne voyons pas ce que fait la réclame à la faute de l'Edition d'Alde. 3°. Il faudroit dire dans quelle Edition d'Eraſme, cette réclame ſe trouve.

de plus qu'il ſeroit difficile d'abréger dans une matière toute de citations & de critique. Ce morceau eſt véritablement bien ; & montre que la connoiſſance des vieux livres n'eſt pas incompatible avec le raiſonnement.

Il y a auſſi des obſervations aſſez réfléchies ſur la Bible de 1462, entr'autres celle qui montre que la dernière feuille de cette Bible, laquelle eſt chargée d'une ſouſcription faiſant mention des Imprimeurs Fuſt & Schoeffer, n'eſt, à proprement parler, qu'un carton: la preuve ſe tire des différences qu'on remarque dans cette Souſcription ; l'Auteur en rapporte des exemples, & il s'enſuivroit 1°. Que les premiers Imprimeurs Fuſt & Schoeffer ont pû varier leurs exemplaires, comme ſi c'étoient des Editions différentes. 2°. Qu'ils ont pû vendre quelquefois, comme Naudé l'a écrit, certains

Exemplaires de leurs Bibles, en façon & ſous le titre de Manuſcrit, pour leſquels ils demandoient juſqu'à *60 Ecus*. On voit en effet qu'il falloit ſimplement pour cela ſupprimer la demi-feuille portant la ſeule ſouſcription qui parle d'eux & de leur Art. Tout ceci n'eſt point mal dit, & mérite que les Amateurs de Bibliographie s'y arrêtent.

Nous croyons qu'ils verront auſſi volontiers la ſuite des Bibles Latines dont M. Clément donne les notices. Il n'a pas connu tout*;

---

* Dans ce que l'Auteur a connu, il a ſuivi quelquefois des Bibliographes qui ne l'ont pas inſtruit autant qu'ils pouvoient faire; par exemple, il dit, d'après le P. le Long, qu'il y a une Bible imprimée a Veniſe en 1478 *par Léonard de Vuld pour Franc. de Haibrun & Nicolas de Francofordia*. Or voici ce que nous liſons à la fin de cette Bible: *explicit Biblia impreſſa Venetiis per Leonardum Vuild de Ratisbona expenſis Nicolai de Franckfordia*: on ne voit point la *Franc. de Haibrun*.

par exemple, il passe de la Bible de 1501 à celle de 1527 & dans l'intervalle nous avons vu des Editions très-rares qui seroient dignes d'entrer dans ce catalogue : au contraire on en cite quelques-unes, comme rares & très-rares, qui se trouvent communément dans les ventes & qu'on donne pour peu de chose. Mais nous avouons que notre Auteur parle pour son pays & que nous parlons ici de la France, de Paris surtout, où les belles Bibles sont en abondance : nous pourions nommer une Bibliothèque qui depuis 1462 jusqu'au Concile de Trente posséde des exemplaires de presque toutes les années; sans compter qu'il s'y en trouve de presque toutes les langues.

Dans la suite du Volume, on rencontre beaucoup de vieux Livres, les uns rares, les autres assez communs ici : nous croyons que, parmi ces derniers, il faut mettre

la Pyrotechnie de *Vanocci Biringuccio*, & la traduction françoise qui en fut donnée en 1572. Sur cette traduction, notre Auteur tombe dans une méprise : il dit que *Jacques Vincent traduisit Biringuccio en françois, & qu'il le fit imprimer :* ceci n'est pas juste. Jacques Vincent étoit mort quand son Livre fut imprimé, & il y a, sur l'Exemplaire que nous avons en main, *par feu maître Jacques Vincent :* ce fut Claude Frémy qui prit soin de l'Edition, & qui la dédia au Seigneur Jean de la Marche, Chevalier de l'Ordre, Seigneur de Jametz, &c.

A la Page 284. notre Auteur parle d'un Livre véritablement rare, & qui de plus est très-bon, quoiqu'il soit presque inconnu. Ce sont les Catalogues d'Observations de Benoît Blancucius, imprimés à Rome en 1597. Cet Auteur a rassemblé dans son Livre une mul-

titude de questions utiles sur divers Ecrivains de l'Antiquité, & il les résout en indiquant les Livres qui en ont parlé; voici un exemple: à l'Article d'Homère on trouve:

Homerus Hesiodo prior ne an è contrà, Gell. 3. Noct. Attic. Cap. XI. Magius, 1. Miscell. Cap. 4.

Homerus & Hesiodus, eodem tempore floruerunt, Gell. 17. cap. 21. &c.

Il eût été à desirer que M. Clement se fût trouvé à portée de voir ce Livre, & en général tous ceux dont il parle: ses notices en seroient plus instructives, & plus sûres; & l'on s'en occuperoit plus volontiers que des longues listes de Catalogues & de traités Bibliographiques qu'il rassemble sur chaque Article. Voici encore deux exemples:

1°. Le Poëme de la Nancéïde, de Pierre de Blaru, n'est parvenu à la connoissance de notre Auteur

que par la description qu'en fait D. Calmet dans son premier Tome de l'Histoire de Lorraine : cette description est bonne ; mais un Bibliographe auroit tiré des particularités de l'Edition même : ainsi nous ne croyons pas qu'il eût négligé d'observer que ce Livre est orné de Planches en bois tres bonnes pour le tems, & toutes rélatives à la Guerre du Duc de Lorraine & des Suisses contre le Duc Charles de Bourgogne.

2°. L'ouvrage de Michel-Ange, Blondus (ou *Biondi*) sur la Chasse & les Chiens, est à-peu-près tel que le décrit M. Clement ; mais s'il étoit tombé sous ses yeux, le titre eût été transcrit de cette façon : *Ad Christianissimum Regem Galliæ de canibus & venatione, &c.* Au lieu que dans le titre qu'on nous donne ici, la dédicace à François I. ne paroît point ; & c'est un défaut en matière de Bibliographie.

L'Article du Philoſophe Boëce nous a paru extrêmement bien : on voit là une multitude d'Editions & de Verſions de la *Conſolation.* Il eſt difficile que toutes ſoient rares & fort rares ; mais la plûpart de celles qu'on marque ont ce caractère. Nous finiſſons en cet endroit : il faudra peut-être encore un Tome pour achever la lettre B ; & ſi l'on va toujours du même train, le Catalogue entier aura peut-être plus de 50 Tomes : c'eſt trop aſſurément pour la patience, beaucoup trop pour la bourſe des acheteurs ordinaires. Car ces Livres d'Allemagne ſont fort chers ; ſurtout quand ils ont, comme celui-ci, le mérite de la bonne Edition & du bon Papier. Paſſons au Catalogue de D. Grégorio de Mayans.

Les liaiſons formées entre ce docte Eſpagnol & M. David Clément ont occaſionné une lettre où

le premier donne une idée de sa Bibliothèque, disons mieux, où il détache de ce trésor littéraire quelques articles qu'il apprécie au juste. Il n'est question que d'Ecrivains nés en Espagne & de ceux là seulement qui ont traité des points de Grammaire & de Rhétorique. L'Auteur observe très-bien que les Sciences ont été d'autant plus florissantes que les Belles-Lettres ont eu plus de vogue : cela est vrai, & doit servir à tempérer le goût extrême qu'on témoigne aujourd'hui pour ce qu'on appelle *Connoissances abstraites ou exactes*. Les Belles-Lettres sont la base de toute la culture de l'esprit. Sans elles on n'aura ni méthode, ni application, ni aménité, ni talent de s'exprimer. D. Grégorio ajoute que l'Espagne a été féconde en hommes érudits, lorsque la belle Littérature y a eu beaucoup de Partisans ; que le nombre des Littérateurs

ayant diminué, toutes les connoiſſances ſe ſont affoiblies ; que ce défaut eſt venu principalement de la rareté des bons Maîtres; que cette rareté s'eſt fait ſentir à meſure que le nombre de ceux qui enſeignent, s'eſt multiplié ; que cette multitude a pû dire : *nos numerus ſumus & fruges conſumere nati* &c. Il veut que le concours ſe rétabliſſe pour les Chaires de Grammaire & de Rhétorique ; qu'on y procède aux Examens avec droiture & avec ſincérité : il donne même un plan raiſonné pour ces ſortes d'épreuves : en quoi nous ne pouvons pas diſconvenir qu'il n'ait raiſon à quelques égards ; mais l'exécution eſt difficile ; &, ſans déranger l'économie ordinaire de l'Education publique, il ne ſeroit queſtion que d'encourager & de diriger les Maîtres qui commencent ; de leur fournir des motifs, des modèles & des Livres ; d'éteindre les petits

Collèges qui ne ſont apparemment pas plus rares en Eſpagne qu'en France ; d'abréger les leçons que chaque Maître donne à ſes Elèves , étant bien prouvé que deux claſſes par jour , faiſant un tout de cinq heures , ne laiſſent preſque plus de forces ni de tems pour acquerir de nouvelles connoiſſances : abus qui regne néanmoins partout , & auquel il n'y a qu'un remède , qui eſt de placer deux Maîtres dans chaque claſſe : il y auroit des reſſources & des moyens pour réaliſer ce ſyſtême , & bien d'autres projets utiles , en réduiſant le nombre des Ecoles publiques ; en ne les permettant que dans de bonnes Villes ; en veillant ſur elles avec la gravité & le zèle convenables. Voilà ce que ne dit point D. Grégorio , & nous eſtimons ces Obſervations auſſi raiſonnables que le plan de concours & d'examen qu'il décrit juſqu'à la

dernière précision. Disons un mot de son Catalogue.

Il présente 85 Livres de Grammaire ou de Rhétorique, tous sortis de plumes Espagnoles, & quelques-uns estimés; comme Sanctius, Vivès, Soarius, Perpinien, Ambroise Moralès &c. L'Auteur donne des Notices de chacun ; il caractérise ces divers Ouvrages ; il en marque les Editions ; il répand quelques anecdotes Littéraires ; & tout cela nous paroît digne d'un Bibliographe attentif & d'un homme bien instruit de la Littérature de son Païs. Il n'y a pas de doute qu'avec les comparaisons qu'on pourroit faire entre cette Nomenclature & le Catalogue d'une Bibliothèque bien fournie, quelques points de perfection ne parussent à desirer dans ce Volume : par exemple, l'Auteur dit à la page 72. qu'il s'étonne qu'on n'ait jamais réimprimé la vie du Cardinal Xi-

menès, composée par Alvare Gomez : or cette vie, dont l'Edition est de de 1569 à Alcala, se retrouve dans le premier Tome de l'*Espagne illustrée*, Edition de Francfort 1603.

Nous laissons le Lecteur juge de cet Essai Littéraire : probablement on ne le trouvera pas assez agréable ; on dira qu'il est trop hérissé de citations & de titres de Livres ; on y désirera des Notices abrégées sur la vie des Auteurs : mais c'en est assez, & peut-être trop sur cette Bibliographie : la nôtre nous ennuye quelquefois, que sera-ce de l'Etrangère ?

ARTICLE CXXI.

LA PEINTURE, ODE DE Milord Telliab, traduite de l'Anglois. Par M. ** &c. A Londres 8°. p. 22.

Jugement d'un Amateur, sur l'exposition

l'exposition des Tableaux. Lettre à M. le Marquis de V. . . in-12. pag. 83.

NOus réuniſſons encore ces deux brochures, ſous le même Article, parce qu'elles ont auſſi le même objet. Sur la première il eſt permis de croire, ou de ne pas croire, que c'eſt une Ode compoſée par Milord Telliab, & traduite de l'Anglois. A cet égard, on a plus de liberté que la belle *expoſition* de cette année n'en laiſſe aux Critiques & aux Obſervateurs chagrins. Véritablement le Salon de la S. Louis a mérité tous les éloges du Public, & le prétendu Milord Telliab a pu monter ſa Lyre ur le ton du compliment. C'eſt peut-être la première fois de ſa vie; auſſi lui reſte-t-il encore une inclination vers la Cenſure: inclination qui a pû paroître excuſable dans des tems; mais dont

il faut se défier aujourd'hui, parce que tout va bien. » Rien n'égale, *dit l'Auteur*, mon enchan-
» tement, ni mes transports. Pu-
» reté de dessein, charme de com-
» position, élégance de coloris,
» abondance de caractères, attitu-
» des nobles & contrastées, grou-
» pes sçavans & bien ordonnés,
» vérité, noblesse, grandeur, ex-
» pression; tout concourt à ren-
» dre mon illusion parfaite. »

Il y a des Critiques qui disent qu'un Amateur qui n'est que cela, & point du tout Artiste, a tort de rassembler, dans son discours, tous les termes de l'Art; parce que cela ressemble beaucoup à la manie de ces Provinciaux qui, après un voyage de Paris, composent leur parure de ce qu'ils ont vû de plus neuf chez les Marchands de Modes. Mais ce jugement est bien sévère, & peut-être ne doit-il pas avoir lieu, quand il s'agit d'une

Ode, où les images réunies ne font point mal. Mais quoiqu'il en soit de ce plan général, l'Auteur passe aux détails ; il suit tous nos grands Peintres ; il paye à chacun le tribut de louange qui lui est dû.
» Tout plaît, *dit-il au célèbre* » *Chardin*, dans la décoration » de tes Tableaux, leur sujet & » leur exécution. L'œil trompé par » leur agréable légéreté, & la fa- » cilité apparente qui y règne, » voudroit en vain, par son atten- » tion & ses recherches multi- » pliées, en apprendre d'eux le » secret : il s'abîme, il se perd dans » ta touche ; & lassé de ses ef- » forts, sans être jamais rassasié » de son plaisir, il s'éloigne, se » rapproche, & ne le quitte en- » fin qu'avec le serment d'y reve- » nir. »

Il faut toujours se ressouvenir que ceci est une Ode : composition où il entre nécessairement de l'en-

thouſiaſme, du déſordre, & quelque choſe de myſtérieux. Voici un jugement peut-être trop clair : *On dira à l'avenir, Chardin eſt le la Fontaine de la Peinture, Jeaurat en eſt le Richer.* Comme la profeſſion dominante de M. Richer étoit d'être Fabuliſte, il faudroit, pour que la comparaiſon fût entière, que M. Jeaurat eût fait ſon objet principal des ſujets *badins* & *familiers* : or il eſt certain que l'Hiſtoire a toujours été le genre de cet excellent Deſſinateur, & qu'il y a eu des ſuccès très-marqués, témoin le beau Diogène qu'il mit au Salon en 1748.

Milord Telliab donne aux Peintres d'Hiſtoire, un privilège ; c'eſt de *pouvoir enlaidir & même défigurer Athalie, Jéſabel & Eſther.* Paſſe encore pour les deux premières qui étoient des furies, & dont la figure devoit porter l'empreinte de leurs crimes ; mais on

n'eſt point en droit d'uſer de la même liberté à l'égard d'Eſther. *Enlaidir* cette Reine, ne ſeroit pas la mettre au nombre de ces *beautés mâles, ſeules dignes de figurer dans l'Ancien Teſtament.* Il y a pourtant bien de l'eſprit & de la fineſſe dans ce que dit ici notre Milord ; nous ſouhaitons qu'il ne s'y trouve aucun trait de Satyre. Car en vertu de la malignité humaine, ce ſeroit l'endroit de la brochure qu'on liroit le mieux, & qu'on retiendroit avec le plus de complaiſance.

Pour louer le talent de M. Oudry, dans la manière de peindre les Animaux, l'Auteur s'élève juſqu'à l'hyperbole. » Perſonne, *dit-il*, » mieux que toi, n'a connu l'ori- » gine & les propriétés de chaque » choſe ». Cela eſt outré, & M. Oudry ne porte aſſurément point ſes prétentions ſi haut : il imite la Nature dans les divers animaux

dont cet Univers est peuplé; il rend leurs couleurs, leurs attitudes, leurs combats, leurs jeux; ce n'est pas-là *connoître l'origine & les propriétés de chaque chose.* » Descartes » *ajoute le Poëte*, eût renoncé à » son systême, en voyant tes Tableaux. Bougeant eût écrit moins » frivolement son langage des Bêtes. Marsigli eût mis à tes pieds » toutes ses découvertes.» Ceci est à-peu-près dans le style de l'Anthologie qui dit que le Berger étoit tenté de mener aux paturages la Vache de Myron; & que le Cheval de Lysippe n'attendoit que les ordres du Cavalier pour courir.

Il y a beaucoup d'élévation dans le portrait qu'on nous fait ici de M. de la Tour. » C'est, *dit-on*, » l'Appelle de nos jours. Il semble » ravir à ceux qu'il peint, l'esprit » qui nous enchante dans leurs ouvrages (il faut supposer que ceci regarde des portraits d'Auteurs,

de Littérateurs) » ſon art réunit » le double avantage d'exprimer » également bien l'eſprit & la » beauté, qualités ſi incompati- » bles quelquefois dans la Natu- » re. La beauté, ſous ſes crayons » enchanteurs, loin de perdre rien » de ſa fleur, ſemble acquérir au » contraire de ces graces naïves & » ingénuës qui en ſont le plus » grand charme. Il ſait, par ſon » charme ſubtil ou magique, ſai- » ſir ou fixer le ſel volatil de l'eſ- » prit, ſi facile à s'évaporer des » mains de qui que ce ſoit, & de » ceux-même qui le poſſédent ». On ne goutera peut-être pas le ſtyle Chymique de cet endroit, & l'on renverra *ce ſel volatil de l'eſprit* au Dictionnaire des précieuſes. Mais on trouvera d'un bon goût, l'éloge du célèbre Vanloo. » Un Athlète fier & majeſtueux » s'avance. Il marche, dédaigneux » de courir ; il marche, & le der-

» nier de ses pas doit remplir la » carrière ». (Il faut que ce *dernier* signifie *le plus petit* : autrement ce ne peut être une merveille que le *dernier pas* de qui que ce soit, termine une route commencée & prête à finir,) » sa main » triomphante semble lever le ri- » deau qui jusqu'à nous avoit paru » voiler la Nature. Il découvre à » nos yeux les trésors dont les » différentes saisons ont coutume « de l'enrichir. C'est des mains » même de cette Déesse qu'il tient » ses pinceaux : elle semble se » plaire moins dans ses produc- » tions que dans ses Ouvrages (de » lui Carle Vanloo.) Elle s'y trou- » ve aussi simple, aussi vraie, aussi » touchante, & de plus embellie. » Son génie actif & puissant par- » court à la fois, la Mer, la Terre » & les Cieux. C'est dans l'Olym- » pe qu'il prend ces traits riches & » lumineux, dont il relève notre

» humanité & la décore. Il ose » représenter tour-à-tour, & de » leurs vraies couleurs, les plaisirs » & la majesté des Dieux, demi-» Dieu lui-même. » C'est comme le *Deo similis* θεοειδὴς, ἰσόθεος d'Homère : épithètes qui répondent au *virtuose* des Italiens.) » Ce n'est » ni le Corrège, ni le Titien, ni » Rubens ; c'est Vanloo. »

Tel est à-peu-près le fond de cette première brochure. Nous jugeons que l'Auteur, quel qu'il soit, a plus de mérite qu'il n'en paroît dans son Ouvrage : le style Pindarique ne lui va peut-être pas aussi-bien que l'observation ; & il est plus fait, ce semble, pour discuter en Connoisseur, que pour manier la lyre, en qualité de Poëte.

La seconde Brochure est d'un goût différent : *elle a été faite*, dit-on, *sans autre dessein que de servir à l'instruction & à l'amusement d'un Ami absent* : en effet l'Au-

teur y parle toujours à cet Ami vrai ou prétendu , & le diſcours qu'il lui tient eſt raiſonnable; nous voulons dire judicieux , modeſte , ſans affectation de termes ſingu-liers , d'expreſſions priſes des fineſ-ſes de l'Art. » Nous autres ſimples » Amateurs, *dit notre Anonyme* , » nous ne devons point nous ha-» zarder à parler de choſes qui » nous ſont peu familières : laiſ-» ſons aux gens du métier le droit » excluſif qu'ils ont de décider pour » ou contre l'artifice du Peintre. » Bornons-nous à bien ſentir » l'effet du Tableau. Si nous fon-» dons ſur ce ſentiment toute no-» tre critique , nous pouvons les » inſtruire ; ſi nous allons au-delà , » nous riſquons de nous attirer » leur mépris. Ils nous expoſent » leurs Ouvrages , non pour que » nous leur apprenions à manier » le pinceau ; mais pour ſçavoir » s'ils ont atteint leur but , qui

» eſt de nous intéreſſer & de nous » plaire. » Ceci toutefois dit beaucoup, & ſuppoſe déja bien des connoiſſances : car il en eſt de la Peinture comme de la Muſique. Des organes non-préparés au beau de l'Art, ſont placés en pure perte vis-à-vis d'un magnifique Tableau, ou d'un charmant concert. On ne voit d'un côté que des couleurs, comme on n'entend de l'autre que du bruit. L'étude & les réflexions font diſtinguer ces précieux rapports, ces proportions ſavantes ; ſource du plaiſir touchant qu'éprouve un véritable Amateur.

Il paroît que l'Auteur de la brochure a été bien ému dès l'entrée du Salon. Tous ces objets pittoreſques ont agi ſur ſon ame, & mis dans ſa bouche, des éloges pleins de ſentiment : *que de belles idées, que de ſpirituelles compoſitions ! ſoutenez, dignes Emules*

d'Appelle, ſoutenez jusqu'à la fin l'honneur chancelant du nom François &c.

Les détails ont enſuite occupé notre Amateur. Le beau S. Auguſtin de M. Carle Vanloo a fixé longtems ſes regards ; & la deſcription qu'on en trouve ici, ne peut que plaire infiniment aux Lecteurs. On ſçait que ce grand Tableau répréſente la diſpute du S. Docteur contre les Donatiſtes, dans la conférence de Carthage. » S. Auguſtin y paroît avec cette » noble confiance qu'inſpire la vé» rité. Il parle avec force, mais » ſans emportement. Son viſage » plein de phyſionomie, eſt égale» ment ſpirituel & ingénu. On y » remarque les traits d'une mo» deſte gravité & d'une ſageſſe im» poſante. On voit que c'eſt un » Savant & un Saint. Son atti» tude, ſon geſte, tous ſes mou» vemens ſe reſſentent d'un hom-

» me qui connoît la bonté de sa » cause, qui poursuit son Adversai- » re par la voie de la conviction, » sans lui opposer ni dureté ni » mépris. Les Evêques de son » parti ont, en l'écoutant, cette » douce tranquillité que donne l'as- » surance de la victoire. Ceux qui » examinent le travail des Notaires » le font sans inquiétude. On re- » connoît, dans tous ceux de ce » parti, le vrai zèle qui est sans pas- » sion. Le Chef des Donatistes est » directement opposé à S. Augus- » tin. Sa physionomie est dure & » méchante. On voit sur son vi- » sage quelque chose d'audacieux & » d'embarassé. Il s'agite en hom- » me qui voudroit faire passer pour » frivoles, les raisons de son Ad- » versaire, & qui en sent lui-mê- » me la solidité &c. » La des- cription continue : elle est suivie de quantité d'autres sur les divers Tableaux du Sallon ; & toujours

nous y remarquons de la ſageſſe, de l'ordre, du goût & du ſentiment. L'Auteur de cette Lettre a bien tort de ſe tenir auſſi derrière ſon Tableau, c'eſt-à-dire de ne ſe pas faire connoître. Auroit-il craint la Critique, ou qu'on déſapprouvât celle qu'il fait, par exemple, de la Reine Eſther qui *a du pincé* & un *caractère point aſſez ſérieux*; celle du *lever & du coucher du Soleil*, où il trouve *quelque choſe de manièré*; celle des *noces de Thétys & de Pélée*, dont *l'ordonnance lui a paru un peu confuſe, la touche dure, la couleur mal choiſie*; celle d'une *noce de Village*, dont *la manière eſt certainement trop ſérieuſe*; celle d'une *Aurore* qui déſire le rajeuniſſement de Titon; *ſujet trop Métaphyſique*, & qui *a beſoin de Commentaire*; celle de l'*embarquement* des ſaints Lazare, Maximin, Marthe & Magdelaine, où *le coſ-*

tume est violé ouvertement ? &c. Ces Critiques & quelques autres sont dans la Lettre, mais nuancées de justes éloges, & tempérées d'Observations très-douces.

Si l'on vouloit connoître le goût de l'Auteur pour les sujets poëtiques, il faudroit lire les descriptions qu'il fait des Tableaux de M. Boucher : cet endroit de la Lettre est *séduisant*, pour parler aussi le langage de l'Art. Si l'on étoit curieux de ses jugements sur les représentations d'Animaux, de sujets domestiques, & sur les portraits, il faudroit s'attacher à tout ce qui regarde, dans la Lettre, les Ouvrages de MM. Oudry, Chardin, de la Tour.

Mais un caractère infiniment plus estimable est le ton vertueux que cet Anonyme prend sans effort; nous ne citons qu'un endroit, & nous finissons : » Messieurs les » Peintres ne sçauroient trop évi-

» ter les idées laſcives qui offen-
» ſent les bonnes mœurs. La Pein-
» ture deviendra le plus dange-
» reux & le plus infâme des Arts,
» ſi la ſageſſe & la pudeur ceſſent de
» conduire la main du Peintre. Meſ-
» ſieurs de l'Académie auroient dû
» bannir de l'expoſition, certains
» morceaux qui ne ſont point faits
» pour des yeux chaſtes. Ils doivent
» reſpecter le Public, & ſe reſpec-
» ter eux-mêmes. Une expoſition
» attire des perſonnes de tout âge,
» de tout ſéxe, de tout état. Il n'y
» doit rien paroître qui faſſe rou-
» gir; & c'eſt pecher groſſièrement
» contre les bienſéances, que d'y
» étaler des images libertines. Je
» ſuis fâché que quelques Ouvra-
» ges de nos meilleurs Artiſtes,
» m'ayent donné lieu de faire cet-
» te réflexion, ſur laquelle j'in-
» ſiſte, autant par intérêt pour
» leur gloire, que par zèle pour
» la vertu. » Tout ceci eſt excellem-

ment dit, & la Lettre entière nous paroît, en son genre, un morceau précieux ; un modèle pour tous ceux qui voudront écrire sur nos Arts & sur nos Artistes.

ARTICLE CXXII.

PRINCIPIA PHYSICO-MEDICA, in Tironum Medicinæ gratiam conscripta à Joanne-Claudio-Adriano Helvetius &c. c'est-à-dire, *Principes de Physique & de Médecine, pour l'instruction des jeunes Médecins, par M. Helvetius, Conseiller du Roi, premier Medecin de la Reine, Directeur des Hôpitaux Militaires, Docteur de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, Associé Honoraire au Collège Royal des Medecins de Nancy.* Tome second in-8°. 301. pp. A Paris, chez la veuve de D. A. Pierres 1752.

TOut ce ſecond Volume roule ſur les corps, qu'on regarde comme *primigènes*, ou ſur les Elémens Chymiques, *de primigeniis corporibus cognitis*, *ſeu de elementis Chymicis* : ce ſont la lumière, ou le feu, l'air, l'eau, la terre, le ſel & le ſoufre. M. Helvetius conſidère ces Elémens, autant que leur nature le permet, dans un état de pureté & de ſimplicité qui en exclut tout mêlange hétérogène : il ne s'agit donc preſque ici, que de ces individus Elémentaires qui ſont les ingrédiens, dont la Nature compoſe tous les corps mixtés. Tels ſont les rayons purs, que le Soleil élance, ou ſa pure & ſimple lumière. Celle qui ſort des corps enflammés, n'eſt point une lumière pure, un Elément ſimple; elle eſt mêlée à des élémens étrangers, aux parties que la flamme détache de ces corps embraſés.

La lumière pure, & le feu élémentaire, ſelon M. Helvetius, ne ſont pas deux élémens différens, mais un ſeul & même élément : c'eſt-là un principe eſſentiel dans ſa Phyſique, où il le prouve avec le plus grand appareil. Le feu devroit donc toujours être lumineux, & la lumière toujours brulante. Fauſſe conſéquence, répond l'illuſtre Auteur.

1°. Quelquefois le feu eſt ſi abſorbé, ſi émouſſé par les vapeurs ou les molécules craſſes qu'il enlève des corps enflammés, que ſon éclat obſcurci & éteint ne devient vif & ſenſible que quand il a diſſipé ces particules humides ou groſſières. Quelquefois auſſi cet élément n'eſt pas en aſſez grande quantité pour ſe faire ſentir ; il faut donner à ſon action le tems de pénétrer le corps qu'elle attaque, d'en percer les vaiſſeaux, d'en dégager l'élément lumineux

qui y est emprisonné. Alors l'un se joint à l'autre & le fortifie ; leurs vibrations deviennent plus puissantes ; l'impression en est plus efficace, & l'œil en reçoit une émotion sensible.

2°. Pour échauffer & pour bruler, il faut que la lumière soit comme renforcée. Quand cet Elément est trop rare, quand son mouvement est trop foible, les corps présentés à son action, n'en sont pas assez frappés pour recevoir une chaleur sensible : leur tissu ferme, leurs fibres épaisses résistent sans effort à des touches qui ne peuvent affecter que des membranes aussi tendres & aussi délicates que la rétine. Avec le miroir ardent, on a beau assembler les rayons de la Lune, ils ne font qu'éclairer, sans échauffer. Le feu, sans être lumineux, & la lumière, sans être toujours brulante, n'en sont donc pas moins un seul & même Elément.

Cet élément, dit M. Helvetius, ſe trouve partout, il n'eſt point de corps qui n'en recèle plus ou moins dans ſes veines, il ne faut que des frottemens, des chocs, des mêlanges &c. pour en manifeſter la préſence; ſes qualités propres ſont une agilité ſurprenante, une petiteſſe inconcevable, une dureté conſtante: dans la chaîne des élémens materiels, il eſt le *premier moteur*, ou plutôt le premier mobile. Une foule d'obſervations naturelles, & d'expériences artificielles adminiſtrent à l'érudition de l'Auteur, la preuve de toutes ces aſſertions.

De-là il paſſe à l'action de la lumière ſur les corps qu'elle frappe: cet élément, dit-il, aſſez puiſſant pour fondre & *vitrifier* les métaux, ne trouveroit ſur la Terre aucun corps à l'épreuve de ſes traits, ſi le fluide athmoſphérique n'en affoibliſſoit la force, comme

l'eau diminue la violence du feu & en défend les corps qui y ſont expoſés. Obſervons, en paſſant, que le fluide *athmoſphérique*, qui tempère le feu ſolaire, n'eſt pas préciſément cet élément ſubtil que la Terre exhale ſans ceſſe, & dont nous avons parlé ailleurs conformément aux idées de M. Helvetius : c'eſt toute la matière athmoſphérique, qui comprend, avec le *feu central* de notre Auteur, toutes les vapeurs & toutes les exhalaiſons de l'athmoſphère terreſtre. La *matière centrale* priſe dans toute ſa pureté ne différe pas de la lumière ſolaire. L'une & l'autre ſont un même feu élémentaire.

Quelque puiſſante que ſoit la lumière ſur les corps qu'elle peut atteindre, M. Helvetius ne croit pas qu'elle augmente ſenſiblement leur poids : l'autorité des Phyſiciens qui le penſent, les expériences dont ils s'appuyent, loin de

l'embaraſſer, le confirment dans ſon opinion. Il n'attribue cette augmentation de peſanteur qu'aux matières étrangères que le feu introduit dans ces corps, & qui reſtent enfermées dans leurs pores, où le froid les intercepte & les reſſerre, quand ces corps perdent leur chaleur. Non-content d'enlever à ces Phyſiciens par cette explication leurs principaux appuis, il leur oppoſe des expériences, où, de leur aveu, les mêmes corps ne reçoivent aucun degré de peſanteur, quelque grande que ſoit la quantité de feu élémentaire qu'on aioute à leur ſubſtance.

Une des plus viſibles impreſſions que la lumière faſſe ſur les corps, c'eſt la raréfaction. M. Helvetius convient avec M. de Réaumur que l'air n'eſt point la vraie cauſe de ce phénomène, il l'attribue uniquement à la lumière. Ce feu élémentaire raſſemblé en plus grande

quantité, se porte avec plus d'impétuosité sur les corps & dans leurs pores ; il en dilate les parois, il dégage le feu qui y étoit enchaîné, & l'aide à forcer ou à élargir sa prison: ces torrens ignés, en se grossissant, étendent les vaisseaux ou les rezeaux qu'ils traversent : de-là l'augmentation de volume dans la masse qu'ils inondent. Voilà, selon M. Helvetius, toute la Méchanique de cette raréfaction, l'air n'y entre pour rien, *absque aëris auxilio.*

Le même méchanisme à-peu-près amollit les corps durs, & durcit les corps mous. En séparant les fibres des uns, le fluide igné les dépouille de la roideur qu'elles doivent à leur union, & les rend plus fléxibles ; en fondant sur les autres, il en détache & emporte les parties Hétérogènes semées entre les Homogènes : celles-ci, alors livrées à l'action du

fluide

fluide environnant qui les comprime, se rapprochent, se rejoignent & s'appuyent mutuellement : de-là toute la masse reçoit une consistance ferme, qui fait sa dureté. De ces principes, on conçoit aisément comment l'élasticité, prise au sens de l'Auteur, peut s'acquérir & se perdre dans certains corps, quand la lumière déploie sur eux son activité.

Comme l'Elément lumineux n'entre pas moins dans notre œconomie animale, que dans la composition des autres corps organiques, M. Helvetius n'a rien oublié pour en faire bien connoître la nature & les effets à ses Eleves. Il s'applique surtout à leur en découvrir la force ; il en analyse les principes, & en calcule les degrés : la Poudre à Canon, encore plus que la Pompe de Londres, lui donne les élémens de son calcul ; le même feu élémentaire, qui,

dans cette invention, est si redoutable, nous assiège au-dedans & au-dehors; bientôt il auroit abbattu, ou miné les foibles remparts qui nous défendent, si la Terre & l'Eau, dont nous sommes paîtris, n'avoient la vertu de rallentir & & d'amortir son ardeur dévorante, & de la convertir en une flamme salubre & vitale, qui soutient & anime en quelque sorte notre machine, en même-tems qu'elle en use & consume les ressorts & les organes.

Quelque puissaut & meurtrier que soit l'élément lumineux & igné, il a besoin que l'Air seconde son action, en rassemblant, en fixant, & en dirigeant son impétuosité contre le sujet qu'il attaque; autrement sa substance légère & subtile se dissiperoit par sa propre agitation. Delà l'*expansion* des corps livrés en proie à son ardeur, *l'éruption* des feux

cachés dans leurs veines, & *l'explosion* qui déchire leur tissu, & en disperse les fragmens. Tout ceci, dans l'Ouvrage, est fortifié d'argumens & d'expériences, où le stile de l'Auteur éloquent a toute la vivacité & toute l'énergie qui caractérise ces formidables Phénomènes. Il n'a pas manqué d'observer que la lumière solaire n'est jamais si terrible, que quand avec des miroirs ardens, ou d'autres inventions, on en rassemble une grande quantité : ainsi, dit-il, l'Eau dont le Volume se renferme dans le Canal du Moulin, ne fait qu'en tourner la roue; mais si, trop enflée par des crues extraordinaires & chargée de matieres étrangères, elle se déborde, & rompt sa digue, elle devient un torrent fougueux, qui brise, renverse & emporte la roue & le Moulin. Du reste la Providence n'a semé dans l'Univers l'élément lumineux qu'avec une sage

œconomie ; la terre n'en reçoit guères qu'une chaleur bénigne, qui eſt la principale ſource de ſa beauté & de ſa richeſſe.

M. Helvetius n'ignore pas que beaucoup de Phyſiciens n'expliquent que par l'élaſticité de l'Air, les mêmes effets dont il ſe prévaut pour ſoutenir la diffuſion générale, & la force invariable de la lumière, ou du feu élémentaire : leur ſentiment ne réſiſte pas aux grands détails que nous trouvons dans l'Ouvrage, nous n'en recueillerons qu'une obſervation. C'eſt que, dans les Phénomènes, dont le reſſort de l'air eſt la cauſe unique ou ſpéciale, il n'y a aucune chaleur, aucune inflammation, aucune détonation, aucune conſomption ou deſtruction ſubite, en un mot aucune *exploſion* : le reſſort de l'air y eſt bandé & comprimé à un dégré qui ne trouveroit, dans les grains de la poudre à canon,

que des barrières fragiles : quand il ſe débande, le corps contre lequel ſon effort s'exerce, s'ouvre, ſe fend, ou vole en éclats ; voilà tout ce que l'air peut opérer, quand il n'eſt animé que par ſon élaſticité.

M. Helvétius ne pouvoit mieux finir cet important Article, que par l'expoſition de ſon ſentiment ſur la propagation de la chaleur & de la lumière. Mille belles expériences qu'il décrit, l'ont convaincu que les objets lumineux & enflammés ne portent à des diſtances aſſez grandes, le ſentiment ou l'impreſſion de leurs qualités, que par le moyen des corps, ou du fluide intermédiaire, & non par l'action immédiate de la lumière ou du feu qu'ils élancent autour de leur ſphère par des émiſſions continuës : il en conclut que les émanations ou éjaculations lumineuſes que le Soleil darde de toute ſa ſurface, ne traverſent pas tout l'eſ-

pace qui fait la distance de cet astre à la terre, & que leur action, semblable à celle des corps lumineux, ne nous atteint que par le moyen du fluide lumineux, qui, pour n'être pas aussi continu que la *matière étherée* de Descartes, n'en est pas moins répandu dans tout le Tourbillon. Ainsi la Nature, toujours uniforme dans son Méchanisme, ne transmet la lumière du Soleil, jusqu'à notre horison que par l'intervention du feu élémentaire; ce fluide est chargé de porter à la terre toutes les influences dont le Soleil la favorise.

Comme le feu est le premier; l'air, dit M. Helvetius, est le second élément, le second mobile de la sphère que nous habitons: son élasticité est établie par mille expériences; mais notre illustre Auteur remonte un peu plus haut, & réduit la question à sçavoir si cette élasticité est une qualité tellement propre de certains élémens

ſimples, que l'air ne l'en reçoive que par emprunt, ou ſi l'air lui-même eſt composé d'atômes eſſentiellement fléxibles & élaſtiques.

1°. Beaucoup d'expériences dépoſent que l'élaſticité eſt une qualité, qu'indépendamment de l'air on fait acquérir à l'eau & à d'autres corps qui en ſont naturellement deſtitués.

2°. Les vapeurs que nous voyons conſtamment s'élever des végétaux & des animaux, prouvent que notre athmoſphère eſt remplie de molécules qui ſont dans un état d'*expanſion* & de *raréfaction* : elles en ſont ſuſceptibles, même dans le vuide, on n'en peut douter après les expériences de M. de Réaumur, cet intime confident des ſecrets les plus cachés de la Nature, *ſagax & diligens Naturæ ſcrutator.*

3°. La raréfaction & l'expanſion de ces parties athmoſphéri-

ques, eſt à l'épreuve des plus fortes gelées, qui n'ont jamais empêché le ſuccès des expériences de l'Eolipile, & de beaucoup d'autres. Or, reprend M. Helvetius, tout fluide raréfié eſt compreſſible & élaſtique; le fluide athmoſphérique jouit donc d'une élaſticité inaltérable. Le principe de cette élaſticité eſt comme inſéparable de ce fluide; on ne peut, dit l'Auteur, l'en dépouiller quelque part qu'on l'enferme & qu'on le comprime: pourquoi? C'eſt, répond M. Helvetius, que ce principe n'eſt rien autre choſe que la chaleur athmoſphérique, le fluide lumineux, la matière centrale: on ne ſçauroit trouver à ces vapeurs atmoſphériques aucun aſyle impénétrable ou inacceſſible à l'Elément lumineux; partout où l'on les reſſerre, il y entre & leur communique l'élaſticité dont elles ſont eſſentiellement ſuſceptibles;

de-là l'Elaſticité inamiſſible. Nous voudrions pouvoir ſuivre l'Auteur dans le développement de cette ingénieuſe Méchanique: nous croyons en dire aſſez, pour faire ſentir à ceux qui méditeront cette ſuite de principes, comment tous ſes anneaux ſe lient enſemble & forme une chaîne indiſſoluble, & comment l'Auteur a pu ſoumettre à des calculs exacts, la proportion des effets & des cauſes, des puiſſances & des réſiſtances. De toute cette profonde & agréable Phyſique, il conclut que l'élaſticité eſt étrangère à l'air, & à tous ces corps que nous ſçavons être trop foibles pour la captiver dans leurs veines.

Les propriétés de l'air naturel & de l'air *factice* ſont ici les mêmes; entre leurs parties nulle différence. Pour le prouver, M. Helvétius ne ſe ſert que des fameuſes expériences de M. Hales: il en infére que cet immenſe accroiſſement de vo-

lume que, selon ce célèbre Physicien, l'air acquiert quand on l'extrait de certains végétaux, n'est pas tant un développement de cet air, que des parties qu'il enlève de ces végétaux; & en effet l'air extrait des minéraux n'est jamais susceptible de dilatation.

L'eau, de l'aveu de tous les Chymistes, est un élément *primigène*, puisqu'on ne peut ni composer, ni résoudre sa substance, & qu'elle entre dans la composition de tous les corps mixtes: sa fluidité constante, son évaporation continuë, même dans le vuide, prouvent que ses parties sont dans une agitation perpétuelle, dont l'air n'est pas le principe: c'est donc encore là une de ces qualités dont on ne doit chercher la cause ailleurs que dans les rayons solaires & surtout dans la matière centrale, puisque la nuit & les ombres ne préjudicient point sensi-

blement à la fluidité de l'eau, & très-peu à ſon évaporation. Quel autre Agent pourroit ſans ceſſe exercer, ſur cet élément, une efficacité ſi immédiate ?

C'eſt de la fluidité de l'eau, que M. Helvétius tire la nature & la forme de ſes parties, la foibleſſe de leur adhérence, le poli de leur ſurface &c. De leur incompreſſibilité, il déduit leur fermeté, leur inflexibilité, leur ſolidité, leur contact immédiat &c. Sur mille belles expériences, il fonde leur petiteſſe, leur *expanſibilité*. &c.

Dans le chapitre de l'eau, la glace fournit une queſtion phyſique, que M. Helvétius n'avoit garde d'omettre. La cauſe de ce Phénomène, ſelon quelques Phyſiciens, n'eſt que *négative* : le principe de fluidité ceſſant, l'eau & ſes parties tombent dans un repos qui en fait une maſſe dure & froide. Notre illuſtre Auteur com-

bat ce ſentiment par des argumens victorieux ; le repos & le contact ſimple des parties aqueuſes ne doit produire qu'un amas de globules entaſſés comme des grains de bled mis en monceau. Il faut donc recourir à des corps étrangers, qui fixent la mobilité de ces globules en s'inſinuant dans leurs interſtices pour leur donner la conſiſtance des corps durs : on a pouſſé les recherches juſqu'à découvrir le fait à l'œil ; on connoît donc l'exiſtence de ces corps hétérogènes, qui s'introduiſent dans l'eau, s'y étendent ſous la forme de filets, lient ces globules roulans & les rendent immobiles. Du reſte M. Helvetius convient qu'on ne connoît point la nature de ces corps qui glacent les eaux ; tout ce qu'on ſçait, c'eſt qu'ils ont quelque adhérence avec les ſels, ſans être ſalins ; qu'ils ſont plus petits que les globules aqueux, avec leſ-

quels ils ont auſſi quelque homogénéité.

La Terre élémentaire eſt ce qu'on appelle *terre vierge*, *terre damnée*, *caput mortuum* : c'eſt un Elément ſimple, puiſqu'il n'eſt ſujet à aucune réſolution. Ses parties ſont ſuſceptibles d'une petiteſſe qui va juſqu'à les rendre inviſibles, quoiqu'elles ſoient raboteuſes, anguleuſes & friables.

La Terre & l'Eau ſont des Elémens *inſipides* : quand ils ont quelque ſaveur, ils la doivent au mêlange de quelques-uns de ces corps qu'en Chymie on appelle *ſels*, & qui ſont les Agens principaux dans les manipulations Chymiques. De tout tems la Chymie a opéré pour en déterminer la nature & la figure. Tout ce qu'il y a de plus ſolide dans cet Art, eſt ici ſagement étalé, avec un appareil de doctrine, que les Laboratoires & les Ecrits des plus fa-

meux Chymiſtes ont enrichi : il en réſulte que de tous les ſels, il n'y a que les *acides* qui ſoient des ſubſtances ſimples, des corps Elémentaires. M. Helvetius croit que ces ſels acides s'élèvent des entrailles de la terre à ſa ſurface, & qu'ils ne contribuent pas peu à la génération des Minéraux & des Végétaux ; toutes les eſpèces de ſels & toutes leurs vertus, ſont ici ſçavamment détaillées & diſcutées.

L'Analyſe des ſels eſt ſuivie de celle des ſoufres & de toutes les opérations que les Chymiſtes ont tentées pour connoître les ſubſtances ſulphureuſes : les uns en ont conclu qu'elles étoient compoſées ; les autres qu'il y en avoit de ſimples. M. Helvetius laiſſe la queſtion indéciſe, c'eſt un Phyſicien qui ne ſe permet aucune conjecture, que ſur des motifs plus forts que tous les fondemens de nos hypothèſes

récentes : à peine ose-t-il opiner, quand les autres n'hésitent point à décider ; leur ton est toujours affirmatif, & toutes leurs Assertions absolues. Notre illustre Auteur est trop sçavant, pour n'être pas plus timide ; il ne propose ses idées qu'en témoignant qu'il s'en défie. Il n'y tient point, il ne les hazarde qu'en attendant qu'on en trouve qui ayent plus de vérité que de vraisemblance, on l'obligera de l'en désabuser. *Non veriti sumus nonnullas conjectationes in medium promere, verùm his non adhæremus, & eas lubenter deponemus, statim atque verisimiliores causæ in lucem edantur &c.*

Nous ne sçaurions finir cet Extrait, sans prier les Physiciens libres de tous préjugés, de faire une sérieuse attention à cette *matière éthérée* ou *centrale*, dont M. Helvetius fait un usage qui nous paroît aussi précieux qu'étendu. Un

Elément simple dans son essence, universel dans sa diffusion, actif dans toutes ses parties, & par-là principe assez puissant & assez fécond, pour qu'on en dérive, comme de leur source naturelle l'Electricité, la Gravité, l'Elasticité, la Chaleur, la Fluidité; les générations de tous les règnes, c'est-à-dire, de tous les Minéraux, Végétaux, Animaux & mille autres phénomènes jusqu'ici, ou tout-à-fait ou peu s'en faut inexplicables : un pareil Elément, dis-je, avec ses attributs, n'est-ce pas ce qui manque le plus à nos lumières physiques, & ce qu'ont cherché le plus opiniâtrément, & peut-être le plus vainement nos plus grands Physiciens? Quelques-uns peuvent l'avoir apperçû, mais aucun l'a-t-il découvert & montré bien clairement?

ARTICLE CXXIII.

*OPUSCULES de M. F*** T. I. contenant des Critiques de quelques Ouvrages de Littérature, une Vie de la Fontaine, une Vie de Pope, & des Poëſies Diverſes &c. T. II. contenant les premières feuilles périodiques de l'Auteur &c. T. III. contenant un Extrait Chapitre par Chapitre du Livre de l'Eſprit des Loix &c.* in-12. A Amſterdam chez Arkſtée & Merkus. M. DCC. LIII.

EN annonçant ce Recueil au mois d'Août dernier, nous avons dit que M. F*** n'en avouoit point l'Edition. C'eſt qu'en effet il ſe trouve, dans ces trois Volumes, des Morceaux qui ne ſont pas exemts de tout reproche; & quelques-uns qui ne ſont pas de l'Auteur. Ainſi c'eſt un choix qu'il nous

convient de faire ; & nous croyons rencontrer heureusement dans les Pièces dont nous allons parler.

Il y a, dans le premier Volume, une Lettre à M. le Franc, Premier Président de la Cour des Aydes de Montauban, sur la mort de M. l'Abbé Desfontaines. C'est un éloge dicté par la reconnoissance, & aussi par le courage ; car l'Abbé Desfontaines, quand il mourut, avoit tant d'ennemis qu'il falloit être brave pour se déclarer son partisan & son admirateur. Ce n'est pas qu'il n'eût bien rendu service quelquefois aux Ecrivains du Siècle : ses feuilles n'étoient pas toujours armées du trait de la Critique, de la Satyre, si l'on veut : elles sçurent donner des éloges, de tems en tems même les prodiguer ; mais ce ton d'Approbateur ne touche point des ames intéressées, autant que la censure les blesse, les déchire ; & il faut a-

vouer, que sous les coups de cet Aristarque, mille victimes étoient tombées, malgré les fleurs dont elles avoient pris soin de se parer, peut-être même malgré l'or qu'elles avoient fait briller aux yeux de ce redoutable Censeur. Quand un tel homme n'existe plus, on est très-fort contre sa mémoire, très-éloquent sur ses défauts, très hardi à l'attaquer en vers & en prose. *Nunquam, si quid mihi credis, amavi hunc hominem*, dit tout Littérateur, délivré de ses craintes, & jouissant des douceurs de la liberté. Cependant est-ce un avantage pour la République des Lettres que la Critique perde ainsi son Interprète? M. Fiéron prétend que *notre Siècle a autant d'obligation* (à l'Abbé Desfontaines) *que le Siècle dernier en eut à Boileau:* il croit même qu'à raison de nos besoins, bien plus grands que ceux du dernier Siècle, *nous devons plus à*

l'Abbé, que nos Pères ne durent à Despréaux. » D'ailleurs, *ajoute-» t-il*, Boileau, comme Poëte, » n'a fait qu'effleurer les Auteurs, » & jetter, en passant, du ridicule » sur leurs misérables productions; » au lieu que l'Aristarque de nos » jours est entré dans des détails » aussi instructifs qu'agréables. Per-» sonne n'avoit plus étudié que lui » les règles, & les raisons des rè-» gles; personne ne les a dévelop-» pées avec plus de finesse, d'agré-» ment & de clarté. Le brillant & » la solidité, la justesse & la viva-» cité, l'érudition & le choix, la » force & la légèreté, l'abondance » & la précision, la délicatesse & » l'enjouement, l'exactitude & la » pureté du langage; voilà ce qui » caractérise cette plume célèbre... » Il avoit le coup d'œil infaillible; » il saisissoit parfaitement le ridi-» cule, dans le goût d'Horace & de » Lucien &c. » Le portrait n'est

pas achevé ; il faut le voir entier dans cette ingénieuse Lettre, où M. Fréron montre qu'il a très-bien connu son Maître & son Modèle. Il se trouve pourtant ici un mot qui mérite quelque éclaircissement.

On donne à l'Abbé Desfontaines le mérite de l'*érudition* : ce qu'il faut entendre des connoissances purement littéraires, qui dans lui étoient fort étendues. Il sçavoit très-bien sa langue ; il jugeoit en Maître d'une Pièce de Poësie ou d'Eloquence, du stile propre de l'Histoire ; il saisissoit, à point nommé le fort & le foible d'une composition de goût ; il faisoit plus, & ceci étoit une qualité rare, un don suréminent qui caractérisoit cet homme de Lettres : il mettoit en œuvre, avec une singulière capacité, les notions qu'on lui suggéroit sur des Ouvrages érudits. De lui-même, il n'au-

roit pû pénétrer les profondeurs de l'Antiquité, développer les systêmes de Chronologie, juger des controverses nées sur les Langues Orientales, apprécier l'Edition d'un Auteur Grec, soit Profane soit Ecclésiastique, résoudre certaines difficultés de Bibliographie : encore moins eût-il été capable de sonder les mystères des Mathématiques, de la Physique, de l'Histoire Naturelle, de raisonner pertinemment sur les Arts &c. Cependant, quand il étoit question de présenter ces divers sujets au Public, cet homme, plein de sagacité & d'intelligence, se rendoit propres les lumières d'autrui ; il entroit, sans effort, dans les éclaircissements qu'on lui donnoit ; il formoit, d'une esquisse informe qui lui étoit communiquée, un Tableau ressemblant & agréable. Voilà, ce semble, un talent plus précieux que l'érudition même. Il faut, pour

des opérations de cette eſpèce, non ſeulement avoir beaucoup d'eſprit & de pénétration ; mais encore une ſorte de fléxibilité, de docilité d'idées ; une imagination également vive & ſoumiſe ; un jugement auſſi ſain qu'actif, prompt, efficace : qualités ineſtimables ſurtout dans la profeſſion de Cenſeur Littéraire.

L'Abbé Desfontaines exerça longtems cette eſpèce de Magiſtrature. » Semblable, *dit ſon Panégyriſte*, au Dragon Gardien du » Jardin des Heſpérides, il veilloit » à la porte du Temple du goût, » pour empêcher l'invaſion de l'i» gnorance & du faux bel-eſprit. » Il repouſſoit d'un bras d'airain » le précieux Néologiſme, l'affec» tation du ſtile, l'importun éta» lage de la fauſſe érudition, la ri» dicule recherche des idées ſingu» lières, la bizarre alliance de mots » étonnés de ſe voir mariés, la

» tournure ſophiſtique des penſées » triviales : ennemis ſans ceſſe re» naiſſants qu'il terraſſoit toujours » avec de nouvelles armes. »

Tout cela eſt vrai, & il faut adopter de même quelques éloges qu'on donne ici aux ſentimens, aux qualités du cœur de ce fameux Obſervateur. M. F. reconnoît que *l'exacte impartialité n'a pas toujours conduit ſa plume, que le reſſentiment de ſon cœur ſe fait remarquer dans quelques-unes de ſes Critiques.* On pourroit encore charger cet endroit du portrait : car il eſt vrai de dire en général que l'Abbé Desfontaines étoit naturellement porté à la Satyre ; & l'on ſçait qu'en parlant de ces Animaux domeſtiques qui mordent & qui flattent, il diſoit, ſans façon, que la première qualité lui paroiſſoit préférable à la ſeconde : c'étoit un emblême où il ſembloit peindre ſon propre caractère.

Mais

Mais cela n'empêche pas qu'il n'eût de *la droiture*, de *la probité*, de *la douceur* dans le commerce de la vie ; qu'il ne *s'intéressât au sort* de ses amis ; qu'il ne *s'attendrît sur leurs disgraces.* On pouvoit ajouter que trop répandu dans le monde, il avoit néanmoins conservé des sentimens de Religion ; qu'il parloit de ce grand objet avec le respect convenable & même avec zèle ; qu'enfin, au moment de la mort, le Christianisme & la piété recouvrèrent à son égard tous leurs droits. Tel fut au juste ce Critique célèbre, à qui notre Littérature doit véritablement beaucoup ; il eut assez de défauts pour n'être pas aimé de tout le monde ; mais trop de bonnes qualités pour justifier la haine de tous ses ennemis.

M. Fréron nous donne une Vie de la Fontaine : c'étoit chose facile, à ne considérer que la réu-

nion des époques & des faits : car on avoit déjà bien recherché tout ce qui concerne cet excellent Auteur. L'Histoire de l'Académie Françoise, le Recueil du P. Niceron, les Lettres du grand Racine fournissent, sur ce point, des traits en abondance; & nous avons vû depuis peu une vie de la Fontaine très-détaillée & très-chargée de Notes, dans le Dictionnaire Historique de M. Chauffepié. Si M. Fréron fait lui-même une nouvelle Edition de ses Opuscules, il pourra profiter de cette découverte; mais il n'aura rien à changer dans le beau caractère qu'il trace de notre Fabuliste. » C'est véritable» ment le Poëte de la Nature. » Vous ne sentez nulle-part, le » travail ni la gêne; il voyoit é» clore sous sa main ces fleurs qui » coutoient des veilles aux Boi» leaux & aux Racines. La Fontai» ne, plongé dans les douceurs d'un

» tranquille délire, n'éprouva ja-
» mais ni fureurs ni transports. On
» diroit que ses fables sont tom-
» bées de sa plume. Il a surpassé
» l'ingénieux Inventeur de l'Apo-
» logue, & son admirable Copiste.
» Aussi élégant, aussi naturel,
» moins pur à la vérité, mais aussi
» moins froid & moins nu que
» Phèdre, il a attrapé le point de
» perfection dans ce genre, &
» ceux qui, parmi nous, ont cou-
» ru la même carrière, quoiqu'a
» vec du mérite, sont restés bien
» loin derrière lui. »

Quoique M. Fréron approuve fort la conversion de la Fontaine, il ne laisse pas de dire, que ce Poëte *prêt à recevoir le Viatique, détesta la source de sa gloire & de son immortalité :* on entend ses *Contes*, il est aisé de voir qu'on ne les considère ici que du côté des avantages Littéraires. Mais après tout, il vaut mieux dire

après M. Baillet, que la Fontaine devoit plutôt *ne nous faire aucun présent, que d'empoisonner ce qu'il vouloit nous donner*; & que rien n'obligeoit cet Auteur à *se vanger* du Public, *d'une manière si artificieuse.*

On trouve de suite une vie du célèbre Pope. Nous l'avons comparée avec celle qu'a publié aussi, depuis peu, M. l'Abbé Yart. De part & d'autre, ce sont les mêmes faits, les mêmes détails; & cela devoit être ainsi. M. Fréron est plus serré & plus laconique. Il adopte quelquefois des pensées, que M. l'Abbé Yart réfute. Par exemple, l'Abbé Desfontaines croyoit que, dans le Poëme de la *Boucle de Cheveux enlevée*, il y avoit du *dessein, de l'ordre, de l'invention*; & M. Fréron souscrit à ce jugement. M. l'Abbé Yart oppose la Critique du *profond & sçavant Dennis*, qui trouvoit beaucoup de

confusion & d'autres défauts sans nombre dans le même Ouvrage ; mais il semble que la censure de ce Dennis, ennemi déclaré de Pope, est une *Sentence* sujette à révision. Nous renvoyons aux deux vies : on doit sçavoir gré à M. Fréron & à M. l'Abbé Yart de s'être exercés, presque dans le même tems, sur l'illustre Poëte Anglois. Il est à souhaiter que les Anglois eux-mêmes nous apprennent encore des anecdotes ; & que Pope nous soit aussi connu qu'Homère, Horace, & tous les Héros de notre Parnasse François.

En 1744, à l'occasion de la première campagne du Roi, M. Fréron fit une Ode qui fut applaudie du plus grand nombre ; & critiquée par quelques Censeurs : sur cela il composa une Lettre partie en Vers, partie en Prose, où, parmi des explications, des justifications relatives à son Ode, il trace

les caractères des quatre plus grands Poëtes Lyriques, Pindare, Horace, Malherbe, Rousseau. Cet endroit est remarquable; il instruit & attache le Lecteur. Voici ce qui concerne le premier & le plus admirable de ces Poëtes. » Une mâle austérité fait le caractère de » Pindare. On sent, en lisant ses » Ouvrages, cette impétuosité de » génie, ces violents transports, » cette impulsion divine qui porte » à de vastes conceptions & à de » nobles saillies. La force des pen- » sées, la véhémence des figures, » la hardiesse des images, la viva- » cité des expressions, l'audace des » métaphores, l'harmonie des tons » nombreux, la majestueuse pré- » cipitation du style, tout con- » court à en faire le plus grand Poë- » te qui ait encore paru dans le » genre Lyrique. Quand il peint la » foudre de Jupiter, vous croyez » la voir voler avec vîtesse, & l'en-

» tendre tomber avec fracas. Il » n'a pas moins de douceur que » d'enthousiasme, & le gracieux » lui est aussi naturel que l'énergi- » que : témoin le riant tableau » qu'il nous offre des Champs Ely- » sées dans la seconde Ode Olym- » pique, adressée à Théron Roi » d'Agrigente. » Ce portrait, qui est déja bien, devroit être plus détaillé, parce que Pindare n'est pas dans la bouche & dans les mains de tout le monde. D'ailleurs, quoi de plus majestueux & de plus agréable à représenter que tous les éclats, tous les jeux, toutes les variétés de cette lyre incomparable ! Les Sentences seules Pindariques occuperoient longtems un Philosophe; l'enthousiasme de cet esprit sublime, s'il étoit saisi, rendu, apprécié au juste, feroit encore des Poëtes, malgré le déclin de ce dernier âge du monde. Mais laissons cette matière qui nous entraî-

neroit : désirons que l'Auteur donne sur la Poësie Lyrique le résultat de ce que lui ont appris Pindare, Horace, Malherbe, Rousseau : nous terminons notre Extrait par ce vœu très-sincère ; à quoi nous ajoutons pourtant un autre désir qui touche un petit morceau qu'a mis M. Fréron dans son second Volume sur *l'Essai de M. de Voltaire touchant le Poëme-Epique*. La matière mérite d'être traitée plus en grand ; & l'Ouvrage de notre Poëte, Philosophe, Physicien, Historien, doit être examiné de plus près. On a publié quelque chose sur cela en 1728. Ce n'est point assez : une nouvelle révision, telle que peut la faire notre Auteur, auroit encore le mérite de la nouveauté, & de plus, celui de l'instruction.

ARTICLE CXXIV.

ENSAYO SOBRE LOS ALPHABETOS de las Letras Desconocidas, que se encuentran en las mas antiguas Medallas y Monumentos de España. Por Don Luis Joseph Velasquez, Caballero de el Orden de Santiago, de la Academia Real de la Historia; escrito, revisto, y publicado de orden de la misma Academia.

Essai sur les Alphabets des Lettres inconnues qui se trouvent sur les plus anciennes Médailles ou Monumens d'Espagne. Par Don Louis-Joseph Velasquez, Chévalier de l'Ordre de S. Jacques, & Membre de l'Académie Royale de l'Histoire, &c. in-4°. pag. 163. sans compter 20. Planches gravées. A Madrid, chez Antoine Sanz, Imprimeur du Roi & de l'Académie. M. DCC. LII.

CE Livre est curieux ; mais il sera peu lû en France ; parce qu'il traite d'Antiquités : matière qu'on néglige trop parmi nous. Autrefois on auroit compté dix Antiquaires pour un Physicien ou un Géomètre, la mode a changé ; la Physique & la Géométrie ont pris le dessus, apparemment pour céder la place après un têms ; car il faut croire que la variété de nos goûts n'est pas épuisée, & que l'axiome d'Horace s'accomplira d'âge en âge.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, &c.

Il en est à-peu-près des Antiquités comme des productions naturelles : chaque pays a les siennes : témoin l'Espagne, object du Livre qui nous occupe. On trouve dans son sein des Médailles chargées de Lettres qu'il est très-rare de rencontrer ail-

leurs ; & ces Lettres ſont ſi difficiles à déchiffrer que D. Louis-Joſeph Velaſquez, notre Auteur, les compare, en matière d'Antiquités, aux longitudes & à la quadrature du cercle en genre de Mathématiques.

Pluſieurs Sçavans ont fait des tentatives à cet égard ; & l'Auteur nomme les principaux, tels que D. Antoine Auguſtin Archevêque de Saragoſſe, D. Emmanuel Marti Doyen d'Alicante, M. Spanheim, M. Olaus Wormius, M. Mahudel, &c. Voilà des hommes de mérite auſquels la plûpart de nos chercheurs de longitudes & de quadrature du cercle ne reſſemblent guères. Mais enfin eſt-il poſſible d'expliquer ces Lettres antiques ; & D. Louis Velaſquez réuſſira-t-il mieux dans ce projet que tous ſes devanciers ? Il ne nous appartient pas de prononcer ſur le fond de cette queſtion : nous devons même re-

connoître que l'Auteur a dû sentir la grandeur des forces qui étoient nécessaires pour une pareille entreprise ; qu'il n'a pû se permettre aucune critique désobligeante à l'égard de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière ; qu'il n'eût point été à propos de prendre le ton affirmatif dans des choses où la conjecture seule a lieu ; qu'il étoit averti à tout instant de se défier de ses principes, de ses Alphabets, de ses combinaisons de Lettres & de syllabes, de tout son Livre en un mot ; parce tout ceci est éloigné de l'évidence, comme le plus petit crépuscule l'est du Soleil en plein midi.

Ces observations faites & vérifiées d'après le Livre même de D. Velasquez ; nous rendons une pleine justice à ses efforts & à son travail : c'est un essai où brillent des connoissances très-étendues, une sagacité peu commune, un desir

ardent de trouver le vrai & de l'expliquer à sa Nation. Après un premier Chapitre, qui ne contient que l'état de la question & des entreprises faites en divers tems pour l'expliquer, l'Auteur établit les moyens qu'il estime propres à découvrir les Alphabets d'où ont été tirées ces *Lettres inconnues*. Il pénètre dans la plus haute antiquité, pour y découvrir les Peuples qui ont d'abord peuplé l'Espagne; il nomme entr'autres les Grecs de Zacynthe, qui, selon un Auteur cité par Pline, fonda Sagonte deux cents ans environ avant le Siège de Troye: époque vraiment très-ancienne, dit M. Velasquez, & qui touche de bien près les tems voisins de la dispersion générale des Nations: *Epoca verdaderamente muy antigua, y que se acerca mucho à los tiempos immediatos à la dispersion de las gentes.* Il ne faut pas prendre à la rigueur cette Assertion Chronolo-

gique, puiſqu'il y a tout au moins mille ans entre la diſperſion des Peuples & le Siège de Troye, par conſéquent 800. ans entre cette diſperſion & le paſſage des Grecs en Eſpagne. Mais quoiqu'il en ſoit, il faut toujours reconnoître que les Nations, qui peuplèrent l'Eſpagne dès les premiers tems, introduiſirent leurs langues & leurs lettres dans ces Contrées. Si les plus anciens Etabliſſements furent faits par les Phéniciens & les Grecs; les Langues de ces Peuples ont été reçues dans l'Eſpagne avant toutes les autres, ou du moins le langage des anciens Eſpagnols a été formé en grande partie du Grec & du Phénicien; conſéquemment les lettres qu'on trouve ſur les Médailles antiques & qu'on qualifie d'*Inconnues*, tiennent de plus près à l'Alphabet Grec & à l'Alphabet Phénicien qu'à tout autre; & enfin pour découvrir la valeur de ces

lettres, il n'y a point de meilleur moyen que de les comparer avec l'Alphabet Grec & avec l'Alphabet Phénicien; ou même avec les Alphabets dérivés de ces deux-ci, comme l'Arcadien, le Pelaſge, le Samaritain, le Punique, l'Etruſque, le Runique, le Syriaque, le Chaldéen. Il faut bien entendre que cette deſcendance eſt reſpective aux caractères & à l'antiquité des deux Langues qu'on regarde ici comme ſources; qu'ainſi par exemple le Samaritain, le Syriaque, le Chaldéen ne viennent pas du Grec; mais du Phénicien; & que le Pélaſge, l'Arcadien, l'Etruſque peut-être & le Runique ne ſe rapportent pas au Phénicien, mais au Grec: ce qui n'empêche pourtant pas l'Auteur de comparer auſſi le Grec avec le Phénicien, & de conjecturer avec pluſieurs doctes Perſonnages que la première de ces Langues (le Grec) tire ſon origine

de l'autre; c'est-à-dire, du Phénicien. On voit bien qu'en tout ceci il ne faut chercher ni d'évidence, ni même une sorte de probabilité supérieure à celle des autres opinions. On dit ce qu'on peut, & il reste toujours à confesser de bonne foi que la Science des Etymologies est une chose infiniment arbitraire, sujette à erreur, en un mot la moins philosophique peut-être qui puisse occuper l'esprit de l'homme.

D. Velasquez parle donc des anciens Alphabets d'Espagne; il en distingue trois, le Celtiberien, le Turdetain, le Bastulo-Phénicien. Il croit que les deux premiers ont leur source, du moins en grande partie, dans le Grec antique; & il en fait la comparaison lettres par lettres.

Le troisième au contraire lui paroît dérivé entièrement de l'Hébreu, du Phénicien, du Samaritain & du Punique: autre matière

de comparaiſons littérales ; & pour toute cette doctrine, il y a des tables gravées, où tous les divers Alphabets ſont repréſentés. C'eſt l'affaire du Lecteur de ſuivre ces détails tout-à-fait dignes de la patience des Antiquaires.

La découverte des anciens Alphabets eſt bien une condition requiſe pour l'explication des Médailles inconnues, ou plutôt des lettres qu'on voit ſur ces Médailles ; mais cette condition ne ſuffit pas, & il reſte à connoître l'ordre, la combinaiſon, le ſens en un mot qui réſulte de ces lettres. Rien de plus commun aſſurément que l'Alphabet Latin : rien de mieux connu que la valeur des lettres qui le compoſent : cependant combien de Médailles Eſpagnoles, chargées de lettres Latines, paſſent encore pour indéchiffrables ! Il en eſt de même des Médailles Etruſques. On a découvert l'Alphabet de cet-

te Langue; mais on n'a pû encore pénétrer le mystère de plusieurs Inscriptions qui se trouvent sur ces Médailles.

Tant de difficultés ne découragent pas D. Velasquez; il entre dans l'explication des Médailles inconnues de sa Nation; il suit les trois ordres établis plus haut entre ces Monuments; desorte qu'il présente de suite les Médailles Celtibériennes, Turdetaines, Bastulo-Phéniciennes. Il y a des règles particulières pour chacun de ces ordres; & nous voici précisément au point où il n'est plus possible de parler au Lecteur, sans le secours des citations & des planches. Tout le reste du Livre est une Nomenclature de Médailles, accompagnée de Notices & d'explications. Il faut convenir encore, pour la gloire de l'Auteur, qu'il passe à travers toutes ces brossailles, avec beaucoup de dextérité; qu'il es-

quive, en habile homme, les endroits fâcheux; qu'il tire parti de la moindre étincelle de vérité ou de probabilité; qu'il se montre partout plein d'adresse, de subtilité, de patience, sans compter les bonnes & grandes connoissances qui ne l'abandonnent jamais.

Nous ne pouvons dissimuler que deux points nous embarassent dans toutes ces sçavantes discussions. Le premier est l'aveu que fait l'Auteur à la page 90: on *ignore*, dit-il, *quelle fut la Langue primitive des Espagnols.* Mais cette ignorance supposée, comment pourra-t-on jamais expliquer les Lettres gravées sur les Médailles antiques de cette Nation? Le second point ne nous paroît pas moins embarrassant: on remarque dans le développement des Alphabets & des Lettres appellées *inconnues*, qu'un seul & unique caractère est quelquefois

employé pour ſignifier pluſieurs Lettres toutes différentes les unes des autres : par exemple, il y a un de ces caractères qu'on prend à la page 51. pour un K ; à la page 52. pour un L, & d'autres caractères quoique ſimples & uniques s'étendent à trois, quatre & cinq Lettres. Sur quoi il eſt aiſé de raiſonner ainſi : le premier principe d'intelligence pour un Alphabet, de quelque Langue qu'on le ſuppoſe, eſt que chaque caractère, chaque figure n'y exprime ou n'y indique qu'une ſeule Lettre : autrement on n'aura plus rien de fixe ; tout deviendra confus & arbitraire ; ce ſera l'Aphabet des Ouvriers de Babel qui ne s'entendoient plus.

Nous ne doutons pas que l'Auteur ne pût oppoſer quelques bonnes réponſes à ces difficultés, puiſqu'elles ont dû ſe préſenter d'abord à ſon eſprit. Auſſi ne les pla-

çons-nous ici que pour lui donner lieu de les résoudre dans une seconde Edition. Et nous n'insistons pas plus longtems sur un Livre dont la composition & la lecture auront peut-être plus d'éclat que de véritable utilité.

ARTICLE CXXV.

LA GRANDE GALERIE DE Versailles ; & les deux Salons qui l'accompagnent, peints par Charles le Brun, premier Peintre de Louis XIV, dessinés par Jean-Baptiste Massé, Peintre & Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture ; & gravés sous ses yeux par les meilleurs Maîtres du tems. Vol. in-8°. de 60. pages, servant à l'explication des Estampes qui représentent toutes les Peintures de cette grande Galerie, & des deux Salons.

UN Peintre célèbre, parmi les Anciens, vouloit qu'on portât dans les ouvrages de l'Art, comme dans le détail des mœurs, une sorte de confiance : * c'est que, sans la confiance, on ne se livre à rien de grand ; on prévoit trop de difficultés, on soupçonne trop de traverses, on envisage plus les malheurs que le bon succès ; & voilà ce qui engourdit le courage, ce qui fait qu'on ne s'élève point au-dessus du médiocre.

La confiance, dans l'exercice des Arts, ne parut peut être jamais mieux qu'au moment où un habile homme, plein de zèle pour l'honneur de la Nation, entreprit de

---

* Ce Peintre étoit Mélanthe, dont le mot nous a été conservé par Diogène Laërce : *Oportere aliquam sui fiduciam interspergi operibus simul & moribus.* Laërt. in Polem.

deſſiner & de faire graver toute la grande Galerie de Verſailles. Ce fut en 1723. que ce projet fut conçu. M. Maſſé, qui en eſt l'Auteur, ne prévit pas que ſon travail dureroit 30. ans: mais il ne put ſe diſſimuler à lui-même qu'il entroit dans une carrière immenſe; que ſon entrepriſe exigeoit beaucoup de dépenſe, de protection, d'aſſiduité, de dépendance à l'égard des différents Graveurs dont on ſeroit obligé de ſe ſervir; qu'il falloit s'attendre à des révolutions, à des incidents, à des retardements; & pouvoit-il ne point redouter les paſſions des hommes; l'indifférence des uns, la jalouſie & la mauvaiſe volonté des autres; la curioſité ſtérile d'un certain Public, & l'inſenſibilité groſſière de la multitude?

Qu'on imagine donc un Artiſte, à la fleur de l'âge & très-accrédité dans ſa profeſſion; qui ſur le champ abandonne preſque tout le

ſoin de ſa fortune ; qui ſe livre à une opération glorieuſe, mais très-incertaine pour le ſuccès ; qui conſacre à ce travail tout ſon bien, tout ſon tems, tous les ſecours de ſes amis ; qui s'expoſe même, en réuſſiſſant, à ne point retirer les frais prodigieux de l'entrepriſe ; qui, durant trente années, voit périr ou diſparoître la plûpart de ceux ſur leſquels il comptoit ; qui eſt obligé de tirer parti des événemens, de tourner à ſon avantage les cataſtrophes du monde, d'attacher à ſes intérêts divers protecteurs ; qui parmi les dégoûts, les contradictions, les embarras de toute eſpèce, arrive enfin au terme qu'il s'étoit propoſé, donne un Ouvrage admirable, eſt accueilli des Connoiſſeurs & des Grands, reçoit même de ſon Souverain le témoignage d'une approbation très-diſtinguée : voilà l'hiſtoire du Livre, des Eſtampes, & de

l'Auteur

l'Auteur, dont nous devons être occupés dans cet Article.

» Ce fut le 25. Septembre der-
» nier, que M. Maſſé eut l'hon-
» neur de préſenter ſes Volumes à
» S. M. & à la Famille Royale. Le
» Roi, en regardant les Eſtampes,
» dit aux Seigneurs dont il étoit
» environné, *voilà ma Galerie é-*
» *terniſée, car cela reſtera.* Com-
» me ce jour étoit celui des Am-
» baſſadeurs; & que l'Ouvrage de
» M. Maſſé eſt dans ſon plus grand
» éclat ſous verre & en bordure,
» il avoit fait expoſer, dans la
» grande Galerie de Verſailles, un
» aſſortiment bien monté, afin que
» tous ces Miniſtres Etrangers puſ-
» ſent en mieux juger. Ils paru-
» rent tous frappés de la grandeur
» de cet Ouvrage. La Reine s'y
» arrêta longtems; l'Auteur lui en
» expliqua les allégories, qu'elle
» écouta avec cette bonté obli-
» geante qui la caractériſe. Mon-

» ſeigneur le Dauphin marqua au-
» tant d'empreſſement que de plai-
» ſir en regardant ces morceaux.
» Le Roi de Pologne-Duc de Lor-
» raine les regarda auſſi avec beau-
» coup d'attention, & en fit com-
» pliment à M. Maſſé ... Quoi-
» que le Roi eût déjà vû ſon Volu-
» me dans la Salle du Conſeil, S.
» M. voulut bien encore parcou-
» rir tous les morceaux dans la Ga-
» lerie, où l'Auteur eut l'honneur de
» l'accompagner & de l'entretenir
» &c. » Ainſi tranſcrivons-nous une petite relation qui nous a été communiquée en manuſcrit : on y voit les premiers & les grands ſuccès des belles Eſtampes de M. Maſſé. Le même aſſortiment qu'il avoit expoſé dans la Galerie de Verſailles, a été vû depuis au Salon du Louvre, & Paris lui a donné les plus ſincères éloges. Le tems ne fera que confirmer & accroître ces favorables idées. La Galerie de Ver-

ſailles pourra périr ; mais les Planches ne périront point ; & tous les âges verront ce chef-d'œuvre de zèle & de ſavoir : nous parlons de la Galerie même.

On a dit que, conſidérée dans ſa totalité, elle pouvoit paſſer pour *un véritable Poëme épique qui ſe ſoutient par la fable & par d'agréables fictions.* * Cela eſt vrai, & ſe reconnoît d'autant mieux qu'on examine de plus près les Planches de M. Maſſé & les explications qu'il en donne. La Galerie entière a 37. toiſes & un pied de longueur en dedans, ſur cinq toiſes deux pieds de largeur, ſans parler des deux Salons qui ſont aux extrémités, & avec leſquels elle occupe toute la façade de l'avant-corps du côté du Château ſur le Jardin. C'eſt dans ce magnifique appartement très-décoré de marbre, de bronze doré,

* *Vie de M. le Brun par M. Deſportes.*

de glaces, de Statuës antiques, que le célèbre le Brun a déployé toute la grandeur de ſon génie. La voute préſente, en neuf grands tableaux & 18. petits, une partie de l'Hiſtoire du feu Roi ; c'eſt-à-dire ſes grandes actions depuis 1661. qu'il prit en main les rênes du Gouvernement, juſqu'en 1678. qu'il donna la paix à l'Europe par le Traité de Nimègue. Les Salons placés aux extrémités contiennent de plus cinq Tableaux chacun, ſavoir celui de la Coupole, & quatre placés dans les cintres : à quoi il faut ajouter, tant pour ces Salons que pour la Galerie, les divers ornements des angles ; ornements tantôt militaires & tantôt pacifiques : le tout extrêmement riche, parlant aux yeux & à l'eſprit du Spectateur par une multitude de ſymboles, de deviſes, d'armoiries, de génies répandus çà & là, de trophées, de feſtons &c.

Tels ſont les objets que M. Maſſé a entrepris de deſſiner & de faire graver. Son Ouvrage comprend 55. pièces tant grandes que petites, dont deux, qui ſont les Coupoles des Salons, n'ont pû être imprimées que ſur des feuilles très-étendues : la forme des Tableaux exigeoit cette attention. La Planche, qui nous rend la Coupole du Salon de la Guerre, fait voir » la France por-» tée ſur un nuage, tenant d'une » main la foudre & de l'autre un » bouclier ſur lequel eſt le Portrait » de Louis XIV. Elle eſt environ-» née de Victoires en différentes » poſitions : les unes tiennent des » Tableaux qui repréſentent les » ſuccès des dernières campagnes ; » les autres portent des étendards » où l'on voit les armes des Puiſ-» ſances vaincuës : les unes ſont » chargées de Palmes & de Cou-» ronnes de laurier ; les autres de » trophées : il en eſt une qui paroît

» tranquilement aſſiſe ſur un mon-
» ceau d'armes, ayant entre ſes
» mains les armes de la Ville de
» Straſbourg pour marquer que ſa
» réduction ſe fit ſans violence. »

Ceci eſt la Notice de M. Maſſé, dont le livre clairement & proprement écrit, met ſous les yeux du Lecteur toutes les merveilles pittoreſques de la Galerie. A meſure que les ſujets deviennent plus poëtiques, le ſtile des Notices s'élève. Il faudroit s'arrêter, par exemple, à celle de la Planche N°. II. où le Roi eſt repréſenté, prenant en main les rênes de l'Etat. Toute la deſcription de cet admirable morceau eſt un vrai Poëme en Proſe; & telle eſt encore celle du N°. IV. qui a pour objet le *Paſſage du Rhin.* » Le Roi eſt dans
» un Char de victoire tiré par
» deux Chevaux qui ſemblent vo-
» ler; il tient la foudre à la main,
» & l'impétuoſité de ſa courſe eſt

» encore marquée par l'agitation
» de ses cheveux que le vent re-
» jette en arrière. La Gloire & Mi-
» nerve volent devant le Char, &
» Hercule qui le suit, paroît le
» pousser par-dessus les flots. L'Es-
» pagne qui s'avance couverte d'un
» masque, voudroit arrêter le
» Vainqueur; mais au lieu de sai-
» sir les rênes des Chevaux, elle
» ne peut s'attacher qu'à un des
» traits qui l'entraîne elle-même.
» Le Rhin qui se reposoit sur son
» urne, se relève épouvanté de la
» prodigieuse vîtesse avec laquelle
» il voit le Monarque traversant
» ses flots, & d'effroi il laisse
» tomber son gouvernail. Cepen-
» dant le char avance, & un amas
» confus d'hommes & de femmes
» renversés sous les pieds des che-
» vaux sont le symbole des obsta-
» cles que le Roi avoit déjà sur-
» montés, & des Villes qu'il avoit
» prises. La Hollande, portée sur

» le Lion de ſes armes, ſe préſente » elle-même au-devant du char, » l'épée à la main, & n'oppoſe » pour toute défenſe qu'un bou-» clier ſur lequel on voit tracés » les reſtes de cette Inſcription » faſtueuſe qui avoit révolté la plu-» part des Souverains &c. » La ſuite eſt à lire & à vérifier en préſence du tableau ou de la gravure. On verra que tout eſt précis, exact, bien rendu & bien exprimé.

Mais en ſuivant ces grands Ouvrages, nous ne devons pas nous refuſer à une réflexion ſolide & même importante. Les Etrangers qui voyent la Galerie de Verſailles, ſont quelquefois tentés de s'en plaindre comme d'un Monument plein de faſte, où l'honneur des Nations voiſines n'eſt nullement ménagé : ils ſe récrient contre les ſituations humiliantes où paroiſſent l'Allemagne, l'Eſpagne, la

Hollande &c. C'eſt la foudre de Jupiter qui les écraſe, la maſſuë d'Hercule qui les renverſe, la lance de Mars qui les met en déroute, l'égide de Minerve qui les confond : c'eſt l'envie, la fureur, la témérité qui préſident à leurs conſeils : au lieu que toutes les Vertus & tous les Dieux de l'Olympe dirigent les pas & les coups du Monarque François.

Voilà une délicateſſe peu Philoſophique, & qui ſuppoſe qu'on ne ſçait pas apprécier au juſte ces ſortes de décorations. Les Anciens diſoient des Tableaux de Nicomaque, *qu'ils étoient comme les vers d'Homère :* excellente image qui nous apprend que le Peintre & le Poëte ſont également guidés par l'imagination. Quand un Prince remporte des avantages ſur ſes ennemis, le Peintre & le Poëte font ſes Soldats d'une taille Héroïque, lui donnent des Courſiers ſemblables

à ceux du Soleil, placent devant ſon Char la Victoire & la Renommée avec leurs doubles trompettes, enchaînent à ſes pieds les Nations vaincuës &c. C'eſt le cas de l'axiôme d'Horace :

> Pictoribus atque Poetis
> Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Et toutes ces licences ne doivent bleſſer perſonne. Si nous trouvions en Allemagne & en Angleterre; nos batailles d'Hocſtet & de Ramillies peintes ou gravées par les Artiſtes du Pays, ſerions-nous fâchés ou ſurpris d'y voir nos Guerriers ſous les pieds des Chevaux, nos lys foudroyés, nos Villes en poſture de femmes éperduës, ou ſuppliantes; les Généraux ennemis, un Malborough, un Prince Eugène brillants de gloire, accompagnés de Mars & de Bellone &c? Il eſt donc à propos de retrancher ces ſenſibilités mutuelles, de

ne pas ſoupçonner, dans les ornemens d'un Palais, plus de prétentions qu'on n'a voulu y en mettre; de croire que leur mérite principal reſſortit aux Arts; & que, ſi ce ſont des témoignages d'admiration ou de reconnoiſſance, leur éclat ne s'étend point juſqu'à obſcurcir la gloire des Peuples voiſins.

Ces obſervations pouront diſſiper les ombrages de l'Etranger, & le rendre favorable aux Planches de notre Auteur. Quoi de plus digne d'être placé dans tous les Cabinets de l'Europe! Outre la correction du deſſein, travail qui ſeul a duré huit ans, les Gravures ſont véritablement des meilleurs Maîtres. Il ſuffit de nommer MM. Simoneau, Audran, Tardieu Pere & Fils, les FF. Dupuis, Ravenet, Thomaſſin, Deſplaces, Beauvais, Will, Preiſler, Surugue, Cars, *

* Celui-ci tient une place bien diſtin-

Cochin Fils, Soubeiran, Lépicié, Duflos, Aveline, Sornique. Plusieurs de ces habiles gens n'ont pas

---

guée parmi les Graveurs qui ont secondé les travaux de M. Massé. On voit ici de M. Càrs, en tout ou en partie, cinq des plus grands morceaux, entr'autres la *Coupole du Salon de la Paix* qu'il a finie; Aubert l'avoit commencée : *la résolution de faire la guerre aux Hollandois* qu'il a fait seul en entier; ainsi que le morceau des *Ordres donnés pour l'attaque de quatre Places en Hollande ; & le Cintre de l'alliance de l'Allemagne, de l'Espagne & de la Hollande*, dans le Salon de la Guerre. &c. De plus on a du même Maître, les six Camayeux rangés au bandeau de la voûte de la Galerie. Nous faisons cette remarque parceque, durant bien des années, cet habile Graveur a été occupé de ces grands Ouvrages : & comme le Public ne jouit de tout son travail, que depuis la publication du Recueil de M. Massé, on s'étoit imaginé que le même M. Cars avoit quitté la Gravûre : ce qu'on trouve dans cette belle collection, détruit toutes ces préventions.

mis la derniére main aux morceaux qu'ils avoient entrepris ; d'autres leur ont ſuccédé, & c'eſt ce qui fait qu'on lit au bas de quelques-unes de ces Eſtampes, *gravé par* ** *fini par* **. On conçoit que la ſubſtitution des Burins a dû retarder extrêmement l'ouvrage, qu'il en a coûté pour retoucher des Eſtampes commencées, & pour les porter au point de la plus haute perfection : à quoi il faut ajoûter la grandeur immenſe de certains Sujets ; tels par exemple que les Coupoles des deux Salons ; les neuf grands Tableaux de la Galerie ; les huit morceaux en Cintre, &c. & parmi ces Sujets, combien ſont d'une force ſupérieure ; comme le paſſage du Rhin, la priſe de Maëſtricht, de Gand, de la Franche-Comté ; ceux qui préſentent le Roi gouvernant par lui-même, ou prenant la réſolution de faire la guerre aux Hollandois, ou donnant

ſes ordres pour attaquer en même-tems quatre Places de la Hollande ! Et nous n'inſiſtons point ſur les deux Coupoles ; ſur le magnifique morceau des trois Puiſſances voiſines & rivales de la France ; ſur le Tableau où les meſures de l'Eſpagne paroiſſent rompues &c.

Le Brun étoit, dans ſes ouvrages, comme ce fameux Timanthe, dont Pline a tant parlé. Il donnoit plus de choſes à penſer qu'il n'en exprimoit. Voyez le Cintre de Bellone en fureur dans le Salon de la Guerre. Cette Déeſſe *eſt prête à s'élancer de ſon Char traîné par des Chevaux fougueux qui foulent à leurs pieds tout ce qui ſe rencontre ſur leur paſſage ; près d'elle eſt la Diſcorde qui, avec ſes flambeaux, embraſe des Temples & des Palais, &c.* Tout ce Tableau eſt terrible ; mais le viſage ſeul de Bellone inſpire plus d'effroi que tout ce qui l'environne. C'eſt une colère

profonde & réfléchie qui la possede ; c'est l'ardeur des Combats, du carnage & de la mort qui éclate dans toute sa Personne. Voilà ce qu'un Graveur doit saisir ; il faut que son esprit, comme celui du Peintre, aille encore au-delà de son Art : c'est encore le bel éloge que Pline fait de Timanthe. Il faut que les Estampes soient comme les Tableaux de Zeuxis & de Polygnote, dont on louoit le clair-obscur, la perspective, le feu, la vie. *

Nos Graveurs sont parvenus à ce point de perfection : nous voudrions pouvoir suivre toutes les pièces de la Galerie, & dire ce qui caractérise chacune ; par exemple, les Graces repanduës dans tout le Salon de la Paix ; la force & la sagesse dans tout ce qui représente les Conseils du Roi ; la Poësie vive & triomphante qui relève les Con-

---

* *Philostr. in vitâ Apollon. l. 2.*

quêtes de ce Monarque &c. Notre penſée n'eſt pas qu'il ne ſe trouve dans ces Eſtampes, ni répétition des mêmes allégories, des mêmes ſymboles; ni monotonie dans la compoſition de certains Sujets : mais ces défauts, peut-être trop exagérés par quelques Critiques, ne retombent que ſur le Peintre. Les Graveurs n'ont pas dû reformer ſes idées, ils étoïent obligés de les ſuivre & de les rendre. Ceux qui ont gravé d'après Paul Veronèſe, ont ſouvent manqué au *Coſtume* ; & jamais on ne leur en a fait de reproches, parce que la faute étoit totalement ſur le compte des Tableaux & de leur Auteur. Quelle différence après tout entre l'uniformité prétenduë, dont on accuſe le Brun, & cette ignorance preſque totale des uſages & des mœurs, qu'on remarque dans les Œuvres de Paul Veronèſe !

Mais c'en eſt aſſez ſur une ma-

tière qui demande l'œil & l'examen des Connoiſſeurs. Nous pouvons aſſurer que le plaiſir d'avoir l'Ouvrage de M. Maſſé en ſa poſſeſſion, de le contempler à loiſir & dans tous ſes détails, d'en ſaiſir l'eſprit, la fineſſe, la nobleſſe & la grandeur, eſt une de ces ſatisfactions délicates qu'on éprouve rarement, & dont il n'eſt pas aiſé de multiplier les exemples. A la vuë de tant de belles choſes, le Philoſophe même pourroit être tenté d'envier le ſort des Plutus du Siècle : car cette grande Collection n'eſt pas comme les Tableaux de Protogène, qu'on donnoit preſque pour rien, avant qu'Apelle vînt offrir cinq cens talents de chacun.

L'Exemplaire des 55 pièces de M. Maſſé eſt de 300 liv. en blanc ſur papier grand-Aigle, avec deux planches ſur papier grand-Louvois, ſçavoir la Coupole du

Salon de la Guerre, & celle du Salon de la Paix : le papier grand-Aigle étoit trop petit pour ces deux morceaux. Il arrive de-là que ceux qui voudront faire relier leur Exemplaire dans le format du grand-Aigle, auront un pli au-deſſus de chaque coupole : ce qui eſt un inconvénient aſſez ordinaire dans toutes les grandes collections. Cependant, pour éviter ce petit dérangement, toujours déſagréable à quelques Amateurs délicats, l'Auteur a fait imprimer 100 Exemplaires ſur le grand-Louvois, dont le prix eſt de 400 livres en blanc. Et voilà tout ce que nous pouvons dire de cet Œuvre de 30 ans, digne aſſurément, comme S. M. a daigné l'obſerver avec ſa bonté & ſa juſteſſe ordinaires, *d'éterniſer la Galerie de Verſailles.*

ARTICLE CXXVI.

TRAITE' DE LA GOUTTE, dans lequel après avoir fait connoître le caractère propre, & les vraies causes de cette maladie, on indique les moyens sûrs pour la bien traiter & la guérir radicalement. Par M. Charles-Louis Liger, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. *A Paris chez la veuve Quillau, & Nully, 1753.* Vol. in-12. pages 387.

DAns une espèce de Tragi-Comédie que Lucien nous à laissée sur la Goutte, cette maladie déclare qu'elle est une Déesse impitoyable, & que les maux qu'elle cause sont incurables. Plus anciennement, Ovide avoit dit que la Goutte est l'écueil des Médecins, & que leur Art n'offre contr'elle

que des ſecours impuiſſans.

Tollere nodoſam neſcit Medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.

Nous avons un proverbe qui affirme que la *Goute eſt l'opprobre de la Médecine.*

M. Liger s'eſt élevé au-deſſus de ces préjugés ; il s'eſt ſenti aſſez de force pour les vaincre ; & nous croyons que le zèle qui l'a fait les braver, n'eſt ni aveugle ni téméraire.

Son Traité eſt diviſé en trois Parties : la premiere contient l'*Expoſition des principaux ſyſtèmes, tels qu'ils ſont dans les Originaux ;* la ſeconde embraſſe l'Hiſtoire de la Goutte, ſes progrès, ſa cauſe ; la troiſiéme enſeigne la curation.

Premiere Partie. Hippocrate a cru que la bile & la pituite mêlées enſemble, agitées & dépoſées dans les articulations, ſont la cauſe de

la goutte. Galien ſon Commentateur a mieux décrit ce mal, ſans en déterminer la cauſe que d'une maniere plus vague. Paracelſe a le premier réformé ces idées & fixé la cauſe de la Goutte dans un vice de la *Synovie*, liqueur deſtinée à *lubrifier* les articulations, & à les garentir des accidens, auſquels les expoſent leurs différens mouvemens. Les Gouttes héréditaires ont fait croire à Vanhelmon que leur *empreinte* affectoit le germe du *fœtus*. La plûpart des Auteurs ont encore prétendu que la Goutte n'étoit qu'une humeur miſe *en état d'efferveſcence ou d'irritation par un acide*.

Rien de tout cela n'a paru aſſez ſatisfaiſant pour réunir tous les eſprits. Les uns, comme Fernel, s'en ſont pris à la pituite ſeule; les autres, comme Sanctorius, à un défaut de tranſpiration, quelques-uns, comme Boerhaave, à une

acrimonie, à une ténacité, ou viſcoſité des humeurs qui arroſent les nerfs, & à un excès de rigidité dans leurs fibres : les vaiſſeaux trop roidis & trop rétrécis réſiſtant au cours du ſuc nerveux, ſon volume s'épaiſſit & ſa maſſe s'aigrit. Aujourd'hui on appuye un peu davantage ſur l'épaiſſiſſement de la lymphe, & ſelon le beſoin on y joint, ou l'on en ſépare l'acrimonie : c'eſt-là tout le changement qu'on a fait au ſyſtême de Boerhaave.

Notre Auteur rejette tous ces ſentimens, parce qu'ils n'ont rien qui caractériſe aſſez la Goutte ; & comme les remèdes qu'ont indiqué leurs Auteurs, ſont relatifs à la cauſe qu'ils ont imaginée, il n'eſt pas étonnant qu'il les accuſe de participer à ſon inſuffiſance. En effet, il ſemble que le principe de la Goutte ne doit guères ſe montrer qu'à ceux qui ſçauront le dé-

truire : M. Liger eſt encore à tems d'en avoir le mérite.

Seconde Partie : *l'Hiſtoire de la Goutte, ſes progrès & ſa cauſe.* C'eſt une obſervation judicieuſe de l'Auteur, que *quelques-unes de nos maladies, comme les inflammatoires, ont paru dès les premières fois, les mêmes qu'on les apperçoit aujourd'hui.* Quelques-autres, comme la Lépre, depuis leur naiſſance, n'ont fait que décroître, & ont preſque diſparu. La Goutte eſt preſque la ſeule, qui n'a fait qu'augmenter depuis qu'on la connoît. En parcourant l'Univers & ſes différens âges, M. Liger nous fait remarquer que la Goutte ne s'eſt introduite dans le Monde qu'à la faveur de l'oiſiveté, du luxe, de la molleſſe : ce mal ſemble n'avoir été ſuſcité que pour vanger le travail & la frugalité dans les Lieux & dans les Etats, d'où on a voulu les proſcrire. Hip-

pocrate, Galien, Paul-Eginette, & les Médecins des derniers ſiècles, fourniſſent à notre Hiſtorien ſes époques; & le progrès du mal qu'il y attache, ſuit toujours celui de la débauche : ainſi on a raiſon de penſer que la Goutte eſt en quelque ſorte ſa fille.

M. Liger déclare cependant » que » la véritable cauſe de la Goutte & » l'unique eſt l'uſage qu'on a pû faire » des boiſſons & des alimens qui » contiennent beaucoup de muci- » lage. Qu'il n'eſt pas beſoin qu'on » ait donné dans la débauche & dans » les excès. Que cette cauſe ſuffit » pour rendre raiſon des différens » Phénomènes qui accompagnent » la Goutte. Que l'humeur goutteu- » ſe eſt elle-même un mucilage.... » J'entens, ajoute-t-il, par mucilage » un mixte compoſé de très-peu » d'huile, de beaucoup de terre, » d'une très-grande quantité d'eau » & d'air, qui jouit en conſé- » quence

» quence d'une qualité visqueuse
» & gluante...... Tous les alimens
» en contiennent plus ou moins....
» Il paroît qu'il est le véhicule des
» parties nutritives .... Il ne peut
» nuire que par sa surabondance
» qui occasionne un épaississement
» dans la masse des humeurs, ou dans
» le sang en général... La Goutte,
» conclut M. Liger, n'est donc oc-
» casionnée que par une surabon-
» dance de lymphe trop épaissie par
» des matières mucilagineuses. »
Tâchons d'exposer nettement le méchanisme qui en fait résulter la Goutte, & de rendre sensibles les idées de l'Auteur que nous abrégeons.

Tandis que la matière mucilagineuse ou l'humeur est en petite quantité, elle circule confondue avec le sang, dont le mouvement est assez fort pour suspendre, diviser & disperser ces molécules mucilagineuses, & les empêcher de se

joindre & de former une maſſe qui gêne le ſang dans ſa circulation. Mais ſi l'excès du mucilage, ou quelque autre cauſe rallentit la circulation, alors ſes parties diviſées ſe réuniſſent, & forment une maſſe lourde & viſqueuſe. L'obſtacle que cette maſſe oppoſe à la circulation, pourroit déranger & détruire toute l'œconomie animale, ſi la Nature, attentive à ſa conſervation, ne faiſoit pas des efforts aſſez puiſſans pour ſe débaraſſer de l'humeur qui l'incommode, & pour s'en décharger dans les glandes ſynoviales deſtinées à la ſécrétion de ce mucilage. Il s'en fait une dépuration, une précipitation, un dépôt qui ſe manifeſte dans les articulations par les tumeurs, la chaleur & la rougeur qu'y produit ſon ſéjour. En ſe dépoſant dans les glandes, l'humeur les engorge, les enfle, & cauſe par-là dans les fibres nerveuſes des *tiraillemens* cruels & des *diſtentions* horribles.

Si le dépôt se fait dans les articulations des extrémités, c'est une Goutte *régulière;* s'il se fait ailleurs, c'est une Goutte *irrégulière*, qu'on appelle *indéterminée*, quand elle attaque presque toutes les articulations du corps humain; *vague*, quand elle en attaque subitement & successivement différentes parties, & surtout celles qu'elle n'a pas coutume d'attaquer; *remontée par accident*, quand elle se masque sous la forme de toutes les maladies dont les parties qu'elle affecte sont naturellement susceptibles; enfin *remontée par elle même*, quand la précipitation de l'humeur goutteuse ne se fait pas sur les articulations, mais sur d'autres parties, comme sur les viscères où le dépôt se forme. M. Liger distingue encore une autre espèce de Goutte, qu'il nomme *irrégulière proprement dite*, elle est héréditaire. Les jeunes gens, nés de parens gout-

teux, y sont sujets *quand ils mangent beaucoup*; elle attaque d'abord les visceres sans s'être jamais fait sentir dans les articulations.

Quand le dépôt est entièrement formé; délivré de l'humeur qui embarassoit sa circulation, le sang circule plus librement & plus lentement; la fièvre diminue, les douleurs s'appaisent, le mucilage déposé se dissipe par la transpiration, ou rentre peu-à-peu dans le sang, qui le repompe, ou enfin se fixe & forme des nœuds incurables.

C'est une opinion assez commune, même parmi les Modernes, que l'humeur goutteuse se transporte d'un endroit à l'autre, & que le sang l'y voiture par la force de sa circulation : mais le séjour du dépôt dans l'endroit où il s'est fait, renverse cette idée, & détermine M. Liger à regarder cette prétenduë mobilité de l'hu-

meur goutteuſe, comme une dépuration abondante qui ſe fait à pluſieurs repriſes. Toute l'humeur ne pouvant être contenuë dans une articulation, la Nature renouvelle ſes efforts pour charrier dans une autre, ce reſte d'humeur, & l'y dépoſer : c'eſt une ſucceſſion régulière de dépurations, de précipitations & de dépôts périodiques qui répondent aux portions d'humeur, dont la Nature eſt forcée de ſe décharger. De-là, dans différentes articulations, ces accès & ces relâches de goutte qui ſe ſuccèdent dans des tems aſſez égaux : à meſure que l'humeur s'aigrit dans un endroit, elle s'adoucit dans l'autre, ou s'accumule dans le même à la faveur d'un relâchement qui y facilite une nouvelle dépuration : ſi l'on ne le devine pas, on doit lire avec plaiſir dans ce Traité, comment toutes ces phaſes de la goutte ſe ran-

gent ſous les principes de M. Liger, & ſe plient aux loix qu'ils preſcrivent à la ſurabondance mucilagineuſe.

La goutte a beau varier ſes phénomènes, ſa cauſe principale, ſelon M. Liger, n'en eſt pas moins unique & invariable : c'eſt toujours la même humeur, mais les Elémens qui la compoſent, ne ſont pas toujours dans la même proportion ; la variété de leurs combinaiſons fait celle des ſymptômes qui caractériſent chaque eſpèce de Goutte. Selon que le dépôt eſt plus ou moins épais, ou liquide, ſa maſſe ſe raréfie, ou ſe diſſipe par le chaud, ſe reſſerre & ſe condenſe par le froid. De-là les tiraillemens, les douleurs plus ou moins vives, ſelon que le volume d'humeur plus ou moins grand diſtend plus ou moins les fibres nerveuſes ; de-là par conſéquent *les Gouttes ſenſibles au chaud ou ou froid.* La

dépuration a auſſi ſes variétés qui n'influent pas peu dans les phénomènes. Selon qu'elle eſt plus ou moins accélérée, le dépôt qui en eſt le produit, doit être plus ou moins compact, & par conſéquent plus ou moins ſenſible à la chaleur ; à moins que l'humeur n'ait, comme dans les nœuds, acquis une inſenſibilité abſolue par la perte de ſa partie aqueuſe.

La ſurabondance des matières mucilagineuſes, qui caractériſe la Goutte & en cauſe ſeule les accès, ſe diſtingue en *vraie* & en *fauſſe* : vraie, quand ſa quantité eſt trop conſidérable pour reſter ſuſpendue dans la maſſe des humeurs ; fauſſe, quand ce n'eſt pas l'excès réel de mucilage, mais ſeulement un relâchement de vaiſſeaux, ou une circulation trop lente qui favoriſe le dépôt. Ces deux eſpèces de ſurabondance ont des cauſes propres, qui déterminent, accélèrent &

prolongent les accès. M. Liger a fait l'examen de ces cauſes, nous y renvoyons nos Lecteurs : les Goutteux y trouveront le régime qui leur convient, & les leçons de ſobriété dont ils ont beſoin.

Troiſiéme Partie. *Curation de la Goutte.* Une maladie dont on connoît le caractère & la cauſe, ouvre deux voies pour la combattre : la première eſt d'en détruire entiérement la cauſe principale, ſi cela ſe peut; la ſeconde de prévenir les autres cauſes qui déterminent par leur concours les accès du mal dont il eſt queſtion de ſe préſerver. M. Liger s'attache d'abord à bien reconnoître toutes ces cauſes, à indiquer les *ſymptômes*, les *diagnoſtics*, & les *pronoſtics* de la Goutte en général & de ſes eſpèces particulières : ce ſont des préliminaires curieux & ſurtout eſſentiels à un traitement éclairé & méthodique. De-là l'Auteur paſſe à la

cure des accès. Quand ils sont occasionnés par une vraie surabondance d'humeur goutteuse, il ordonne les saignées, les délayans, le Thériaque, les purgatifs minoratifs, les diaphorétiques &c. Quand l'accès vient d'une fausse surabondance, il en recherche les différentes causes, & leur nature le décide dans le choix des remèdes qu'il prescrit. Là c'est la transpiration qu'il faut rétablir ; ici ce sont des évacuations qu'il faut restituer ; ailleurs ce sont des sécrétions qu'il faut ramener &c. Partout M. Liger consulte la nature, dont il reconnoît la sagesse & la prudence ; il ne s'applique qu'à l'*aider* & non à la *maîtriser*.

Dans les *topiques*, il réprouve les *répercussifs* & les astringens ; il craint le danger des *émolliens* qu'un dégré de chaleur plus ou moins fort, peut rendre répercussifs : il a la même frayeur sur les *ré-*

ſolutifs anodins, qui d'ailleurs lui ſemblent trop foibles pour en eſpérer aucun ſuccès ; dans les *réſolutifs* ſimples, il ſoupçonne toujours quelque *qualité répercuſſive.* Au commencement de l'accès, dans le tems que la précipitation ſe fait, il permet cependant quelques topiques, comme l'urine d'un enfant qui n'a pas encore dix ans, le ſavon blanc fondu dans l'eau &c. Mais l'adminiſtration de ces topiques demande des attentions & de l'intelligence, & M. Liger ne manque pas d'en avertir.

L'accès eſt ſimple ou composé : 19 jours après le premier, & 40. après le ſecond ; pour ſe garantir des rechutes, & en diſſiper la cauſe, on employe les moyens généraux, qui ſont l'exercice en plein air, quand il eſt poſſible ; la promenade, la chaſſe, le Cheval, le jeu de paulme &c. Un des plus efficaces eſt un régime de vie qui re-

tranche au Goutteux quelque repas, ſurtout le ſouper, où l'on ne lui permet *tout-au-plus* que quelques fruits cruds, comme la pomme & la poire & quelques verres de bon vin. On lui défend totalement le cidre, la bierre, les vins de liqueur, le Champagne mouſſeux &c. Dans les autres repas, on le réduit aux alimens les moins nourriſſans; ainſi il doit préférer les poiſſons légers aux viandes de boucherie; le gibier à la volaille; s'abſtenir de manger du poiſſon gras, des légumes farineux, des gelées, des coulis, des conſommés &c.

Pour prévenir la ſurabondance de l'humeur goutteuſe, on ſe ſert des mêmes moyens qu'on emploie pour l'adoucir pendant l'accès: quand il eſt paſſé, on peut uſer de remèdes encore plus actifs. Ce Traité eſt plein de Recettes bien compoſées, & dont l'adminiſtration eſt dirigée avec les plus ſages précau-

tions. L'Auteur y enſeigne ce qu'on doit craindre ou eſpérer de l'uſage du lait, qui eſt en poſſeſſion d'une confiance trop aveugle.

Quant à l'anéantiſſement de cauſe première, M. Liger, qui la croit unique, n'y apporte qu'un remède unique : c'eſt le *ſavon médicinal*, dont il donne la préparation : pour en apprendre les propriétés & la vertu, il renvoie au Traité de Chymie de M. Boerhaave. Mais il recommande de ne l'administrer qu'à *petites doſes*, & il y mêle d'autres ingrédiens très-propres à ſatisfaire aux indications de la Goutte. C'eſt donc un *Traité* où la théorie & la pratique marchent de concert : le flambeau d'une ſaine Phyſique les éclaire : leur route eſt ſûre quoiqu'elle n'ait pas encore été tracée, *nullius antè trita ſolo.* Nous n'avons rien oublié pour nous épargner le reproche que M. Liger fait aux Journa-

listes, qui dans leurs Extraits *altérent les textes & les pensées des Auteurs*. La Goutte est quelquefois compliquée avec le Scorbut & d'autres maladies semblables : les deux derniers Chapitres de ce Traité roulent sur ces complications : nous y renvoyons nos Lecteurs.

ARTICLE CXXVII.

HISTOIRE NATURELLE, Générale & Particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome IV. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1753. 4°. pages 444.

A La tête de ce Volume, on trouve une lettre des Députés & du Syndic de la Faculté de Théologie de Paris, avec quelques propositions extraites des premiers Tomes de cette histoire ; une réponse à cette lettre, & une expli-

cation de ces propoſitions, où M. de Buffon déclare 1°. Qu'il n'a eu aucune intention de contredire le Texte de l'Ecriture; qu'il croit très-fermement tout ce qu'elle rapporte de la création; qu'il abandonne tout ce qui dans ſon livre eſt contraire à la narration de Moïſe, & qu'il n'a préſenté ſon hypothèſe que comme une pure ſuppoſition philoſophique. 2°. Qu'il y a, ſurtout dans la Métaphyſique & dans la Morale, des vérités certaines en elles-mêmes, des premiers principes abſolument vrais, dont les conſéquences ne ſont point arbitraires; en un mot des vérités éternelles & évidentes, indépendamment de toutes les ſuppoſitions. Telles ſont l'exiſtence de Dieu, l'obligation de lui rendre un culte &c. 3°. Que les objets de notre foi ſont très-certains, ſans être évidens; que Dieu qui les a révélés en garantit la vérité...

Que ces objets ſont pour lui des vérités du premier ordre dans le Dogme & dans la Morale. 4°. Qu'il n'entend par *vérités arbitraires en fait de Morale* que les loix qui dépendent de la volonté des hommes, & qui ſont différentes dans différens pays & ſelon les différens Etats ; que par les vérités qui n'ont pour fin que des convenances & des probabilités, il n'a jamais entendu parler des vérités réelles, telles que les préceptes de la Loi Divine & de la Loi naturelle. 5°. Qu'il n'eſt pas vrai que l'exiſtence de notre ame & nous ne ſoient qu'un ; que l'exiſtence de notre corps & des objets extérieurs eſt une vérité certaine ; que la foi & les attributs de Dieu ne permettent pas de penſer que ce ſoit une illuſion, & qu'ainſi notre corps n'eſt pas un ſimple rapport de nos ſens, ni la matière une ſimple modification de notre ame &c. 6°. Qu'après la

mort, l'ame jusqu'au jugement dernier sera certaine de l'existence des corps, en particulier de celle du sien propre, dont l'état futur l'intéressera toujours, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend. 7°. Qu'en disant l'ame impassible par son essence, il n'a pas prétendu que Dieu ne pût, dans l'autre vie, lui faire sentir la douleur que la Foi nous apprend devoir être la peine du péché & le tourment des méchans : tout ce qu'il a voulu dire, c'est que l'ame par sa nature n'est pas susceptible des impressions extérieures qui pourroient la détruire. *

Dans une déclaration si précise & si sincère, M. de Buffon donne aux Docteurs un gage de son orthodoxie, & aux Philosophes un

* Nous avons réduit à *sept* Articles la déclaration de l'Auteur : elle en contient *dix* dans le Livre.

exemple de ſoumiſſion. Réformée ſur la foi qu'il profeſſe, ſa Phyſique en ſera plus ſaine & plus ſolide. En l'éloignant de Moïſe, ſon imagination l'a égaré ; elle a exercé ſur ſa raiſon un empire dont il ne ſçauroit trop affranchir ſon beau génie.

Ici MM. de Buffon & d'Aubenton commencent l'hiſtoire des Animaux : du genre qu'il conſiderent d'abord, ils paſſent aux eſpèces ; trois, le Cheval, l'Ane & le Bœuf ont fourni la matière de ce Volume. Les diſcours Philoſophiques ſont toujours de M. de Buffon : les deſcriptions anatomiques de M. d'Aubenton. Dans l'un tout eſt grand, noble, élevé ; dans l'autre tout eſt curieux, exact, recherché. Là ce ſont des ſyſtêmes raiſonnés, & des idées brillantes : ici ce ſont des expoſitions préciſes & des opérations délicates.

D'abord M. de Buffon nous rap-

pelle ſes recherches ſur la nature de l'homme, & nous promet qu'en ſon diſcours ſur celle des Animaux, il va ouvrir une voie de comparaiſon pour connoître plus parfaitement l'œconomie animale. En faiſant des applications particulières, en ſaiſiſſant les reſſemblauces, en rapprochant les différences, il eſpére, *par la réunion de ces combinaiſons, tirer aſſez de lumières pour diſtinguer nettement les principaux effets de la Méchanique vivante.*

Enſuite *reſſerrant* l'étendue de ſon Sujet, il en retranche 1°. les propriétés communes à tous les corps tirés du fond d'une même matière; 2°. les facultés que les végétaux n'ont pas moins que les Animaux; 3°. la claſſe des Animaux trop hétérogénes à notre eſpèce.

Après avoir ainſi *circonſcrit* ſon objet, il le diviſe, mais en *gran-*

des masses. Pour bien saisir sa doctrine, il faut sçavoir qu'il distingue dans l'homme & dans l'animal, deux sens, l'intérieur & l'extérieur, l'un & l'autre purement machinal & matériel. Dans l'homme & dans l'animal, ces deux sens ont entr'eux les mêmes relations qui se manifestent par la conformité de leurs organes. Le cerveau est l'organe du sens intérieur, & la racine des nerfs : la moëlle épiniere en est comme le tronc. De l'un & de l'autre ils se distribuent comme des rameaux, dans tous les membres, & ils y répandent le mouvement & le sentiment.

Les extrémités du corps, où ces nerfs se terminent & semblent s'épanouir en forme de rézeau, sont les organes du sens extérieur, qui reçoit l'impression des objets étrangers, & la transmet au sens intérieur : la nature de cette impression décide du rapport de ces objets à

l'animal qui en eſt affecté, & du mouvement que ſa machine ſe donne pour les atteindre ou pour les éviter.

En examinant dans l'homme & dans l'animal les parties internes & externes qui ſont les principaux reſſorts de leur méchaniſme, M. de Buffon obſerve que leur plus grande reſſemblance eſt dans le ſens intérieur, dans le cerveau qui eſt l'origine des nerfs & l'ame de toute la machine. A meſure qu'on s'en éloigne, cette reſſemblance s'efface & s'évanouit; & les différences ne ſont jamais plus marquées qu'aux extrémités. Plus la racine de ces différences eſt voiſine du centre, plus elles deviennent conſidérables en approchant de la circonférence. L'illuſtre Académicien fait ici l'eſſai de cette théorie, ſur pluſieurs eſpèces d'animaux; leur figure & celle de l'homme comparées enſemble, ſe caractériſent

par des ſimilitudes, ou par des diverſités exactement proportionnelles à la progreſſion que M. de Buffon aſſigne aux élémens de ſon analogie. Dans ſon ſyſtême, le ſens intérieur ne différe du ſens extérieur que parce qu'il conſerve plus longtems les *ébranlemens* qu'il reçoit. Avec cette ſeule propriété, le ſçavant Géomètre ſe flatte d'expliquer *toutes les actions des animaux.*

L'homme différe de l'animal par un avantage d'une toute aurre nature, par un troiſiéme ſens ſupérieur aux deux autres; par une *ſubſtance ſpirituelle entiérement différente par ſon eſſence & par ſon action de la nature des ſens intérieurs.* » Le ſens même intérieur lui eſt ſubordonné, elle » le commande, elle en détruit ou » en fait naître l'action; de ſorte » que le ſens intérieur, qui dans » l'Animal eſt le principe de la » détermination du mouvement

» & de toutes les actions ; dans » l'homme n'en est que le moyen » ou la cause secondaire. » Ces deux puissances ont leurs limites certaines : dans l'homme le sens intérieur a la même sphère d'activité que dans l'animal ; ce qui est au-delà ou au-dessus de cette sphère, appartient à l'ame & à sa puissance ; le pouvoir du sens intérieur finit où commence celui de l'ame.

Dans les animaux, tous les sens sont *relatifs* à l'appétit, à l'instinct, à la machine ; & plus ils y sont relatifs, plus ils sont parfaits. Dans l'homme & dans ses sens, l'appétit & l'instinct, la pensée & la reconnoissance forment deux ordres de *relations* : les sens relatifs à l'ordre le plus élevé, sont les plus excellens ; dans nous le toucher est donc plus exquis que l'odorat : dans les Animaux ces sens sont dans une raison inverse. *Aussi*, dit M. de Buffon, *l'homme doit plus*

connoître qu'appéter, & l'Animal doit plus appéter que connoître.

A l'exception de la pensée & de la réflexion, l'Auteur accorde *tout* aux Animaux. » Ils ont, *dit-il*, le » sentiment, ils l'ont même dans » un plus haut degré que nous ne » l'avons... Par une faculté qu'ils » ont bien supérieurement à nous, » ils distinguent sur le champ, & » sans aucune incertitude, ce qui » leur convient de ce qui leur est » nuisible.... & les sentimens qu'ils » en ont ne sont que des rapports » convenables à leur nature, à » leur organisation. » Les Animaux n'ont donc que les plaisirs du corps : l'homme les a comme eux ; mais il a de plus les plaisirs de l'esprit : ils n'ont que l'appétit de sentir ; il a l'*appétit de sçavoir.* » Cette source de plaisir, *continue* » *M. de Buffon* seroit la plus a- » bondante & la plus pure, si nos » passions, en s'opposant à son

» cours, ne venoient la trou-
» bler.... Dès qu'elles ont pris le
» deſſus, la raiſon eſt dans le ſi-
» lence, ou du moins n'élève plus
» qu'une voix foible & ſouvent
» importune..... Dans cet état d'il-
» luſions & de ténèbres, nous vou-
» drions changer la nature même
» de notre ame : elle ne nous a
» été donnée que pour connoître,
» nous ne voudrions l'employer
» qu'à ſentir... De violentes paſ-
» ſions avec des intervalles de rai-
» ſon, ſont des accès de folie, des
» maladies de l'ame..... La ſageſſe
» n'eſt que la ſomme des inter-
» valles de ſanté que ces maladies
» nous laiſſent : cette ſomme n'eſt
» point celle de notre bonheur,
» car nous ſentons alors que notre
» ame a été malade ; nous blâ-
» mons nos paſſions, nous con-
» damnons nos actions. La folie
» eſt le germe du malheur, & c'eſt
» la ſageſſe qui le développe &c. »

Comme

Comme nous sommes souvent partagés entre ces deux *appétits*, & que nous en sentons l'opposition, l'Auteur en conclut que *notre moi nous paroît alors divisé en deux personnes*, dont l'une est la faculté raisonnable, & l'autre la faculté animale, qui nous dominant *tour à tour*, » constituent » pour nous deux états de bon» heur, l'un où nous commandons » avec satisfaction, l'autre où » nous obéissons avec plus de plai» sir. Lorsqu'un de ces principes » agit sans opposition de la part » de l'autre, nous ne sentons au» cune contrariété intérieure ; no» tre *moi* nous paroît simple, » parce que nous n'éprouvons qu'» une impulsion simple : car, pour » peu que par les réfléxions nous » venions à blâmer nos plaisirs, » ou que par la violence de nos » passions nous cherchions à haïr » la raison, nous cessons alors d'ê-

» tre heureux ; nous perdons l'u-
» nité de notre exiſtence, en quoi
» conſiſte notre tranquillité ; la
» contrariété intérieure ſe renou-
» velle, & les deux perſonnes ;
» (*homo duplex*) ſe repréſentent
» en oppoſition. »

De-là M. de Buffon conclut que le plus malheureux de tous les états, eſt celui où ces deux *moi*, ces deux principes, *ces deux puiſſances ſouveraines de la Nature de l'homme, ſont en grand mouvement, mais en mouvement égal, & qui fait équilibre.* « C'eſt-là,
» dit-il, le point de l'ennui le plus
» profond & de cet horrible dégout
» de ſoi-même, qui ne nous laiſſe
» d'autre deſir que celui de ceſſer
» d'être, & ne nous permet qu'au-
» tant d'action qu'il en faut pour
» nous détruire, en tournant froi-
» dement contre nous des armes de
» fureur. » Ce ſont là des ſituations qu'on ne connoit guères qu'en An-

gleterre : nous ne croyons pas qu'on doive les mettre ſur le compte de la nature, elle en a trop d'horreur. Si on la conſulte avec droiture, elle ne conſeillera jamais que des efforts & des moyens pour ſortir de cet affreux état. » Je viens » *s'écrie l'Auteur*, d'en peindre » la nuance la plus noire ; mais » combien n'y a-t-il pas d'autres » ſombres nuances qui doivent le » précéder ! Toutes les ſituations » voiſines de cette ſituation.... de » cet équilibre.... où les deux prin- » cipes oppoſés ont peine à ſe ſur- » monter, & agiſſent en même » tems & avec des forces preſque » égales, ſont des tems de trou- » ble, d'irréſolution & de mal- » heur &c. »

Ce principe ſi cher à M. de B. l'*unité intérieure* de l'homme, eſt la règle dont il ſe ſert pour meſurer le bonheur de chaque âge. Dans l'enfance, dit-il, le principe

matériel *domine ſeul*, & *agit preſque continuellement* : s'il y étoit entièrement livré, l'enfant ſeroit parfaitement heureux ; mais ce bonheur ceſſeroit, il produiroit même le malheur pour les âges ſuivans. On eſt donc obligé de contraindre l'enfant de ſe rendre *malheureux par inſtans ; ces inſtans même de malheur ſont les germes de ſon bonheur à venir.*

» Dans la jeuneſſe, le principe » matériel domine encore, & peut-» être avec plus d'avantage que » jamais ; il efface & ſoumet la rai-» ſon, il la pervertit : on ne pen-» ſe, on n'agit que pour approu-» ver & ſatisfaire ſa paſſion. Tant » que cette yvreſſe dure, on eſt » heureux : les contradictions & les » peines extérieures ſemblent reſ-» ſerrer encore les limites de l'in-» térieur. Mais ce bonheur va paſ-» ſer comme un ſonge, le charme » diſparoît, & le dégoût ſuit. . . .

» L'ame au sortir de ce sommeil
» létargique a peine à se reconnoî-
» tre..... Elle cherche un nouvel
» objet de passion, qui disparoît
» bientôt pour être suivi d'un au-
» tre qui dure encore moins. Ain-
» si les excès & les dégoûts se mul-
» tiplient, les plaisirs fuyent, les
» organes s'usent. Le sens maté-
» riel loin de pouvoir comman-
» der, n'a plus la force d'obéir.

» Dans le moyen âge, les hom-
» mes sont le plus sujets aux lan-
» gueurs de l'ame, aux maladies
» intérieures, aux vapeurs.... On
» court encore après les plaisirs de
» la jeunesse, on les cherche par
» habitude, & non par besoin.....
» A cet âge on a pris son état:
» c'est une carrière qu'il est tou-
» jours honteux de ne pas fournir,
» & souvent très-dangereux de
» remplir avec éclat. On marche
» péniblement entre deux écueils,
» le mépris & la haine; on s'affoi-

» blit par les efforts qu'on fait
» pour les éviter ; on tombe dans
» le découragement : à force d'a-
» voir vêcu, & d'avoir éprouvé
» l'injuſtice des hommes, on a pris
» l'habitude d'y compter. . . . . de
» faire moins de cas de leur juge-
» ment que de ſon repos. . . . . Le
» cœur endurci par les cicatrices
» même des coups qu'il a reçus,
» eſt devenu plus inſenſible ; on
» arrive à cet état d'indifférence,
» à cette quiétude indolente, dont
» on auroit rougi quelques années
» auparavant. La gloire, ce puiſ-
» ſant mobile des grandes ames,
» ce but qu'on voyoit de loin, où
» l'on aſpiroit par des actions bril-
» lantes & des travaux utiles, n'eſt
» plus qu'un objet ſans attraits,
» pour ceux qui en ont approché,
» & un phantôme vain & trom-
» peur pour les autres qui ſont
» reſtés dans l'éloignement. La pa-
» reſſe prend ſa place . . . mais le

» dégoût la précède, & l'ennui la » ſuit, l'ennui ce triſte Tyran de » toutes les ames qui penſent, & » contre lequel la ſageſſe peut » moins que la folie. »

Les Animaux, reprend M. de Buffon, dont la nature *eſt ſimple & purement matérielle*, ne reſſentent ni combats intérieurs, ni trouble, ni oppoſition. Ils n'ont donc ni irréſolution, ni inconſtance, ni ennui. La Phyſique de nos paſſions eſt dans eux, mais le moral n'y eſt pas. Le germe de nos paſſions eſt dans nos appétits; la ſource de nos illuſions eſt dans nos ſens; leur ſiège eſt dans le ſens intérieur materiel. Telle eſt la phyſique ou la cauſe des paſſions qui nous ſont communes avec les bêtes, & dont l'effet, dans les Animaux, ſe borne à la machine. La peur, par exemple, dans un jeune animal, n'eſt qu'un premier mouvement; qu'un ſentiment inſtan-

tané : il ne s'acquiert ſouvent que par l'*expérience*, il ne devient durable & habituel qu'à force de ſe renouveller par des ſenſations répétées, ſans aucune idée ou connoiſſance.

Les paſſions ont ſur nous un autre effet que M. de Buffon appelle le *moral des paſſions*; & pour nous ſervir du même exemple, la crainte dans nous peut n'être d'abord qu'un effet machinal : mais par l'union, par le commerce qui l'attache à ſon corps, l'ame s'intéreſſe à tout ce qui en peut ébranler ou déranger l'œconomie; elle partage donc ſa frayeur, c'eſt-à-dire, qu'elle conçoit un ſentiment analogue au mouvement qui affecte ſon corps; elle ſe replie ſur ce ſentiment, elle s'en occupe. De-là naiſſent pour elle, des craintes prévues, réfléchies, raiſonnées, dont les Animaux ne ſont point ſuſceptibles. » Guidés par le ſentiment ſeul, ils

» ne se trompent jamais, ils sen-
» tent autant qu'ils jouissent, ils
» ne jouissent qu'autant qu'ils sen-
» tent : l'homme au contraire, en
» voulant inventer des plaisirs,
» n'a fait que gâter la Nature ; en
» voulant se forcer sur le senti-
» ment, il n'a fait qu'abuser de
» son être ; & creuser dans son
» cœur un vuide que rien ensuite
» n'est capable de remplir. »

Dans le nombre des passions, dont M. de Buffon croit les Animaux susceptibles, il en compte quelques-unes, dont il place la source dans *l'éducation*, *l'exemple*, *l'imitation*, *l'habitude* ; il en développe le méchanisme ; il en trouve le ressort dans ses principes, ou plutôt dans celui du sentiment purement matériel, où il réduit tout leur être. *Ils ne sçavent point*, dit-il ailleurs, *qu'ils existent ; mais ils le sentent . . . . Ils n'ont qu'un souvenir ani-*

mal, dont les rêves sont une partie.... Ils ne perfectionnent rien. » Les Singes, *ajoute-t-il ici*, sont » tout-au-plus des gens à talens, » que nous prenons pour des gens » d'esprit : quoiqu'ils ayent l'art » de nous imiter, ils n'en sont pas » moins de la nature des bêtes... » Dans l'imitation grossière dont » ils sont capables, il n'y a que » des rapports de figure, de mou- » vement & d'organisation... Par- » mi les hommes, ce sont ordi- » nairement ceux qui réfléchissent » le moins, qui ont ce talent d'imi- » tation. Rien n'y est plus opposé » qu'une forte dose de bons sens. » La sureté avec laquelle on sup- » pose que les Animaux agissent, » la certitude de leur détermina- » tion, suffiroit seule pour qu'on » en dût conclure que ce sont les » effets d'un pur méchanisme. Le ca- » ractère de la raison le plus mar- » qué, c'est le doute, c'est la déli-

» bération, c'eſt la comparaiſon :
» mais des mouvemens & des ac-
» tions qui n'annoncent que la dé-
» ciſion & la certitude, prouvent
» en même tems le méchaniſme
» & la ſtupidité.... Il n'eſt pas é-
» tonnant que l'homme qui ſe
» connoît ſi peu lui-même... qui
» diſtingue ſi peu le produit de ſon
» ame, & celui de ſon cerveau,
» n'admette entr'eux & lui qu'une
» nuance dépendante d'un peu plus
» & d'un peu moins de perfection
» dans les organes.... Qu'il s'exa-
» mine, s'analyſe, s'approfondiſ-
» ſe.... il ſentira l'exiſtence de ſon
» ame, il ceſſera de s'avilir, & ver-
» ra d'un coup d'œil la diſtance
» infinie que l'Etre ſuprême a miſe
» entre les bêtes & lui. »

Les deux Académies, dont M. de Buffon eſt membre, ſemblent dans tout ce diſcours confondre leur langage : les graces élégantes y prêtent tous leurs ornemens aux

profondes recherches. Tâchons cependant de reprendre nos esprits; de dépouiller des charmes d'un si beau stile, les principes & les idées qu'on nous présente avec tant d'appareil, & de les réduire à leur valeur intrinséque & à leur simplicité naturelle. Du moins avant que de nous rendre, attendons, que l'impression agréable qui nous agite, soit effacée; laissons expirer ces sons heureux dont la durable harmonie remplit encore nos oreilles, & cherchons si, parmi tant de vérités que nous avons vu couler, ou plutôt étinceler sous la plume de M. de Buffon, il ne s'est point glissé quelque alliage, quelques paradoxes, qui doivent nous causer des doutes, des scrupules, ou même des peines.

1°. M. de Buffon enseigne que le sommeil est un *état essentiel à l'animal vivant, le fondement de sa vie, & la base de son œconomie.*

Cet état n'est-il pas plutôt un signe de foiblesse & de besoin? L'homme n'est-il pas destiné à un état où sa machine, réparée & perfectionnée, ne sera plus forcée à interrompre la veille pour satisfaire à une nécessité, à une servitude, qui est le symbole d'un méchanisme imparfait?

2°. M. de Buffon ne donne aux animaux, outre les organes extérieurs, qu'un sens intérieur purement matériel, qu'il dit cependant susceptible de desirs & de craintes, de douleurs & de plaisirs, & de mille autres sentimens délicats. Pourquoi ce sens intérieur sera-t-il plus susceptible de ces sentimens que le sens extérieur, l'un & l'autre étant de son fond également matériel? La matiére est-elle capable de ces sentimens si exquis? si elle en est capable, pourquoi ne pourra-t-elle pas se réfléchir sur ces impressions? Comment désirer sans

connoître, jouir sans penser ? Il faut donc ou restraindre l'œconomie animale à l'automate Carthésien ; ou l'animer d'un principe qui ne soit pas matière ; ou enfin attribuer à la matière des facultés que la raison & la Religion lui refusent absolument. Si pour exercer les fonctions qu'il leur accorde, M. de Buffon donnoit aux Animaux une ame distinguée de la nôtre & de la matière, il ne pouroit, sans se contredire, nous priver de cette espèce d'ame : ce seroit l'erreur des deux ames, erreur surannée & trop grossière pour en soupçonner un si grand Philosophe.

3°. Ces deux *moi, ces deux personnes* qui se contrarient dans notre être, & qui le composent ; qui en font la substance, & s'y disputent *l'unité d'existence* ; tout ce langage fort impropre, ou du moins trop métaphorique, n'exprime qu'une vérité aussi commune que pré-

cieuse, sçavoir la nécessité de soumettre à la raison les sens rebelles à son empire. M. de Buffon met cette vérité dans un jour si nouveau, qu'il devient Créateur, où un autre ne seroit que Compilateur. Son pinceau riche & fécond donne un nouvel être à tout ce qu'il retouche.

4°. M. de Buffon prétend encore que les *idées ne sont que des sensations composées, ou des associations de sensations*, Dans son systême, les sensations ne sont qu'un méchanisme, dont tous les organes sont matériels : or les idées de leur nature, ne sont-elles pas purement spirituelles ? Est-il donc permis de les identifier avec des sensations comparées ou associées ensemble ? *Le principe de la connoissance*, dit quelque part l'illustre Académicien, *n'est point celui du sentiment :* le principe du sentiment peut-il davantage être le

principe de la connoiſſance ? Il faut cependant qu'il le ſoit, ſi les *idées ne ſont que des ſenſations.*

5°. *Notre ame*, continue M. de Buffon, *forme la liaiſon de nos ſenſations, & ourdit la trame de nos exiſtences par un fil continu d'idées .... Plus on a d'idées, plus on eſt ſûr de ſon exiſtence, plus on a d'eſprit, plus on exiſte* Les ſentimens que nous éprouvons, ne nous rendent donc pas auſſi ſûrs de notre exiſtence, que les idées que nous appercevons. Cependant plus nous ſommes occupés de cette exiſtence, plus nous devons en être aſſurés. Or les ſentimens nous y rappellent plus que les idées ; ils ſont dans l'intime de notre être ; ils en affectent tout le fond ; au lieu que les idées ne ſont ſouvent qu'à la ſurface de l'ame ; elles nous diſtrayent plutôt de nous-mêmes, qu'elles ne nous en occupent : elles ne doivent donc

pas plus que nos ſentimens, entrer dans le calcul de nos exiſtences.

6°. C'eſt encore une penſée de M. de Buffon, » que les qualités inté-
» rieures des Animaux ne ſont que
» des *réſultats* de l'exercice & de
» l'expérience du ſentiment... Que
» les faits qui ſuppoſent dans eux,
» une *notion de l'avenir*, *une in-*
» *quiétude raiſonnée* &c. ne ſont que
» des effets très-particuliers ; Qu'il
» ſeroit peu philoſophique de char-
» ger mal-à-propos la volonté du
» Créateur de tant de petites loix*;
» Que ce ſeroit déroger à ſa tou-

* Dans les loix & les ſtatuts que ſuivent les Animaux, tout eſt grand : Dieu qui les a portés, les ſoutient ſans en être *chargé* ni *embarraſſé*. Son intelligence s'étend à tout, ſans déroger à ſa ſimplicité, & ſa vertu agit partout, ſans fatiguer ſa puiſſance. La Nature entière & toutes ſes loix ne lui coutent qu'une parole : *dixit & facta ſunt.*

» te-puissance & à la noble simpli-
» cité de sa Nature, que de l'embar-
» rasser gratuitement de cette quan-
» tité de statuts particuliers, dont
» l'un ne seroit fait que pour les
» Mouches, l'autre pour les Hi-
» boux &c. » Nous accordons à M. de Buffon que les animaux ne sont ni Géomètres, ni Architectes, ni Devins : mais chaque espèce a son instinct, qui, pour elle, équivaut à tous ces talens: dans les Abeilles, par exemple, il choisit le terrein où leur République doit s'établir & bâtir : il en distribue l'espace, il regle la forme des logemens, les dimensions des cellules : il partage entre les Vassaux les corvées ; il fait les provisions à propos, il prévient les injures du tems & & des saisons, il entretient l'ordre & la police ; le tout en vertu des ressorts & des organes, dont sa propre fabrique est l'assemblage. Il n'y a point de *Sta-*

tuts particuliers faits pour cette Colonie ; mais elle eſt faite pour tirer des loix générales , tout le parti qu'elle tireroit de Statuts portés en faveur de ſon eſpèce: loin de *déroger* aux loix de la Nature , elle s'y conforme dans toutes ſes opérations. Mais dans tout ce qu'elle opère , on remarque une uniformité invariable , un méchaniſme trop précis & trop littéral pour ſoupçonner dans l'Ouvrier qu'on admire , aucune invention , aucun deſſein , aucune intelligence , aucune liberté. C'eſt dans le ſouverain Maître qui a créé toute l'eſpèce , qui en a organiſé la machine , qu'on trouvera le principe intelligent qui la règle & l'anime , & la ſageſſe qui en dirige les œuvres à leurs fins. Si les Abeilles ramaſſent plus de cire & de miel qu'il ne leur en faut , ce n'eſt point un *effet de leur ſtupidité* dont nous profitons ; c'eſt le

fruit d'une induſtrie dont une Providence aimable nous a deſtiné la récolte.

Ce ſeroit donc à tort que, dans le nombre des Abeilles qui forme un eſſain, & dans les bornes de l'eſpace où cet eſſain entreprend de fonder ſes édifices, on chercheroit la néceſſité & la forme de l'Architecture des Abeilles. Ce ſeroit à tort qu'on penſeroit que, dans les ouvrages communs à chaque eſpéce, les animaux en doivent le goût & la maniére *à l'éducation, à l'imitation, à l'exercice, à l'expérience.* L'inſtinct des animaux ſuit le progrès de leur machine; il ſe développe & ſe perfectionne par les mêmes dégrés d'âge. Tout ce qu'on ajoute d'analogue, ou d'extraordinaire à leur Méchanique naturelle, n'eſt que le réſultat, que le produit d'un artifice étranger qui force plus ou moins leur nature: dans le règne animal, il n'y a ni coutume, ni mode, ni tradition

artificielle: leurs mouvemens, leurs passions, leurs pratiques, leurs ouvrages ne sont déterminés que par leur organisation spécifique, par leur méchanisme particulier, c'est-à-dire par l'harmonie & le concours des forces vives qui animent les ressorts propres de leur espèce. Il n'y a que la Nature qui leur ait appris l'art de se conserver, & de s'unir en société : c'est le cri de presque tous les Historiens & de tous les Observateurs anciens & modernes. *Nascitur ars ista, non discitur*, dit Sénèque. . . . . *Natura nihil magis quam tutelam sui & ejus peritiam tradidit.* Epist. 122.

Nous prions M. de Buffon d'agréer, ou du moins de nous permettre ces observations : elles nous empêchent de gouter & d'adopter tous les principes de son systême, avec autant de sécurité & de confiance, que nous estimons & que

nous admirons la beauté de son génie.

ARTICLE CXXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AVIGNON.

ARithmétique ordinaire & abrégée, enseignée par des régles & par une suite de tables qui en épargnent l'étude. Vol. in-4°. de plus de 800 pag. Par M. l'Abbé Dugaiby, de la Société Royale de Lyon. Chez François Girard, place S. Didier. M. DCC. LIII. Il y a deux parties dans ce Volume. La première traite des quatre premières Régles, des Extractions des racines, des Proportious, des Fractions &c. C'est, à proprement par-

ler ; l'Arithmétique laborieuſe, celle qui demande l'opération de l'eſprit & l'emploi de la main. La ſeconde eſt toute en Tables & n'exige que des yeux, parce que les comptes ſont tout faits, ou du moins ils ſont réduits à des pratiques très-abrégées. Nous renvoyons au Livre même qui *ſe trouve auſſi à Lyon chez Jacques Certe, rue Merciere.*

DE TOULOUSE.

L'Académie Royale des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres de cette Ville avoit propoſé pour Sujet du Prix de cette année 1753. *de déterminer la direction & la forme la plus avantageuſe d'une digue pour qu'elle réſiſte avec tout l'avantage poſſible à l'effort des eaux, en ayant égard aux diverſes manières dont elles tendent à la détruire.* Les Pièces qui ont été préſentées n'ont point ſatisfait:

ainsi l'Académie propose encore le même Sujet pour l'année 1756.

Elle renouvelle encore le Sujet proposé pour le Prix de 1755. savoir quel fut *l'état des Sciences & des Arts à Toulouse, sous les Rois Visigots ; & quelles étoient les loix & les mœurs de cette Ville sous le gouvernement de ces Princes.*

On avertit dès l'année dernière que le Sujet de 1754. étoit encore *la Théorie de l'oreille*, Sujet pour lequel le prix sera double, ainsi que celui des deux Sujets précédents.

On adressera les Ouvrages à M. l'Abbé de Sapte, Secrétaire perpétuel de l'Académie, & ils ne seront reçus que jusqu'au dernier Janvier des années respectives. L'Académie, qui ne prescrit aucun systême, déclare aussi qu'elle n'entend point adopter les principes des Ouvrages qu'elle couronnera.

De

De Paris.

On voit ici & en Lorraine une Brochure intitulée le *Suiſſe impartial*, ou *le projet d'une paix éternelle dans l'Europe Chrétienne :* l'Auteur ſe qualiſie *Baron de Promnitz, Vaſſal du Prince ou Abbé de S. Gall ;* & il dédie ſon ouvrage au Roi de Pologne-Duc de Lorraine.

Il n'y a, dans tout le Livre, que 38 pages in-4°. dont huit préſentent 22 Articles qui comprennent le *projet* ; les 30 autres ſont remplies d'une Liſte Alphabétique des divers Etats de l'Europe, contenant auſſi le devis exact de ce que chacun doit gagner à cette eſpèce de banque générale.

En effet l'Auteur diſtribue comme des billets de Lotterie, qui énoncent les gains reſpectifs de toutes les Puiſſances de l'Europe non-Républiques, ni Villes libres

de l'Empire. Car notre Baron, *Suisse impartial*, prétend abolir ces Dominations, & aggrandir à leurs dépens, toutes les Monarchies. Par-là il ne doute point que la paix ne doive regner dans toute l'Europe: ainsi Venise, Gènes, Lucques, Raguse, la Hollande, Hambourg, & toutes les Villes Impériales de l'Allemagne tombent absolument: peuvent-elles se refuser à leur destruction, puisqu'il en doit résulter un aussi grand bien que la *paix éternelle*? Si cependant elles ne faisoient pas les choses de bonne grace, on auroit des Armées pour les y contraindre. L'Auteur ordonne les levées en raison des forces de chaque Etat: les 20, 30, 40, 50 mille hommes marchent d'un trait de plume; & tout est conclu promptement & sûrement, à l'avantage du *Projet*.

On croit lire assurément les Contes des Fées, ou les rêveries

romanesques de D. Quichotte. La liste alphabétique des Etats commence à Aix-la-Chapelle & finit à Wirtemberg : on y donne d'abord à chaque Prince son contingent, toujours sur le fond des Républiques & des Villes libres d'Allemagne ; bien entendu que la *louable République Helvétique* est exceptée, comme devant faire la fonction d'arbitre. Ensuite on arrange les mariages des Potentats qui n'ont point encore d'engagements, ou qui sont dans l'état de viduité : tous doivent se marier, fussent-ils parvenus à l'âge de 75. ou 80. ans ; & les alliances sont ajustées par le Baron, avec une économie & un goût de politique qu'on ne peut s'empêcher de trouver très-rares ou plutôt sans exemple. Il y a de même une répartition singulière, à l'égard des Indes Orientales, très-bon morceau d'héritage & très-capable de pi-

quer l'ambition de quiconque n'y posséde rien. Le Baron veut qu'on en fasse dix parts pour dix grands Princes de l'Europe, sauf à s'accorder entr'eux pour la manière de choisir & de posséder.

Tout ceci au fond a l'air d'une fiction, & il n'est pas croyable que *les louables Cantons* ayent produit une tête capable de s'occuper sérieusement de telles chimères. Le style est analogue aux idées, & il n'y a de bien que le caractère Typographique, avec une reliure en satin blanc, du moins pour l'exemplaire qui nous est tombé entre les mains.

Code Pénal, ou Recueil des principales Ordonnances, Edits & Déclarations sur les crimes. Vol. in-12. en deux parties. La première représente en abregé le fond & la substance des Loix criminelles. La seconde donne le Texte même de ces Loix : & ceci

eſt inconteſtablement le morceau du Livre le plus précieux & le plus néceſſaire. Toute cette matière eſt diſtribuée en cinquante Titres, où l'on voit ce qu'il y a de principal dans les Ordonnances, Edits & Déclarations ſur les crimes. A la vue d'un ſi grand corps de bonnes Loix, on reconnoît ſans peine, la vigilance des Princes qui ont gouverné cette Monarchie. Il y a pourtant des crimes ſur leſquels ils n'ont rien ſtatué de particulier : tels ſont le parricide, l'inceſte &c. Et ce ſilence des Légiſlateurs feroit bien de l'honneur à l'humanité, ſi l'on n'avoit pas été obligé d'implorer la Juriſprudence des Arrêts, pour détruire ces monſtres. On a, dans le volume que nous indiquons, des Notes placées à propos, lorſqu'il eſt queſtion d'expliquer certains uſages, certains mots, & de rapeller des Loix anciennes qui ne ſont plus en

vigueur. Il n'y a pas de doute qu'un Recueil, comme celui ci, ne soit très-utile, & qu'il n'épargne beaucoup de peine & de tems à ceux qui ont besoin d'être instruits de ces sortes de matières. *On trouve ce Volume chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.*

On trouve chez Brunet rue S. Jacques le *Panegyrique de S. Louis prononcé devant l'Académie Françoise, par M. l'Abbé Bon de la Maison & Société Royale de Navarre, Chanoine & Théologal de l'Eglise d'Autun.* Ce discours roule sur une seule proposition : *S. Louis fut un grand Roi parce qu'il fut un grand Saint.* Il ne s'y trouve, comme dans les harangues des Anciens, aucune division marquée, mais de l'ordre toutefois, & un progrès d'idées relatif à la proposition principale. Les traits de la vie du S. Roi forment la preu-

ve ; mais l'Orateur a une manière qui lui est propre, & il sait donner à des choses dites cent fois un air de nouveauté, osons dire même, de singularité.

Ce n'est pas que l'ouvrage soit exemt de défauts: on pourroit desirer, en quelques endroits, plus de naturel, de clarté, de précision ; mais, à tout prendre, il n'y a qu'un homme de beaucoup d'esprit & d'imagination, qui puisse dresser un tout ensemble tel que celui-ci. Nous citons un morceau : c'est le portrait des désordres causés au tems de S. Louis par les grands Vassaux de la Couronne :

» Alors parut en son entier ce » gouvernement si fameux & si bi» zarre, où la puissance souveraine » se partageoit en plusieurs bran» ches, presque égales au tronc qui » devoit les porter ; & l'on vit en » même tems l'autorité sans pou» voir, la subordination sans liens,

» la liberté la plus funeste, parce » que c'étoit celle des Puissants » dans qui elle est dangereuse; la » plus grande Tyrannie, parce que » la France divisée en tant d'Etats, » ne suffisoit plus à l'avidité & » aux passions de tant de Maîtres. » De-là ces guerres intestines & » éternelles : de-là ces servitudes » déja si communes, & si multi- » pliées par tant de guerres : de- » là cette profonde misère d'un » Peuple, que l'on s'empressoit de » dépouiller avant qu'il passât sous » un autre Maître : de-là cette » dévastation des campagnes, ou- » vrage nécessaire des armées tou- » jours renaissantes, & de la crainte » seule de la dévastation : de là » point de commerce, nulle poli- » ce, des Coutumes barbares & » indéfinies à la place des loix &c.

Voici quelque chose d'assez neuf sur les Croisades : » Je ne saurois » me cacher combien ces guerres

» célèbres ſont condamnées, com-
» bien l'on aime à s'écrier : *voilà*
» *les maux que la Religion en-*
» *fante* : mais a-t-on peſé mûre-
» ment les raiſons qui les juſtifient?
» A-t-on examiné ſi des Princes
» Chrétiens ne doivent jamais leur
» protection à des Chrétiens op-
» primés ; ſi les barbares Tyrans
» qui dévaſtoient l'Aſie, avoient
» un droit bien autoriſé par des
» conquêtes contre leſquelles les
» peuples avoient ſans ceſſe récla-
» mé ; ſi l'humanité ſeule ne doit
» pas unir tous les Rois contre les
» Déſolateurs des Nations ; ſi l'in-
» térêt public n'exigeoit pas qu'on
» arrêtât des torrents, dont on
» connoiſſoit les ravages, dont on
» ne voyoit pas les bornes ; qu'on
» mît un frein aux incurſions de
» ces cruels Conquérans qui a-
» voient déjà fait trembler l'Eu-
» rope par leurs fureurs en Eſpa-
» gne, en Pologne, en Allema-

» gne & en France même ? Peut-
» être qu'entraînés par le transf-
» port de la victoire, ces Con-
» quérans rapides alloient donner
» des fers au monde entier, si les
» Princes Chrétiens ne s'étoient
» pas unis ; & la Religion seule
» pouvoit les réunir &c. »

Le *Panégyrique de la Bienheureuse de Chantal par le R. P. de Tracy Théatin*, est dans un goût tout différent de celui qu'on vient d'annoncer. Aussi le caractère de S. Louis étoit-il & devoit-il être tout autre que celui de la Fondatrice d'un Ordre Religieux. La sainteté se différencie suivant les vues & les desseins de la Providence. Le P. de Tracy considère *les deux états où a passé la bienheureuse de Chantal* : » Engagée dans
» le monde, elle est le modèle des
» personnes qui veulent se sancti-
» fier dans le Siècle. Appellée à

» la retraite, elle est le conseil &
» la ressource des ames qui aspi-
» rent à la perfection. » Ce sont
les deux propositions qui font le
partage du discours. Dans le détail,
l'Orateur est extrêmement atten-
tif à rassembler tous les traits ré-
pandus dans la vie de l'illustre Fon-
datrice ; il en forme un tout qui
donne une haute idée de ses ver-
tus, de sa sainteté, de sa gloire
devant Dieu & devant les hom-
mes. Il fait connoître que l'Insti-
titut de la Visitation lui est par-
faitement connu : il est bon d'en
produire une preuve qui donnera
en même tems une juste idée des
talens de l'Orateur. » Déja l'E-
» glise avoit dans son sein des So-
» ciétés où l'on pratiquoit la pé-
» nitence la plus austère: une sainte
» Claire, une sainte Thérèse a-
» voient tracé les sentiers de la
» voie la plus étroite : mais, vous
» le sçavez, la force du corps ne

» répond pas toujours à l'ardeur
» de l'eſprit ; & cependant com-
» bien d'ames, dans un corps foi-
» ble, ſont capables de pratiquer
» les plus grandes vertus ! Les voies
» du Carmel étoient trop auſtères
» pour des perſonnes d'une com-
» plexion foible & délicate. La
» bienheureuſe de Chantal y fait
» attention avec Saint Fran-
» çois de Sales ; & remplie de la
» plus héroïque charité, elle mo-
» dère les auſtérités des Ordres an-
» ciens, afin que les perſonnes foi-
» bles & infirmes puiſſent ſervir le
» Seigneur en eſprit & en vérité
» dans la retraite. Elle veut que,
» dans ſes maiſons, on reçoive
» non-ſeulement les ames que
» Dieu appelle à lui dès la premiè-
» re heure, mais celles qui vien-
» nent à la dernière. Sa charité em-
» braſſe tous les Etats ; & les per-
» ſonnes qui, ayant vêcu dans le
» monde, ſont réſolues, dans leur

» viduité, de ne plus s'occuper que
» de leur ſalut & de leur perfec-
» tion, ſont aſſurées de trouver un
» aſyle à la Viſitation. Si l'objet
» d'un tel Inſtitut eſt nouveau, il
» eſt peut-être unique dans les ver-
» tus qu'il exige ... On ne com-
» mande pas de grandes auſtérités;
» mais ſi l'on a égard à la foibleſſe
» du corps, on humilie ſans ceſſe
» l'orgueil de l'eſprit. Quelle hu-
» milité! quelle obéiſſance! quelle
» pauvreté! quel détachement!
» quel éloignement du monde preſ-
» crit-on! &c. » La ſuite, & en général tout le diſcours, mérite d'être lû. *Il ſe trouve chez Thibouſt, Place de Cambrai.*

Les Comptes faits ſur les bois équarris & de ſciage, ouvrage très-utile aux Marchands de Bois, Architectes, Entrepreneurs de Bâtimens, Charpentiers & autres; dans lequel ils trouveront la réduc-

tion toute faite de toutes les pièces, dont ils pourront avoir besoin pour la construction de toutes sortes d'Edifices, tant sur terre que sur mer ; avec un Tarif sur le prix dudit Bois. Vol. in-12. de 598. pag. sans compter la Table générale. Par Louis Soutin. Imprimé à Sens chez Jannot, & se trouve à Paris, chez Hérissant, rue S. Jacques, Brunet, même rue, & le Gras au Palais. Si l'on entend bien ce Livre, on pourra le trouver utile; mais il n'est peut être pas aussi aisé que l'Auteur se le persuade : on n'y définit pas assez tous les termes ; on y met trop de renvois & de divisions; on n'explique point clairement l'objet de l'Ouvrage même. Si nous faisons cette Observation, c'est qu'on se plaint tous les jours des Livres, où les Maîtres de l'Art supposent que leurs Lecteurs sçavent déja beaucoup, quand ils commencent à

lire ; & l'on devroit bien plutôt ſuppoſer qu'ils ne ſçavent rien. Du reſte, nous croyons que l'Auteur, qui nous donne occaſion de hazarder cet avis, poſſéde toutes les fineſſes de ſa profeſſion, & que, quand on le queſtionnera ſur ſon Livre, il en levera, ſans peine, toutes les difficultés.

Au mois d'Avril 1751, nous rendîmes compte du premier Tome & de la première partie du *Code Frédéric*, c'eſt-à-dire, du *Corps de droit établi pour les Etats de Sa Majeſté Pruſſienne*. Cette première Partie avoit pour objet *l'état des perſonnes* : on nous donne préſentement ce qui concerne les *choſes* ; & c'eſt la matière d'un volume in-8°. de près de 800 pages. Il nous reſte à eſpérer une troiſième partie qui traitera des *obligations* : & nous aurons pour-lors tout ce Droit Pruſ-

ſien diſtribué ſuivant l'ordre des Inſtitutes de Juſtinien. Il eſt inutile de répéter qu'il y a beaucoup plus d'ordre, de clarté, d'inſtruction, que dans l'ancien Digeſte. Nous avons fait ſentir ces différences, dans notre premier Extrait, & nous y renvoyons, ainſi qu'à la Préface du volume que nous annonçons aujourd'hui. Ce n'eſt que par l'uſage qu'on peut connoître le mérite de ces ſortes de Livres. *On trouve celui-ci à Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.*

On a publié dans un ouvrage Périodique (le Journal de Verdun) & depuis encore, hors de ce Journal, un diſcours dans les formes, pour venger Annibal du reproche d'irréligion & d'impiété que lui fait Tite-live. L'Auteur eſt M. Dreux du Radier, connu par d'autres compoſitions eſtimables, ſurtout par la vie de Caſtruccio Caſ-

tracani Souverain de Lucques. Le présent discours s'adresse à un Maréchal de France, digne par son état & par ses connoissances, de prononcer entre Tite-Live & Annibal. A cette occasion, M. du Radier rapproche finement le mot du Général Carthaginois demandant la paix à Scipion : *Annibal peto. Prononcez, Monseigneur, rendez à Annibal la justice qui lui est duë.... C'est Annibal lui-même qui vous en prie. Réformez les jugements de la postérité séduite. Rendez à Annibal sa réputation, c'est-à-dire quelque chose de plus que la vie.*

Pour ce qui regarde le fond de la question, nous observons d'abord qu'il est toujours très-louable de faire voir qu'un grand homme a eu de la Religion : nous n'exceptons pas même l'hypothèse d'une Religion fausse ; d'une Religion semblable à celle de l'ancienne

Rome & de Carthage sa rivale. Car enfin l'Idolatrie vaut encore mieux que l'Athéisme, quoiqu'en dise un fameux Ecrivain qui n'a travaillé toute sa vie qu'à répandre des nuages sur tout ce qui s'appelle Culte du souverain Etre. Si Annibal a craint les Dieux; s'il les a honorés, du moins à la manière de son pays, il faudra dire que Tite-Live est très-coupable envers la mémoire de ce Général; & voilà ce que M. du Radier entreprend de prouver, non pas tant en faisant parler les autres Anciens, qu'en consultant Tite-Live lui-même.

Il semble qu'on mêle dans cette question le point très-délicat de la bonne foi d'Annibal, ou plutôt des accusations de perfidie qu'on ne lui épargne pas : sur quoi nous ne savons trop s'il est aussi aisé de le justifier que le pense notre Auteur. Outre Tite-Live,

Accusateur principal en ce point, nous trouvons Polybe qui reproche au Carthaginois d'avoir commencé la guerre *contre le bon sens, & contre toutes les regles de la justice.* Il est vrai que le Chevalier Folard se plaint fort de Polybe à cette occasion, & qu'il l'accuse de *prévention en faveur des Romains*: mais la plainte vient un peu tard ; & elle a pour objet le témoignage d'un Historien qui parle, ce semble, avec beaucoup de sang froid & d'égards de l'entreprise d'Annibal. Il faudroit suivre tous ces détails dans le Polybe de D. Thuillier, & mieux encore sur le Grec qui a sa force & son énergie particulière.

Mais encore une fois, ceci n'est qu'un incident ; & la Religion du Général Carthaginois est le point capital qu'on traite ici. On la venge, cette Religion, par une multitude de raisons qui ne sont pas

toutes du même poids. Qu'Annibal, par exemple, à neuf ans, jure près de l'Autel, une inimitié sans bornes contre les Romains ; c'est l'action d'un enfant qui pouvoit & qui devoit même avoir encore la crainte des Dieux, dont on lui avoit parlé dès ses premières années. Qu'après le Siège de Sagonte, il ait dit à ses Soldats : *rejoignez mes drapeaux au Printems, pour commencer avec moi, & le secours des Dieux immortels* (Diis benè juvantibus) *une guerre pleine d'avantages & de gloire* ; c'est une formule, une façon de parler : le *Diis benè juvantibus*, étoit en ce tems-là, une affaire de style, & non-absolument un témoignage de piété envers les Dieux. Qu'avant le combat, sur les bords du Tésin, Annibal ait fait des promesses à son armée, en invoquant Jupiter & les Dieux, en leur offrant même un Agneau, comme le gage

de sa sincérité ; ce pouvoit être une pratique d'usage , ou un trait de politique. Combien de fois est-il arrivé que des Généraux , peu religieux , ont satisfait publiquement à des cérémonies de Religion ! Ces preuves , & quelques autres pourroient donc bien être regardées comme foibles, du moins comme éloignées de ce dégré de certitude & d'évidence morale qui persuade le Lecteur. Mais M. du Radier en présente d'autres qui méritent de la considération. Par exemple, avant que de commencer la guerre contre les Romains, Annibal va jusqu'au détroit de Gibraltar , pour y faire des vœux à Hercule. Quel autre motif que la Religion put commander ce voyage ? *Quelques Historiens Romains*, dit le Père Catrou , *pour rendre Annibal odieux , l'ont représenté comme un impie qui ne connnoissoit point d'autre Divinité que son*

bras ; il commença néanmoins sa plus grande expédition par se mettre sous la protection d'Hercule. Il semble que cette réflexion est juste.

Mais de plus, ajoute M. du Radier, le Général Carthaginois se trouvant dans la Campanie, va faire des sacrifices sur les bords du lac Averne ; il croit aux augures ; il ne veut point aborder sur une plage, parce que la proue de son vaisseau regardoit un sépulchre ; il respecte le temple de Junon Lucinia placé aux environs de Rome ; il ne permet pas qu'on enléve de ce lieu sacré aucunes dépouilles. * Il meurt enfin, chez Prusias, après avoir invoqué les Dieux vengeurs de l'hospitalité.

* Ici notre Auteur dissimule un petit mot de Cicéron qui dit qu'Annibal avoit bien dessein d'enlever de ce Temple une colonne d'or ; mais que Junon lui ayant apparu en songe, le détourna de ce sacrilège par les menaces qu'elle lui fit : Voy. *de Div. l.* 1.

Tels ſont les principaux traits que cite notre Auteur, & il demande après cela ce qu'on penſe de ces mots, *nil veri, nil ſancti, nulla fides, nullus metus deorum, nulla Religio :* caractères odieux que Tite-Live raſſemble dans le portrait d'Annibal ? La queſtion eſt raiſonnable. D'autres que nous la décideront pleinement : nous aſſurons toujours que ce Diſcours eſt agréable & bien compoſé. Il y auroit bien d'autres Anciens à vanger ſur le fait de la Religion ; particulièrement les Philoſophes qu'on accuſe trop légèrement d'Athéiſme, ou de ce que nous appellons *Spinoſiſme* aujourd'hui. Si l'Auteur veut entreprendre cette tâche, déjà ébauchée tantôt bien tantôt mal par des Modernes, il mettra dans le Public un Livre très-eſtimable & très-utile.

TABLE DES ARTICLES de Décembre 1753. I. Vol.

ART. CXX. *Bibliothèque curieuſe &c. ou Catalogue de Livres difficiles à trouver &c.*

Idée d'un Catalogue critique des Ecrivains Eſpagnols &c. 268 p.

ART. CXXI. *La Peinture, Ode de Milord Telliab &c.*

Jugement d'un Amateur sur l'exposition des Tableaux &c. 2704

Art. CXXII Principia Physico-Medica &c. *Principes de Physique & de Médecine &c* Dernier Extrait. 2721

Art. CXXIII. *Opuscules de M. Fréron &c.* 2745

Art. CXXIV. Ensayo sobre los Alphabetos de las letras desconocidas &c. *Essai sur les Alphabets des lettres inconnues &c.* 2761

Art. CXXV. *La grande Galerie de Versailles &c.* 2773

Art. CXXVI. *Traité de la Goutte &c.* 2795

Art. CXXVII. *Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du Roi.* 2813

Art. CXXVIII. *Nouvelles Littéraires.* 2846

Errata pour le I. Vol. de Septembre.

P. 2093. 6 h. 45′ 13″ *lis.* 6 h. 35′ 13″.

P. 2093. 1 s. 15°. 6′ 7″ *lis* 1 s. 15°. 47′ 54″.

P. 2094. 15°. 6′ 7″ *lis* 15°. 47′ 54″ du ♉.

P. 2094. 6 h. 40′ 14″ *lis.* 6 h. 30′ 14″.

Pour le II. Vol.

P. 2117. l. 19. âstries, *lis.* à stries.

P. 2127. l. 9. enveloppées, *lis.* enveloppés.

Lû & approuvé, SALMON.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Décembre 1753. II. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Décembre 1753. II. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés du mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1728.	12.	v.
1702.	12.	v.	1729.	12.	v.
1703.	12.	v.	1730.	12.	v.
1704.	12.	v.	1731.	12.	v.
1705.	12.	v.	1732.	12.	v.
1706.	12.	v.	1733.	12.	v.
1707.	12.	v.	1734.	12.	v.
1708.	12.	v.	1735.	14.	v.
1709.	12.	v.	1736.	15.	v.
1710.	12.	v.	1737.	13.	v.
1711.	12.	v.	1738.	13.	v.
1712.	12.	v.	1739.	14.	v.
1713.	12.	v.	1740.	13.	v.
1714.	12.	v.	1741.	12.	v.
1715.	12.	v.	1742.	12.	v.
1716.	12.	v.	1743.	12.	v.
1717.	12.	v.	1744.	12.	v.
1718.	12.	v.	1745.	12.	v.
1719.	12.	v.	1746.	15.	v.
1720.	5.	v.	1747.	14.	v.
1721.	12.	v.	1748.	15.	v.
1722.	12.	v.	1749.	14.	v.
1723.	12.	v.	1750.	15.	v.
1724.	12.	v.	1751.	14.	v.
1725.	12.	v.	1752.	15.	v.
1726.	13.	v.	1753.	16.	v.
[illegible]	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Décembre 1753. II. Vol.

ARTICLE CXXIX.

PLANS ET ELEVATIONS de la Place Royale de Nancy, & des autres Edifices qui l'environnent, bâtis par les ordres du Roi de Pologne-Duc de Lorraine, & dédiés au Roi de France, par Heré premier Architecte de Sa Majesté Polonoise. M. DCC. LIII. A Paris, chez François, Graveur Ordinaire de Sa Majesté, au triangle

d'or, Hôtel des Urſins, derrière S. Denys de la Chartre. *

Voici le troiſième Volume deſtiné à repréſenter les Monumens, dont le Roi de Pologne embellit ſans ceſſe la Lorraine. On peut voir dans nos Mémoires de Janvier 1752, l'Article qui concerne les deux premiers tomes. Il nous fut très-aiſé & très-agréable d'admirer la multitude & le goût des Edifices qu'on doit à la libéralité de S. M. Polonoiſe; mais nous éprouvâmes de grandes dif-

* Ces plans précédés d'une élégante Epître Dédicatoire, furent préſentés au Roi le jour de S. Louis, par le ſieur Héré premier Architecte du Roi de Pologne. Cet Artiſte eſt Lorrain, ainſi que tous ceux qui ſont employés aux Edifices, conſtructions & établiſſemens de Sa Majeſté Polonoiſe. Le ſieur Héré a été annobli par ce Prince, & honoré du titre de Chevalier de S. Michel par S. M. Très-Chrétienne.

ficultés pour raiſonner ſur ces objets, ſans être dirigés par des Notices correſpondantes. Il en ſera de même cette fois, & nous tâcherons de faire le mêmes efforts, de témoigner le même zèle. On nous préſente des planches chargées de conſtructions magnifiques, ſans explications de détail, ſans cette Nomenclature inſtructive qui accompagne d'ordinaire le coup d'œil des grands Edifices. Sans doute qu'on fera dans la ſuite ces deſcriptions, comme on a fait celles des Monumens de Rome, de Paris, de Verſailles &c. En attendant, on parle ſimplement à nos yeux, & voici la Notice ſuccinte & imparfaite de ce qu'on nous fait voir.

Rien de plus célèbre que l'uſage d'ériger des Statues aux grands Rois. Caton bornoit ſon ambition à ſouhaiter que le Public demandât pourquoi Caton n'avoit point encore de Statues ; & l'on conçoit

qu'il y a, dans ce deſir, un rafinement d'amour-propre, parce qu'il ſuppoſe le témoignage d'une eſtime générale, conſtante & déclarée. Mais quelle que ſoit la délicateſſe de cette gloire, vainement les Monarques voudroient former la même penſée, & s'y réduire. Trop de perſonnes s'intéreſſent à l'éclat de leur règne, pour que l'érection des Monumens publics ne ſuive pas de près les vœux de la Nation. Il eſt pourtant rare que cet intérêt ſe trouve réuni avec certains titres de grandeur ou de parenté. Vit-on, dans Rome, Antonin ériger des Statues à Marc Aurèle ſon Gendre ? Ce ſpectacle étoit réſervé à notre Siècle. Le Roi de Pologne conſacre à la gloire du Roi de France, * non-ſeulement

---

* L'Arrêt du Conſeil Royal des Finances de Sa Majeſté Polonoiſe, du 24 Mars 1752, porte que le Roi de Polo-

une Statuë; mais une grande partie de la Ville de Nancy. Car les Plans que nous avons sous les yeux ne se bornent ni à la Statuë qu'on prépare pour S. M. ni à la place qui doit la contenir : tous les quartiers environnants reçoivent à cette occasion un éclat tout nouveau ; il faudroit dire une existence toute autre que celle qu'ils ont euë jusqu'ici.

La Place a dans sa longueur plus de 42 Toises, & environ 55 dans sa largeur : elle est située à l'extrémité de la Ville-Neuve de Nancy, & communique à la Ville-Vieille par un Arc de Triomphe. C'est du milieu de cette Place que doit s'é-

---

gne-Duc de Lorraine & de Bar, a ordonné la construction d'une Place, *afin d'y ériger la Statue du Roi très-Chrétien son Gendre, pour servir de Monument éternel de sa tendre affection envers Sa Majesté.*

lever la Statuë pédestre du Roi Louis XV. * Monument qui sera porté sur un piéd'estal, orné de quatre Médaillons, faisant allusion aux rapports actuels de la Lorraine avec la France. Par exemple, dans le premier de ces Médaillons, on verra le Roi & la Reine debout se donnant la foi conjugale; au-dessus est l'Hymenée; au milieu un Autel à l'Antique, chargé de deux cœurs unis; au-dessus sont les Génies de la Lorraine & de la France qui se tiennent embrassés; on les reconnoit aux Ecussons de leurs Armes; & tout au bas on lit, *hoc præsago jungimur Nexu.*

Outre les quatre Légendes des Médaillons, il y a quatre Vers Hexamétres, pour les quatre faces de la base, sur laquelle porte

---

* Cette Statuë sera en Bronze, & de 36 pieds d'élévation, compris le piéd'estal. Le Fondeur est un Lorrain.

immédiatement la Statuë. Comme ces vers ne ſont point encore gravés, & qu'ils peuvent n'être, dans la Planche, qu'une eſpèce d'eſſai, ou d'idée propoſée par le Graveur, nous oſons dire qu'il ſeroit à propos de les ſoumettre à une Critique ſevère; par exemple, le quatriéme Vers dit:

Reddit amor Soceri muta hæc ſpirantia ſigna.

Pour ſignifier que la tendreſſe du Roi de Pologne, Beaupere du Roi, anime cette Statuë, qui par elle-même n'a point de ſentiment: Or, il ne paroît pas que cette penſée, qui eſt bonne, ſoit exprimée aſſez clairement, aſſez noblement: on peut ſouhaiter, du moins, quelque choſe de plus vif & de plus beau. Il en ſeroit peut-être de même des trois autres Vers, ſuppoſé qu'on voulût les examiner de près. Si cette obſervation qui, de notre

part, n'est point une Critique, peut paroître hasardée ou déplacée, il faut prendre que nous n'avons rien dit.

On a eu raison de remarquer, dans un bon Ouvrage publié, cette année, sur l'Architecture, qu'une Place n'est point absolument nécessaire pour l'érection d'une Statuë. Qu'on parcoure en effet l'Histoire, ou plutôt la Topographie de l'ancienne Rome, on y verra des Statuës, non seulement dans les Places publiques, mais aussi dans le Capitole, dans la Tribune aux Harangues, sur les Arcs de Triomphe, sous les Portiques, dans le Champ de Mars, dans le Cirque, dans les Théâtres, dans les Bibliothéques, à l'entrée des Palais, dans le Sénat, dans les Carrefours; par tout, en un mot, où elles pouvoient fixer l'œil du Citoyen, & l'instruire par le Spectacle des Vertus & de la gloire, qui en est la ré-

compenſe. Il faut pourtant avouer que, quand les Places ſe ſont trouvées conſtruites, on les a remplies de Statues : témoin la Place de Jules César, où l'on voyoit, avec la Statue équeſtre de ce Prince, une multitude d'autres monumens ſemblables. Il faut convenir de même qu'à l'occaſion des Statues qu'on vouloit ériger aux bons Rois, les Villes ont été décorées de Places publiques : Décorations dont on trouve bien des exemples parmi les Modernes, & qui ne peuvent être trop multipliées dans tous les lieux où les Arts ont fait quelques progrès. C'eſt véritablement par des Places qu'on doit commencer l'embéliſſement des Villes ; mais s'il eſt à propos d'entreprendre ces grandes conſtructions avec zéle, on ne peut trop ſe précautionner contre des deſſeins ineptes, ou contre des exécutions infidéles.

La Place de Nancy ſera du meil-

leur goût ; son Plan fait voir qu'elle doit être environnée de Bâtiments très-convenables ; comme d'un Hôtel de Ville, dont la façade d'environ 48 Toises, occupe tout un côté de la Place dans sa largeur. Cet Edifice est à deux étages, sans compter le rez de Chaussée, ni un Balcon qui régne au-dessus de l'Entablement. Les Hôtels des Faces collatérales se raccordent avec celui-ci ; le comble est partout à l'Italienne, orné de Balustrades, avec Vases & Figures. Dans le fond de la Place, on a une issuë terminée par l'Arc de Triomphe dont nous avons déja dit quelque chose.

C'est un monument de 60 pieds de face, à trois Arcades, dont la plus grande a 13 ou 14 pieds d'entrée, sur 27 ou 28 de hauteur. Le premier ordre qui est Corinthien, porte un Attique chargé de bas-reliefs, faisant allusion d'un côté aux

Vertus guerrieres, & de l'autre aux Vertus pacifiques du Roi. A droite, dans un Médaillon posé sur une des deux petites Arcades, on lit *Principi Victori*, & tous les ornements de ce côté sont Militaires : l'Attique est surmonté de la Statuë de Mars & de celle d'Hercule. A gauche, dans le Médaillon, posé sur l'autre petite Arcade, on lit *Principi pacifico*; & tout, dans cette partie, annonce la Paix : le comble de l'Attique est orné de la Statuë de Minerve & de celle de Cérès. Au sommet de la grande Arcade, on voit, en amortissement, le Médaillon même du Roi; au-dessus une Renommée, & au-dessous cette Inscription *Hostium terror, fœderum cultor, gentisque decus & amor.* Si l'ouvrage n'est pas fini, on peut retrancher le *que* après *gentis*; c'est un hors-d'œuvre, ou ce qu'on appelle en Poësie une *Cheville.*

On ne reprochera point à la Place de Nancy ce qui est si visible dans les plus belles Places de Paris, sçavoir, le défaut d'ouvertures, d'avenues, d'issues : défaut si choquant, qu'aucun genre de beauté ne peut le faire oublier. A Nancy, la Place Royale aura quatre ouvertures, auxquelles aboutiront de grandes Routes ; & de plus, dans deux des Angles, on placera, de très-belles Fontaines ; isolées & ornées de Grilles de Fer, d'un travail exquis. Pareils Grillages seront à la tête des quatre Ouvertures, & la grande issuë de la Place ira se terminer à l'Arc de Triomphe, qui sert d'entrée à la Ville-Vieille ; ensorte que la Statuë du Monarque pourra être vuë de sept côtés ; semblable, peut-être, à cette antique & fameuse Statuë de Minerve, travaillée par Phidias, & tellement placée dans la Citadelle d'Athènes qu'on ne pouvoit y entrer sans la voir.

Le Roi de Pologne, dont les ressources sont incroyables, & les vues sans bornes, a porté ses attentions au-delà de cette Place Royale & des Ornemens qui la décorent. A l'entrée de la Ville-Vieille de Nancy, quand on a passé l'Arc de Triomphe, on trouve une Place qui s'appelle *la Carrière*. Cet endroit * déjà remarquable par quelques Bâtiments de conséquence, doit être extrêmement embelli par un Hôtel de la Bourse pour le Commerce: Ouvrage entrepris par Sa Majesté Polonoise, & destiné à figurer vis-à-vis de la Cour Souveraine, de la Chambre des Comptes & autres Jurisdictions **. Le milieu de la Carrière est rempli par

* On a une très-belle Planche de *Callot*, qui représente cette Place, dite la *la Carrière*, & destinée jadis aux *Joûtes & Tournois.*

** Ce Palais des *Jurisdictions* étoit ci-devant l'Hôtel de Craon ; que S. M.

une Promenade publique qui va joindre une eſpèce de place, peut-être auſſi diſtinguée en ſon genre, que l'eſt la Place Royale dans le ſien. Qu'on imagine un eſpace d'environ 18. toiſes de longueur ou hauteur ſur 45. de large, borné par une colonnade circulaire, & ayant en face un bâtiment de 50. toiſes de long, derrière lequel ſont des Jardins publics : voilà ce qui termine toutes les conſtructions qu'on nous préſente ici.

Le bâtiment qui remplit le fond de cette place eſt deſtiné à loger l'Intendant de Lorraine; la colonnade eſt un monument de pure décoration : on y adopte l'ordre Ionique ; on n'y épargne aucun des ornemens dont un pareil Edifice eſt ſuſceptible. Mais ce qui en relève extrêmement la beauté, & ce qu'on ne peut trop

---

Polonoiſe a acheté. On peut en voir le Plan dans l'Œuvre de M. Boffrand.

mirer, si l'exécution répond au
ssein, c'est la fontaine en pyra-
ide qui doit s'élever à l'entrée de
espace qu'embrasse la colonnade.
a hauteur est de 26. ou 27. pieds:
uatre Fleuves assis sur un rocher,
ennent des urnes d'où l'eau s'écoule
ans un grand bassin de marbre.
ur les épaules de ces figures colos-
ales porte une conque qui reçoit
'eau jaillissante de deux gueules de
Dragons. Du milieu de la conque
s'éleve une espece de soc, d'où
part une pyramide chargée de mé-
daillons où sont représentés les faits
héroïques des campagnes du Roi;
& tout l'Ouvrage est terminé par
la figure du Génie de la France,
qui embouche la trompette, &
tient une couronne de laurier. Nous
souhaiterions qu'on eût nommé
l'Artiste qui est chargé d'exécuter
ce grand morceau. Quant au des-
sein, il a été fourni par le sieur

Héré, & c'est à lui en général qu'on doit tout le détail des constructions que nous venons d'indiquer. Cet habile homme a déja signalé ses talens dans les édifices dont le Roi de Pologne a rempli sa Capitale, & les Châteaux de Lunéville, de Commercy, de la Malgrange, &c. On peut consulter sur ces merveilles nos Mémoires de Janvier 1752. & l'on doit toujours se ressouvenir qu'en Lorraine, le Prince ne se borne pas à commander & à protéger les Ouvrages de l'Art; qu'il les dirige lui-même; qu'il donne des vues aux Ingénieurs & aux Architectes: combien plus cette direction, pleine de lumieres & d'intelligence, doit elle influer aujourd'hui dans les opérations de la Place Royale de Nancy: Entreprise qui a pour motif la gloire & la tendresse!

Nous croyons qu'on sera bien aise de trouver ici deux Inscriptions La-

pidaires qui sont entrées dans les Edifices dont nous venons de parler *.

La premiere est celle de la premiere pierre posée dans la Place Royale,

STANISLAUS PRIMUS
Rex Poloniæ, Magnus Lithuaniæ Dux
&
Dux Lotharingiæ & Barri,
Forum hoc regium
Amplissimis undique Edificiis
Exornatum,
Augusta Ludovici X V. effigie
Insignitum,
Ad Urbis primariæ ornamentum
&
Commoda Publica
Extrui curavit,
Anno M. D. CC. L I I.

* Nous devons ces inscriptions à la politesse de M. Jamet, qui a bien voulu nous les communiquer. Il nous a fourni

Primum hunc lapidem
Solemniter posuit,
Plaudentibus Civibus,
Francis. Maximilianus Dux de Tenczin
Ossolinski,
Supremus Aulæ Regiæ in Lotharingia Præfectus,
Regiorumque Galliæ Ordinum
Eques Torquatus
XVIII. Martii M. D. CC. LII.

L'autre Inscription est celle qui a été mise dans les fondemens de l'*Hôtel de la Bourse.*

Ad perennem memoriam
Stanislao I. Poloniæ Rege
Et Magno Lithuaniæ Duce
Lotharingiæ & Barri Duce, &c. &c. &c.
Mercatoribus favente,
Palatium gloria & ornatu splendidum
Nanceii, pro sede Consulari

---

de même quelques particularités sur les constructions de Nancy ; & il seroit plus en état que personne de donner des notices instructives & détaillées sur tous ces Monumens.

Opibus erigentes
Concurrentibus simul
Cura & impensis suis & sodalium,
Claudio Coster, Proto-Judice Consulari,
Domin. Noirdemange, Pro-Judice Consulari.
Petro-Francisco Chailly
Ludovico Toustain } Consulibus.
Benedicto Baille
Lapidem Angularem à se benedictum.
Munifica manu
Fundamento mandavit.
Illus. & Rev.
DD. An. Clai. de Choiseul-Beaupré,
Primas Loth. & magnus Eleemosynarius Serenis.
Regis Poloniæ,
Ducis Lotharingiæ & Barri.
Die XXVI. Augusti Anno M. D. CC. LII.

ARTICLE CXXX.

HISTOIRE CIVILE, ECCLESIASTIQUE & Littéraire de la Ville de Nismes, avec des Notes & les preuves &c. Par M. Ménard, Conseiller au Présidial de la même Ville, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres in-4°. T.

II. *pag.* 328. *pour l'Histoire*, *pag.* 32. *pour les Notes*, *pag.* 380. *pour les preuves & la Table.* M. DCC. LI. T. III. *pag.* 370 *pour l'Histoire*, 24 *pour les Notes*, 380 *pour les preuves & la Table.* M. DCC. LII. A Paris, chez Chaubert, Quai des Augustins, Claude Hérissant fils, rue Neuve-Notre-Dame &c.

NOus avons rendu compte en 1750 du premier Volume de cette Histoire. Les deux Tomes suivants ont paru successivement, & le quatrième vient de paroître. Nous allons donner la Notice succinte de ces deux Volumes second & troisiéme; & nous faisons d'abord une réflexion qui donne l'idée de tout l'Ouvrage. L'Histoire d'une Ville particulière est comme la Carte Géographique ou Topographique d'un

d'un Canton. Les détails font le mérite de l'une & de l'autre : il faut qu'on trouve dans la Carte, tous les lieux, jusques aux simples Bourgades ; dans l'Histoire, tous les faits ; jusqu'aux affaires domestiques des Citoyens. C'est ce qu'a bien conçu M. Ménard, & ce qu'il exécute avec un courage dont ses Lecteurs doivent lui sçavoir gré. Son Histoire est presque le Journal de ce qui s'est dit ou fait dans Nismes, durant les Siècles qui nous ont précédés. Il n'y a ni changements d'Evêques, & de Magistrats ; ni impositions de taxes municipales ; ni Fondations Ecclésiastiques ou Séculières ; ni mesures prises en commun pour la sureté des Citoyens ; ni règlements dressés pour la police journalière ; ni tarifs du prix ordinaire ou extraordinaire des denrées ; ni altérations ou améliorations dans le Commerce ou le Gouvernement ; ni

entrées de Princes, Seigneurs, Généraux d'Armées & de passages de Troupes amies ou ennemies ; rien en un mot dont on ne parle, dès qu'il en reste quelque vestige dans les Monuments anciens ou modernes. On ne peut exiger de nous un état fidèle & circonstancié de toutes ces particularités. Nous nous bornons à ce qui suit.

T. II.

Ce Volume s'étend depuis l'an 1313 jusqu'en 1377 ; & durant cet intervalle, Nismes, comme presque toutes les autres Villes du Royaume, eut beaucoup à souffrir du changement des Monnoyes sous Philippe le Bel, & ses trois premiers Successeurs ; de l'augmentation des subsides, sous Philippe de Valois & sous le Roi Jean ; du brigandage des Compagnies sous Charles V. Ces trois objets reviennent souvent dans cette Histoire.

Mais il faut indiquer ici quelques traits singulièrement estimables.

Quand on dit que le grand avantage des Histoires de nos Provinces & de nos Villes, est de répandre des lumières sur l'Histoire générale de notre Nation ; c'est une vérité justifiée par bien des exemples. En voici trois que nous fournit le second Volume de M. Ménard.

I. On n'ignore point la guerre que le Roi Charles le Bel soutint en 1324 & 1325, contre les Flamans : on sçait qu'elle finit au commencement de 1326 ; mais aucun de nos Historiens n'a parlé ni des conventions de paix, ni du tems où elle fut publiée. Notre Auteur donne l'acte même très-curieux & très-détaillé de cette publication : découverte qui enrichira désormais l'Histoire du règne de Charles-le Bel, d'autant mieux qu'elle est déjà

trop nue & trop vuide de faits intéressans.

II. Quand nos Historiens parlent de la Bataille de Poitiers donnée & perdue par le Roi Jean en 1356, ils disent que le Duc d'Orléans, frère du Roi, ne faisant *honneur ni à son sang ni à sa Nation*, prit la fuite avant que d'avoir combattu : c'est en particulier le récit du P. Daniel. Mais M. Ménard produit une Lettre du Comte d'Armagnac aux Consuls de Nismes, (en date du premier d'Octobre 1356. La bataille étoit du 9. Septembre) où l'on voit que le Roi Jean avoit ordonné tres-expressément à son frère, ainsi qu'au Duc de Normandie & au Comte de Poitiers, de quitter le combat & de se sauver. Voila une Piece, dit notre Auteur, *qui doit détruire l'idée desavantageuse, peu honorable, injurieuse même à la mémoire du Duc*

d'Orléans, qu'a voulu nous donner un Historien de nos jours. Le P. Daniel est indiqué en marge. Cependant on trouve que cet Historien a connu une Lettre du même Comte d'Armagnac aux Magistrats de Verdun sur la Garonne, où il semble que ce Seigneur racontoit les événemens de la bataille de Poitiers de la même façon qu'on les voit encore dans sa Lettre aux Consuls de Nismes : ce qui fait juger que ces Lettres étoient circulaires, comme elles devoient l'être, ayant toutes pour objet d'obtenir des forces pour la défense de l'Etat. Comment donc le P. Daniel n'a-t-il pas vû dans la Lettre du Comte aux Magistrats de Verdun, ce qui faisoit la justification du Duc d'Orléans ; & pourquoi, malgré cette autorité décisive, a-t-il taxé ce Prince de lâcheté ou d'indifférence pour le salut de son Roi ?

III. Après la malheureuse jour-

née de Poitiers, le Roi Jean fit un séjour de quatre ans en Angleterre; durant lequel: (vers l'an 1358.) il convint de quelques articles avec Edouard III. son ennemi; cependant le traité ne fut point consommé, parce que les conditions étoient exorbitantes. Nos Historiens ont connu ces négociations; mais M. Ménard nous apprend ici des anecdotes sur le même sujet; & c'est encore un de ces traits dont l'Histoire de Nismes peut enrichir notre Histoire Générale de France. Le Roi Jean, par une Lettre écrite de Londres en 1358. fit sçavoir aux Consuls de Nismes „ que sa délivrance étoit fort avancée, que „ le Roi d'Angleterre lui avoit don„ né une grande Fête à Windsor, „ le jour de S. George, où s'étoient „ trouvées la Reine Isabelle sa Mère, „ la Reine sa Femme & la Reine „ d'Ecosse; qu'il en avoit reçu à „ cette Fête des honneurs infinis; „ qu'il lui avoit donné des fermes

» espérances de paix & d'accomplissement du premier traité passé » sur sa délivrance ; que quelques » jours après la Fête, ce Prince lui » étoit venu rendre une visite particulière à Windsor même, le » Mardi huitième de Mai ; que dans » cette entrevue, ils avoient tenu » de longs propos sur les articles de » la paix, & qu'ils l'avoient enfin » heureusement terminée ; que ce » jour-là en signe de réconciliation & d'amitié, ils s'étoient » entre-baisés, & s'étoient donné » l'un à l'autre la bague qu'ils avoient au doigt ; qu'après cela ils avoient soupé ensemble, » avec des témoignages réciproques d'une affection cordiale ; » qu'il jouissoit enfin d'un commencement de liberté ; qu'il n'étoit » plus à Windsor, & qu'il avoit » passé à Londres. » Il y a toute apparence encore que cette Lettre étoit circulaire ; mais nous ne con-

noiſſons aucun Hiſtorien qui l'ait recueillie ; & c'eſt un vrai préſent que nous fait M. Ménard en la publiant dans ſon Ouvrage.

Cet Auteur eſt très-attentif à obſerver tout ce qui porte l'empreinte de quelque affection pour les Lettres : ſentiment d'autant plus précieux, qu'il étoit plus rare au XIVe. ſiécle. On voit, par exemple, dans cette Hiſtoire, le Cardinal de Deaux non-ſeulement cultiver la Littérature au point de compoſer quelques poëſies ; mais raſſembler auſſi un nombre de bons Livres, & fonder un Collège à Villeneuve d'Avignon. On remarque, dans les Magiſtrats de Niſmes, un empreſſement infini pour l'acquiſition d'une Ecole de Droit Canonique, & de Droit Civil. En ce tems-là c'étoit l'étude à la mode : on eſtimoit un Profeſſeur ès Loix, ou en Décret, preſque à l'égal d'un Général d'Armée. On ſollicitoit,

comme une grace du premier ordre l'avantage de posséder un Jurisconsulte célèbre. Quelles mesures ne prit-on point dans Nismes pour y attirer Boniface de Amanatis, qui enseignoit avec beaucoup de succès dans l'Université d'Avignon! Ce Professeur, comme la plupart des autres du même tems, étoit intéressé. Il faisoit valoir infiniment ses services; il demandoit un honoraire exorbitant. C'est ce qui l'empêcha d'accepter la nouvelle Chaire qui fut donnée à Jean d'Amelia, Docteur presque aussi renommé, & qui se contenta de cent soixante Francs d'or, somme très-considérable en ce tems-là. On lit volontiers ces Anecdotes, & une multitude d'autres dans l'Ouvrage de M. Ménard. Il les raconte simplement & sans réflexion, persuadé que le Lecteur qui sçait bien apprécier les mœurs & les gens du XIV^e. siècle, supplée facilement à

tout ce qu'un Hiſtorien Philoſophe pourroit dire. Paſſons au volume ſuivant.

T. III.

On a ici un intervalle de plus de 100. ans ; ſçavoir depuis 1378. juſqu'en 1481, eſpace rempli, dans cette Hiſtoire, d'une multitude de faits tout ſemblables à ceux du volume précédent : ce ſont toujours dans Niſmes des changemens d'Evêques, de Sénéchaux, de Conſuls ; des impoſitions de ſubſides, des controverſes pour s'en faire décharger, ou pour en diminuer le poids ; des vexations cauſées par une foule de gens de Guerre, ſans ſolde & ſans diſcipline ; des Loix municipales pour la Police ou la ſûreté publique ; des établiſſemens de piété ou de charité ; des cérémonies d'uſage & de ſujettion, à l'entrée des Princes ou grands Seigneurs, &c. M. Ménard tient compte de

tout : il n'ômet ni noms, ni circonstances, ni dates ; il dépouille tous les titres du tems ; il en spécifie les plus petits objets ; & il a toujours soin de donner sur chaque fait ou sur chaque personnage des Notices capables d'instruire parfaitement son Lecteur.

Cet Historien d'ailleurs est plein de respect pour la Religion : il ne parle jamais de ce qui la touche qu'avec des égards infinis ; il condamne les atteintes données au vrai Culte ; comme dans le compte très-curieux qu'il rend de la Fête des Fous ; il préconise les actions inspirées par la charité Chrétienne ; comme dans le récit de la fondation faite à Nismes en 1460. d'un Avocat ou Défenseur des Pauvres : il n'a que des éloges pour les voies de rigueur employées contre les Prophanateurs du Saint Nom de Dieu ; comme quand il explique toutes les dispositions de la Loi re-

nouvellée par Charles VII, en haine du blaſphême & des blaſphèmateurs.

On ne peut auſſi que reconnoître le goût de bonne critique qui n'abandonne jamais l'Auteur. Ce goût paroît dans le corps de l'Hiſtoire & dans les Notes : on doit recourir au Livre même pour ſentir tous ces avantages : nous ne pourrions en donner une légère idée que par des citations ſuperficielles & peu intéreſſantes pour le commun de nos Lecteurs. Ainſi nous terminons ici notre Extrait, dans l'eſpérance que le IV^e^. volume nous fournira des particularités d'autant plus curieuſes, que les événemens ſe rapprocheront plus de nos jours.

ARTICLE CXXXI.

ARCHITECTURE HYDRAULIQUE. Seconde partie, qui comprend l'art de diriger les eaux de la mer & des rivières, à l'avantage de la défenſe des Places, du Commerce & de l'Agriculture. Par M. Belidor, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, &c. Tome ſecond, 4°. pag. 480. ſans les Tables & les Planches. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine, M. DCC. LIII.* Suite de l'Article CVII. au mois d'Octobre, *dernier Extrait.*

IL nous reſte à rendre compte des huit derniers Chapitres de ce grand Ouvrage : matière que nous ne pouvons mettre exactement ſous les yeux du Lecteur, parce qu'elle comprend preſque par-tout des détails de pratique ; des leçons rélati-

à la main de l'Ouvrier.

Il s'agit des Canaux de navigation ; & d'abord de certaines maximes qui concernent les projets de ces sortes d'Ouvrages. Le choix du terrein est le premier objet auquel l'Ingénieur doit donner ses attentions. Deux extrémités sont à craindre & à éviter, si l'on peut ; sçavoir, les cantons marécageux, & les bancs de pierre. On en voit la raison ; dans un marais point de solidité ; dans un banc de pierre trop de difficulté, trop de dépense par conséquent. Mais ces désavantages peuvent être compensés par des biens réels, par des commodités supérieurement estimables. Ainsi avant que de commencer, il faut balancer le pour & le contre.

C'est la même chose quand il se trouve une montagne sur la route : il faut voir s'il est à propos de l'applanir, de la percer, de la tourner :

trois modifications du travail, dont la dernière paroît la plus aisée ; mais qui n'est pas la plus sûre. En faisant passer un canal au pied d'une montagne, on s'expose aux chutes rapides des eaux, aux torrens qui se forment ou par les orages ou par la fonte des neiges. Que deviendra la digue d'un canal, en proie à ces invasions ; que deviendra-t-elle par la même raison, si le canal passe dans un vallon resserré entre des montagnes ?

Un canal peut être formé ou par les eaux d'une rivière ; & c'est toujours ce qu'on doit souhaiter, ce qu'on doit rechercher ; ou par des eaux de sources, d'étangs, de pluie, &c. A l'égard des sources, les altérations sont extrêmement à craindre : *au bout de quatre mois de sécheresse*, dit M. Belidor, *la diminution des sources est des trois quarts ; plusieurs même tarissent & ne reviennent dans leur premier état*

que quelques tems après des pluies abondantes. Voici présentement un exemple qui fait voir combien peu l'on doit compter sur les eaux de pluie.

« M. Colbert, Sur-Intendant des
» Bâtimens du Roi, voulant met-
» tre à profit des eaux du Ciel qui
» tomberoient sur les plaines de
» Satori, de Saclé, de Trappe,
» d'Arcy &c. qui ont au moins six
» lieues quarrées de superficie, y fit
» faire un nombre infini de rigoles,
» afin de les rassembler dans plu-
» sieurs grands étangs ou réservoirs,
» & de là les conduire à Versailles
» pour le jeu des eaux du Parc ; mais
» après tous ces grands travaux fi-
» nis, on fut fort surpris de voir
» qu'il n'y en arrivoit pas à beau-
» coup près la quantité sur laquelle
» on avoit compté : ce qui a donné
» lieu à la Machine de Marly
» pour en tirer de la Seine, & à
» l'Aqueduc de Maintenon qui en

» mène de la rivière d'Eure. Cepen-
» dant, que n'avoit-on pas lieu
» d'attendre de celles que recevoit
» une eſpace de ſix lieues quarrées,
» multipliées par dix-huit pouces
» de hauteur d'eau que les pluies
» fourniſſent, année commune,
» montant à 9420000. toiſes cu-
» bes, qui avoient paru d'abord,
» dans l'eſtimation, devoir être
» plus que ſuffiſantes à leur deſti-
» nation.

Quand le canal qu'on projette doit être formé par les eaux d'une rivière, il faut ne dériver ces eaux, & par conſéquent ne faire la ſaignée que dans un point ſupérieur à celui où elles doivent aboutir. Mais que ſeroit-ce ſi cette ſupériorité étoit trop grande, ſi elle l'étoit au point de rendre les eaux du canal plus rapides que celles du lit de la rivière ? Il eſt conſtant que cet ancien lit ſeroit bien-tôt à ſec, les fluides ſuivant toujours le terrein où il y a le-

plus de pente. On remédie à ce malheur au moyen d'un sas à écluse qui occupe l'embouchure du canal, qui soutient les eaux de la rivière, & qui facilite le passage des bateaux, à quelque hauteur que ces eaux soient parvenues.

Dans ce qui regarde la fouille & l'emploi des terres, M. Belidor n'oublie aucune maxime de détail, aucune règle d'expérience & de pratique. Pour la Navigation des plus forts bateaux, il faut qu'un canal ait partout cinq pieds de profondeur d'eau, & deux pieds de bords au dessus; qu'il soit large de six toises, & de plus de neuf par le haut, à cause du talud des bords; que les digues ayent chacune trois toises d'épaisseur au couronnement, & six pouces de pente du côté de la Campagne; que le long de chaque digue, on ménage un contre-fossé pour l'écoulement des eaux de la Campagne.

La nature des terreins occasionne des différences dans la manœuvre de la fouille : voici un exemple qui concerne les fonds de tourbe, si communs en Picardie. Le Magistrat d'Amiens ayant résolu en 1736, de faire curer la rivière de Somme qui traverse cette Ville, on détourna l'eau ; on mit les pionniers en œuvre ; mais à peine eurent-ils commencé une tranchée de quatre ou cinq pieds de profondeur sur six de largeur, qu'on s'apperçut que le lit de la rivière se rétrécissoit, que les quais & les maisons qui les couvrent, fléchissoient en avant ; infléxion qui n'auroit pas manqué d'entraîner, dans le jour même, la ruine de ces Bâtimens. Alors quelqu'un, qui connoissoit le fond de tourbe sur lequel roule la Somme, donna pour remède prompt & efficace, le retour de la Rivière dans son lit : *en effet, aussitôt qu'elle y fut ren-*

trée, l'équilibre se rétablit, & les Edifices voisins n'ont pas bougé depuis. Cet exemple nous apprend que la tourbe est un corps spongieux qu'il n'est point sûr de mettre à sec pour longtems; aussi notre Auteur suggere-t-il des expédiens pour conformer à ces terreins, le travail des Pionniers & des Constructeurs de Canaux. Cette méchanique est très-sûre, & même très-ingenieuse en son genre: car l'esprit, le bon esprit se trouve aussi dans ces sortes d'ouvrages: il s'y trouve même souvent avec plus de perfection & d'étendue que dans les productions Litteraires qui nous paroissent la pierre de touche de l'esprit. Qui n'admirera, par exemple, l'invention de ce Méchanicien presque Manœuvre, qui a si bien économisé la dépense des eaux du Canal d'Ypres? M. Belidor paye à cet habile homme

le tribut de louanges qui lui est dû : chez les Romains des beaux Siècles, on lui auroit donné la couronne civique, parce que ses travaux auroient soulagé les Citoyens. C'est par les bienfaits qu'il faut estimer le sçavoir, l'industrie & l'application.

Nous moralisons insensiblement vis-à-vis d'un Ouvrage qui fera vivre aussi son Auteur dans la mémoire des hommes. Il faudroit voir la suite de ses leçons sur la construction des sas, pour faciliter la navigation des Rivières ; sur les Aqueducs passants sous le lit d'un canal ; sur les Ponts-Aqueducs servant à faire passer un canal au-dessus des rivières & des ruisseaux ; sur les Ponts-tournans, & sur ceux de Maçonnerie. Ce dernier objet, si important pour le Commerce, & si propre à embellir un Royaume, occupe ici deux Chapitres, dont le premier pré-

sente des maximes relatives à cette construction. Par exemple :

On doit donner aux Ponts situés sur les grandes routes autant de largeur qu'en a la riviere dans ses plus grandes crues. Resserrer des eaux courantes, c'est rendre les passages difficiles ; mettre en danger les ponts ; exposer des campagnes voisines à des inondations, &c.

On fait les arches en plein cintre, ou on les surbaisse du tiers de leur ouverture, lequel tiers est la sixiéme partie de toute leur largeur. Ainsi au pont Royal de Paris, la grande arche qui a 72 pieds de large, devroit avoir 36 pieds d'ouverture ou de hauteur, si elle étoit en plein cintre ; mais elle n'en a que 24 : ce qui fait une diminution de 12 pieds, tiers de 36.

On voit la raison qui fait surbaisser les arches d'un pont ; c'est l'avantage de se procurer une route hori-

zontale, sans élévation, sans pente. Dans les arches à plein cintre, il arrive d'ordinaire que le milieu du pont est très-élevé : ce qui fatigue les voitures & même les gens de pied : à quoi il faut ajoûter qu'en entrant par le bout du pont, on ne voit point l'autre extrémité ; inconvénient pour le coup d'œil, & plus encore pour la sûreté publique. Le pont de Blois, d'ailleurs magnifique, a ce défaut très-grand & très-disgracieux : mais il auroit fallu donner beaucoup d'élévation au terrein sur quoi portent les culées ; & c'est ce qu'on n'a pas jugé possible ou convenable.

Comme on doit toujours viser à faire des ponts qui soient de niveau, il est à propos, par la même raison, de rendre, autant qu'on peut, leurs arches égales, tant pour la largeur que pour la hauteur : mais on est souvent obligé d'en user autrement ; & l'on pourroit compter en

France une multitude de ponts qui ont les arches inégales; sur-tout une très-élevée dans le milieu, & les dernières si basses, qu'au tems des grandes eaux elles sont engorgées, remplies, comblées. M. Belidor avertit sagement de donner toujours une telle hauteur aux basses arches, qu'elles excédent au moins de deux pieds le niveau des plus grandes eaux. Il observe aussi de distribuer les arches en nombre impair, afin qu'il s'en trouve une dans le milieu du courant, & non pas une pile qui formeroit un écueil pour le passage des bateaux. Il expose de suite des maximes sur la forme des piles, sur l'épaisseur des arches, sur la largeur des ponts, sur les bâtardeaux, le pilotis, &c. & il finit par donner les moyens de fonder dans l'eau, sans être obligé de faire des bâtardeaux ni des épuisemens. Il n'y aura rien à perdre de cette importante & curieuse instruction.

Ce

Ce Livre & tout l'Ouvrage est terminé par deux Chapitres, dont l'un traite de la maniere de dessécher les cantons aquatiques ; l'autre parle des canaux d'arrosage pour fertiliser un pays aride. Voilà deux inconvéniens extrêmes, l'humidité & la sécheresse, auxquels l'Architecture Hydraulique remedie par des moyens presque semblables. Car il est toujours question ; dans l'un & dans l'autre cas, d'ouvrir les terres ; mais dans le premier, on les ouvre pour évacuer l'eau, & dans l'autre, pour l'introduire & la répandre. Tout est pratique dans ce que dit l'Auteur sur les dessèchemens & atterrissemens. Il interroge l'Histoire pour parler des canaux d'arrosage.

L'Egypte, qu'on peut appeller l'empire de l'Architecture Hydraulique, fournit des exemples en grand dans les inondations de son fleuve : inondations bienfaisantes en elles-mêmes ; mais dont le prix seroit

beaucoup moindre, sans les Canaux ou Reservoirs dont le païs est rempli. Par-là *on a trouvé le moyen de faire d'un terrein naturellement sec & sablonneux, celui du monde le plus gras & le plus fertile.*

L'Italie a imité l'Egypte. On a sçu s'y ménager des ressources contre la chaleur du climat, & contre l'aridité du terrein. On a profité des eaux qui découlent des montagnes, pour répandre par-tout la fraicheur & l'abondance. Parmi nous, on a souvent exécuté des travaux publics pour la même fin; la Provence, le Dauphiné, le Roussillon en fournissent des exemples : mais il reste encore beaucoup à faire. Notre Auteur entre dans un détail de préceptes sur *les projets qui appartiennent aux Canaux d'arrosage* : projets qu'il envisage comme intéressant un païs entier, du moins une étendue de Campagnes assez considérable, partagée en plusieurs

possessions, & ressortissant à plusieurs Maîtres. Nous abrégeons ainsi ces préceptes.

Il faut lever une Carte du terrein; l'accompagner des nivellemens nécessaires; établir des signaux pour diriger les travailleurs au moment de l'exécution; ajuster la conduite des branches & des rigoles à la figure & aux sinuosités du canton; convenir d'une bonne police pour la distribution des eaux, c'est-à-dire, régler le temps où il faudra les donner, & celui qu'on pourra les garder; connoître la nature des eaux qu'on veut introduire dans les terres; réprouver celles qui sont trop crues, ou impregnées de craie. Sur quoi M. Bélidor cite un trait remarquable. Un Intendant Général de la Marine, nommé M. Arnou, voulut bonifier sa terre de Rochegarde, dans le Comtat, en y faisant couler les eaux de la Rivière d'Aigues, qui passe près

d'Orange : la conduite faite dans des pâturages arides ; on s'apperçut que l'herbe y croissoit encore moins après l'arrosage, & que les plantes qui étoient humectées de cette eau, périssoient sur pied, bien loin d'acquérir plus de vigueur & de fécondité. *On rechercha la cause d'un évènement si fatal, & l'on reconnut qu'elle provenoit d'une terre blanche comme de la craie, dont ces eaux étoient imprégnées, qui portoit la stérilité partout où elle séjournoit.*

A ces préceptes, M. Belidor joint des observations sur les biens que procure un Canal d'arrosage fait à propos, & entretenu avec soin. Il cite pour exemple la plaine de Crau en Provence, païs aride avant les Canaux qu'on y a pratiqués, & aujourd'hui fertile en bons bleds, & célèbre par les troupeaux qu'on y nourrit. On a formé depuis peu un autre grand projet, pour arroser de plus en plus la Provence. L'Auteur

donne des vuës pour en accélérer l'exécution ; & c'est ici qu'il conclut son Ouvrage, monument de zèle pour le bien public ; de sçavoir & d'intelligence, dans la matière importante qui en est l'objet.

ARTICLE CXXXII.

PHILOSOPHIÆ THESES, CONTENTIOSAM & experimentalem philosophandi methodum complectentes &c. *C'est-à-dire, Thèses de Philosophie spéculative & expérimentale, soutenue dans l'Université de Cervera : Vol. in-12. pages 333. A Cervera, chez Joseph Barber 1753.*

CErvera est une Ville de la Catalogne : ce fut une des premières d'Espagne qui se déclara pour le Roi Philippe V. la fidélité qu'elle jura à ce Prince, fut inviolable. Le Monarque reconnoissant lui accorda plusieurs priviléges ; &

y fonda une célebre Université. C'est dans cette Académie qu'a été soutenu ce volume de Théses Philosophiques. Le stile n'en est ni barbare ni obscur ; elles n'ont ni la sécheresse laconique de nos Théses ordinaires, ni la prolixe monotonie des cahiers usuels. Cependant, pour les entendre & les lire avec plaisir, il faut sçavoir un peu plus que la nouvelle Philosophie : ainsi ce n'est pas ici une composition, dont on puisse proposer la lecture à ces Philosophes délicats, dont la suffisance dédaigne ou même fronde tout ce qu'elle ignore.

Ces Théses nous instruisent de l'état des Sciences Philosophiques en Espagne : le goût de la nouvelle Philosophie y perce sensiblement ; à l'Electricité près, on y trouve les systêmes & les découvertes les plus récentes. On ne les adopte pas encore purement &

simplement, mais on les expose librement, & l'on en juge assez sainement. On connoît Newton, & on l'estime, sans le regarder comme l'oracle de la Nature. Les Philosophes Espagnols ne paroissent pas disposés à envier à nos Physiciens la gloire d'avoir subi plutôt, & porté plus long-tems le joug de ce Mathématicien Anglois.

Le Professeur Espagnol a embrassé, dans ses Thèses, l'Histoire de toutes les Sectes Philosophiques, & leurs opinions, depuis Thalès jusqu'à Descartes inclusivement. Son attrait pour la Physique se décèle par l'espace qu'elle remplit dans ce Volume; elle en occupe 297 pages, dont 260 ne contiennent que de la Physique particulière. Nous ne nous engagerons pas dans une si vaste étendue de matières; de tous les détails curieux qu'elle nous offre, nous n'en indiquerons qu'un seul, sça-

voir l'*Iris de Pambamarca*. D. G. Juan, & D. A. de Ulloa l'ont observée dans le Royaume de Quito. Ils étoient sur le sommet de la Montagne de Pambamarca, quand ce Phénomène parut à leurs regards. Au lever du Soleil, ces deux Astronomes apperçurent leur propre image peinte admirablement dans un nuage qui n'étoit qu'à une distance de dix-huit toises. Cette image étoit environnée d'une triple Iris, comme d'une triple couronne, dont la figure étoit elliptique ; mais à mesure que le Soleil s'élevoit sur l'horison, ces ellipses devenoient autant de cercles parfaits, dont l'image des spectateurs occupoit le centre. Chacun d'eux ne voyoit que sa propre image ; en changeant de place, ils la voyoient suivre leur mouvement, & se présenter toujours aussi distinctement à la même distance, sans que l'un pût jamais apperce-

voir l'image de l'autre. Le Professeur en a hasardé l'explication ; sa longueur ne nous permet pas de la rapporter, quoique nous applaudissions à cet essai.

Il cite souvent, & toujours avec complaisance, les Ouvrages de nos illustres Académiciens, surtout l'Anti-Lucrece de M. le Cardinal de Polignac ; mais quelquefois ce n'est qu'une couche de couleurs nouvelles, qu'il répand sur un fond antique ; alors ses assertions sont un peu vagues. Quand on veut s'allier avec les Modernes, sans rompre avec les Anciens ; il n'est guères possible de se décider avec une précision bien déterminée. *Ces Thèses,* sur lesquelles nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage, *ont été soutenues le 16 de Mai dernier, par D. Benoît Vivas & Feliv. Le Professeur & le Président de l'Acte étoit le P. Thomas Cerda, Jésuite,*

ARTICLE CXXXII.

HISTORIA UNIVERSALIS ET Pragmatica Romani Imperii, &c. *Histoire Universelle & Pragmatique de l'Empire Romain, des Royaumes, des Provinces, avec les plus insignes monuments de la Hiérarchie Ecclésiastique, tirée des Ecrivains approuvés, enrichie de notes critiques & éclaircie par des Dissertations dogmatiques, politiques & chronologiques, à l'usage de la Théologie positive, de la Jurisprudence & de la Philologie.* Par le P. Adrien Daude, de la Compagnie de Jesus, Docteur en Théologie, & Professeur ordinaire de l'Histoire dans l'Université de Wirtsbourg, Tom. second, in-4°. pag. 926. *Suite de l'Art. CXII. au mois de Novembre.*

IL ne nous reste plus qu'à rendre compte de l'Histoire Ecclésiastique comprise dans ce second Volume. Elle est toute renfermée en deux Chapitres ; l'un qui se rapporte au IV. Livre, & l'autre au V^e. Le I^{er} commence en 308 ; & finit en 495 ; le II. s'étend depuis 495 jusqu'en 476.

Rien de plus lugubre que la face de l'Eglise pendant les trois premiers siécles : errante dans les déserts, ou captive dans les prisons, elle ne faisoit que pleurer l'exil ou la mort de ses enfans. Mais *au quatrième siécle*, dit le P. Daude, *l'Eglise quitta le deuil ; & se revêtit d'allégresse : semblable à la clarté du soleil, qui n'est jamais plus brillante qu'au sortir d'un nuage épais ; sa joie fut d'autant plus éclatante, que sa tristesse avoit été plus profonde.* Alors sa majesté se déploya aux yeux des Gentils. Son tabernacle élevé en plein jour ; lui

attira la foi & les hommages de tout l'Univers. *Visibiliter enim Gentibus est illa majestas, quæ in meridiano sole ponens tabernaculum suum, ab omnibus aspici, credi, coli que voluit.* C'étoit, en effet, le temps où elle devoit entrer en possession du bonheur dont Isaïe lui avoit fait la promesse & la peinture : *Fuerat enim verò istis temporibus decreta ea felicitas, quam sacer vates conceptis hisce verbis descripserat.* Ma main triomphante, dit le Seigneur, s'élevera, & dressera mon étendart à la face des nations ; alors les peuples empressés vous porteront leurs enfans ; ils mettront entre vos bras, ils chargeront sur vos épaules ces précieux dépôts. *Ecce levabo ad gentes manum meam, & ad populos exaltabo signum meum, & afferent filios suos in ulnis, & filias tuas super humeros portabunt.* Les Rois & les Reines voudront partager vos

soins & la nourriture de vos enfans. *Et erunt Reges nutritii tui ; & Reginæ nutrices tuæ.* Leur tête se courbera jusqu'à terre pour vous adorer, & la poussière de vos pieds sera pour eux un objet de vénération. *Vultu in terram demisso adorabunt te ; & pulverem pedum tuorum lingent.* C'est-à-dire, qu'on ne fut plus obligé de se cacher pour célébrer les saints Mystères ; pour chanter les divins Cantiques, pour expliquer les Livres sacrés, & pour annoncer les Oracles du salut. Tout l'Univers fut un théatre libre & ouvert aux exercices du Christianisme. *Itaque non clam ampliùs* (ut olim) *fiebant sacra, fundebantur preces, explicabantur Scripturæ, dictabantur oracula, sed publicè & in luce omnium hæc singula gerebantur ; idque non uno tantum loco, aut Provincia, sed quà patebat Christianus orbis.*

Le P. Daude fixe vers le Ponti-

ficat de Marcel l'époque où la persécution commença à se rallentir. Elle se ralluma cependant sous celui de Melchiade ; mais son auteur, Galère, frappé du ciel, & réduit aux abois, ne put obtenir de soulagement qu'en recourant aux prières des Chrétiens, & qu'en portant un Edit qui leur fût favorable. Sa fureur, comme son mal, n'étoit que suspendue ; une mort terrible en fut le châtiment : il ne fit aucune impression salutaire sur son successeur Maximin, dont la mort fut encore aussi horrible que l'avoit été sa cruauté.

A peine l'Eglise commençoit-elle à respirer sous Constantin, qu'elle essuya, de la part de ses enfans, des traverses beaucoup plus sensibles à une mere, que la persécution de ses ennemis. Le P. Daude en commence l'histoire au schisme des Donatistes. Dans sa naissance, ce schisme ne fut qu'un complot

contre l'élection de Cécilien à l'Evêché de Carthage. L'ambition de quelques rivaux, à qui on l'avoit préféré, forma la brigue; les richesses d'une femme vindicative (Lucille) la soutinrent; Donat, & quelques Evêques de sa faction, conduisirent l'intrigue. L'innocent Cécilien fut accusé, condamné & déposé. En vain le Pape Melchiade & des Conciles légitimes, lancèrent des anathêmes contre ces Prélats iniques; ils bravèrent les foudres sacrés, & ils refusèrent également de se soumettre à l'Empereur Constantin, quand il eut rejetté leur appel à son tribunal.

Au sortir de l'Afrique troublée, le P. D. nous conduit dans l'Orient, alors plus tranquile; là, il nous montre un Eusebe de Césarée, dont la plume éclaire l'Eglise; un Antoine, le Chef de tant de saints Hermites; un Ammon, un Hilarion, les Pères de l'Etat Monastique &c.

Après l'Histoire de ces SS. Personnages, on trouve celle d'Arius & de son Hérésie : on voit ses artifices & ses manœuvres ; ses ruses & ses cabales ; ses conciliabules & ses disputes avec S. Athanase ; les Actes du Concile de Nicée, où tant d'autres questions importantes furent terminées &c.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que, pour détruire les Hérésies, & étouffer les schismes dans le cœur de leurs Partisans, il ne fallût alors que des jugemens canoniques, ou des décisions solemnelles, portées dans des Conciles Œcuméniques : il en étoit alors de ces saintes autorités, comme il en fut des miracles opérés par Moïse en Egypte : en affermissant la soumission des Fidèles, elles ne faisoient qu'endurcir les Réfractaires dans leur revolte. Après tant de censures, dont le poids devoit les accabler ; on voit ici les Ariens ;

les Mélétiens & les Donatistes se relever. Lors même qu'il ne leur est pas permis d'arborer publiquement l'étendart de la rébellion, ils ne laissent pas de dogmatiser clandestinement, & d'intriguer sourdement.

Quand les Ariens se sentirent plus protégés & plus puissants, leur fausse modestie se changea en audace, & leur modération en fureur : on les vit alors avec les Mélétiens conspirer contre l'innocence de S. Athanase; pour se dérober à leur haine, le S. Docteur s'exila. L'Historien le suit dans ses voyages, & parcourt avec ce glorieux Confesseur, les solitudes de l'Egypte. Par-là il jette, dans son Histoire, une variété également édifiante & agréable. Les Ariens s'étoient fait des Partisans à la Cour; Constantin lui-même ne fut pas toujours assez en garde contre leurs insinuations. Après sa mort, ils trouvè-

rent, dans son fils Constantius; un Empereur dévoué à leur Secte. Ce fut surtout, sous ce Prince, qu'ils causèrent les plus grands troubles. 1°. Par l'artifice de leurs formules erronées ou captieuses. 2°. Par l'exil d'Hilaire de Poitiers, d'Eusèbe de Verceil, du Pape Libère, de S. Athanase 3°. Par la translation d'Eusèbe de Nicomédie au Siège de Constantinople, & par l'invasion de celui d'Alexandrie, dont s'empara le fougueux & cruel George de Cappadoce. 4°. Par la chute d'Hosius, & la foiblesse de Libère &c.

A ces maux de l'Eglise, dont l'Auteur fait une fidèle peinture, il joint la persécution qui s'alluma dans la Perse, sous Sapor, en 343. Ainsi, dans ces temps malheureux, l'Eglise se vit désolée tout à la fois par l'Idolâtrie & par l'Hérésie : là, le troupeau de ses enfans fidèles étoit noyé dans son sang; ici, ...

corps de ses Pasteurs zêlés étoit livré à la fureur des proscriptions, & aux vexations les plus énormes. Le comble de son affliction fut la chute de quelques uns de ses Prélats, dont les souffrances épuisèrent le courage ; & la surprise de quelques autres, qui ne furent pas assez éclairés sur les piéges que leur tendit l'erreur. Ursace & Valens ne dictoient pas seulement à l'autorité Impériale les Decrets qui en émanoient contre les défenseurs de la divinité de J. C. ils dressoient encore ces équivoques Formulaires où la foi étoit trahie.

En retraçant toutes ces voies, tantôt violentes, tantôt obliques, que prirent les Ariens pour ravager la foi ; en parcourant toutes les Eglises, où ils semèrent leur héréfie ; notre Auteur ne manque pas de découvrir à ses lecteurs tous les rejettons qui sortirent de cette racine maudite, & toutes les autres

plantes qu'on vit alors croître sous son ombre : il rappelle en particulier tous les traits qui caractérisèrent chacune de ces sectes. Ainsi il nous apprend que les Messaliens étoient des contemplatifs également austères & corrompus, qui rejettoient le Baptême, & mettoient toute leur confiance dans leurs travaux, dans leurs jeûnes & dans leurs oraisons; que les Aëriens, au contraire, réprouvoient la prière pour les morts, les jeûnes de l'Eglise, la Pâque, & égaloient le Sacerdoce à l'Episcopat; que les Anoméens instruits à l'école du Sophiste Aëtius, s'élevèrent contre l'*Omoïousion* des Ariens, & par conséquent, entre le Pere & le Fils, ne vouloient pas même admettre aucune similitude en substance &c.

Au milieu de tous les fléaux qui affligèrent l'Eglise sous Constance & sous Julien, le P. Daude nous montre le Seigneur toujours atten-

tif aux besoins de son Epouse. Si l'enfer suscite contr'elle de puissans ennemis, Dieu suscite pour sa défense des Héros encore plus puissans. Notre Historien célèbre avec dignité le mérite de leurs travaux & de leurs écrits, de leurs combats & de leurs triomphes. Les Athanase & les Hilaire virent naître les Basile & les Grégoires. Optat, Ambroise, Ephrem, Jérôme, Epiphane, & tant d'autres saints Docteurs furent toujours armés pour la foi & pour l'unité catholique. Jules, Damase, &c. furent des Pontifes dont la mémoire sera toujours précieuse aux vrais Fidèles : sous leurs auspices, il se tint plusieurs Conciles, dont les Canons ont été fidèlement conservés & transmis jusqu'à nos jours : avec ces saints Decrets le P. D. a consigné dans son Histoire la pureté de la foi & de la discipline primitive.

L'Arianisme n'eût jamais surve-

cu aux coups qu'on lui porta dans ce Siècle, s'il n'eut infecté de son poison la Nation des Goths. Ceux-ci obligés de fuir devant les Huns, vinrent à la Cour de Valens implorer son secours, & demander un asyle contre la fureur de leurs ennemis : en se faisant leurs Protecteurs, les Ariens en firent autant de Prosélytes. Ces Hérétiques eurent le même zèle pour gagner à leur Secte la plûpart des Barbares, qui dans ces temps-là inondèrent les Provinces Romaines. Ces transmigrations offroient des conquêtes qu'on n'eût pas tentées, si pour les faire, il eût fallu braver les glaces du Nord & de la Scythie. L'hérésie aime mieux décrier qu'exercer l'Apostolat parmi les Barbares & les Sauvages. Dans la suite les Goths & les autres ennemis de l'Empire devinrent la ressource du parti Arien, & en épouserent les intérêts avec fureur

ainsi l'Eglise & l'Etat n'eurent bientôt que les mêmes Adversaires ; & si le Royaume de Jesus-Christ n'eût pas eu de plus solides fondemens que le trône Impérial, son règne eût fini avec celui des Empereurs. Les barbares Hérétiques n'enlevèrent à Rome que ses richesses ; la foi, dont elle garde le sacré dépôt, resta toujours inviolable ; les murs de ses Citoyens corrompus furent renversés ; mais la Chaire de ses Pontifes demeura inébranlable.

En passant du quatrième au cinquième Siècle, les temps, dit le P. Daude, ne changèrent pas : l'Empire continua d'être la proie des Barbares ; & l'Eglise ne cessa point de voir les Tyrans & les Hérétiques acharnés à sa perte. Mais, comme l'observe notre Historien, l'une eut des ressources qui manquèrent à l'autre : l'Empire n'eut point de chefs assez puissans ou as-

ſez zélés pour le ſauver ; l'Egliſe eut toujours de ſaints Défenſeurs, dont la tyrannie & l'Héréſie ne purent jamais ni abbatre le courage, ni ſéduire l'orthodoxie.

A la tête de ces ſçavants Docteurs qui, dans ce Siècle, furent le bouclier de la foi, le P. Daude n'avoit garde de placer un autre Perſonnage que le Grand Auguſtin. Ce ſublime génie, ce prodige de ſçience donna dans tous les écueils : ſon expérience lui apprit ce qu'il a, dans la ſuite, ſi bien enſeigné, que la beauté de l'eſprit ne préſerve pas des erreurs les plus pitoyables, ni la bonté du cœur, des vices les plus honteux, à moins que la grace de J. C. ne répande ſa lumière dans l'entendement, pour lui faire connoître la vérité, & ſa chaleur dans la volonté, pour y allumer l'amour de la juſtice.

On voit ici un Hiſtorien qui s'intéreſſe vivement à la gloire de

S.

S. Augustin : sa conversion, son Sacerdoce, son Episcopat, ses travaux, ses Ecrits sont autant d'Articles distribués à propos dans le corps de cette Histoire, & traités avec un soin qui, malgré le laconisme de l'Auteur, ne laisse rien à désirer. Apôtre & Docteur, Augustin suffit seul contre tous les ennemis de l'Eglise, il convertit les Payens ; il combat les Donatistes, il confond les Manichéens, il démasque les Pélagiens &c.

On sçait qu'au cinquième Siècle, ces derniers hérétiques, sans être aussi puissans, ne furent pas moins dangereux que les Ariens l'avoient été dans le quatrième. Le Pélagianisme ne domina jamais auprès du Thrône comme l'Arianisme, ses attaques en furent moins violentes ; mais ses défenses n'en furent que plus artificieuses. L'Arianisme se soutint autant par ses noirs complots & par ses ca-

lomnies atroces que par ses formules de foi frauduleuses ; le Pélagianisme s'accrédita plus par de secrettes intrigues & par des apologies captieuses, que par des éclats téméraires ou des déclamations emportées. On n'avoit point à se justifier contre ses accusations ; mais à se défier de ses excuses. Les Chefs de cette Secte étoient insinuants sans bassesse, édifiants sans rudesse, éloquents sans faste ; ils sçavoient aiguiser un argument, saisir une rétorsion : leurs tours étoient aussi naturels que leur stile étoit aisé. Il fallut sans doute toute la sagacité & toute la force d'Augustin pour délier & rompre tout le tissu de leur doctrine, pour en dévoiler la fausseté, & pour repousser leurs traits subtils. Non-seulement avec S. Augustin, mais encore avec S. Prosper, & avec les autres Disciples du Docteur de la Grace, le P. Daude

pourſuit cette Héréſie juſques dans les derniers retranchemens des Sémipélagiens, & il nous donne l'Hiſtoire des Conciles qui la foudroyèrent ſans retour.

Pour ne rien dire de pluſieurs autres Héréſies moins fameuſes, dont on trouvera ici les Monumens conſervés depuis le cinquième Siècle; le P. Daude s'eſt ſpécialement encore appliqué à nous rappeller l'Hiſtoire de deux Héréſies bien oppoſées, le Neſtorianiſme & l'Eutychianiſme. L'une eut pour Auteur un Patriarche illuſtre par ſes talens & par ſes victoires ſur les Ariens, ſur les Quarto-Décimans, & ſur les Novatiens. L'autre un Archimandrite plus zélé qu'éclairé. Il eſt aſſez ſingulier que l'éloquence & la capacité de Neſtorius n'ait pas donné plus de vogue à ſon impiété, que l'ignorance & la groſſièreté d'Eutychès n'a ſçut en donner à ſon extravagan

ce ; & que l'une ait causé, dans l'Eglise, des troubles moins violens & moins durables que l'autre: tant il est vrai que, dans l'opiniâtreté des Hérétiques, il entre plus de fanatisme aveugle, que de conviction éclairée !

Le quatrième & le cinquième Siècle ont fourni à notre Historien une abondance de Dissertations *Historico-Ecclésiastiques* : il y en a qui sont sur des sujets plus généraux, comme sur les Ecrivains, la doctrine, la discipline & les Conciles de ces deux Siècles. Sur les Ecrivains il ne donne que de courtes Notices : sur les Dogmes, il s'attache spécialement à ceux que les Pères de ces Siècles ont défendus, & il rappelle les principaux argumens qu'ils employèrent contre leurs adversaires : pour les autres, l'Auteur renvoye communément au P. Alexandre. Ce qu'il dit sur la discipline Ecclésiastique, n'est guères qu'un bon

abrégé de ce que le P. Thomaſſin & quelques autres Sçavans en ont écrit.

Le Concile de Nicée a fait naître quelques autres diſſertations : outre celle des *Canons Arabiques*, qui ne ſont point de ce Concile, comme le démontre notre Hiſtorien ; on en trouve une qui aſſure que ce même Concile eſt le Concile plénier ; où Saint Auguſtin dit que la queſtion du baptême des Hérétiques fut décidée. Si ce ſentiment eſt vrai, comment accorder avec la déciſion de ce Concile, quelques Textes de S. Athanaſe & de S. Baſile ? Le P. Daude ne diſſimule pas cette difficulté que quelques Critiques ont cru inſoluble, & il tâche de l'éclaircir & de la lever. Dans l'explication du ſixiéme Canon du même Concile, il ſuit le ſentiment de M. de Marca, il le prouve & le défend : mais ſur l'origine des ap-

pels au souverain Pontife, il abandonne cet illustre Prélat, qui l'a fixée au Concile de Sardique.

Par qui les premiers Conciles furent-ils convoqués, présidés & confirmés ? Cette controverse qui n'est pas fort ancienne, est ici discutée dans une Dissertation solide, où l'Auteur combat quelques Ecrivains, ennemis de la Hiérarchie Ecclésiastique. La Dissertation sur l'institution, & les prérogatives des différens Patriarchats, est aussi étendue que curieuse. Les autres sont sur la consécration des Eglises, sur les Corévêques, sur les Liturgies des Apôtres & de S. Basile, sur les Cathécumènes, sur les Cerémonies du Baptême, sur l'habit des Prêtres & des Clercs, sur les Synodes Provinciaux, leur autorité, l'étendue de leur puissance, & le besoin qu'ils ont de confirmation &c.

Dans une simple Note, le P.

Daude résoud souvent des questions assez délicates & fort controversées. Par exemple, c'est dans une note qu'il soutient que l'*adjutorium quo*, dont parle S. Augustin en son livre de *la correction & de la grace*, est la grace de la persévérance, ou la chaîne de ces secours heureux, qui conduisent le prédestiné à la mort dans la justice. Dans l'état d'innocence, Adam n'eut point ce secours; il eut cependant des graces efficaces : le P. Daude en conclut que ce secours est distingué de la grace efficace. Or, reprend-t-il, un secours distingué de la grace efficace, un secours propre à la nature tombée, un secours qui assure & procure la persévérance, ne peut être que cet enchaînement de graces, qui conduit les prédestinés à une mort précieuse. En effet, ajoute-t-il, pour atteindre son but & résoudre la difficulté qu'on lui propose, S.

Augustini avoit besoin de tout l'assemblage de ces graces, qui constituent la prédestination. Aussi est-ce-là le seul endroit de ses ouvrages, où il parle de cet *adjutorium quo.*

En lisant cette Histoire, tout Fidèle doit remarquer surtout trois choses; la premiére que l'Eglise Catholique a, dans tous les tems, enseigné constamment les mêmes Dogmes; la seconde, que l'Eglise qui a défendu la foi de la sainte Trinité la Divinité de Jesus-Christ, celle du Saint Esprit, est la même qui a condamné autrefois, & qui condamne encore aujourd'hui les ennemis de la plûpart de nos Sacremens; de la Profession Monastique, du jeûne, de la Priére pour les Morts, du culte des Saints &c. la troisième que toutes les Hérésies modernes ont beaucoup emprunté des anciennes, & que malgré cette conformité en quelques

points, elles se caractérisent, en se contredisant en beaucoup d'autres, par la variété de leurs erreurs: elles n'ont ni stabilité, ni unité : ce seul défaut est un vice qui leur imprime le sceau d'une réprobation absolue.

ARTICLE CXXXIV.

DISSERTATION SUR L'ETAT du Commerce en France, sous les Rois de la première & de la seconde Race, qui a remporté le prix, au Jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, en l'année 1752. Par M. l'Abbé Carlier, in-12. pag. 166. A Amiens, chez Godart &c. A Paris, chez Ganeau, Chaubert, Lambert. M. DCC. LIII.

QUand on propose de bons Sujets pour les Prix Académiques, il est ordinaire de voir pa-

toître des Pièces estimables, & véritablement dignes de la Couronne Littéraire. Quand on n'annonce que des sujets bornés, que de petites questions dans le genre Moral ou Historique, il ne faut s'attendre qu'à des Morceaux de la même étoffe ; il faut même compter que la médiocrité des ouvrages obligera souvent les Juges à réserver les prix ; quelquefois à proposer d'autres matières ; toujours à confesser que le vainqueur est récompensé au-delà de son mérite.

L'Académie d'Amiens proposa en 1751. cette question : *Quel a été l'Etat du Commerce en France sous les Rois de la première & de la seconde Race :* objet très-étendu, très-curieux, & très-digne des recherches d'un homme de Lettres. M. l'Abbé Carlier a traité la matière fort en grand, & sa dissertation est presque un juste volume. On y trouve un préambule sur le

Commerce des anciens Gaulois; ensuite deux Articles, dont l'un regarde la première Race de nos Rois, l'autre regarde la seconde: le tout extrêmement décoré de citations, parce qu'il est question de faits historiques. Ceux qui n'aimeroient pas les monuments primitifs de notre Nation, c'est-à-dire nos Loix fondamentales, nos anciennes Chroniques, nos Légendes du 6, du 7 & du 8 Siècle, feront tres-bien d'éviter cette lecture; elle est trop forte pour eux; mais nous nous y attachons avec plaisir, & voici notre analyse.

Le coup d'œil rapide & général que jette l'Auteur sur les anciens Gaulois, a pu lui persuader que ce Peuple eut beaucoup plus de vivacité & de talens pour le commerce, qu'on n'en remarque dans nos François de la première & de la seconde Race. Longtems avant

l'Ere Chrétienne, les Négocians Gaulois trafiquoient dans les Isles Britanniques, & y portoient des bagatelles pour en retirer de très-bonnes choses; comme de l'or, de l'argent, du fer, des Bestiaux, des Pelleteries, des Chiens de chasse, des Esclaves. Car Strabon nous apprend que les anciens Bretons possédoient de tout cela; & c'est un peu restraindre leur commerce que de dire, avec notre Auteur, qu'*il consistoit en plomb, en étain, en Pelleteries, en Esclaves, en Chiens de chasse & de combat* *.

Il seroit bon de spécifier aussi que les Gaulois donnoient en échange, non *de la vaisselle de terre*, mais de la verrerie, des coliers, de petits ouvrages d'ambre, des mors ornés d'yvoire, &c. car c'est encore le détail où entre Strabon;

* L'Auteur oublie *l'or, l'argent*, *le fer, les Bestiaux*.

& nous n'imaginons pas que, sur la matière présente, il y ait rien de plus curieux dans toute l'Antiquité.

Nos vieux Gaulois furent très-friands des denrées & surtout des Vins d'Italie. Dès le têms de Tarquin l'Ancien, une Colonie d'entre-eux passa les Alpes, & alla s'établir dans des contrées si fertiles. Quand les Romains furent devenus plus puissants, le commerce des vins d'Italie se fit dans la Gaule; mais il faut pourtant distinguer les cantons. On étoit sage chez les Nerviens, & dans la plûpart des Villes de la Belgique. On s'y défioit des Vins Etrangers; on s'en interdisoit l'usage; on se bornoit, pour tous les autres besoins, aux productions du pays : le luxe, la corruption des mœurs étoient déja regardés comme la suite & l'effet naturel du Commerce extérieur. Voilà des Philosophes jus-

ques dans le sein de la Barbarie ; car il est bien à présumer que ces gens-là n'avoient point le goût des Lettres, qui régnoient dès-lors à Marseille & dans les Provinces commerçantes.

Après la conquête des Gaules par Jules César, le Commerce fut très-florissant dans nos Provinces. L'établissement des Colonies Romaines, la multitude & la beauté des grands chemins, la bonté des Ports, l'accès commode des Villes principales, l'activité & l'industrie des Conquérants, l'émulation des Naturels du Pays ; tout contribuoit aux entreprises intéressantes pour le Public, & utiles pour les Particuliers. M. l'Abbé Carlier peint assez ce premier âge du Commerce parmi nous : il est même à craindre que les deux âges suivants, c'est à-dire les tems de notre première & seconde race ne se présentent pas avec autant d'éclat:

toujours eſt-il certain que les Monuments qui nous reſtent de ces âges, ne ſont pas comparables, pour la beauté, à ceux que l'Auteur met en œuvre dans ſon préambule.

Quand on parle de *Commerce*, nous eſtimons qu'on entend ou qu'on doit entendre des opérations d'achat & de vente, des échanges de marchandiſes en nature, ou pour des choſes qui en repréſentent la valeur; il ne vient pas, ce ſemble, en penſée de donner le nom de Commerce à des diſtributions gratuites de bled, de vin, ou d'autres denrées. Attila ravage les Gaules, répand partout la miſere & la famine; un S. Evêque de Lyon, nommé Patient, remédie à ce déſaſtre, envoye des ſecours dans pluſieurs de nos Provinces, & même juſqu'en Etrurie; ſes agens, ſes diſtributeurs d'aumônes occupent les chemins & les

rivières ; ils établissent des greniers le long du Rhône & de la Saône ; ils donnent *gratis* aux habitans de l'Auvergne des Bleds qu'*on leur auroit même sçu gré de vendre.* Voilà ce que dit Sidoine Apollinaire en remerciant ce généreux Evêque de Lyon. M. l'Abbé Carlier fait envisager tant de bonnes œuvres comme des opérations de Commerce. *S. Patient*, dit-il, *ramena le Commerce dans tous ces lieux en envoyant des Bateaux & des Facteurs partout &c.* Encore une fois nous croyons que c'est donner trop d'étendue à ce terme de *Commerce*, que de le faire entrer dans les notions de la plus pure & de la plus héroïque charité. On peut relire la lettre de Sidoine Apollinaire : c'est un Monument de la piété & de la bienfaisance de nos Ancêtres ; non une preuve de leur attention au Négoce. Il en est de même du trait

que cite Grégoire de Tours, du charitable Sénateur Ecdicius, lequel durant cette calamité, fit rassembler quatre mille pauvres chez lui, & les nourrit à ses frais. Il n'y a pas l'ombre de Commerce dans un procédé de cette nature.

Mais notre Auteur rentre bientôt dans le véritable objet de la question, en indiquant celles de nos anciennes Loix qui ont trait au Commerce ; en rappellant plusieurs faits, où l'activité des Négocians se manifeste ; en décrivant les rapports de trafic & d'intérêt que Marseille entretenoit avec la France & avec la Grèce ; en spécifiant les denrées qui avoient le plus de crédit ; en détaillant les diverses espèces de droits qui étoient imposés sur les marchandises, sur les voitures de terre & de mer ; en marquant l'époque des Foires Franches, sous Dagobert ; en faisant connoître quelle étoit

l'industrie des divers Ouvriers en or, en argent, en cuivre, en étoffes &c. On peut bien penser que, sur ce dernier Article, la vie de saint Eloy fournit bien des particularités. » Il excelloit également » dans l'art de convertir l'or & » l'argent en espèces, & remplit a- » vec honneur la Charge de Maî- » tre de la Monnoye, dont il fut » pourvû par Dagobert. Il avoit » aussi inspection sur l'or que le » Roi tiroit des tributs; & rien » n'entroit dans les coffres, qu'il » n'eût été auparavant visité, fon- » du & affiné par ses ordres. Son » mérite soutenu de la plus émi- » nente sainteté, après l'avoir pro- » duit à la Cour de Clotaire, lui fit » obtenir une place distinguée par- » mi les Courtisans de Dagobert: » celui-ci le chargea de Négocia- » tions importantes, l'éleva aux » premiers emplois. Alors, dit » l'Auteur de sa vie, plus par bien-

» séance que par choix, il se couvrit d'habits magnifiques, pour » se conformer à l'usage, & pour » ne pas se distinguer par une singularité trop marquée de ceux avec qui il étoit obligé de vivre » &c. » La suite est une description circonstanciée de ces beaux habits ; il falloit ajoûter, ce semble, avec S. Ouen, Auteur de la vie en question, que S. Eloy portoit le cilice, sous ces déhors magnifiques ; qu'il ne parut ainsi vêtu que dans les commencemens ; que quand il fut élevé à une plus haute perfection, *cùm ad auctius profecit*, il quitta tout cet appareil, donna ses riches vêtemens aux Pauvres, & se montra dans le Public, ceint d'une corde.

Les Serfs faisoient une branche de Commerce très-distinguée, & l'Auteur ne l'oublie pas. Il rapporte les Loix portées à ce sujet. Elles sont sages quant aux dispo-

sitions, mais trop foibles quant au choix des peines qu'elles énoncent. On y voit presque toutes les infractions punies d'une simple amende; par exemple, pour avoir rompu les os à un Esclave, on ne payoit que la somme de IX. sols: cela ne ressemble-t-il pas bien à ce qui se pratique aujourd'hui en Pologne, où un Gentilhomme en est quitte pour 15 liv. quand il a tué un Païsan? *

Dans la discussion de ce qui concerne le Commerce de nos anciens Francs, on ne doit pas s'attendre à des finesses en ce genre; à des principes réfléchis sur l'importation & l'exportation des Marchandises, sur les différences du Commerce actif & du Comerce passif, sur l'encouragement des Manufactures, sur les vicissitudes du Change &c. On voit, dans nos

* Voy. *la Voix libre du Citoyen.*

Histoires & dans nos Loix, quelques entreprises de Négoce; quelques querelles de Marchands; quelques mutations de Monnoyes; quelques Ordonnances, tantôt pour réprimer les usures des Juifs, tantôt pour protéger les Marchands de cette Nation &c. Voilà les objets qui remplissent cette Dissertation. Elle brille particulièrement dans l'Epoque du règne de Charlemagne. Ce grand Prince étendit au Commerce, les vues de sagesse qui le dirigeoient dans toutes les parties du Gouvernement. Après lui tout dégénéra. *Les troubles, dont le règne de Louis le Débonnaire fut agité, les ravages des Normands & des Maures, les guerres intestines, la tyrannie des Grands semblèrent conspirer la ruine entière* du Commerce. On fit néanmoins encore quelques Loix en faveur des Négocians; on voulut mettre de l'ordre dans les Mon-

noyes * ; on défendit certaines espèces de Négoce, préjudiciables à l'Etat ; comme le trafic d'Armes avec les Etrangers, surtout avec les Normands &c. Sur quoi M. l'Abbé Carlier donne une explication, qui n'est peut-être pas sans difficulté. Il dit que *probablement ces défenses étoient adressées aux Marchands d'Armes qui suivoient Charles-le-Chauve dans ses expéditions.* Or il semble que ces défenses étoient générales, puisque l'Empereur ordonne qu'on fasse connoître ses Loix aux *Comtes* & aux *Commissaires* départis dans les Provinces ; sans doute pour qu'ils empêchassent tout transport d'Armes chez les Etrangers & sur-

* L'Auteur nommant les Villes où l'on battoit monnoye sous Charles le Chauve, oublie *Châlons sur Saône*, Cavillonum.

tout chez les Normands. *

A l'occasion de ces Armes qui se fabriquoient en France, peut-être mieux qu'ailleurs, à cause du génie guerrier de la Nation, nous devons dire qu'il eût été à propos de tenir compte dans cette Dissertation des Atteliers où toutes sortes d'Armures se préparoient. C'étoit pour nos Villes une branche de Commerce très-remarquable : on compte, parmi les endroits distingués à ce titre, Strasbourg, Mâcon, Autun, Soissons, Reims, Trèves & Amiens ; & l'on a même une Notice exacte des espèces d'Armures qui devoient occuper chacun de ces Arsénaux. * Mais il faut observer que l'Epoque de ce

* *Voy. l'Edit de Pistes Art. XXV. dans le Recueil des Historiens François de D. Bouquet, T. VII p. 662.*

* Voyez *l'Alsatia Illustrata de M. Schoëpflin*, p. 214

Commerce remonte juſqu'aux premiers tems de notre Monarchie, & même à la domination des Romains dans les Gaules : peut-être ſe rallentit-on à cet égard ſous nos deux premières races.

Nous n'inſiſtons pas plus longtems ſur cet Ouvrage qui a bien mérité la Couronne propoſée. Il nous ſemble néanmoins que la Matière auroit pu être traitée avec plus de feu, de réflexions politiques, d'agrément & d'intérêt. Tel qu'on le donne, il décèle dans l'Auteur beaucoup d'érudition, de ſoins & de travail.

ARTICLE CXXXV.

LETTRE AU P. R. J. ſur une Expérience Electrique.

M. R. P.

L'Electricité nous fournit tous les jours de nouvelles merveilles, & nous convainc de plus en plus que le feu eſt l'agent univerſel.

On a parlé, dans les gazettes, du Cerf-volant de M. de Romas, & du ſuccès effrayant de cette Machine, lancée pendant un orage, au mois de Juin dernier. On a ſçu par la même voye l'accident tragique arrivé depuis peu à Peterſbourg, où un Profeſſeur a été tué par la Foudre en faiſant des obſervations ſur l'Electricité de ce terrible Météore.

L'ingénieux & infatigable Inventeur du Cerf-volant électrique ne s'eſt pas borné à des expériences

de cette espèce, où les Spectateurs les plus philosophes pourroient n'avoir pas toute l'attention nécessaire pour bien observer.

Voici une expérience charmante qui doit plus surprendre encore, & qu'on peut répéter sans crainte.

Le 14. du mois passé, vers les 10. heures du soir, le Ciel étant parfaitement serein, par un beau clair de Lune, une nuit d'été des plus fraîches & des plus agréables, un vent de Nord très-modéré; & afin qu'il ne manque rien à mon récit, le Thermomètre de M. de Réaumur se trouvant à 15 degrés, & le Baromètre à 28 pouces 1 ligne, nous lançâmes le Cerf-volant électrique de M. de Romas. Il faut vous dire, M. R. P. qu'il n'y a aucune pointe à ce Cerf-volant; qu'il est fait de papier comme les autres, & que toute la préparation consiste à entortiller la ficelle d'un fil trait de métal, & à

l'isoler au moyen d'un cordon de soye qu'on tient dans la main. On peut ajouter au bas de la ficelle un tuyau de fer-blanc, une clef ou tout autre corps non-électrique. Il y avoit cette fois-ci un tuyau de fer-blanc.

Le Cerf-volant élevé à une hauteur considérable ; la corde qui avoit plus de 700 pieds de longueur, mais fort inclinée à cause de la foiblesse du vent, étant toute déployée, nous approchâmes le doigt du tuyau. Il en sortit coup-sur-coup, avec beaucoup de vivacité, de très belles étincelles, très-brillantes, & dont le petillement s'entendoit au loin. Elles partoient quelquefois à la distance d'environ deux lignes.

Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'en nous donnant la main, comme dans l'expérience de Leyde, au nombre d'une douzaine, nous éprouvions tous à la fois

la commotion : nos bras étoient assez brusquement secoués ; & nous sentions jusqu'aux pieds une espèce d'ébranlement. Mais bien loin que cela nous fît aucun mal, il n'y eut personne qui ne prît un plaisir singulier à répéter cette expérience.

Je me trouvai même fort soulagé, comme je le suis encore, ainsi qu'un autre de la troupe, d'une douleur au bras, que nous avions depuis longtems.

Au bout de trois quarts d'heure, le vent ayant molli tout-à-coup, le Cerf-volant tomba. Il est à remarquer qu'au moment qu'il tomba, l'Electricité fut la plus forte.

Nous avons observé depuis, que l'expérience ne réussit bien que dans un tems très-sec, & lorsqu'il n'y a pas le moindre nuage. S'il y a des nuages répandus, quoiqu'il tonne & qu'il fasse des éclairs, à

moins que l'orage ne ſoit proche, il ne vient preſque aucun ſigne d'électricité, ſurtout ſi le vent eſt Sud.

Je crois, M. R. P., qu'on me pardonnera d'étendre un peu la réflexion par où j'ai commencé ma Lettre. Car enfin à quoi bon entaſſer toujours des faits ſans en rien conclure qui puiſſe nous inſtruire?

L'Electricité nous découvre, principalement dans cette dernière expérience, qu'il y a des particules ignées répandues par tout. Il eſt évident qu'elles tendent à ſe diſperſer, & qu'elles ſe raſſemblent dans certains corps qui leur ſervent de conducteurs, lorſque l'Electricité de l'Air, ou des autres corps électriques contigus, empêche qu'elles ne ſe diſſipent. Dans cet état qui gêne leur divergence naturelle; au moindre jour qu'elles trouvent, c'eſt-à-dire à l'approche d'un corps non-électrique,

elles s'échappent avec violence, de même que l'Air dans un fusil à vent &c.

J'abrége beaucoup, M. R. P. parce que je ne voudrois pas occuper trop de place dans un Journal que doivent remplir des choses plus intéressantes. Permettez-moi de vous proposer quelques doutes, & je finis.

On ne peut pas nier que le Feu ne soit la cause de l'attraction électrique; pourquoi ne le seroit-il pas de l'attraction magnétique? On n'a point encore vû pétiller le fer à l'approche de l'aiman; mais qui oseroit assurer qu'on ne le verra jamais?

Pourquoi le Feu ne seroit-il pas la cause de cette attraction, que semblent exercer les uns sur les autres, tous les petits corps suspendus dans un fluide? Sur quoi je remarquerai en passant que tous ces mouvemens prétendus spontanées,

qu'on observe avec le Microscope dans les dissolutions animales & végétales, se voyent de même dans celles des minéraux.

Je demande maintenant, si la lumière, production du Feu & Feu elle-même, si, dis-je, ce fluide immense, qu'on peut presque sans erreur regarder comme infiniment subtil, & qui continuellement dardé par une infinité de Soleils, frappe sans cesse tous les Atomes de matière dont les corps sont formés, ne suffiroit point pour expliquer les phénomènes de la gravité, du mouvement des Astres &c avec le Feu qui dilate intérieurement les corps, & entraîne au-dehors leurs émanations?

Ces deux actions du Feu constamment & directement opposées entr'elles, cessent-elles un seul instant? Donc toutes les fois que l'une d'elles prévaut, il doit se faire un mouvement selon sa direc-

tion, tantôt centripète, tantôt centrifuge.

S'il en est ainsi, comme on l'a fait voir en détail, dans un Livre, dont vos Journaux ont rendu compte, n'est-ce pas au pied de la lettre fermer les yeux à la lumière, que de vouloir chercher une autre cause?

J'ai l'honneur d'être &c.

M. R. P. &c.

Ce 18. Octobre 1753.

ARTICLE CXXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

Nous avons annoncé trois Brochures sur la dernière exposition des Tableaux faite au Louvre ; & voici sans affectation & sans partialité ce que nous en pensons.

La première intitulée *Lettre à M. Ch. sur les Caractères en Peinture* (pag. 24.) commence par deux méprises ; 1°. On dit qu'*Apelle ayant peint un jour une vieille Athéniéne.... conçut un rire si subit & si immodéré qu'il mourut devant son tableau d'une extinction de rate.* 2°. L'Auteur met ce récit

sur le compte de Pline qu'il accuse même à ce sujet *d'avoir écrit fort gravement des mensonges très-frivoles.* Or il est certain que le trait en question ne regarde nullement Apelle ; mais Zeuxis ; & qu'il n'en est point fait mention dans Pline, mais dans Festus : encore cet Ecrivain s'exprime-t-il d'une maniere qui paroissoit très-obscure au docte Scaliger & à Charles Dati Florentin Auteur d'une Vie de Zeuxis.

Quant à la Brochure prise en elle-même, on ne peut pas dire qu'elle soit mal écrite ou mal raisonnée ; mais seulement qu'on n'y apprend rien de nouveau. L'Auteur prétend que les Peintres doivent s'appliquer à bien rendre les caractères : cela est très-certain, & n'exige aucune preuve. Il ajoute que les caractères poëtiques sont bien différents des caractères pittoresques : autre proposition qui

suit naturellement de la différence des deux Arts. On pourroit dire de même que les caractères en Histoire, en Musique, en Danse, &c. ne doivent pas se confondre avec les caractères en Peinture. Un troisième axiome de l'Auteur est que tout homme de goût, tout Peintre *ne sçauroit être trop exact à étudier la Nature son premier modèle.* On ne disputera point encore sur cette vérité. Mais peut-être qu'on ne sera pas si facile à l'égard des reproches que fait la Brochure aux Peintres d'aujourd'hui, trop peu attentifs, selon elle, à peindre les caractères, à imiter la Nature : voilà une Critique trop vague & trop contredite par les exceptions. Nous ne voudrions pas mépriser la tournure de ce petit Ouvrage, elle est assez bien; mais quand le fond manque, qu'est-ce que la Broderie?

On voit à la suite une *Lettre contenant quelques jugements sur*

le Salon &c. Ce sont trois ou quatre pages jettées comme au hazard, & peu dignes d'attirer l'attention du Lecteur.

La seconde Brochure dont nous devons parler a pour titre *le Salon* (pag. 39.) Un Amateur va au Salon du Louvre, & rencontre, au bas de l'escalier, un importun qui gronde contre tous les Peintres d'aujourd'hui & contre tous leurs Tableaux. Ce morceau préliminaire est une espèce de Dialogue; car l'Amateur, quoiqu'excédé des incartades de son Fâcheux, ne laisse pas de ripostet; & les deux tenants s'escriment en vers & en prose. On trouveroit peut-être cela passable, sans le hors-d'œuvre qui paroît trop, & qui ennuye.

L'Auteur passe à son sujet: il parle de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure, parce qu'il y avoit au Salon des ouvrages dans ces trois genres: il s'attache sur-

tout à la Peinture qu'il suit dans toutes ses divisions ; Histoire, Portraits, Animaux, Fleurs, Païsages, Marines, Batailles, Miniature. On voyoit de tout cela au Louvre, & notre Amateur tâche de faire connoître le goût, le mérite de chaque chose : en quoi son Ecrit tient un peu du Genre Didactique. On ne peut, ce semble, désapprouver cette méthode : une exposition de Tableaux est une espèce d'Ecole publique, il est bon que quelqu'un saisisse cette occasion pour rappeller les Eléments de l'Art. Ce qui fait les mauvais Connoisseurs, les fades Admirateurs & les faux Critiques, c'est toujours l'ignorance ou l'oubli des principes & des premières idées. L'Auteur applique ses règles aux divers Tableaux du Salon, il dit du bien de la plupart, blâme peu, censure doucement, rencontre souvent assez bien, se trompe

quelquefois, n'écrit point mal, & amuse son Lecteur. Il falloit retrancher de la Brochure quelques tirades de vers, non qu'ils soient mal tournés; mais parce qu'on y sent une pointe d'affectation.

La troisième Brochure porte en titre : *Lettre à un Amateur en réponse aux Critiques qui ont paru sur l'Exposition des Tableaux.* (pag. 56.) Ce petit Ouvrage n'attaque que trois Ecrits, 1°. *Lettre sur l'Exposition des Tableaux au Louvre*; 2°. *Le Salon*; 3°. *Lettre à un Ami sur l'Exposition des Tableaux faite dans le grand Salon du Louvre.* Encore passe-t-il légérement sur les deux premiers, ou plutôt il n'en dit presque rien: mais il prend à tâche le troisiéme; il le suit dans tous ses détails, il le censure vivement, & d'un style même qui n'est guères d'usage aujourd'hui. Les railleries, les invectives coulent à grands flots, des

reproches qui s'adressent au Censeur, soit en raison des éloges que l'Auteur prodigue à nos Peintres. Nous souhaiterions qu'on eût gardé dans tout ceci le précieux *ne quid nimis* de Térence. Du reste l'Auteur de cette Brochure ne manque ni de connoissances ni de talents pour les faire valoir.

Nous seroit-il bien permis d'observer quelque chose à l'occasion de ces Ecrits sur l'exposition annuelle de nos Tableaux? 1°. On les multiplie trop; cette fois, il en a paru peut-être une douzaine, & l'on pouvoit en supprimer 7. ou 8. La manie du Siecle est telle que, quand un jeune homme sait quelques termes d'Arts, pris comme à la pipée dans les conversations ou dans les Dictionnaires, aussitôt il s'érige en Juge public des travaux de nos plus grands Maîtres. Quelle fantaisie & quel abus! 2°. On répand dans ces brochures beaucoup

d'affectation, preuve d'un grand fonds d'ignorance : pourvu qu'on rassemble les termes de *Costume*, de *masses d'ombre & de lumières*, de *couleur empatée*, de *traits ressentis &c.* on croit être Connoisseur ; & l'on n'a quelquefois pas les premières notions de l'Art ; & l'on n'auroit mérité, dans l'attelier d'Apelle, que les railleries des enfans chargés de broyer ses couleurs. 3°. Un certain Public est trop dupe des critiques hazardées qui suivent une *Exposition*. Telle personne qui aura commandé un Tableau d'Histoire ou son Portrait, querellera le Peintre, parce qu'il se trouve un mot défavorable dans une Brochure faite au hasard & venduë de même. Où est le bon sens & la justice ? 4°. On se fâche aussi trop contre certains jugemens modérés, mêlés d'éloges & d'observations critiques, exposés avec sagesse & avec modestie.

Quand ces sortes d'Ouvrages paroissent, on se récrie contre eux, parce qu'ils ne prodiguent pas les louanges à certains Artistes qu'on affectionne ; voilà une extrémité, un procédé blâmable. Nous voudrions qu'on laissât une sorte de liberté aux Ecrivains sages & instruits ; qu'on permît aux Avanturiers de se décrier eux-mêmes ; qu'on traitât toute cette matière avec des égards, de l'honnêteté, de la capacité : autrement les Brochures seront, comme les feuilles de la Sybille, *rapidis ludibria ventis.*

Essai Historique sur l'Aquitaine. 8°. pag. 52. C'est l'abrégé très-clair & très-méthodique des révolutions qu'a éprouvé le Gouvernement de cette Province. On remonte jusqu'aux tems qui précèdent César, jusqu'au règne même des Princes Gaulois, *Galatheus, Bru-*

tus, *Groffarius*; mais on ne nomme ces prétendus Souverains, que sur la foi des Annales d'Aquitaine: ouvrage qui n'a pas d'autres garants que le faux Bérose d'Annius de Viterbe, & un Jean Monumetensis, Auteur de la même force.

C'est à César & à Auguste qu'il faut s'arrêter, pour dire quelque chose de certain des pays compris alors sous le nom d'Aquitaine. Notre Auteur, M. l'Abbé Boudot, donne ici la partie Géographique de ce canton; & il y revient encore vers le milieu de sa brochure. Il nous apprend très-bien que Constantin divisa l'Aquitaine en deux parties, l'une qu'on appella *Novempopulanie*, entre les Pyrénées & la Garonne, l'autre proprement dite *Aquitaine*, entre la Garonne & la Loire. Mais il resteroit à nous dire, si cela est possible, quand, & par qui la même Province fut divisée en trois, c'est-à-dire en *Novempopulanie*, en

premiere & en seconde *Aquitaine.*
L'Auteur insinue que cette division étoit déja faite au second siècle de l'Ere Chrétienne : ce qui ne pouroit être, puisque Constantin qui est du troisième, & du quatrième Siècle, divisa lui même l'Aquitaine en deux : nous savons d'ailleurs, que, du tems d'Ammien Marcellin, qui ne mourut qu'en 390. le partage de l'Aquitaine en trois n'étoit pas encore fait.

Quoiqu'il en soit, il est peu de Provinces qui ayent changé de Maîtres plus souvent que celle-ci : elle a obéi aux Romains, aux Visigoths, aux Enfans de Clovis, à des Princes particuliers, descendants de Charibert, second fils de Clotaire II, à Charles Martel, à Pepin & à Charlemagne, sous la dénomination de Province ; à Louis le Débonnaire, à Pepin son fils, à Charles le Chauve, sous le titre de

Royaume ; à des Ducs, Vassaux de la Couronne de France, jusqu'à Guillaume V. Père d'Eléonore, Epouse de Louis le jeune ; aux Anglois, quand Eléonore répudiée par son mari, eut épousé Henri, Comte d'Anjou, qui devint Roi d'Angleterre ; aux Rois de France, après diverses confiscations faites sur les Anglois ; à ceux-ci encore, par des cessions, ou par la force des armes : enfin Charles VII. reprit cette Province, la réunit à sa Couronne en 1453. Louis XI. la donna pour Appanage à son Frère qui mourut en 1472, & depuis ce tems-là, jusqu'au Prince qui naquit au mois de Septembre dernier, personne *n'a été revêtu du titre de Duc de* Guyenne ou *d'Aquitaine.*

Nous représentons ainsi toute la suite de cet essai qui est Chronologique & Historique ; qui donne une idée très-suffisante de l'objet que l'Auteur embrasse : ajoutons

qu'il s'y trouve de tems en tems des traits qui caractérisent les hommes, & qui peignent les événemens. On doit supprimer à la page 4 l'Empereur *Adrien*, comme Auteur du partage de l'Aquitaine en trois Provinces ou départemens; & à la page 18, la confiscation faite de l'Aquitaine, par Philippe Auguste en 1303 (il faut 1203). Ces deux fautes sont sur le compte de l'Imprimeur.

On distribue *à Paris*, *chez Bordelet*, *rue S. Jacques*, la suite des Elémens pour la Langue Grèque, par le P. Giraudeau Jésuite. Le titre est, *Introductio ad Linguam Græcam, complectens Evangelium secundùm Matthæum, Græco-Latinum, cum duplici Indice vocum, cùm Græcarum, tùm Latinarum, ad usum Secundæ Classis*. in-12, pag. 435. On peut se ressouvenir que l'Auteur distribue son Ou-

vrage par classes, ensorte que le premier Volume est pour les Cinquièmes; le second pour les Quatrièmes, le troisième pour les Troisièmes, & celui-ci pour les Seconds. Il en fait espérer un cinquième pour les Rhétoriciens. Comme les trois premiers contiennent toutes les règles & toutes les racines, il ne doit être question dans les deux derniers, que de fournir des exemples, des objets d'explication. Ici l'Evangile, selon S. Matthieu, est proposé aux Elèves. Un abondant *Index* explique tous les mots Grecs, c'est-à-dire, leurs racines, leurs formations, leurs compositions &c. En sorte qu'il faut avoir un anti-talent, ou une aversion positive pour le Grec, si l'on n'apprend pas quelque chose en faisant usage de ce Livre & des précédents. Voilà les industries que fait naître le desir d'arrêter sur le penchant de sa rui-

ne une langue qui a été celle des Philosophes, des Orateurs, des beaux & des bons Esprits en tout genre.

On nous assure que l'Auteur prépare une Grammaire & un Dictionnaire Hébraïque. Ce qu'il vient de nous donner sur le Grec est un préjugé favorable pour sa manière d'initier les Elèves dans la connoissance de la Langue sainte. On ne peut que conseiller l'Edition de ce nouvel Ouvrage.

Les Ecarts de l'Imagination, Epitre à M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie Royale de Berlin. Par M. le Clerc de Montmercio, 8°, pag. 73. chez Durand rue S. Jacques au Griffon. M. DCC. LIII.

C'est une pièce de plus de deux mille trois cents vers: ouvrage qui

ſuppoſe de l'eſprit, des connoiſſances, de la facilité ; mais qui ne doit pourtant pas réuſſir. Cela eſt trop long, trop découſu, trop mêlé de choſes triviales, de mauvais vers ; & d'une obſcurité quelquefois totalement impénétrable à l'intelligence des Lecteurs. Voici peut-être les cauſes de ces défauts.

1°. L'Auteur a voulu parler de tout ; d'Eloquence, de Médecine, de Géométrie, de Phyſique, de Théâtre, de Muſique, de Juriſprudence & beaucoup trop de galanterie. Cette multitude d'objets s'accumule, s'entaſſe, ſe confond, ne ſe débrouille point, & laiſſe dans la pièce un cahos prodigieux.

2°. Pluſieurs morceaux commencent avec grace, avec dignité, avec juſteſſe ; mais pour ne ſavoir pas les conclure à propos, l'Auteur ſe perd dans une prolixité qui gâte tout.

3°. On a cru donner de l'agré-

ment

ment à certains portraits, en les chargeant d'allégories, de mythologie; & c'eſt ce qui met dans ces endroits, de la bizarrerie, du gigantesque, quelquefois des platitudes, preſque toujours de l'obſcurité. Nous ne voulons point citer le mauvais, trop répandu dans cette compoſition; mais ſeulement deux ou trois exemples qui perſuaderont que l'Auteur eſt capable de donner du bon. Voici le début; c'eſt à M. d'Alembert que le Poëte adreſſe la parole.

Ami dont la rare induſtrie
Unit par un accord charmant
Le goût de la Géométrie,
Et l'Analyſe au ſentiment.

. . . .

. . . .

Heureux qui, comme toi, d'un commerce facile,
Raſſemble tous les goûts; l'agréable & l'utile.

Les Muſes à tes vœux n'ont pû rien re-
fuſer,
Ton eſprit varié, fertile,
Sçait également s'amuſer
D'une Courbe & d'un Vaudeville.

Il falloit s'arrêter-là ; ce qui ſuit amène des nuages, ou n'intéreſſe plus.

L'Auteur (pag. 5.) commence très-agréablement la deſcription de ſa Bibliothèque.

Le goût & la ſageſſe en ſix Vers ont donné
Le Catalogue raiſonné
De ma chère Bibliothèque.
Plutus ne m'a point deſtiné
Aux riches vertus de Senèque ;
(vers obſcur.)
Et je vis trop peu fortuné
Pour vendre aux Curieux un Catalogue
orné
D'antiques Manuſcrits tracés d'une main
Grèque.
La Fontaine, Racine, Horace, Anacréon,

Montagne, Saint-Réal, Lucien & Bacon,
Et Gresset avec sa Musette,
Et Voltaire avec sa trompette,
La tendre Grafigny, le jeune Crébillon,
Délassent tour à tour mon ame satisfaite.

Ce dernier Vers ne dit rien ; mais il valoit encore mieux finir par-là, que d'entrer dans le morceau trop long & très-confus qui se trouve à la suite.

On est bien aise de rencontrer, à la page 21, cet éloge des Fabulistes.

Esope, Phédre & la Fontaine
Attachent tous les yeux par un plus doux éclat,
Et mesurant leur ton sur la foiblesse humaine,
De très-bons Citoyens ils peuplent un Etat.
Est-il une ame assez ingrate
Pour vouloir dédaigner cet utile trésor ?
(vers prose)!

Un enfant qui bégaye encor,
Par l'Apologue instruit nous paroît un Socrate,
Le jeune Astyanax parle comme Nestor.

La suite, sur ce même objet, est de plus de 50 Vers, dont la plûpart sont inutiles, quelques-uns très-bons, & d'autres peu intelligibles.

Ce qu'on lit (p. 70.) sur l'instabilité des choses humaines, est assez bien rassemblé :

Tout court dès la naissance à sa destruction.
Ninive, Babylone, & Numance & Carthage,
Micènes, Corinthe, Ilion,
Ne sont plus que des mots, ornémens du langage.
Sophocle, Demosthène, Archimède & Solon;
Et pour dire encore davantage,
Hippocrate & Boërhave ont passé l'Achéron &c.

Cette Pièce est véritablement fort singulière. Il ne seroit pas étonnant que l'Auteur parvînt à exceller dans le genre qu'il embrasse ; mais il lui faut du goût, de la familiarité avec les Anciens, des conseils, disons aussi de la vigilance sur lui-même, pour éviter ce qui pourroit rendre sa Religion suspecte. Croit-il par exemple que ce trait de la pag. 4. soit une vérité ?

Pour braver les fureurs de l'envie implacable,
Regarde les coups impuissants
Qu'une cabale méprisable
Porte à l'Achille invulnérable,
A l'invincible Bayle, Avocat du bon sens ?

Notre Poëte ignore-t-il que, toute sa vie, Bayle a rassemblé des nuages pour faire disparoître, s'il étoit possible, les vérités de la Religion ; que cent fois on a mon-

tré le faux de ses raisonnements ou de ses principes à l'égard d'une multitude d'Articles très-essentiels ; c'étoit, dit Saurin dans un de ses Sermons, un *grand Sophiste ; prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tordre un principe, de renverser une conséquence.* Qu'enfin tout savant qu'il paroît, dans ses marges chargées de citations, on le trouve toujours très-superficiel sur chaque point qu'on examine après lui &c ?

En peignant le temple de l'Imagination, étoit-il à propos de dire (p. 18.)

Un aimable mensonge est encore plus goûté,
Que tous ces systêmes en *isme* ;
Dans ce pays de liberté
Président la Nature & le *Tolérantisme* ;
On parle comme on veut, & l'on est écouté.

Ne trouvera-t-on pas ici un

langage d'Epicurisme & d'indifférence pour toute Religion ? Nous prions l'Auteur de prendre en bonne part ces observations ; nous rendons une pleine justice à l'amitié qui guide sa plume & qui l'inspire ; nous reconnoissons qu'il peut faire d'excellentes choses : ne pouvons-nous pas souhaiter que ses Ouvrages soient exemts de tout reproche, & que tout le monde puisse les lire sans danger comme sans ennui ?

Phædrus Appendice triplici suffultus. Apud Desaint & Saillant &c. *in-12. plus de 180. pages.* Voici ce qu'on trouve dans ce Volume.

1°. Les cinq Livres de Phédre avec quelques petites Notes Françoises au bas des pages : nous croyons qu'on pourroit en augmenter le nombre dans une autre Edition ; de façon toutefois qu'on

laissât encore aux Elèves le soin & le mérite des recherches.

2°. Trois Suppléments que l'Auteur nomme *Appendices*. Le premier contient un grand nombre de Fables tirées d'Horace, d'Avienus, de Faerne, d'Ovide; avec quelques Epigrammes de Martial &c. tout ceci par conséquent est en Vers; & le choix est bien fait. Le second Supplément comprend cinq Livres de Fables ou de traits d'Histoire, tantôt en Prose, tantôt en Vers, & des Auteurs les plus estimés. Chaque Pièce se rapporte à une Fable de Phèdre, & retrace à peu-près les mêmes idées: par exemple, la XIV. Fable du premier Livre de Phèdre est celle du Cordonnier devenu Médecin; & le XIV. Morceau de ce Supplément est l'Histoire d'Appelle, disant au Cordonnier qui le critique mal à-propos : *sutor ne suprà crepidam*. Enfin, dans le dernier supplément, on a rassemblé 23 fables

d'Esope imitées par Phèdre : elles sont en Grec & bien imprimées. Tout le livre d'ailleurs est correct ; & l'on ne peut disconvenir qu'il ne doive être bien reçu de ceux qui s'appliquent à l'éducation de la jeunesse.

On vient de présenter les fables sous un autre point de vuë : ce sont des *quatrains* ; c'est-à-dire que chaque sujet est réduit en quatre vers, par exemple,

Le Renard & le Bouc.

Le Bouc & le Renard dans un puits vont
descendre
Sur les cornes du Bouc le Renard s'en
tira,
Et lui dit, cher ami, quoi qu'on veuille
entreprendre
Il faut prévoir la fin : adieu, songe à cela,

Il y a 150 fables dans ce goût ; & l'on trouve à la suite 22 ma-

ximes aussi en *quatrains*. Tout le volume est de 94 pages in-12. & *se vend chez la veuve Quillau rue Galande.*

Un Amateur de Bibliographie nous adresse quelques observations sur notre extrait du Catalogue des livres de feu M. de Boze. (Voyez Novembre Article CXVI.)

Premiere Observation : *Maittaire n'a point connu d'édition de Boëce anterieure à celle de 1476* : & ceci est appuyé de l'*index* ajouté par cet Auteur à ses 4 premiers volumes.

Nous n'avons point cet *index* qui a été imprimé longtems après le corps de l'ouvrage ; mais nous observons à notre tour 1°. que le même Maittaire, dans le premier vol. de ses Annales Typographiques (p. 101.) reconnoit une édition de Boëce datée de Nuremberg 1473. 2°. que le catalogue de la Bibliothèque de Francfort impri-

mé en 1706 par Jean Christophe Becman porte une Edition de Boëce Latine & Allemande de l'an 1473. à Nuremberg. Cela suffit pour justifier le doute insinué dans notre extrait.

Seconde Observation : *Maittaire regarde l'Edition de Quintilien imprimé à Rome en 1470. comme la première.*

Voici ce que nous pouvons dire sur ces premières Editions de Quintilien. 1°. Il est certain que celle qui fut faite à Rome en 1470 par l'Evêque d'Aleria & dédiée au Pape Paul II. n'est pas la première. Il y en avoit une antérieure faite aussi à Rome par Campanus Evêque de Téramo. C'est ce que l'Evêque d'Aleria reconnoît lui-même dans son Epître au Pape. 2°. Maittaire n'a point parlé dans ses Annales de l'Edition de Campanus, d'où il suit, qu'en indiquant l'Edition de l'Evêque d'Aleria, il n'énonce point

la première Edition de Quintilien; & qu'on auroit tort de s'autoriser de ses Annales, pour dire que l'Edition faite par l'Evêque d'Aléria est la première. 3°. On prétend que l'Edition faite par Campanus est aussi de 1470. quoiqu'antérieure à celle de l'Evêque d'Aléria: reste à sçavoir si celle de M. de Boze est véritablement de Campanus. 4°. En 1471. *Omnibonus Leonicenus* donnant à Venise une Edition de Quintilien, se plaignoit de l'Exemplaire dont il se servoit depuis trois ans: ce qui prouveroit qu'il y avoit eu une Edition dès l'an 1468. mais peut-être qu'il ne parloit que d'un Exemplaire manuscrit. Le Lecteur jugera de ces observations & des conséquences qu'on en peut tirer. Nous n'avons proposé que des doutes dans notre Extrait, & nous n'avons point la Dissertation de Maittaire sur Quintilien: il y a toute apparence qu'on

y trouveroit des lumières sur ce point Bibliographique. On peut voir aussi le Quintilien de M. Capperonnier.

Troisième Observation : *on a une Edition de Gasparin de Bergame in-8°. antérieure à celle de Sorbonne in-4°. de 1470. Elle est sans nom d'Imprimeur, sans année, sans chiffres au haut des pages.*

Si cette Edition est véritablement plus ancienne que celle de 1470, c'est une rareté Littéraire, connuë de très-peu de personnes, & mentionnée dans très-peu de Catalogues. Il faudroit bien s'assurer si ce n'est point l'Edition de 1498; ou celle de Sorbonne tirée sur plus grand papier, ou quelque Ouvrage du fils de Gasparin de Bergame, lequel a eu aussi de la réputation dans les Lettres. Au reste, notre Extrait n'a point pour objet de montrer que l'Edition de 1470 est

la premiere qu'on ait faite des Lettres de Gasparin : on peut le relire.

Quatrième Observation : *dans le titre de l'ETYMOLOGICUM MAGNUM rapporté par Maittaire, on trouve aussi NOTARII & non NOTARÆ.*

La Critique de notre Journal porte sur la leçon évidente du titre Grec où il y ait Νοταρᾶ, & non Νοταρίων ; il faut donc lire dans le Latin *Notaræ*, & non *Notarii*.

Cinquième Observation : *on voit, dans Maittaire, deux Editions de l'Imitation de J. C. l'une de 1485, l'autre de 1486 ; par conséquent celle de 1492, énoncée dans le Catalogue de M. de Boze n'est pas la premiere.*

C'est une faute de plus qu'on remarque dans ce Catalogue : nos Mémoires ne l'ont point relevée ; & il en est ainsi de plusieurs autres qu'on pourroit sans doute y dé-

couvrir. Nous invitons le Bibliographe, dont les observations nous ont été communiquées, à étendre ses recherches sur les particularités de cette belle Bibliothèque. Le Public recevroit volontiers quelque chose de raisonné & de savant en ce genre. Le temps & les talens nous manquent pour exécuter tout ce que la première lecture du Catalogue nous a fait imaginer & souhaiter.

On a formé une objection contre un mot qui est dans nos Mémoires de Nov. dernier (p.2562.) Nous y disons, d'après un Mémoire de M. de l'Isle de l'Académie Royale des Sciences, que la Relation du Voyage fait par le Vaisseau *la Californie* a été *traduite depuis peu en François, mais qu'elle n'est pas encore publique.* Sur quoi l'on objecte que cette Relation a été imprimée en Fran-

çois dès l'an 1749, & qu'elle se vend à Paris chez Boudet rue S. Jacques.

Mais nous répondons qu'il y a eu deux relations de ce Voyage Anglois, comme il y avoit deux Vaiſſeaux & deux Ecrivains. Les Vaiſſeaux étoient *la Californie* & le *Dobbs*. Henri Ellis a écrit une de ces Relations, & l'Ecrivain ou Clerc du Vaiſſeau *la Californie* a écrit l'autre. Henri Ellis a pu paſſer du *Dobbs* dans *la Californie* & *viciſſim*, parce que ces Vaiſſeaux alloient de conſerve ; mais ſa Relation eſt différente de celle du Clerc de la *Californie*. La première a été traduite & imprimée à Paris chez Boudet. La ſeconde, dont parle M. de l'Iſle, a été traduite, & n'eſt point encore imprimée. Au reſte, nous ne faiſons que copier ici le diſcours de cet Académicien célèbre, qui a vû la Relation traduite & non-impri-

mée : on peut s'en rapporter à son témoignage.

On nous adresse les questions suivantes.

1. Quel seroit le tempérament le plus loüable entre le trop grand & le trop petit nombre de Loix ?

2. Pourquoi l'Europe étoit-elle plus peuplée au 14e. siècle qu'à présent.

3. Le droit de Primogéniture fait-il plus de bien que de mal ?

4. Pourquoi les inventions les plus utiles, comme la Boussole, l'Imprimerie, la Poudre à Canon, la Chymie, l'Eau de vie, l'Horlogerie, les Moulins à eau & à vent, la Terre vernie, la Peinture à l'huile, la Gravûre, le Papier, les Cloches, les Orgues, les Glaces, les Postes, l'Art de noter la Musique & de chanter à plusieurs parties, ont-elles été trouvées dans des tems où les Sciences, comme la

Physique, les Mathématiques, & les Belles-Lettres, étoient presque inconnues ?

Cette dernière question nous paroît la plus belle & la plus difficile à décider. Il faut, ce semble, chercher la raison ou l'occasion de ce fait très-véritable dans l'ignorance même des tems dont on parle : alors les hommes nullement distraits par la multitude & la diversité des Sciences qui nous occupent aujourd'hui, se recueilloient davantage, consultoient plus leur génie, en suivoient mieux l'instinct, en développoient plus abondamment les leçons. Cette solution peut être rendue sensible par des exemples. Mais nous abandonnons la matière à ceux qui auront plus de sagacité & de loisir que nous.

Notre Siècle produit aussi des inventions nouvelles. On en a vû paroître une, depuis trois ou quatre mois, à laquelle tous les Ama-

teurs de Peinture font beaucoup d'accueil. Il est tout-à-fait du ressort de nos Mémoires de l'annoncer, & d'en expliquer les avantages.

On connoît la *Peinture au pastel* : on sait que, quand cet Art est mis en œuvre par des mains habiles, rien n'égale, du moins ne surpasse les beautés, les graces qu'il répand dans un Tableau. Mais comme dans cette opération, les crayons font l'office de pinceaux ; comme tout l'Ouvrage même n'est que le résultat des différentes touches de crayons dont on rassemble les traits, & dont on nuance les couleurs, il est aisé de concevoir qu'une pièce au Pastel est un objet très-susceptible d'affoiblissement & d'altération. Qui pourroit, par exemple, se promettre de la transporter, sans lui faire perdre, dans le mouvement & par les secousses, quelque chose de

cette poudre précieuse, qui est comme la fleur du crayon ? Qui oseroit y toucher du doigt sans enlever le brillant Epiderme qui fait toute la beauté de cette Peinture ? Et dans une composition si délicate, quels ravages ne produit point le temps destructeur ! Comment se procureroit-on l'avantage de faire passer des pastels à la 3e. ou à la 4e. génération ? Voilà les inconvéniens très-connus de quiconque a les premières idées de l'Art dont il s'agit, & voici le remède qu'imagine un homme très-industrieux, très-capable encore d'enrichir nos Arts tant Méchaniques que Libéraux.

M. Loriot (c'est le nom de cet Artiste) a le secret de fixer le pastel ; c'est-à-dire de lui donner sur le Tableau une consistence, une adhérence que rien n'altère : ce qu'il exécute sans changer les nuances ni corrompre les traits de quel-

que crayon que ce soit. L'expérience en a été faite, & nous en sommes témoins : le sieur Loriot a fixé le pastel de la moitié d'un Tableau, & il a laissé l'autre moitié dans l'état où le Peintre l'avoit mise : à l'œil il étoit impossible de distinguer le côté fixé d'avec celui qui ne l'étoit pas : le doit seul & le frottement faisoient connoître la différence : preuve manifeste que la fixation du pastel, ou plutôt l'art dont avoit usé le Sieur Loriot pour le fixer, n'avoit introduit aucune espèce de changement dans les couleurs & dans l'éclat de cette Peinture. Les talents du même Artiste s'étendent jusqu'aux desseins de quelque espèce qu'ils soient : il en fixe tous les crayons jusqu'au fusin même. On sent de quel avantage doit être une telle découverte pour la conservation des richesses qui ornent les Cabinets des Curieux. Aussi l'Acadé-

mie Royale de Peinture & de Sculpture a-t-elle donné une approbation très-honorable à l'Auteur de cette Invention. Voici en quels termes elle s'est exprimée le 6. Octobre 1753.

« Le Sieur Loriot qui a trouvé » le secret de fixer la Peinture au » Pastel, sans tomber dans le mat, » & sans ôter ni la fleur ni la » fraîcheur des couleurs, s'est pré- » senté à l'Assemblée, & lui en a » montré différentes épreuves. L'e- » xamen fait, la Compagnie a » jugé ce secret d'autant plus uti- » le que, sans la moindre altéra- » tion, il semble devoir perpé- » tuer la durée des Ouvrages au » Pastel & des desseins, dont plu- » sieurs méritent de passer à la pos- » térité. De plus, l'Académie at- » teste que, de toutes les tenta- » tives qui ont pu être faites jus- » qu'ici pour découvrir un pareil » secret, il n'en est venu à sa con-

» noissance aucune qui puisse entrer en comparaison avec la réussite dudit Sieur Loriot, qui paroît tendre au degré de perfection que l'on a toujours paru souhaiter. En conséquence de quoi la Compagnie a chargé le Secrétaire de lui délivrer un Extrait de la présente délibération, comme un témoignage de l'estime qu'elle fait de l'excellence de sa découverte. »

Signé, LEPICIÉ, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Chaubert, *Quai des Augustins*, a des Exemplaires de deux Discours imprimés à Montauban sur cette vérité, objet du Prix de l'Académie Littéraire établie dans la même Ville : *la corruption du goût suit toujours celle des Mœurs.* Le premier Discours, & qui a remporté le prix, est de M. Fromageot, Avocat au Parlement de Dijon,

mort depuis peu dans sa vingt-neuvième année. On ne peut que regretter un homme de Lettres qui donnoit tant d'espérances ; qui allioit beaucoup de sagesse à des connoissances déjà très-étenduës. Son Discours est partagé en trois points. Il fait voir que *la corruption des Mœurs se répand d'abord sur les Arts ; qu'elle gagne ensuite les talens ; qu'elle en vient jusqu'à pervertir le goût même.* On apperçoit ici, sans effort, la matière de trois objections ; 1°. Comment distinguera-t-on assez les Arts & les talens, pour en faire deux parties séparées, & non sujettes à rentrer l'une dans l'autre ? 2°. Comment les Talens qui sont la source des Arts, ne seroient-ils pas corrompus avant que les Arts le fussent ; & dans l'ordre du Discours, comment ce qui fait le sujet de la seconde partie ne formeroit-il pas plutôt la première ? 3°. Puisque la proposition

propoſition de l'Académie eſt que *la corruption des Mœurs entraîne toujours celle du goût*, comment donne-t-on, pour une branche du Diſcours, que *le déſordre des Mœurs en vient juſqu'à pervertir le goût même*; cette dernière propoſition étant la même que le ſujet de l'Académie ?

Dans le détail de l'Ouvrage, on remarque bien auſſi des idées qui ſe croiſent, des vérités qui reviennent ſur elles-mêmes; quelques paradoxes de tems en tems, comme celui-ci (pag. 13.) *tant que l'amour de la patrie, le goût de la Vertu, le courage & la décence régnèrent dans ces Républiques* (Rome & Athènes) *les Arts y parurent dans tout leur luſtre.* Car nous demandons ce que furent les Arts à Rome ſous Camille & Cincinnatus, tems ſi fortunés pour les mœurs ? Après ces légères obſervations, nous recon-

noissons qu'il y a beaucoup de choses estimables dans ce Discours Académique ; qu'il est bien écrit, que le ton de la Vertu y règne constamment : nouveaux regrets que produit cette lecture en faisant ressouvenir qu'il ne sortira plus rien de la même source.

L'autre discours est l'essai d'un jeune homme qui est louable pour ses efforts. Son ouvrage bien analysé pourroit paroître mieux conçu & plus suivi que le précédent.

ARTICLE CXXXVII.

CATALOGUE

DES OUVRAGES DONT il est fait mention dans les XVI. Volumes de ces Mémoires pour l'année M. DCC. LIII.

*On désigne par cette marque * les Livres qui ne sont annoncés que dans les Nouvelles Littéraires.*

§ I.

RELIGION, ECRITURE-SAINTE, THÉOLOGIE, CONTROVERSE, SS. PERES, CONCILES, AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

* Dissertations latines sur les Ouvrages de S. Leon. Janv. I. vol. 172.

* Projet d'une nouvelle Edition de Lactance. Janv. I. vol. 175.
* Paraphrase des Pseaumes & Cantiques qui se chantent pendant la Communion &c. Janv. II. vol. 359.
* Explication des Titres & Sujets des Pseaumes. Févr. 551.
* Les Sept Pseaumes de la Pénitence réunis dans un seul. Fév. 564.
De la Providence, Traité historique, Dogmatique &c. Mars 616.
* La Doctrine Chrétienne &c. Avril 936.
* Le Chemin de la Vraie Eglise, proposé aux Grecs Schismatiques. Avril 936.
* Biblia Hebraïca Manualia. Avril 947.
* Lettres du P. Seedorf &c. Mai 1135.
* Entretiens sur les Vérités de la Religion. Mai 1135.

* Thesis Joannes Martini de Prades impugnata. Juin II. vol. 1415.
Idem. Juillet 1597.
* Biblia Sacra Vulgatæ Editionis cum selectissimis Commentariis. Juin II. vol. 1518.
* Les Témoins de la Résurrection de J. C. &c. par M. Sherlok Evêque de Londres. Juillet 1681.
* Traité de la vérité de la Religion Chrétienne &c. par M. Vernet &c. Juillet 1695.
* Principes de Religion, ou Préservatif contre l'Incrédulité. Juillet 1699.
* Œuvres posthumes de M. Bossuet. Juillet 1708.
* Questions diverses sur l'Incrédulité; nouvelle Edition. Août 1908.
La Vulgate Authentique. Septembre I. vol. 2017. II. vol. 2186. Octobre 2351.

§. II.

HISTOIRE UNIVERSELLE, CHRONOLOGIE, GÉOGRAPHIE.

* Abrégé d'Histoire Universelle. Janv. I. vol. 175.
* Principes de l'Histoire pour l'Education de la Jeunesse. Janv. I. vol. 190.
* Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire des Empereurs. Fév. 559. Mai 1141.
* Abrégé Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique. Fév. 567.
* Chronologie Sainte suivant la Période Julienne. Avril 946.
* Description de l'Isle de Sicile. Avril 949.
* Tom. XVIII. de l'Histoire Universelle en Hollandois. Juin II. vol. 1528.
* Géographie Abrégée de M. l'Abbé Langlet du Fresnoy. Juin II. vol. 1526.
Histoire du Monde &c. Juillet 1636. Août 1806.

* Parterre Géographique &c. Juillet 1688.

* La Géographie rendue aisée. Juillet 1690.

* Le Royaume de France & les Etats de Lorraine &c. Août 1881.

* Chronographie en 35 Planches & réunie dans une Machine &c. Août 1899.

Historia Universalis & Pragmatica Romani Imperii. Septembre I. vol. 1917. Nov. 2512. Déc. II. vol. 2938.

* Nouvelles Cartes des découvertes de l'Amiral de Fonte &c. Sept. II. vol. 2276.

* Dissertation sur l'ancienne jonction de l'Angleterre à la France. Octobre 2460.

Nouvelles Cartes des Découvertes de l'Amiral de Fonte, Nov. 2554. Déc. II. vol. 3007.

Considérations Géographiques & Physiques sur les nouvelles Découvertes au Nord de la Mer

du Sud. Novembre 2565.

* Nouvelle Mappemonde. Nov. 2635.

* Introduction à l'Hiſtoire Moderne, Générale & Politique du Monde. Nov. 2648.

* Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle mêlée de Géographie &c. Nov. 2649.

* Hiſtoire des anciennes révolutions du Globe Terreſtre. Nov. 2654.

§. III.

Histoire Ecclésiastique.

Acta Sanctorum &c. Troiſième Tome des Actes des Saints de Septembre. Janv. I. Vol. 141. Mai 1048. Juin I. Vol. 1180.

* Défenſe des Actes des SS. Martyrs Simplice, Conſtantius & Victorianus. Janv. I. Vol. 171.

* Diſſertation ſur les chaînes de

S. Pierre. Janv. I. Vol. 171.
* La vie de ſainte Marguerite de Cortone. Janv. I. Vol. 171.
* La vie de ſainte Fébronie. Janv. I. Vol. 174.
* Mémoires Hiſtoriques ſur ſaint Biagius Evêque & Martyr. Janv. I. Vol. 176.
* Hiſtoire Eccléſiaſtique du P. Orſi &c. Avril 935.
* Hiſtoire du Cardinal Carvajal, Avril 937.
* Proſpectus du IV. Tome des *Acta Sanctorum* de Septembre. Juin I. Vol. 1336. Nov. 2657.
* Lettre ſur S. Amat ou Amé &c. Juin I. Vol. 1338.

§. IV.

HISTOIRE PROFANE, RELATIONS, VOYAGES.

Alſatia illuſtrata, Hiſtoire d'Al-

face &c. Janv. I. Vol. 52. Juin I. Vol. 1206.
* Annales d'Italie. Janv. I. Vol. 181.
* Mœurs & Coutumes des François. Janv. II. Vol. 374.
* Traduction des Mœurs des Germains de Tacite. *Ibid.*
* Recueil des Historiens des Gaules &c. Fevr. 547.
Vie de Castruccio Castracani. Mars 581.
Histoire de Lorraine T. IV. Mars 688.
Mémoires sur la dernière Guerre d'Italie. Avril 818. Juillet 1541. Août 1765.
* Fastes Attiques, où l'on donne la suite des Archontes. Avril 938.
* Relation de quelques Voyages faits dans la Toscane &c. Avril 939.
* Traduction Françoise du Voyage de D. George Juan & D. An-

toine de Ulloa à l'Amérique Méridionale. Avril 939.

* Hiſtoire des Provinces-Unies depuis 1714. juſqu'en 1751. Avril 945.

* Voyage par l'Allemagne, la Boheme, la Hongrie, la Suiſſe, l'Italie &c. Avril 945.

* Obſervations d'un Voyageur ſur la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, l'Eſpagne, le Portugal, le Breſil &c. Avril 945.

* La Vie du Prince Eugène. Avril 946.

* La Vie du Duc de Malboroug. Avril 946.

* La Vie du Comte de Zinzendorf. Avril 947.

* Voyage par la Sibérie à Camtſchatka. Avril 949.

* La Vie des Comtes de Hollande. Avril 949.

* Hiſtoire des Rois de Rome. Avril 958. Juillet 1713.

* Mémoires du Marquis de Chouppes. Mai 1129.

Essai sur l'Etablissement & la Translation de l'Empire d'Occident. Juin I. vol. 1272.

* Storia generale dei Viaggi. Juin II. vol. 1518.

* Les Aventures des deux Robinsons. Juin II. vol. 1521.

* Histoire de Jeanne Darc. Juin II. vol. 1527. Octobre 2480.

* Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Granvelle, premier Ministre de Philippe II. Juillet 1713.

* Nouvelles Annales de Paris. Août 1895.

* Histoire des Empereurs Romains T. VII. & VIII. Août 1910.

Mémoires sur le Havre. Sept. II. vol. 2109.

* A General history of England &c. Sept. II. vol. 2291.

* Mémoires concernant Christine Reine de Suède. Sept. II. vol. 2292.

Les Campagnes du Prince Eugène &c. Octobre 2301.

* Justification d'Annibal &c. Déc. I. vol. 2864.

Histoire de la Ville de Nismes. Décemb. II. vol. 2895.

* Essai Historique sur l'Aquitaine. Déc. II. vol. 2585.

§. V.

ANTIQUITÉS, MÉDAILLES, ESTAMPES &c.

* Origines Chrétiennes. Tom. III. Janv. I. Vol. 172.

* Dissertation où l'on explique plusieurs Antiquités sacrées &c. Janv. I. Vol. 172.

* Dissertation sur les Médailles de plomb tant sacrées que profanes. Janv. I. Vol. 173.

* Recueil de Vers tirés des anciens Monuments Lapidaires. Janv. I. Vol. 173.

* Plan de la Maison de Campagne d'Adrien à Tivoli avec des

Planches. Janv. I. Vol. 175.
* Lettre sur le Panthéon sacré trouvé à Rimini. Janv. I. Vol. 180.
* Deux jolies Estampes du sieur le Mire. Janv. I. Vol. 191.
Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques &c. Janv. II. Vol. 334. Février 406. Mars 597.
* Recueil des Vues de Rome. Avril. 936.
* Des anciens Thermes de Florence. Avril 938.
* Les Antiquités & les vues de la Ville de Bois-le-Duc. Avril 948.
* Monumenta vetustatis Germanicæ. Avril. 948.
* Les trois premières Planches de la Chapelle des Enfans-Trouvés. Juillet 1687.
* Plans des Bosquets & Jardins de Marly. Sept. II. vol. 2281.
* Dissertation sur les Obélisques d'Egypte. Nov. 2639.
La grande Galerie de Versailles. Déc. I. vol. 2773.

Plans & Elevations de la Place Royale de Nancy. Déc. II. vol. 2878.

§. VI.

MORALE, SERMONS, DISCOURS DE PIÉTÉ, LIVRES DE DÉVOTION.

* Le repos du cœur dans la sainte volonté de Dieu. Janv. I. vol. 173.
* Instruction Pastorale de l'Evêque de Savone. Janv. II. vol. 182.
* Oraison funébre de l'Impératrice veuve de l'Empereur Charles VI. Janv. I. vol. 182.
* Méditations Chrétiennes pour tous les jours de l'année. Fevr. 549.
* Annonces Dominicales ou Modèles d'instructions sur les Evangiles &c. Fevr. 550.

Le Triomphe Sacré de la Conf-

cience : *Ouvrage Espagnol contre la Comédie*. Avril 842.
* Deux Dissertations contre les Spectacles. Avril 935.
* Sentences prononcées par le Duc d'Albe &c. Avril 944.
* Lettre sur les vertus de Jean Bessard. Avril 957.
Sermons de M. de la Tour. Mai 1009.
* Méditations sur la Règle de S. Benoît. Mai 1133.
* Du bonheur d'un simple Religieux. Mai 1134.
* Discours sur les Grandeurs de J. C. Mai 1135.
* Dictionnaire Apostolique &c. Juin II. vol. 1527.
* Examen Philosophique de l'homme. Juillet 1696.
* L'Usure condamnée par le Droit Naturel. Août. 1910.
* Œconomie ou Régle de la vie humaine. Sept. II. vol. 2292.
* Caractère du Chrétien, renfer-

mé dans le S. Evangile. Oct. 2479.

* Panégyrique de S. Louis. Déc. I. vol. 2854.

* Panégyrique de la Bienheureuse de Chantal. Décemb. I. vol. 2858.

§. VII.

Droit, Liturgie, Politique.

* De l'Antiquité, du mérite, & de l'Auteur d'un Sacramentaire appellé *de Verone*. Janv. I. Vol. 170.

* Dissertation Latine, du droit d'acquérir la possession des choses. Janv. I. Vol. 174.

* Bullaire de l'Ordre des Capucins. Janv. I. Vol. 174.

* Traité des Bénéfices. Janvier. I. Vol. 174.

* De la Chapelle du Roi des deux Siciles. Janv. I. Vol. 176.

* De l'origine du Droit divin & naturel. Janv. I. Vol. 179.
* Statuts Synodaux de l'Archevêque de Ravenne. Janv. I. Vol. 184.
Entretien d'un Européen avec un Insulaire. Janv. II. Vol. 226.
* Théorie & Pratique du Commerce &c. Fevr. 548.
Le même. Juin I. vol. 1201.
* Histoire Universelle des choses Liturgiques. Avril 937.
* Cinq Livres sur les Monnoyes. Avril 937.
* Recueil de Traités Hollandois en faveur du Stadhouder. Avril 948.
* Traité de la manière de juger les affaires sous les Comtes de Hollande &c. Avril 948.
* Abrégé du Gouvernement de l'Egypte. Avril 948.
* Antimachiavellus. Avril 948.
* Edits, Déclarations & Arrêts concernant la Cour des Aydes de Montauban. Juin I. vol. 1324.

Recherches pour servir à l'Histoire du Droit François. Juin II. vol. 1481.
* Testament politique du Cardinal Alberoni. Juillet 1704.
* Les Institutions du Droit François &c. Août 1883.
* Traité des Changes, Arbitrages, Escomptes &c. Août 1886.
* Le Négociant Anglois. Août 1908.
* Rétablissement des Manufactures & du Commerce d'Espagne. Août 1909.
* Considérations sur les Finances d'Espagne. Août 1909.
* Projet d'une Paix éternelle dans l'Europe &c. Déc. I. vol. 2849.
* Code Pénal. Déc. I. vol. 2852.
* Code Fréderic, seconde partie. Déc. I. vol. 2863.
Dissertation sur l'état du Commerce en France, sous les Rois de la première & de la seconde Race. Déc. II. vol. 2953.

§. VIII.

PHILOSOPHIE, MATHÉMATIQUE, ARTS, HISTOIRE NATURELLE, MÉDECNE.

Méthode aiſée pour conſerver ſa ſanté. Janv. I. vol. 30.
Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences. Janv. I. vol. 95. Février 485. Mars 641.
* Des Maladies du Cerveau. Janv. I. vol. 175.
* Elémens de Mathématiques &c. Janv. I. vol. 176.
* Hiſtoire d'un Abcès trouvé dans le côté du Cervelet. Janv. I. vol. 180.
* Diſſertation Mathématique ſur la cauſe de la figure de la Terre. Janv. I. vol. 182.
* Réponſe de François de Paule Bedinelli Chirurgien de Fano &c. Janv. I. vol. 183.

† Histoire générale & particulière de l'Électricité. Janv. I. vol. 184.

† Recueil de Pièces touchant l'Electricité Médicale. Janv. I. vol. 186.

Lettre sur l'Electricité. Janv. II. vol. 197.

Essai sur la Guerre. Janv. II. vol. 287.

Essais sur les Principes de l'Harmonie. Janv. II. vol. 307. Fevr. 526.

Mémoire sur les Variations d'une Agathe du Cabinet de S. A. S. le Prince Charles de Lorraine. Janv. II. vol. 371.

Traité de la Culture de la Vigne. Janv. II. Vol. 376.

Prix de l'Académie de Chirurgie, pour 1754. Janv. II. Vol. 379.

Elémens de Chymie traduits du Latin de Boerhaave. Janv. II. Vol. 381.

rchitecture Hydraulique. Fé-

vrier 389. Mars 641. Octobre 2421. Décembre II. Vol. 2909.
Lettre sur un point de Physique Astronomique. Fevr. 467.
* Sections Coniques. Fevr. 570.
* Réflexions sur l'Electricité. Mars 744.
* La Vérité sortant du Puits Hermétique &c. Mars 762.
* Formules Médicinales de l'Hôtel-Dieu de Paris. Mars 763.
Médecine de l'Esprit, Avril 881. Juin II. Vol. 1390.
Avertissement aux Astronomes. Avril 920.
* Des principes de la Nature dans l'usage de la Médecine. Avril 936.
* Le Jardin des Plantes de Florence. Avril. 937.
* Dissertation sur les moyens de faire refleurir l'Agriculture. Avril 938.
* Traité du venin des Animaux. Avril 938.

* Expériences Electriques faites à Florence. Avril. 939.
* L'Art Militaire du Marquis de Feuquières. Avril 946.
* Plusieurs Traités de Chirurgie, & sur l'Accouchement. Avril 946.
* Les six premiers Livres d'Euclide en Hollandois. Avril 947.
* Traité d'Agriculture par Agricola. Avril 947.
* Hydrographie de Jacob de Bucquoi. Avril 949.
Elémens de Chymie-Pratique. Mai 991.
Traité de la Conservation des Grains. Mai 1029.
Essai sur l'Architecture. Mai 1069. Juin I. vol. 1298. Juillet 1579.
Mémoires sur l'Infanterie. Mai 1100. Juin I. vol. 1228.
* Nouvelle Pharmacopée. Mai 1127.
* Methode pour guérir les maladies. Mai 1132.

* Eléments de la Philoſophie moderne. Mai 1136.

Dictionnaire Univerſel de Mathematique & de Phyſique. Juin I. vol. 1157.

Lettres ſur l'Electricité. Juin I. vol. 1251.

* Réponſe de M. Rameau à M. Euler ſur l'identité des octaves. Juin I. vol. 1327.

* Méthode aiſée de traiter pluſieurs maladies épidemiques. Juin I. vol. 1334.

Architecture Françoiſe. Juin II. vol. 1452.

Manière de perfectionner les Voitures. Juin II. vol. 1506.

* *Se il vitto Pittagorico di ſoli vegetabili ſia giovevole per conſervare la ſanità &c.* Juin II. vol. 1518.

* Le Philoſophe de Berlin. Juin II. vol. 1519.

* L'Anatomie de M. Winſlou en Hollandois. Juin II. vol. 1520.

* Traité

* Traité pour apprendre l'Architecture civile. Juin II. vol. 1520.

* Reflexions physiques sur le rapport entre la génération des Animaux & celles des plantes &c. Juin II. vol. 1520.

* Description abrégée de la vertu des simples en Médecine. Juin II. vol. 1521.

* Une Chymie. &c. Juin II. vol. 1521.

* Castelli Lexicon Medicum. &c. Juin II. vol. 1531.

* Institutiones Physiologiæ. &c. Juin II. vol. 1532.

* Commentarii de rebus in Scientia Naturali & Medicina gestis Juin II. vol. 1532. Sept. II. vol. 2289.

* Linnæi Systema Naturæ .... Fauna Suecica.... Flora Suecica... Amænitates Academiæ &c. Juin II. vol. 1532. 1533.

* Synopsis Universæ Medicinæ Practicæ. Juin II. vol. 1533.

* Celsi de Medicina Libri octo, &c. Juin II. vol. 1534.
* Medicinæ Compendium. Juin II. vol. 1534.
* De Ossibus Corporis Humani &c. Juin II. vol. 1534.
* Institutiones Chemiæ Dogmaticæ & Experimentalis &c. Juin II. vol. 1534.
* Philosophia ad gustum moderni sæculi elaborata &c. Juin II. vol. 1534.
* De ratione familiæ cùm instituendæ tùm gubernandæ &c. Juin II. vol. 1535.
* Hoffmanni Operum omnium Physico Medicorum Supplementum secundum. Juin II. vol. 1535.
Traité des Fievres continuës, Juillet 1561.
* Nouvelle découverte d'Optique. Juillet 1684.
* Traité de la Culture des Ter-

res &c. Juillet 1691.
* Description des Courants Maghétiques &c. Juillet 1691. Octobre 2467.
* Nouvelle Théorie de l'homme &c. Juillet 1698.
* Observations de l'Eclipse de Lune du 17. Avril & du passage de Mercure du 6. de Mai 1753. Juillet 1717.
Recueil de differents Traités de Physique &c. Août 1726.
Produzioni Mathematiche. Août 1748.
Traité du Beau essentiel dans les Arts. Août 1787.
Nouveau Traité de Navigation. Août 1818.
* Nouvelles Découvertes sur la Guerre du Chevalier Folard. Août 1880.
* Méthode Théorique & Pratique d'Arithmétique, d'Algèbre & de Géométrie. Août 1885.
* Quæstionum Medicarum... series

Chronologica &c. Août 1883.
* Dictionnaire & Bibliothèque Anatomique. Août 1897.
* Dictionnaire Anatomique françois-latin. Août 1907.
Principia Physico-Medica &c. Sept. I. vol. 1997. Oct. 2481. Déc. I. vol. 2721.
Observation du Passage de Mercure. Sept. I. vol. 2084.
Ephémerides Cosmographiques. Sept. II. vol. 2164.
* Prix de l'Académie Royale des Sciences. Sept. II. vol. 2282.
* Animadversiones de irritabilitate, tono, sensatione & motu corporis humani. Sept. II. vol. 2288.
* Historia Animalium. Sept. II. vol. 2289.
* Enumeratio Plantarum horti Regii & agri Gottingensis. Sept. II. vol. 2289.
* Tentamen Botanicum &c. Sept. II. vol. 2289.
Enumeratio Plantarum circa Ha-

lam-Saxonum. Sept. II. vol. 2290.
* Definitiones Plantarum &c. Sept. II. vol. 2290.
* De re Medicâ Dissertationes quatuor. Sept. II. vol. 2290.
* Commentarii duodecim de Febribus &c. Sept. II. vol. 2290.
* An account of the contient Baths &c. Sept. II. vol. 2290.
* Observations on the diseases of the armi &c. Sept. II. Vol. 2290.
* Quincy the New dispensatory. Septemb. II. Vol. 2291.
* Krugeri Philosophia Naturalis. Sept. II. Vol. 2292.
Traité des Diamants & des Perles. Octob. 2339.
Instructions Militaires. Octobre 2438.
Calculs exacts de la trace de l'ombre de la Lune dans l'Eclipse de Soleil du 26 Oct. 1753. Octob. 2448.

* Dissertation sur la nature & la formation de la grêle. Octobre 2469.

* Ostéographie ou Description des Os &c. Octobre 2486.

* Myographie, ou Description des Muscles. Oct. 2486.

Traduction des Œuvres de Celse sur la Médecine. Novembre 2493.

Traité Théorique & Pratique de l'accompagnement du Clavecin. Novembre 2543.

La Métaphysique. Nov. 2595.

* Eléments de Métaphysique, tirés de l'expérience. Novembre 2649.

* De la Fonte des Mines &c. Nov. 2654.

* Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. T. II. Novembre 2657.

* Recueil des Pièces qui ont concouru pour le prix de cette Académie. Nov. 2657.

Traité de la Goutte. Décembre I. Vol. 2795.

Histoire Naturelle, avec la Description du Cabinet du Roi. Dec. I. Vol. 2823.

* Arithmétique ordinaire & abrégée &c. Decemb. I. Vol. 2846.

* Les Comptes faits sur les Bois équarris & de Sciage &c. Dec. I. Vol. 2861.

Philosophiæ Theses &c. Dec. II. vol. 2925.

Lettre sur une Expérience électrique. Déc. II. vol. 2969.

* Secret de fixer la Peinture au Pastel. Déc. II. vol. 3011.

§. IX.

ELOQUENCE, RHÉTORIQUE, POESIE, GRAMMAIRE.

* Le Paradis reconquis *Poëme Italien* Janv. I. vol. 172.

* Traité d'Orthographe Françoise Janv. I. vol. 188.

* *De officio Medici Poëma* &c. *Decembre 1753. II. Vol.* 6 O iiij

Janv. II. vol. 352.
* La Christiade. Janv. II. vol. 361.
Eléments de Poësie. Février 441.
* Introductio ad linguam græcam &c. Fev. 552.
* Traduction des œuvres d'Horace en vers françois. Fev. 571.
* Observations sur cette traduction. Mars 751.
* Observations sur une matière très-importante (l'éloquence de la Chaire) Mars 766.
Accord de la nature & de l'Ecriture sur les premières lettres. Avril 773.
* Le Tombeau d'Isaac Newton, Poëme Italien. Avril 938.
* Le Cidre, Poëme traduit de l'Anglois en Italien. Avril 939.
* Grammaire Hébraïque. Avril 945.
* Francisci Vigeri de præcipuis Græcæ dictionis Idiotismis Libellus. Avril 947.

* Les Poësies de Pierre Langendick, Avril 949.
L'Ecole d'Uranie, ou l'Art de la Peinture (Poëmes). Mai 1085.
* Breitinger de Idiotismis Sermonis Hebræi. Mai 1134.
* Altingii fundamenta punctationis Linguæ sanctæ. Mai 1134.
* Renceii janua Hebreæ Linguæ. Mai 1134.
* Casti Innocentii Ansaldi Ordinis Præd. Oratio &c. Juin II. vol. 1517.
* Christophori Saxii Oratio inauguralis &c. Juin II. Vol. 1520.
* Discours sur l'utilité des Lettres. Juin II. Vol. 1522.
Œuvres de feu M. Cochin &c. Juillet 1661.
*Supplément à la Méchanique des Langues, par M. l'Abbé Pluche. Juillet 1692.
Della Moderna Eloquenza. Août 1847.
* Discours de M. l'Abbé Nollet à

Décembre 1753. II. Vol. 6 O v

l'ouverture de son Cours de Physique. Aout 1902.
Idée de la Poësie Angloise. Sept. I. vol. 1942. II. vol. 2132.
Poësies de M. de Coulanges. Octobre 2327.
* Poëme du Sieur le Miere qui a remporté le Prix dans l'Académie Françoise. Octobre 2475.
* Vers sur la Naissance de M. le Duc d'Aquitaine. Octob. 2476.
* Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque. Nov. 2650.
* *Scalptura*. La Gravûre, Poëme en trois Chants. Nov. 2656.
La Peinture, Ode en Prose. Dec. I. vol. 2704.
Ensayo sobre los Alphabetos de las letras desconocidas &c. Dec. I. vol. 2761.
* Introductio ad Linguam Græcam &c. Déc. II. vol. 2989.
* Les Ecarts de l'Imagination: Epitre en vers. Décemb. II. vol. 2991.

* Phedrus appendice triplici, suffultus. Décemb, II. vol. 2999.
* Fables en quatrains. Décembre II. vol. 3001.
* La corruption du Goût suit toujours celle des Mœurs. Discours de M. Fromageot, Déc. II. vol. 3015.

§. X.

CRITIQUE, MESLANGES, HISTOIRE LITTERAIRE, ELOGES.

Vies des anciens Orateurs Grecs. Janvier I. Vol. pag. 5. Janv. II. Vol. 251.
Vie de Grotius, Janv. I. Vol. 74 II. Vol. 272. Février 423.
Catalogue raisonné des Tableaux du Roi. Janvier I. Vol. 122.
* Traité de Gymnasio Romano. Janvier I. Vol. 173.
* Recueil d'Ouvrages de Philolo-

gie, d'Antiquités, de Sciences. Janv. I. Vol. 174.

* Description des Tableaux de Raphael au Vatican, avec la vie de ce Peintre. Janv. I. Vol. 175.

* Lettres & Monuments sur le nom, la Patrie & les Ouvrages de Gui Cagnacci, Peintre célèbre. Janv. I. vol. 181.

* Bibliothèque des Auteurs Italiens. Janv. I. Vol. 182.

* Connoissance des Poëtes les plus célèbres. Janv. I. vol. 187.

* Etrennes Historiques. Janvier I. vol. 191.

* Almanach des Beaux-Arts. Janv. I. vol. 191.

* Essai Historique sur la manière de juger des hommes. Janvier I. vol. 192.

* Edition complette des Œuvres de Jean Meursius. Janv. II. vol. 349.

* Nouvelle Edition des Poësies du

P. Commire. Janv. II. vol. 355.
* Nouvelle Edition de Schrévélius. Janv. II. vol. 357.
* Nouvelle Edition de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France. Janv. II. vol. 358.
* Méthode pour former la jeunesse aux divers genres de Littérature. Janv. II. vol. 363.
* Dictionnaire portatif des Beaux-Arts &c. Janv. II. vol. 366.
Lettres de Madame de Maintenon. Fevr. 507. Mars 708. Vie de la même. *Ibid.*
* Catalogue des Livres de M. de Moucy. Fevr. 557.
* Avis sur une Ecole de Musique. Fevr. 558.
* Dictionnaire Historique portatif. Fevr. 562.
* Annonce d'un Traité sur les Loix Forestières. Fevr. 574.
Lettres concernant le Jugement de l'Académie de Prusse, & A-

pologie de M. de Maupertuis. Mars 710.
* Nouvelle Edition de la Grammaire de Sanctius. Mars 748.
Narcisse ou l'Amant de lui-même &c. Mars 756.
* L'Esprit des Beaux-Arts. Mars 754.
* Souscription pour une Histoire de la Ville d'Amiens. Mars 756.
* Souscription pour un Livre intitulé *Mémoires sur la Langue Celtique*. Mars 756.
* Assemblée publique de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture. A Madrid. Mars 759.
Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions. Avril 795. Mai 965.
Catalogue des Tableaux, Desseins &c. de M. Coypel. Avril 837.
Lettre sur deux Articles de ces Mémoires. Avril 864.

Mêlanges de Littérature &c. Avril 905.
* Panégyriques, Poësies, Lettres, & Discours dédiés au Roi des deux Siciles. Avril 937.
* Petri Scriverii Opera Philologica. Avril 948.
* Prix de l'Académie de Besançon. Avril 949.
* Quelques Pièces servant au Procès de M. Koënig contre M. de Maupertuis. Avril 955.
Examen d'une Remarque sur Hérodote. Mai 985.
Nouvelle Edition des Œuvres d'Architecture de M. Boffrand. Mai 1125.
* Lettres choisies de Pope sur différents Sujets. Mai 1130.
* Catalogue raisonné des Livres difficiles à trouver. Mai 1446.
* Séance publique de la Société Royale de Nancy. Juin I. vol. 1318. Août 1876.
* Recueil de l'Académie des Jeux

Décembre 1753. II. Vol.

Floraux pour 1752. Juin I. vol. 1331.

* Explication sur le Poeme de *Sulpicia*. Juin I. vol. 1342.

Bibliotheca Carmelitana. Juin II. vol. 1349.

Lettre sur un ancien Ms. des Œuvres de S. Denys. Juin II. vol. 1373.

Lettres sur quelques points de Littérature &c. Juin II. vol. 1437.

* Lettere . . . nelle quali si contengano molte Notizie attenenti all' Istoria Letteraria &c. Juin II. vol. 1517.

* *Storia Letteraria d'Italia &c.* Juin II. vol. 1518.

* Lettre d'un Hermite à M. Rousseau de Genève. Juin II. vol. 1522.

* Lettres d'Osman. Juin II. vol. 1523.

* Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne Peintre ordinaire

du Roi. Juin II. vol. 1529.
La vie des Peintres Flamands, Allemands &c. Juillet 1623.
* Lettres Critiques sur les Lettres Philosophiques de M. de Voltaire, Juillet 1694.
* Nouveaux Dialogues des Morts. Juillet 1702.
* Catalogue de Livres rares & choisis. Juillet 1712.
* Nouvelle Edition de Térence. Juillet 1712. Novembre 2644.
* Séance publique de l'Académie de Toulouze. Juillet 1713.
* Lettre de l'Auteur de l'Essai sur l'Architecture aux Auteurs de ces Mémoires. Août 1864.
* Table Générale du Journal des Savants, Tome second. Août 1896.
* Nouvelle Edition des Œuvres de M. le Franc. Août 1908.
* Œuvres de M. de Maupertuis. Août 1908.
* Nouvelle Edition du cours de

Belles-Lettres. Août. 1) 1632.
Remarques sur les Tragédies de Jean Racine. Sept. I. vol. 1967.
Lettre sur la nouvelle Bibliothèque du Régiment de Bresse. Sept. I. vol. 2097.
* Nova Acta Eruditorum Lipsiæ. Sept. II. vol. 2291.
* Histoire de l'Académie Royale de Berlin. Sept. II. vol. 2291.
* Bibliothèque Germanique &c. Sept. II. vol. 2291.
* Musæum Burchardianum. Sept. II. vol. 2291.
* Relationes de Libris novis an. 1752. Sept. II. vol. 2291.
* Brucmanni Epistolæ Itinerariæ. Sept. II. vol. 2291.
* Commentarii Soc. Regiæ Gottingensis T. II. Sept. II. vol. 2292.
* De ratione Libros cum profectu legendi &c. Octob. 2465.
* Séance de l'Académie de Besan-

çon. Octob. 2466.
* Séance de l'Académie Françoise & Réception de M. de Buffon. Octob. 2472.
* Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur l'Epoque de la mort de Rhasis & d'Avicenne. 2477.
* Le Monde joué. Octob. 2483.
* Réponse de N. de la Borde de Lyon à M. Rousseau de Genève. Octob. 2486.
Catalogue des Livres du Cabinet de M. de Boze. Nov. 2573 Déc. II. vol. 3002.
Le Procès sans fin. Nov. 2619.
* Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions &c. vol. XVIII. XIX. XX. Nov. 2659.
* Lettres Historiques & Philologiques du Comte d'Orreri. Nov. 2692.
* Divers Ouvrages sur l'exposition des Tableaux au Louvre. Nov. 2655. Déc. II. vol. 2977.

* Nouvelle Edition du Traité des Legions. Nov. 2656.
* Annonce du III. Vol. de l'Encyclopédie, & Observations sur l'Avertissement. Nov. 2659.
* Prix de l'Académie de Montauban. Nov. 2677.
Bibliothèque curieuse, ou Catalogue des Livres difficiles à trouver. Déc. I. Vol. 2685.
Idée d'un Catalogue Critique des Ecrivains Espagnols. *Ibid.*
Jugement d'un Amateur sur l'exposition des Tableaux. 2704.
Opuscules de M. Fréron. Decemb. I. Vol. 2745.
* Prix de l'Académie de Toulouse. Décemb. I. Vol. 2847.
* Questions adressées aux Auteurs de ces Mémoires. Déc. II. vol. 3009.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. de Décembre 1753.

ART. CXXIX. *Plans & Elévations de la Place Royale de Nancy &c.* 2878
ART. CXXX. *Histoire de la Ville de Nismes.* 2895
ART. CXXXI. *Architecture Hydraulique &c.* Dernier Extrait. 2909
ART. CXXXII. *Thèses de Philosophie Spéculative & Expérimentale &c.* 2925
ART. CXXXIII. Historia Universalis & Pragmatica Romani Imperii &c. *Histoire Universelle de l'Empire Romain &c.* 2930
ART. CXXXIV. *Dissertation sur l'Etat du Commerce &c.* 2953
ART. CXXXV. *Lettre sur une Expérience Electrique.* 2969

ART. CXXXVI. *Nouvelles Littéraires.* 2977
ART. CXXXVII. *Catalogue de tous les Livres dont on a parlé dans l'année 1753.* 3019

Errata pour Septembre I. Vol.

P. 2062. ligne 3. *omnibus*, retranchez ce mot qui n'est pas dans le texte de S. Paul.

Pour Octobre.

P. 2405. l. 3. ignes, *lis.* ignées.
P. 2470. la ligne derniere de cette page doit être portée à la fin de la page suivante.

Pour Novembre.

P. 2589. l. pénult. T. I. *lis.* T. II.
P. 2595. l. 1. est, *lis.* esto.
P. 2627. l. 13. Marborough, *lis.* Marlborough ou Malboroug.
P. 2656. l. 3. gravée, *lis.* gravé.
Ibid. l. 6. Scalplura, *lis.* Scalptura.
P. 2659. l. 1. Atticle, *lis.* Article.

Décembre I. Vol.

P. 2705. l. 19. ur, *lis.* sur.
P. 2728. l. 6. ignés, *lis.* ignées. l. 19. igné, *lis.* ignée.
P. 2730. l. 17. igné, *lis.* ignée.
2764. l. 15. parce, *lis.* parce que.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10. Décembre 1753.

SALMON, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

De l'Imprimerie de JORRY.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4940